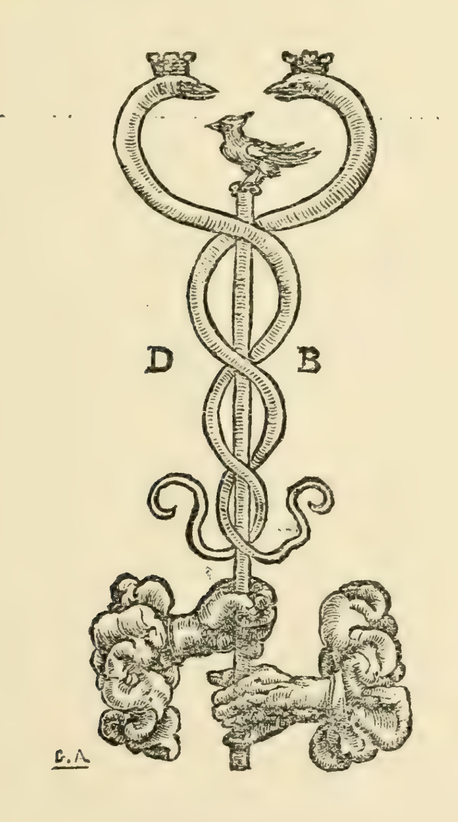


LA NEF



LA NEF

par ÉLÉMIR BOURGES



1922

LIBRAIRIE STOCK
Delamain, Boutelleau et Cie — PARIS
Place du Théâtre Français et 7, rue du Vieux-Colombier

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

25 exemplaires sur Japon impérial. Nos 1 à 25.
75 exemplaires sur Hollande Van Gelder. Nos 26 à 100.
1000 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma. Nos 101 à 1100.
50 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma, (hors commerce). Nos I à L.

No 00,393



Delamain, Boutelleau et Cie. — Paris.

A LA MÉMOIRE

DE MA CHÈRE FILLE SITA

Φιλόμυθος ὁ φιλόσοφός πώς ἐστιν

Aristote.

LA NEF

PROLOGUE

LES VIVANTS ET LES MORTS

PROMÉTHÉE

Géants, titans, race des dieux plongés par Zeus sous la terre, que ma voix pénètre jusqu'à vous ! C'est un dieu fraternel qui vous parle, Prométhée, le fils patient de Gaia. Trop longtemps, un affreux silence, tel qu'un mors d'airain, a pesé durement sur vos bouches. Et la flamme vous consumait, écrasés sous les lourdes racines des promontoires et des volcans, tandis que moi, enchaîné à ce roc, au milieu des brouillards cimmériens qui l'environnent de neuf murs d'ombre, je subissais des douleurs qu'il vaut mieux taire. Mais, voici qu'elle est enfin venue, après ce long désert de siècles, la nuit qui, suspendant vos souffrances, réunit tous les vivants autour de Prométhée. En vain Zeus s'étonne et frémit. Son sceptre de fer tombe de sa main, arraché, irrémissiblement, par la force de l'antique promesse. Car, après le violent combat où la foudre vous avait domptés,

lorsque la flamme de l'éclair, ô dieux robustes, jaillissait de vos corps palpitants, précipités sur les penchants des monts et sur les plages marines, Gaia, gémissante et pleine de deuil, refusait, étant votre mère, de vous engloutir dans ses cavernes. Et c'est alors que Zeus jura, prenant le Ciel et le Tartare à témoin de cette grâce dérisoire, qu'il vous serait accordé, tous les mille ans, quelques heures pour délasser vos membres de ce lit torride où vous gisez... O nuit longuement attendue... longuement redoutée, bien plutôt ! Pardon menteur ! Répit où Zeus cachait le plus cruel de tous mes supplices ! Ils se rassemblent autour de moi les éphémères, épouvantés par le fracas, le vaste ébranlement du Hadès que déchirent les efforts des titans ; et, avec une effroyable rumeur, ce grand tourbillon d'êtres s'agite, pleurant, criant vers moi leurs misères, m'adjurant de les sauver. Et moi, hélas ! moi, dieu captif, pris au rets de mon propre malheur, je ne puis que gémir stérilement sur les maux de ceux qui me sont chers. Zeus des vaincus, Prométhée siège dans un enfer de tourments. Ainsi, mon ennemi fait de moi le vase amer, empoisonné, de toutes les angoisses du monde. Et, par la vue du dieu chargé de chaînes, il torture l'âme des vivants, et les oblige de désespérer. Mais à quoi bon rappeler ces choses ? C'est à vous de les accomplir, fils du Chaos. Dressé à ce sommet des monts, comme l'aigle dans son nid, ma part à moi est d'éveiller le signal tant de fois séculaire, en proclamant, héraut divin, la nuit solennelle qui vous délivre. Donc, voici l'heure, ô géants, hâtez-vous ! Répandez sur les sombres flots, avec votre fureur déchaînée, et la grêle et la tourmente et l'éclair, et le souffle des vents formidables.

Le titan apprendra ainsi que ses paroles, perçant l'Erèbe, sont arrivées jusqu'à vous.

Pause.

Le voile de l'ombre est déchiré. Des rumeurs, de puissants grondements, éclatent et roulent, au profond du gouffre. Ah ! le mur de la nuit prend feu — splendeur cuisante pour ma paupière ! — et, sous les hautes flammes sulfureuses que jettent les cimes des montagnes, tout l'océan étincelant se découvre, pareil à un liquide airain. Mille spectres embrasés surgissent : rocs décharnés, forêts, cataractes, pics bleuâtres. Lentement, de mes yeux étonnés, où flottent encore les vertiges et l'horrible ivresse des ténèbres, j'interroge la terre déserte ; j'interroge au loin l'ardente mer, et toi aussi, ciel qui contiens tout, épiant au travers des vapeurs de la tremblante fournaise, quelque signe de ma délivrance. Espoir déjà trompé tant de fois... Ha ! ha ! que vois-je ? que faut-il croire ? Salut, nuée, char mouvant d'éclairs, ruissellement de foudres splendides. Iô ! Iô ! Un effrayant espoir envahit l'âme du titan. La voici donc enfin la clarté d'or, mystérieuse, fatidique...

(Une ombre colossale se dresse sur l'horizon.)

Mais quoi ! le fond des nuits s'entrouvre. Le ciel palpite comme un œil sanglant et, à l'autre extrémité de la terre, un fantôme immobile apparaît... Atlas, Atlas, frère, est-ce toi ?

ATLAS

Quel flamboiement pénètre jusqu'ici, sous la brume obscure qui me couvre ? Ah ! je respire, et je sens, peu à peu, tomber de mes membres ranimés le terrible

engourdissement qui, depuis des années innombrables, m'enveloppait, moi, le porte-ciel. Et, sur ce pôle où tout finit, près des montagnes de ténèbres qui engendrent l'hiver, la nuit déjà se mêlait à ma pensée, le granit des rochers à mes os... Je suis stupéfait, cependant. Pourquoi le sol mugit-il, bouleversé par de profonds tonnerres souterrains ? Les mille ans seraient ils révolus ?...

PROMÉTHÉE

Fils de Gaia, éveille-toi du songe de douleur que tu rêves. Certes, il convient que, le premier de tous, tu partages avec moi, ô titan, la joie que le destin m'accorde, toi qui as ta part dans mon malheur. Ecoute, notre deuil est fini ; un seul mot dit les très grandes choses. Je le répète de nouveau, craignant que ta pensée timide n'ait pas osé comprendre mes paroles. Zeus l'olympien touche à sa ruine. Ah ! ah ! mon cœur frémit comme une flamme. Depuis le jour où le Foudroyant nous plaça, tels que les noirs bergers du troupeau lugubre des humains, à ces deux bornes du monde, jamais si formidable espoir n'avait encore gonflé ma poitrine.

ATLAS

Que dis-tu ? Iô ! quel cri pousserai-je à travers le ciel retentissant ? Mais, hélas ! j'hésite et n'ose te croire.

PROMÉTHÉE

Il est aisé de te convaincre. Un seul instant fera passer ma joie de mon cœur à ton cœur, ô titan, comme une lave bouillonnante que, des veines l'une de l'autre, se versent deux montagnes jumelles. Promène tes yeux à l'horizon. Tu y verras clairement, en effet, ta délivrance et celle de tes frères.

ATLAS.

J'aperçois une étrange clarté qui s'avance au-dessus de la mer. Téthys vient-elle d'enfanter ce prodige ? Certes, la stupeur me saisit.

PROMÉTHÉE

N'as-tu pas déjà reconnu la nuée triomphale de Zeus ? Regarde ! Sous son vol merveilleux, la noire nuit se fleurit au loin de tourbillons de neige et d'or, tandis que les échos de Gaia me renvoient, en sourds gémissements, le rire meurtrier du tonnerre. Ah ! la nue fulgure d'éclairs, d'où s'échappent, à flots précipités, de nouveaux tourbillons d'or ; et, dans ses profondeurs qui s'ouvrent, des formes de bêtes divines, aigle, taureau, cygne éblouissant, palpitent, vaguement entrevues parmi les écumes embrasées, les vapeurs d'or grondantes qui bouillonnent. Au centre, sous les épaisseurs d'une flamme blanche et liquide, plus éclatante encore mille fois que les carreaux de diamant de l'éclair, quand Hèphaistos les bat sur l'enclume, un fantôme terrible apparaît, la majesté de Zeus tenant le sceptre. Dédaigneux, ses noirs sourcils froncés, il passe, le suprême tyran, laissant pleuvoir sa force et son désir en une immense rosée d'or. Tout l'éther floconne, ensemencé de cette neige vermeille. Et, dans son grand miroir qui brille, la mer engouffre, en le reflétant, l'ardent frémissement du dieu. O prodige ! L'océan et le ciel ne sont plus qu'un or vivant et fluide, où se cache, à force de splendeur, l'Olympien aux mille formes.

ATLAS

J'hésite et je ne sais que penser. Redis clairement tes paroles. En effet, il n'est pas facile de comprendre comment cette nue te délivrera, alors même qu'il en

sortirait, au lieu de la pluie d'or scintillante, une grêle d'hommes armés pour toi.

PROMÉTHÉE

As-tu donc tellement oublié les prédictions antiques de la Terre. Ne sais-tu plus que de Zeus lui-même, de la race de l'Olympien, doit naitre, un jour, mon libérateur? Lorsque les durs cyclopes m'enchaînaient, elle mugissait puissamment pourtant, la grande Mère, la titanide, du fond de ses cavernes ténébreuses. Et les monts, et les tourbillons, et les roseaux des fleuves firent silence, tandis qu'elle prophétisait ma délivrance, attachée par un inéluctable destin à l'aveugle désir du Kronide. O Danaé ! Sombre tour d'airain ! Rosée d'or qui féconde le flanc de la fille d'Akrisios ! Il va naître, il naît, je te le dis, l'illustre tueur de la Méduse ! Et de Persée doit naître à son tour, après de nombreuses générations, le héros qui mettra fin à mon long supplice. Ta raillerie, fils d'Iapétos, avait touché, sans le savoir, près du but. Non que jamais, assurément, ma délivrance m'arrive par cette voie de l'éther. Mais, à défaut de la nuée, nef du ciel, ce sera une nef de la mer. Argo, la dompteuse des vagues, qui, dans mille ans, s'ailera de voiles et s'emplira de guerriers armés, pour apporter jusqu'au rocher où je gémis, le briseur de mes chaînes, Hèraklès.

ATLAS

Mon cœur bondit à tes paroles. O joie ! ô espérance indomptée ! Le voici tout proche le jour où tu monteras au trône de Zeus. Et moi, me déchargeant l'épaule du fardeau ouranien qui m'accable, je transmettrai dans tes mains, ô titan, ce globe énorme, ténébreux, étoilé d'astres, qui te donnera la royauté du monde.

PROMÉTHÉE

Zeus, Zeus, ton règne a pris fin. L'ombre de mon roc de douleur se projette jusqu'à ton Olympe. Va, brandis tes éclairs émoussés. Tu t'obscurcis déjà, dieu de la foudre ; ton épouvante, l'effroi que tu inspires, s'éteignent comme un tison fumant. Mais, c'est assez. Pourquoi tardent-ils à se rassembler autour de moi, les vivants, les habitants de la terre ? Oiseaux qui paissez dans les nues, bêtes, géants et vous, fils de l'homme, et vous aussi, ombres des morts, que ma clameur triomphale vous réveille ! Hâtez-vous ! Il est temps, il est temps... Ne vois-tu rien encore, porteur du ciel ?

ATLAS

Les plaines ardentes reposent au loin, dans un gouffre de calme terrible. Des monts de glace avec des monts de feu, des vallées sauvages et solitaires, c'est tout ce que j'aperçois, ô titan.

PROMÉTHÉE

Quoi ! n'y a-t-il plus de mortels ? les dieux l'ont-ils engloutie sous le Tartare, cette race des tristes hommes, pour laquelle a souffert Prométhée ?

ATLAS

Paix ! paix ! Ne vois-tu pas déjà, fendant l'air sur leurs ailes rapides, les Gorgones, les Gelludes, les Grées, toutes les striges de la Nuit ? Attachées comme les taons de Zeus aux troupeaux des brutes et des humains, certes, elles précèdent de peu les misérables dont elles ont pour loi d'aiguillonner encore les douleurs. Ecoute, voici l'affreux signal. La terre rend des sons de toutes sortes, sifflements, glapissements, cris de coq, crépitements d'incendie. Au plus profond de l'abîme apparais-

sent d'immenses tourbillons d'oiseaux, de quadrupèdes et de reptiles.

VOIX DES BÊTES

Ho ! ho ! ho ! ho ! Prométhée, roi, ô père de tout ce qui souffre... Prométhée ! Prométhée, ho ! ho ! ho ! Zeus permet que nous te parlions.

PROMÉTHÉE

Les cratères en feu semblent ondoyer sous l'énorme aboiement de douleur. Volant çà et là, infatigables, au dessus de la mêlée immense, les noires Filles de l'enfer poussent les brutes, sans relâche, aux carnages, aux luttes, aux égorgements décrétés par le tyran de l'Olympe. Point de répit, hélas ! hélas ! nulle trêve. Déjà, l'âpre tuerie recommence... Oh ! le bêlement des agneaux ! Ma joie s'éteint ; je sens refluer à mon cœur la sombre mer des douleurs du monde.

ATLAS

Vois, une nouvelle rafale couvre les montagnes et les eaux de races non encore aperçues. Ce n'est pas assez, ô Gaia, des terreurs sans nombre que tu portes. Les monstres enfantés du chaos, à l'aurore des âges, désertent les antres cimmériens et la glauque forêt des vagues où s'abritent leurs derniers troupeaux.

PROMÉTHÉE

Je vois. Sans cesse il en surgit, des îles, des broussailles, des rocs, des abîmes salés qui bouillonnent. Les bras de mer, les fleuves lugubres qui dégorgent dans les marais leurs flots lents et tortueux, mugissent, couverts d'hippopodes géants, de pythons sif-

flants, hérissés, semblables aux apparitions des songes. Vous appellerai-je des bêtes ? De quel nom vous nommer sous le ciel, vous qui n'êtes semblables à rien, larves d'Aidès, ô formes vivantes de la haine et de la douleur ?

ATLAS

Entends monter, du fond du gouffre, de nouveaux et de nouveaux tourbillons. Certes, à voir se tourner vers le roc ces milliers de gueules béantes, il me semble que je deviens affreusement pareil à ce que je contemple, et je meugle et je rugis... Oh ! oh ! oh !

VOIX DES BÊTES

Ho ! ho ! ho ! ho ! ho ! ho ! ho ! Prométhée ! Ho ! ho !

PROMÉTHÉE

Un ouragan de clameurs m'environne. Jusqu'au pied de mon rocher, les vautours blancs, les griffons marins assaillent, dans un tournoiement irrésistible, les grands vers écaillés que nourrit la caverne amère de Téthys. Tout ce qui vole et nage et rampe, tout ce qui chemine sur quatre pieds, brouteurs d'herbe et dévoreurs de proie, les tachetés, les onduleux, les cornus, se heurtent, se poursuivent, s'entre-mordent, s'accouplent, mettent bas, hurlent, se dévorent. Le trépignement des sabots roule en galops furieux, retentissants, d'un bout à l'autre des plaines. Zeus ! Zeus ! ta haine triomphe. Quelque part que plongent tes regards, du haut de ton aire divine, tu les repais d'un gouffre de maux.

VOIX DES BÊTES

Ho ! ho ! ho ! ho ! Prométhée !... Nous mugissons, nous rugissons, nous bramons, nous beuglons vers toi... Prométhée ! Prométhée ! Ho ! ho ! ho !

PROMÉTHÉE

Vos cris me déchirent... hélas ! hélas ! Une orageuse nuée de pleurs monte à mes paupières, quand je contemple les tourments auxquels Zeus vous a liés. Vous ne pouvez pas même, ô tristes larves, dans la stupeur qui vous accable, prévoir le terme de vos souffrances. En effet, votre pensée aveugle ignore le nombre subtil, qui mesure tout. Et pourtant, un jour, le tyran du ciel sera contraint d'abandonner le sceptre et les honneurs qu'il usurpe. Alors, du sein reverdi de Gaia, la paix, la joie, la sérénité, fleuriront en gerbes magnifiques. Les festins d'aigles ne seront plus souillés de sang ; la langue rude du lion lèchera le faon qui tette ; la hase timide s'endormira sous l'ombre des ailes du vautour.

VOIX DES BÊTES

Ho ! ho ! ho ! Titan ! Prométhée ! Ho ! ho ! ho ! ho ! Prométhée ! Ho ! ho !

ATLAS

Ce fracas de cris et de tonnerres se disperse comme la rumeur d'un char. Ecoute ! On n'entend plus maintenant que le halètement des typhons, le sourd mugissement des torrents de flamme.

PROMÉTHÉE

La terre, de nouveau, est déserte... Trop court répit, hélas ! Ils vont venir, ils vont venir, les éphémères.

ATLAS

Déjà ta parole s'accomplit. Les vastes profondeurs des ténèbres grondent et palpitent au loin, de toutes

parts, sous l'œil éblouissant de l'éclair, tandis que les plaines se couvrent d'une étrange moisson d'hommes.

PROMÉTHÉE

De sombres chariots d'airain apparaissent, tels que des îles, au milieu de la mer des guerriers. Traînés par des bêtes farouches, éléphants, aurochs, ânes sauvages, cavales noires qui se cabrent en hennissant, ils portent sur de grands trônes d'or, tout fleuris d'étranges sculptures, les rois des hommes et les pontifes des dieux

ATLAS

L'Olympe terrestre s'avance. Orgueilleux et hauts comme des tours, ils se tiennent debout, sceptre en main, les héros sanglants, les chefs des peuples. Vois, sous leurs pieds, au dessous d'eux, le long des vastes degrés d'airain, les esclaves et les bourreaux s'agitent, crevant les yeux, coupant les têtes, rivant des anneaux et des entraves.

PROMÉTHÉE

Paix ! paix ! Ainsi qu'à un signal, (car la nue roule effroyablement son tonnerre sulfureux sur l'Ossa) de nouveaux fils de la femme apparaissent. Fiers de leur stature géante, violents, robustes, pleins de clameurs, ils se ruent en un tumulte immense, au dessus duquel les Sœurs fatales précipitent leur vol furieux. Et, de sa grande main, l'Olympien pousse leurs races et leurs tribus sans nombre.

VOIX DES HOMMES

Prométhée, accourus vers toi, nous voici rassemblés sous tes yeux. Salut, ô roi crucifié, patient de Zeus.

Tel nos pères t'ont vu jadis, tel, nous te contemplons aujourd'hui.

PROMÉTHÉE

Vivants d'un soir, hommes éphémères, frères des bêtes et des titans, ce n'est pas avec des paroles triomphantes que je révélerai devant vous ce que des signes irrécusables m'ont appris. En effet, bien que mon cœur ardent glorifie ma délivrance, comment pourrais-je en marquer de la joie, ayant vos maux devant les yeux. Mille ans ne sont qu'un jour de Prométhée, mais, pour vous, quel amas de siècles ! Malheureux ! Combien de deuils, hélas ! que de larmes, quels torrents de sang submergeront encore la terre, jusqu'à la venue du libérateur ! Mais, après tant de tourments subis, l'un de vous enfin brisera mes chaînes, et, faisant asseoir le titan au vieux trône si longtemps disputé d'Ouranos, de Kronos et de Zeus, il fondera sur mon règne éternel, la paix sainte et le bonheur du monde. Donc, sachez-le, cette nuit-ci est la dernière qui vous rassemble autour du rocher. L'urne des douleurs se tarit. Mille ans encore, mille ans, fils de l'homme, et les temps seront révolus.

VOIX DES HOMMES

Maintenant, c'est maintenant que je souffre... Une fois descendu chez les morts, quel besoin aurai-je de ton aide ? Titan, titan, si tu dois nous sauver, sauve-nous lorsque nous t'implorons. Sinon, tais-toi, dieu impuissant, et, du faîte où tu es cloué, regarde, en silence, tes fils combattre et mourir.

PROMÉTHÉE

L'effroyable égorgement commence. La terre resplendit d'airain ; la foule des guerriers qui se rue,

mugit, pareille à la flamme... Certes, je ne saurais le nier, ma volonté hésite et flotte en moi. Je me sens violemment tenté, en abaissant mes paupières, d'épargner à mes regards de dieu l'horreur d'un spectacle exécrable, impie. Mais non, que dis-je ? Il faut, bien plutôt, que, du haut de ce rempart du monde, j'en proclame toutes les douleurs. Ainsi, mes paroles, jetant à Zeus l'imprécation des maux qu'elles dénoncent, s'en iront, par delà les nuées, grossir le trésor des vengeances qui s'amasse depuis si longtemps.

VOIX DES HOMMES

Ho ! ho ! que le bouclier tournoie ! que l'épée se rassassie de chair ! Arès, Arès, ô démon sanglant ! Tue ! égorge ! Enyo ! Enyo !

ATLAS

Entends-tu la clameur furieuse ? La terre tremble sous le galop des Amazones écaillées d'or, farouches vierges cavalières. Des trompettes, dans l'air embrasé, se répondent, telles que des torches.

PROMÉTHÉE

Ah ! le dieu lance des deux mains le trait sulfureux qui vomit la foudre, et, au milieu de l'horrible fracas et du crépitement des nuées, les Chiennes du deuil, en vociférant, déploient leurs ailes dans la fournaise. Hélas ! hélas ! spectacle amer ! ah ! hélas ! Sur le sommet des larges tours qui roulent à flots pourprés l'incendie, les femmes, leurs voiles au vent, poussent des clameurs stridentes, en s'arrachant les joues avec leurs ongles ; les enfants, de leurs mains éperdues, saisissent les robes de leurs mères.

ATLAS

Vois, Arès se mêle aux guerriers. Pareil à un signe

funeste que les Pléiades ou Sirios envoient aux hommes, le dieu s'élance du ciel, et tombe au milieu des armées.

PROMÉTHÉE

O douleur ! ah ! ah ! les cris redoublent. Les bouches écument, les yeux flambent ; les blessés hurlent, en tombant des chars, et mordent la poussière sanglante. Comme un homme fortifie de pierres le mur d'une demeure élevée qui soutiendra l'assaut des vents, ainsi les têtes innombrables se pressent, jusqu'aux derniers confins de l'horizon. Sur le bord des fleuves qui charrient de l'or, les Arimaspes à l'œil unique se lancent des brandons et des rocs. Les Khalybes, tout couverts de fer, retentissent sous le choc des massues, comme des enclumes de bataille. Je vois frémir hideusement, dans leurs lagunes empoisonnées, les peuples noirs que brûle Hèlios, aux sources du fleuve éthiopien, tandis que les Cimmériens sauvages, étonnés de sortir de la nuit, se frappent avec des haches de pierre, des javelots d'os de poisson, parmi les glaces et les volcans lugubres qui bordent leur océan.

VOIX DES HOMMES

Ha ! ha ! quelqu'un m'entend-il ? nul ne viendra-t-il à mon aide ? Hélas sur moi ! O Gaia, ma mère, qui nourris et soutiens tout ! ô Zeus ! ô déités souterraines !

PROMÉTHÉE

J'entends tes cris, je vois tes maux, fils de la femme. Et pourtant, que te dire de plus ? Prométhée régnera dans mille ans : tel est l'arrêt du destin.

VOIX DES HOMMES

Encore mille ans ! Hélas ! ah ! hélas ! faut-il croire

à tes paroles ? La souffrance et l'iniquité ne sont-elles pas éternelles ?

PROMÉTHÉE

Un silence effrayant succède au tumulte furieux. Chevaux, guerriers, tout a disparu, au milieu de la rouge haleine et des fumées amoncelées de l'Erèbe. Hélas ! hélas ! quels tourments nouveaux vont maintenant surgir pour moi de l'air, de la terre, ou de la mer ?

ATLAS

Déjà, le gouffre reparaît, désert, hideux, plein d'obscurité et de rauques grondements. Seules, les filles de Zeus, les déesses à la face sanglante, s'y balancent sur leurs ailes, comme des vautours, en décrivant de grands cercles.

PROMÉTHÉE

La vieille Gaia s'ébranle. Avec un sourd frémissement, Hèphaistos formidable jaillit des glaciers et des cimes de neige, agitant dans sa tempête ardente, les immenses cheveux de la flamme...

ATLAS

Ha ! ha ! une explosion de vagues, comme arrachée des racines de la mer, envahit le chemin des astres. Vois, titan, les rochers se fendent. De tous côtés, au milieu du fracas et de l'écume des eaux, d'horribles formes flamboyantes surgissent à mi-corps, des grands puits de lave qui bouillonnent impétueusement.

VOIX DES TITANS

Le temps vient d'enfanter pour nous l'heure joyeuse, libératrice. Haho ! haho ! c'est assez rampé sous les antres obscurs du Tartare. Encore un effort ! Ho ! ho ! ho !... Ho ! ho ! encore une secousse de nos épaules robustes...

PROMÉTHÉE

Je vous revois enfin, dieux vénérables, premiers-nés de l'antique Chaos, vous sur qui reposent et la terre large et la vaste mer aux bruits sans nombre. Mais, hélas ! à combien de misères ne vous trouvé-je pas en proie ! Le rouge Hèphaistos vous dévore de ses brûlantes machoires. Mille éclairs, se rallumant sans fin, palpitent dans vos yeux qui flamboient, tandis qu'à travers vos os la foudre inextinguible ruisselle, en fleuves furieux de feu blanc. Hélas ! hélas ! ô têtes fraternelles, n'y a-t-il pour vous aucun répit ? Quoi ! même cette nuit sacrée n'interrompt pas vos souffrances...

VOIX DES TITANS

Haho ! ho ! ho ! pas de répit ! pas de trêve ! Si le feu, si le grand témoin et le soutien universel des êtres cessait, un seul instant, de rouler sa pourpre grondante à travers nos veines, Gaia refroidie périrait.

PROMÉTHÉE

De nouveaux orages souterrains secouent la terre qui tremble. Les clous se tordent dans mes plaies saignantes ; les montagnes, en se déchirant, distendent horriblement tous mes membres, et font craquer mes os torturés.

ATLAS

Regarde ! l'océan qui tournoie s'engouffre dans les vastes fournaises d'où sortent, à mi-corps, les fils du Chaos. Toute la mer monte en vapeur autour des colosses indomptables, et retombe à flots mugissants, précipitée dans l'éther qui gronde.

PROMÉTHÉE

Certes, les deux vieux ennemis, Hèphaistos, Pontos, qui se haïssent, engagent un terrible combat. Comme siffle le bloc rougi qu'un forgeron plonge dans un fleuve, ce qui donne la force à l'acier, de même la terre crie, stridente. Et les monstres divins, en beuglant dans l'air, de leurs mille gueules affreuses, y exhalent les grandes voix des forêts, des flots, des vents, de la flamme, des nuages résonnants.

VOIX DES TITANS

Nous sommes toujours les dieux forts. Haho ! haho ! l'Olympien lui-même ne pourrait déchaîner par les cieux, avec l'épouvante et la ruine, une plus effroyable splendeur.

PROMÉTHÉE

Votre cœur farouche est satisfait. Et cependant, que je vous plains ! Hélas sur vous, hélas, ô malheureux, qui embrassez éternellement les assises obscures de Gaia, dieux vastes et profonds comme la mer ! Certes, quand je vous vois enchaînés à tant d'ardentes calamités, le rocher sauvage qui m'étreint me semble un compagnon moins rude... Debout, plongés jusqu'au nombril au milieu des gouffres incandescents, les uns arrachent avec leur main de leur poitrine de grands lambeaux de feu sulfureux, et leur chairs tombent de leurs os comme des ruisseaux de poix, sous

l'ardeur de la flamme qui les ronge. D'autres, tournant fièrement vers le ciel leur sombre visage sillonné des cicatrices de la foudre, s'indignent, dans leur cœur orgueilleux, du désastre antique, irréparable, et, comme pour tenter à nouveau l'effrayant combat des dix années, lancent contre la voûte de Zeus des blocs rougis, des rochers fumants, des pics écumants de lave.

ATLAS

Entends-tu ? La masse du monde frémit cette fois, jusqu'en ses cavernes. Un retentissement sans bornes pénètre dans le Hadès ténébreux.

VOIX DES TITANS

Iô ! Iô ! Redoublons notre effort... O vertige éternel de la vie ! Formes changeantes aux mille noms ! Pouvoirs de la matière sacrée ! Tout ce qui vit souffre par nous, mais c'est par nous aussi, que tout existe... A quoi servent, fils d'Iapétos, tes larmes, tes stériles douleurs ? Notre supplice est la vie du monde.

PROMÉTHÉE

Espères-tu donc t'égaler au sauveur que l'univers attend ? Ame de fer et de rocher ! Les tourments des siècles, je le vois, n'ont pas dompté cet orgueil sauvage qui fit jadis pleuvoir sur toi les carreaux ardents de Zeus. Ton supplice est la vie du monde, ô fils premier-né du Chaos, mais le mien en est la rédemption. Déjà, l'impatient avenir mêle au présent son immense aurore. Le puissant Amour tressaille, il s'agite ; il brise les funèbres cachots où l'ont plongé les démons de la haine. Encore mille ans, ô dieux déchus, et Gaia, hors de son gouffre de nuit, s'envolera comme un aigle.

VOIX DES TITANS

Ha ! ha ! ha ! espoir insensé ! Ne cesseras-tu donc jamais de nourrir ton cœur de ces mensonges ? L'eau et le feu, la terre et les vents, la foudre et le sommet des monts nous ont dit un bien autre secret. Titan, titan, apprends-le de nous. La discorde est la loi des êtres.

ATLAS

Une nuit soudaine se répand. De tous côtés, avec un terrible bruit de voûtes, de caveaux qui s'écroulent, les grands reptiles se renfoncent aux profondeurs de l'Erèbe. O puits noirs de l'obscurité ! Silence des siècles qui recommence ! Quelques flammes encore jaillissent des crevasses ardentes de Gaia, et palpitent au loin, sombrement, sur les flots mouvants, tumultueux... Ecoute, le Hadès a frémi.

PROMÉTHÉE

Un dieu ailé prend son essor entre le ciel et la mer. Vois ! déjà sous la verge d'or qu'étend sa main, le gouffre des nuées s'apaise, le flot retombe, avec un bruit solennel.

ATLAS

C'est Hermès souterrain, le lugubre messager qui hante les chemins du Cocyte. Suspendu dans son vol oblique, au-dessus des vagues innombrables, ses beaux pieds chaussés d'ailes d'or l'emportent silencieusement, pareil au souffle des nuits ; et, de sa main droite levée, l'impassible Meneur des ombres maîtrise les esprits qui le suivent, tels que des vapeurs sans fin.

PROMÉTHÉE

Ah ! hélas ! les monts se hérissent d'âpres frimas, de rochers de givre. Un souffle de mort, noir et glacé et pourtant, brûlant comme la flamme, jaillit impétueusement des portes ouvertes du Hadès et roule, dans sa tempête immense, des clameurs, des râles, des soupirs, des gémissements profonds.

VOIX DES MORTS

Ha ! ha ! ha ! ha ! ha ! Prométhée... Nous entends-tu pousser vers ta montagne mille cris confus, amers, lamentables ? Titan, titan, dieu des souffrants, exauce-nous, prends pitié de nous...

PROMÉTHÉE

O douleur ! O spectacle sans nom de l'avare Aidès souterrain ! Toujours, sans cesse, il en arrive ; une énorme palpitation ténébreuse emplit l'espace. Jeunes hommes, vieillards flétris, tendres vierges fauchées en leur fleur, et les mères qui ont subi beaucoup de maux, et les guerriers aux armes farouches, tous, emportés par la rafale, et s'agitant, s'entrechoquant en un entassement furieux, flottent dans l'abîme, de leurs pieds sans ailes, et poussent de longs cris suppliants.

VOIX DES MORTS

Titan, titan, n'entends-tu pas ? Aie pitié de nous, dieu rédempteur. En effet, les tristes vivants peuvent espérer que la mort les affranchira de leurs misères. Mais quel sera notre refuge, à nous que Thanatos a déçus ?

PROMÉTHÉE

N'as-tu pas senti trembler la terre ? Ton cachot n'a-t-il pas résonné sous le tonnerre de ma voix annonçant la délivrance aux bêtes, aux hommes et aux géants ? Mille ans encore, mille ans, fils du Hadès, font le terme de ta longue attente. Iô ! Iô ! jamais je ne me lasserai de publier le bonheur du monde. Que, pour la quatrième fois, les échos triomphants de Gaia proclament ma royauté prochaine et la fin du mal universel ! Alors, le ciel s'épanouira, le pleur éternel cessera. En vain, Aidôneus brandira son sceptre, du haut de son trône d'or ardent. Les murs de fer du Hadès crouleront. Et, fuyant les feux et les supplices, vos pieds joyeux s'envoleront, ô fils de l'homme, jusqu'à ces îles des Bienheureux, voisines du rocher d'Atlas, où, sous leurs arbres aux pommes d'or arrosés de l'écume marine, les Hespérides harmonieuses vous attendent.

ATLAS

Certes, elles y gardent pour vous les beaux vergers d'immortalité. Sache-le ! Dans la nuit qui m'entoure, les pâles et lointains éclairs de leurs fruits d'or au travers du gouffre, réjouissent seuls mes yeux.

VOIX DES MORTS

Que nous promets-tu ? ah ! hélas ! Titan, quelle parole as-tu dite ? Non, non, réserve à tes vivants le bonheur qui doit durer toujours. Morts, nous voudrions nous reposer enfin, après la fièvre convulsive de la vie. Donne-nous le néant, ô dieu, le néant, l'oubli, l'eau du Léthé...

PROMÉTHEE

Tais-toi, tais-toi ! Jamais je n'ai pensé qu'une telle exécration frapperait un jour mes oreilles. Vœu fu-

neste, ah ! ah ! parole impie, que je jette derrière moi, que je n'ai pas même entendue !

VOIX DES MORTS

Ho ! ho ! ce travail est trop lourd. Malheur ! malheur ! ô titan, ah ! ah ! hélas !... Le voici de nouveau, il revient, le mal inexorable, éternel... O tête ! flancs ! ô poitrine ! ah ! ah !

PROMÉTHÉE

Vos clameurs, vos plaintes aiguës entrent dans mon cœur, comme des flèches. O fils, ô race d'Aidès, l'âme du titan devient noire en entendant vos lamentations. Assez ! Pourquoi me priez-vous ! Ne voyez-vous pas mes mains captives, mes membres saignants, chargés de fers ? Hélas ! hélas ! objurgations vaines. Tendant les bras, se poursuivant, se devançant dans leur vol rapide, ils continuent de m'implorer. En voici qui tournent vers moi leurs yeux creux, cerclés de roues de flamme, leur visage noirci par le feu. D'autres, épouvantables aux Gorgones mêmes, me montrent de loin, en ricanant, les lugubres peaux écorchées où sont encore empreints vaguement leurs pieds, leurs mains, leurs traits hideux et informes.

ATLAS

Le tumulte et la terreur redoublent. O Aidès, dans ton gouffre de nuit, de lueurs blêmes, de jets d'écume, le peuple entier des morts, comme éperdu, tournoie au vent du sépulcre.

PROMÉTHÉE

Certes, les flots de spectres roulent. Le morne crépuscule de flamme est peuplé de groupes convulsifs, de corps livides, entrelacés, qui se tordent comme des serpents. Vois, plusieurs, en volant par troupes, au

milieu de la rouge fournaise, portent, non sans gémir, hélas! des colonnes, des croix, des roues ardentes, de grands rets de fer et d'airain, tous les instruments de leur supplice. Quelques-uns, assis sur des rocs qui tourbillonnent, suspendus par des chaînes, entre la terre et le ciel, accourent du fond de l'horizon, solitaires suppliciés que charrient ces Délos gigantesques de l'éther; et aussitôt ils disparaissent, comme entraînés dans le fracas retentissant. On voit fuir d'horribles talons, des épaules, des torses musculeux, des milliers de faces hurlantes qu'entraîne l'ouragan stygien.

ATLAS

Déjà, l'infernal oiseleur ramène ses captifs vers l'Érèbe. Les îles qui brûlaient sur la mer vacillent ainsi que des torches.

PROMÉTHÉE

Les dernières flammes s'éteignent. Le puits mugissant de Gaia, tout mouvant de spectres indistincts, a l'air d'un songe obscur qui s'efface.

VOIX DES MORTS

Ah! hélas! contemple nos misères. Vains fantômes, ombres inertes, plus vides encore que les bêtes, larves échappées du gouffre des maux, nous nous pleurons en paroles lugubres, invoquant ton aide, hélas! hélas!

PROMÉTHÉE

T'obstineras-tu dans ton deuil? Je te l'ai dit, et je le dis encore. Le bonheur, l'éternel avenir, le sein étoilé de la vie, se rouvriront pour vous, ô pâles morts, sitôt que seront tombées mes chaînes.

ATLAS

L'épreuve est terminée, ô titan. Déjà Zeus, de sa main souveraine, a remis Gaia sous l'ancien joug. De toutes parts, les rocs, les glaciers, les arbres aux patientes racines, recommencent de ramper en foule sur les membres des géants engloutis. Regarde! Une seule lueur brille encore, par delà les mers, aux profondeurs des ténèbres. C'est la torche de Ménoitès, le flambeau livide et funéraire, dont le géant qui paît les bœufs d'Aidès, tout debout sous le porche infernal, compte les morts, au passage... Ah! ah! te le dirai-je, hélas? d'inquiètes pensées m'obsèdent. Elles voltigent autour de mon cœur; elles s'y pressent comme des ombres. Ton désir ne t'a-t-il pas déçu? Titan, titan, roi des pleurs éternels, ne vas-tu pas, ô malheureux, enchaîné sur ce rocher désert, y couver, hélas! à tout jamais, ton empire chimérique?

PROMÉTHÉE

Les destinées ont fixé l'heure, sois patient! Depuis des siècles innombrables, Némésis, avec ses pieds d'airain, s'est mise en marche pour ma délivrance.

ATLAS

Hélas! hélas! il n'y a pas moins de siècles que je l'attends, ployant le dos, écrasé sous l'énorme colonne de l'Ouranos ténébreux.

PROMÉTHÉE

Quoi! n'as-tu pas vu l'Olympien engendrer tantôt sa propre ruine? A qui est sûr de triompher, qu'importe la longueur du supplice!

ATLAS

J'admire ton cœur persévérant. Mais le mien, si

longtemps muet comme la pierre ou le fer, veut s'exhaler enfin par mes lèvres. O quadrige d'or de Hèlios, quand donc me sera-t-il accordé de te revoir ? Ou, si mes yeux du moins apercevaient, ne fût-ce que le temps d'un éclair, la splendide forêt des étoiles !

PROMÉTHÉE

Que te sert de former ces vœux ? Si tes yeux, ô porteur ouranien, sont tellement affamés de merveilles, c'est en bas qu'il faut les tourner, non vers l'oiseau des nuées. Ignores-tu donc la loi du monde ? Ton esprit troublé ne sait-il plus qu'à chaque image de l'éther une forme terrestre répond, dans l'éternelle oscillation des balances du destin ? Une chaîne d'or, ô titan, lie Gaia et le ciel, l'un à l'autre. Le beau chœur des Heures sacrées, portant leurs urnes sur l'épaule, montent et descendent, incessamment, l'éclatant escalier de vapeurs qui joint le Styx à l'Olympe. O pluie d'or ! Vol fulgurant de Zeus ! La terre va enfanter son prodige, frère jumeau de ta merveille, Ouranos... Paix ! paix ! écoute... tout se tait. Le dragon aveugle de la nuit endort les forêts et les mers, en déployant dessus ses larges ailes.

Pause.

Est-ce un instant qui vient de s'écouler ? Les pieds du temps, ô porte-ciel, semblent s'être arrêtés dans ce gouffre. Parle, n'aperçois-tu rien encore ? Des siècles, peut-être, ont passé, et, semblables à des aigles géants, ont traversé les mondes autour de nous, sans effleurer nos esprits immobiles.

ATLAS

Le tonnerre, avec sa voix terrible, t'a déjà répondu, fils du jour. Sous la foudre aux vastes éclairs, dont les

rouges palpitations illuminent au loin des milliers d'îles, l'océan sauvage se découvre.

PROMÉTHÉE

Silence ! Au travers de l'écume, le trident du dieu bondit et luit, et, déchaînant les flots mugissants, roule et chasse, de lame en lame, un bouclier de peaux de bœuf, dans lequel sourit un nouveau-né. Salut, enfant, ô héros promis, ancêtre du libérateur. Salut, toi qui seras Persée, car à ces marques, à ton éclat, aux rayons du feu mystérieux jaillissant de toi comme une torche, quel œil ne reconnaîtrait le futur meurtrier de Méduse ?... Ha ! ha ! une tête effroyable, aux cheveux de vipères sifflantes, se rue avec fureur, çà et là, pareille à un étrange oiseau, et voltige, parmi des torrents d'étincelles et de sang qui bouillonne, autour du berceau marin. Entends-tu, la foudre crépite ; les vagues fument et sifflent en se tordant, sous la roue de fer du tonnerre. O stupeur ! Ici... là... là..., regarde ! La Gorgone se multiplie par des apparitions aériennes, monstrueuses images d'elle-même. Mes yeux se troublent, ô porte-ciel. Certes, il me semble voir maintenant d'innombrables boucliers sur les flots, et d'innombrables têtes ailées — vaines larves, fantômes hideux, ombres que le temps qui n'est pas né projette au grand miroir de la nuit.

ATLAS

Révèle tous tes oracles. Puisque ton œil, ô prévoyant, plonge aussi loin que va l'avenir, dans la caverne obscure du destin, ne cache pas ce que tu sais au dieu qui partage ton supplice.

PROMÉTHÉE

A quoi bon m'interroger encore ? Ne t'ai-je pas

nommé la nef? Ne t'ai-je pas désigné l'homme? Mais, afin de dire deux fois les mêmes paroles, ô fils d'Iapétos, ainsi que flotte ce bouclier, lourd fardeau de la mer furieuse, ainsi, par le chemin des vagues, m'arrivera le libérateur. La belle proue qui, la première, en fendant l'océan comme un soc, labourera la plaine écumeuse, doit m'apporter, de l'occident, le descendant de Persée, Hèraklès. O nef Argo ! Clameurs des vents marins ! Force invincible de l'archer que je vois assis près de la poupe ! C'est lui, c'est lui, je te le dis, qui chassera le vautour de Zeus... Iô ! Pour gage de mes promesses, toute la montagne solitaire se hérisse de feuilles et de fleurs. La Gorgone ailée a disparu. Et voici qu'autour du nouveau-né, qui leur rit dans sa joie d'enfant, voltigent, silencieusement, d'innombrables essaims de colombes. Regarde ! Comme l'argent qui bout pétille de milliers d'étincelles sous le marteau du forgeur, ainsi, tournoient les oiseaux sacrés, tantôt formant de beaux cercles lumineux, tantôt dénouant leurs blanches guirlandes.

ATLAS

Ah ! ah ! malheur ! tout s'éteint soudain. Les rochers, fendus sous les coups du sceptre énorme d'Aidès, laissent échapper, à tourbillons, les affreuses vapeurs de l'Erèbe... Mon sang se fige, hélas ! hélas ! une torpeur muette et glacée m'étreint rigidement, comme un lierre. Prométhée, roi du monde, salut.

PROMÉTHÉE

La nuit des siècles est finie. Confusément, je distingue encore, à l'autre bout du ciel brumeux, ta forme terrible, ô fils de Gaia, ton corps ployé sur un genou

et pareil à une montagne, et, au-dessus de tes vastes épaules, la rondeur effrayante de l'Ouranos.

Long silence.

PROMÉTHÉE

Que tardes-tu, ô chien ailé du ciel ? Est-ce ton roi qui t'arrête encore, en prescrivant de nouveaux supplices contre la chair sanglante du titan ? Ou bien, as-tu perdu ta route, au travers des espaces déserts qui séparent l'Olympe de mon rocher ? Bourreau de Prométhée, voici l'heure !... Ha ! ha ! l'oiseau sinistre apparaît. Déployant ses puissantes ailes, dont chacune ferait de l'ombre à l'agora d'une ville, il secoue dans son bec flamboyant, un tison ardent pris au trépied qui brûle à la droite de Zeus, sur le plus haut des degrés célestes ; et son vol rapide trace au loin, par dessus les forêts qui se courbent, et les grands fleuves qui remontent en écumant, un sillon immense de lumière.

Tumulte, coups de foudre.

Aï ! Le jet sulfureux de la nue s'enfonce, comme un coin d'acier, à travers ma poitrine fumante. Tout le ciel s'embrase à la fois ; la foudre, de sa voix furieuse, aboie contre moi la vengeance et les malédictions du tyran. Allons, ô âme rude, avant que je souffre de nouveau, comprime avec un frein d'airain les clameurs de ma bouche, toi qui acceptes cette épreuve, non sans joie.

LA NEF

SCÈNE I

LA NEF DEVANT LA MONTAGNE

LES OCÉANIDES

Iaô ! les temps sont accomplis. Poussons des cris joyeux, menons la danse !... A travers la glauque splendeur de l'eau profonde, nous émergeons des antres obscurs où nous dormions depuis des siècles, nous, les filles du vieil Océan.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES
(Jason coryphée).

Alerte ! Saisis le gouvernail... jette du bois au brasier de poupe ! Debout ! debout ! quitte ce banc où tu gis languissant, ô héros. De grandes nymphes lumineuses ondoient, en chantant, au creux des lames.

LES OCÉANIDES
entourant la nef.

Soulève tes paupières assoupies. Dresse la tête, appuyé sur le coude... Hatta ! hatta ! halliho ! iaô ! iaô ! iô ! hoïho !... Salut, monstre aux ailes de lin, dragon qui cours sur les vagues.

(La nef s'arrête.)

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O race de Téthys, belles déesses aux pieds d'argent qui bondissez dans la blanche écume, pourquoi, frap-

pant Argo de la main, l'arrêtez-vous au milieu des flots, comme un char que l'on dételle ? Je vous le dis : si c'est pour m'annoncer le terme de mes rudes travaux, je vous écouterai avec joie. Mais, s'il s'agit d'un nouveau malheur, j'ai assez de souffrances.

LES OCÉANIDES

(Elles nagent, chantant, se poursuivant.)

Hoïho ! les temps sont accomplis... Ne crains rien, Argo, ta course est faite. Que tes rames pendent à ton flanc, comme des ailes brisées ! Laisse ta voile dégonflée retomber le long du mât.

Menant leur danse, joyeusement.

Hatta ! hatta ! halliho ! iaô ! iaô ! iô ! hoïho !...

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

M'entends-tu ? ne répondras-tu point ? Certes, je veux savoir de toi où m'ont poussé les tempêtes. Car voici d'innombrables nuits, et d'innombrables jours pareils aux nuits, que notre nef se rue avec fureur, tel un quadrige d'étalons qui s'emportent en mordant leur frein, dans un gouffre immense de ténèbres. Et moi, terrifié du prodige, sans dormir, pareil à un mort, roulant sous mes paupières sèches, des yeux hagards et farouches, tantôt, j'élève au-dessus de la proue, afin d'épier le flot noir, la torche ardente que je porte dans ma main ; et tantôt, arrachant mes cheveux, et les vouant à Zeus infernal, je supplie le maître du Hadès de terminer promptement ma course à son funèbre rivage. Mais, puisque je vous vois, ô déesses, l'espoir rentre dans mon âme. Déjà la sombre nue rayonne. Une écume éclatante de fleurs revêt l'océan apaisé où nagent, sous le ciel lumineux, des licornes et des taureaux blancs.

LES OCÉANIDES

Iaô ! Iaô ! tu as touché au port ; ne crains rien, héros, ta course est faite. Le cri frémissant de la proue a dissipé le morne sommeil dont Zeus scellait nos paupières... Allons ! Que les tritons enfants, menant en bride les hippocampes et les serpents d'eau familiers, élèvent leurs lampes chargées d'un feu clair. Et vous, beaux arcs-en-ciel marins, purifiez la nuit sulfureuse ! Nous ferons résonner sous nos doigts, pour enchaîner Argo de liens plus forts, l'hymne magique, mystérieux.

INCANTATION

(Les Océanides jouent des luths d'argent qu'elles tiennent entre leurs bras.)

En refrain, d'une voix solennelle :

O morne escarpement, proue de l'Asie ! Ténèbres qui, depuis des siècles, entendez gémir le grand veilleur, la sentinelle aux yeux toujours ouverts... Prométhée, Titan-roi, Prométhée, salut ! les temps sont accomplis.

ÉCHOS

sortant des profondeurs.

Prométhée, Titan-roi, Prométhée, salut ! les temps sont accomplis.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Qu'as-tu fait ? hélas ! malheur sur nous ! En vain, en vain, j'agite les rames ; comme un rocher aux profondes racines, la nef reste fixée dans les flots. Le ciel rayonnant s'est éteint... O terreur ! Ecartant de ma face ma chevelure hérissée, et promenant mes yeux çà et là, partout, ô filles de Téthys, je découvre, à la pâle splendeur qui jaillit de vos corps immortels, l'antre informe et colossal des ténèbres... Prométhée, titan, voilà donc où tu nous as menés par tes embûches.

Il ne te suffit pas, dans ton orgueil, de lutter toi-même contre Zeus. Mais, tendant des pièges à tes amis, et les jetant de force en ta querelle, tu les livres, sans nul souci, à la vengeance du Foudroyant, car certes, il ne vit pas de longs jours, celui qui combat les dieux heureux.

LES OCÉANIDES
se tordant les bras.

Ne crains plus rien des dieux... ah! ah! hélas! Le sceptre est tombé de leurs mains. En vain l'éclair strident fond du ciel, avec ses pieds d'or rapides. Son fracas tumultueux n'est plus que comme un bruit dans un rêve. Souviens-toi, ô guerrier de la nef. Que de prodiges, que d'épouvantes, l'Olympien ne t'a-t-il pas envoyés! Et pourtant, te voici venu.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Tu dis vrai. Tout ce qu'ont vu mes prunelles, depuis qu'appareillant sur Argo, nous avons tendu les blanches voiles, me semble un songe monstrueux, plein de larves et de flamboiement. Du milieu des nuées de grêle que roulaient les typhons des vents en fureur, Zeus, sans trêve, dardait la foudre; le ciel noir et sinistre sonnait du triple aboiement du chien d'Aidès, tandis que, courant sur les plages, le long des rochers battus par l'écume, des spectres à l'armure d'or lançaient au loin des éclairs crépusculaires. Ainsi nous voguions, ô déesses, en proie à d'innombrables terreurs. Partout où brillait sur les flots le mouvant sillage de la nef, d'affreuses têtes de titans se soulevaient dans la fumée, au sommet des montagnes lointaines; des globes de feu sortaient des rocs; de lugubres chauves-souris, voltigeant au-dessus de la proue et poussant des clameurs fatidiques, jetaient sur les

bancs des rameurs des fleurs de pourpre, nées du sang de Prométhée. Vainement, pour fortifier notre âme, nous entonnions le péan d'Orpheus : « O toison d'or, resplendissante Æa! » Sitôt que s'ouvrait l'œil de la nuit, la flûte de Pan montagnard, en nous précédant sur les vagues, faisait taire notre chant triomphal. Et la mer obscure, enfantant de grandes voix au milieu du silence, emplissait l'éther endormi de ton nom divin, fils d'Iapétos.

(Musique. Chant de lyre solennel.)

LES OCÉANIDES

Prométhée! Iaô! Prométhée! Sacrilège, hélas! tueur de dieux, et pourtant, si cher à mon cœur!... Et toi, ô le plus grand des hommes, Hèraklès!

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Tais-toi, tais-toi. N'éveille pas en nous le regret du héros orgueilleux, de celui qui a fui la nef, voulant demeurer seul, comme l'aigle. Mais non, parle, ô vierge marine. Révèle-moi, car les dieux savent tout, quel destin nous a séparés du fils robuste de Zeus. Les harpyes l'ont-elles enlevé dans leur palais de tempêtes? Ou bien, l'homme indomptable s'avance-t-il déjà vers la montagne du titan, marchant à pas pressés dans la mer et secouant un sapin qui flambe?... Hèraklès! Iô! Hèraklès! Les yeux de mon esprit le voient. Il rit, il rit d'un rire inextinguible, en traînant de force après lui quelque monstre énorme, fils de Céto, qui se débat dans des flots d'écume.

LES OCÉANIDES

Ceins l'épée, saisis le noir bouclier, que ta main darde la lance! Prométhée! ha! ha! fils de Gaia!... Iaô! Bondis, ô blanche sœur, bondis légèrement sur les

vagues; orne tes cheveux de fleurs de mer... Soulevée par les flots onduleux, mène avec moi la belle danse de tes pieds.

DANSE GUERRIÈRE

(Les Océanides choquent l'un contre l'autre leurs tridents d'airain.)

En refrain, joyeusement :

Ceins l'épée, saisis le noir bouclier, que ta main darde la lance !

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Quels combats nous annonces-tu ? Pourquoi souffler à nos cœurs les anciennes fureurs d'Enyo, quand les clochettes des boucliers sonnaient incessamment dans la nef, quand l'épée s'abattait, en sifflant, sur les hydres de fer de nos casques ! Certes, vous le savez, ô déesses, comment notre troupe d'amis se partagea en deux pensées contraires. Car la plupart, d'un cœur prudent ou par l'ardent désir de la Toison, se refusaient à détourner la nef noire de sa route. Mais d'autres, plus audacieux, voulaient qu'obéissant enfin aux prodiges envoyés par Gaia, l'on brisât les chaînes du titan. Alors éclata entre nous une tumultueuse discorde. Et, farouches, poussant des cris, entassés dans cette creuse Argo, comme une portée de dragons qui se tordent au fond d'une caverne, nous combattions avec fureur, du lever d'Eôs à la nuit sombre, au milieu des troupeaux mugissants et des captives épouvantées, butin des villes... O Enyo ! Eris ! chocs meurtriers ! Hélas ! hélas ! tout mon cœur s'émeut. Il se réveille sur ma main le sang fraternel qu'a versé ma lance.

LES OCÉANIDES

Les destinées sont accomplies. Le Tout-puissant, le maître ouranien penche, à son tour, vers sa ruine...

Prométhée! titan-roi! Prométhée!... Vite! j'entends, j'entends déjà les clameurs de l'homme audacieux qui, violant le mystère divin, a tenté d'escalader l'Olympe. Repoussé, d'autres le suivront; c'est en vain que Zeus triomphe...

Elles replongent sous l'écume. Tonnerres, tumulte.

SCÈNE II

LE PRÉCURSEUR

LES CAPTIVES

Ha! ha! ha! ha! dans mon effroi, je réponds par des cris redoublés à la rumeur affreuse de la nue... O Zeus, Zeus, ton foudre mugissant secoue le toit orageux du ciel; les hauteurs de l'ombre s'illuminent.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Quel nouveau prodige est celui-ci! De grandes plumes enflammées tombent avec des gouttes d'éclair, dans la nuit qui siffle et qui frémit. Voyez-vous, amis, entendez-vous? Un dieu, un dieu traverse l'Ouranos, monté sur une bête ailée.

(Bellérophon apparaît, au milieu du ciel.)

LES CAPTIVES

Où fuir? où me cacher? ah! hélas! Frappant l'air d'un sabot furieux, soufflant de ses naseaux la flamme ardente, le monstre qui agite ses ailes bondit comme un taureau, dans l'éther.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Ne vous tairez vous pas, femmes?... Silence! Les prières et les lamentations n'ont jamais fléchi l'âpre destin. Que sert de meurtrir vos joues, et de jeter au ciel des cris aigus, ainsi qu'une nichée timide, à la vue de l'épervier? Sachez-le, abritées sous ma lance, vous n'avez rien à craindre, même d'un dieu.

Pause.

Je te parle, toi qui mènes sans frein, au milieu des gouffres étoilés, cet oiseau-cheval aux pennes d'aigle. Certes, puisque j'entends tes cris, les miens arriveront jusqu'à toi. Qui es-tu, guerrier? Un homme? un dieu? un démon intermédiaire? Réponds! Quel ennemi céleste précipite à travers l'Ouranos, le sillage embrasé de ton vol? Vis-tu en paix avec la terre? Est-ce le carnage et l'effroi qui sont assis sur ta lance?

Pause

LES CAPTIVES

Le cœur me bat, je frémis d'attente, comme l'œil inquiet de la colombe... Ah! un hennissement terrible déchire la nuée lumineuse; d'éclatants météores flamboient; tout l'éther vibre en blancs tourbillons, autour du cheval éblouissant qui se cabre, les ailes ouvertes, tandis qu'agitant sa lance, le cavalier divin aux armes d'or pousse des clameurs retentissantes.

BELLÉROPHON

O Zeus! Zeus! Abîmes de la nuit! voûte des étoiles qui croule, éternellement, sous mes pieds!

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Entends-tu? Il invoque ainsi Zeus, et la nuit lugubre qui l'entoure.

BELLÉROPHON

O tourments! ô tourments! ah! hélas! douleur au dessus de la douleur! Voyez, contemplez tous ma misère. Regardez-moi me consumer, ainsi que le grand flambeau du monde, entre la terre et le ciel.

LES CAPTIVES

Silence! Entends-tu de nouveau la clameur perçante et lamentable! Quel dieu, quel Encelade aux longs bras, se penchant du haut des nuées, arrêtera sa chute impétueuse?

BELLÉROPHON

O Zeus! Zeus! ô terre! esprit de l'homme! ciel que j'ai voulu conquérir! Et déjà, sous le porche divin, je poussais, parmi les nuées d'or, le poitrail cabré de mon cheval, quand, dans un tourbillon de soufre, l'Olympien m'a renversé. Maintenant, jeté à bas des airs, je roule aux vagues du vide. Depuis neuf nuits, depuis neuf jours, l'éclair du dieu ennemi me poursuit, en hurlant sans relâche, à travers l'abîme qui flamboie.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

La pâle terreur me saisit; mes cheveux se dressent d'épouvante... Certes, il crie, précipité au milieu du nocturne Ouranos, comme un vautour furieux.

BELLÉROPHON

Ha! ha! ha! mon bouclier où se tord l'ardent serpent de la foudre, brûle ma chair jusqu'aux os. L'étoile fulgurante allumée au cimier de mon casque d'airain, se colle à ma cervelle qui bout... Mes yeux jaillissent des orbites. Je halette... ah! ah! malheur! malheur!

LES CAPTIVES

Hélas ! plus bas, toujours plus bas... Les montagnes, au travers des nuées, semblent se hausser à sa rencontre ; l'océan écumant se soulève, en poussant vers lui de longs abois.

BELLÉROPHON

N'importe, ô dieux, je vous méprise. Tyrans mauvais, vous n'êtes pas des dieux, puisque votre cœur implacable ne connaît pas la miséricorde. Entendez-vous ? Bellérophon vous brave, Bellérophon vous a vaincus... Iô ! Dans le gouffre étincelant où seul, Hèlios, tout strident de flamme, osait mener son quadrige, j'ai lancé le monstre merveilleux, et la terre s'est évadée sous les sabots de Pégase hennissant, comme un caillou parti de la fronde. O triomphe ! O splendeurs d'Ouranos ! Torrent d'étoiles de la nuit ! Cratère immense où bout le jour vermeil ! Les peuples ondulaient dans les plaines, comme des moissons d'épis ; l'orgueil des rocs et des forêts s'est prosterné sous mon regard. Iô ! Iô ! Je dirai ma joie aussi longtemps qu'il sortira un souffle de mon gosier consumé. O portique étoilé des dieux ! pavé d'or radieux de l'Olympe ! Ha ! déjà mon corps est précipité. Mais jusque dans l'antre des douleurs, Bellérophon criera sa victoire. O guerrier de la nef, voici l'heure. Timide, irrésolu, tu gémis sous la nue obscure qui te couvre. Vois ! cette lance que je garde dans ma main te rendra un dernier service.

Il frappe le ciel à coups redoublés.

C'est ainsi qu'il faut dissiper les vains prestiges de Zeus !

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Que fais-tu? Arrête, audacieux... Ton bras attaque la nue. O malheur! D'immenses étoiles jaillissent en serpentant, sous ta lance; l'Ouranos tonne de feux ardents, d'explosions, de jets qui grondent...

Un long silence. Bellérophon a disparu.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Ma main frémit au pommeau du glaive. Piété, respect, terreur sacrée, tous les liens qui m'attachaient aux dieux tombent, dénoués de mon âme. O nuit! ô nuit! mon désir m'entraîne. Tant que les roues obscures de ton char écraseront la terre et le ciel, je te frapperai de l'épée, je te combattrai avec la lance. Enyo! Pars, ô pointe d'airain... Si ma main te dirige trop bas, si c'est un dieu que tu dois atteindre, vole, monte jusqu'à l'Olympe rayonnant, jusqu'au palais d'or de la lumière! Si ma main te dirige trop haut, s'il faut frapper un spectre souterrain, redescends, perce jusqu'à l'Erèbe !... Mon bras ne se lassera pas. Encore un trait, ho! encore! encore! A quoi bon mugir, nuée stérile? Va, gonfle et roule sur la nef tes ondes ténébreuses; un peu de fracas ne m'émeut point. O Nuit, je lancerai ma pique au faîte de tes tours éthérées, jusqu'à ce que les astres y flamboient.

LES CAPTIVES

Arrête, arrête, ô maître, ah! hélas! Quels craquements étranges et puissants! On dirait que l'Ouranos s'écroule. Les têtes des vagues apparaissent, innombrables et blanches de vieillesse; les flots, en

s'entrechoquant, roulent au milieu de l'écume qui jaillit, des dauphins, des polypes hideux, des dieux à formes de bêtes.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Prends garde, ha ! ha ! Saisis l'épée, darde la pique, ô héros, tiens ferme ! Un démon, un géant monstrueux court, avec fureur, le long du rivage, tandis que ses noirs compagnons, sous un porche de rocs flamboyant...

LES CAPTIVES

Arrête ! ils ne voient pas la nef. Point de cris, parle tout bas, regarde. Attachée par un bandeau d'airain, une lampe où un tison rougeoie, éclaire leur front difforme. Leurs bras se lèvent et s'abaissent, leur sueur pleut dans le brasier vermeil.

Sons de trompe.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Mes oreilles sont déchirées. Ha ! ha ! un effroyable fracas retentit derrière la montagne. Certes, je reconnais la clameur de la corne d'Akhéloos. O Hèraklès ! Amphitryonade ! A pleins poumons, joyeusement, pour tous les êtres de la terre et du ciel, le héros proclame sa venue.

(La terre s'ouvre. Explosion de vapeurs.)

SCÈNE III

PROMÉTHÉE DÉLIVRÉ

HÈPHAISTOS

(sur un char attelé de dragons.)

Des profondeurs obscures je m'élance, me hâtant vers le roc du titan. La flamme du monde a mugi; l'ombre immense de Hestia, toute noire au centre de la crypte, s'est dressée à demi de son trône, témoignant ainsi de sa stupeur... Ne viens-je pas déjà trop tard ?

Il promène ses yeux de tous côtés.

En effet, je crains qu'un téméraire n'ait assailli les cyclopes à l'œil rond, tandis qu'ils forgent sur ce pic, selon mon ordre, des anneaux et des crampons d'acier pour enchaîner de liens plus forts Prométhée, ce sauveur d'hommes.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Quelle terreur bat dans mon sein ! Ah ! ah ! On ne sait quoi de tonnant, une forme de char fulgurante, attelée de serpents ailés, plane sur les sommets de l'éther et jette des flots tourbillonnants de fumée et d'étincelles, au milieu desquels un dieu farouche brandit son trident furieux.

Nouveaux sons de trompe.

LES TROIS CYCLOPES
(Brontès, Argès, Stéropès)

Mon cœur aboie dans ma poitrine. Maître, maître, ô dieu, n'entends-tu pas ! Un audacieux, quel qu'il soit, a franchi le mur de la montagne... Heu ! heu ! la rage m'étouffe. Ruant des pieds, grinçant des dents, faisant tournoyer mon lourd marteau, j'en choque l'éther, à droite, à gauche...

HÈPHAISTOS
volant sur son char qui rase la terre.

Silence, ô brutes sauvages. C'est à moi qu'appartient le combat. Si la rage vous tourmente, soulagez-vous en battant l'enclume. Seul, moi seul, du haut de mon char, je répondrai au défi... Ici... ici... là... je frappe la roche. Sous le trident aux pointes aiguës, les larves de Hèphaistos jaillissent ; un feu immense, infranchissable, mortel à tout agresseur, roule déjà, sur les cîmes embrasées, une mer de combattants.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Vois, vois ! mammonts, hydres sifflantes, hommes nus avec des casques d'or, démons à mufle de bêtes, les milliers de formes qui ondoient, fondent comme un flambeau de cire, au travers de la splendeur guerrière, et, se changeant les unes dans les autres, renaissent perpétuellement.

LA VOIX DE HÈRAKLÈS

Place ! holà ! livrez-moi passage ! Ne voyez-vous pas, ne craignez-vous pas la massue qui tournoie dans ma main ? Vous résistez, larves guerrières ? Qu'Arès décide donc entre nous... A toi, ce coup-ci ! à toi !... à toi !... Frappe encore... Enyo ! Enyo ! Une joyeuse ivresse me saisit ; infatigablement, comme en un songe, j'écrase, je broie, j'assomme.

HÈPHAISTOS

Qu'importe! mon bras n'est pas lassé. Sous les coups précipités du fer, de nouveaux démons surgissent. Entends-tu ? Iô ! la montagne en feu pétille ainsi qu'un feuillage ; la lave énorme, en gonflant ses flots, sonne un impétueux fracas d'armes, de chars, de hennissements, de boucliers entrechoqués... O buccins ! Longs appels triomphaux! Nuées d'épées et d'yeux qui tourbillonnent ! Au milieu des corybantes nus, des croupes de lions qui bondissent, les Aloades attaquent l'agresseur, ainsi que les tours d'une ville, avec des poutres de flamme ; les hécatonchyres géants lui lancent de leurs poings monstrueux, de grands disques de foudre qui vibrent. Certes, je suis toujours le Zeus terrestre, le puissant démon de la vie, dont l'éther avec ses astres d'or, Hèlios et Gaia sont les membres... Vous, Argès, Brontès, Stéropès, à pleins bras, battez, battez le fer ! Je vous le dis : si vous forgez l'anneau mystérieux, infrangible, qui enchaînera le titan, le monde m'appartient à jamais...

Clameurs furieuses.

LA VOIX DE HÈRAKLÈS
déjà plus proche.

Arrière ! arrière ! faites place. Votre maître pense-t-il m'abuser par ses hydres et ses fascinations ?... Iô ! vous reculez maintenant. Ha ! ha ! en bondissant sous mes coups, vous dansez, dans les cornes du feu, d'agiles et d'incessantes pyrrhiques. Certes, qui n'y prendrait plaisir ? Quel chorège tu te montres, Hèphaistos !... Ha ! ha! ha ! Mon cœur, s'élargissant, se dilate entre mes côtes. Malgré moi, il faut que je rie d'un rire sonore, inextinguible.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Un grand bruit, tel qu'un char qui roule, éclate au milieu des monts. Que va-t-il advenir? Zeus! ô Zeus!... Sur le seuil ardent de la caverne, les démons s'agitent avec fureur. Jetant leurs membres çà et là, entrechoquant leurs poings formidables, ils tirent la langue en mugissant, comme un bœuf qui lèche ses naseaux.

HÈPHAISTOS

arrêté au-dessus des Cyclopes.

A vos fourneaux, à vos fourneaux, brutes stupides! L'œil rouge du feu palpite et meurt. Haho! haho! regonflez sans relâche, au-dessus des flammes engourdies, le poumon rugissant des soufflets. Quoi! ne savez-vous plus l'art de l'enclume? A pleins bras! ne m'entendez-vous pas?... Encore... Si vous continuez d'irriter mon cœur dans ma poitrine, vous gémirez, fils du noir Chaos. Allons, je forgerai moi-même.

Il saute sur la terre.

Descendant en hâte de mon char, je saisis, moi, l'ouvrier divin, le marteau et les tenailles. Vous, puisque les soufflets vous trahissent, soufflez vous-mêmes, ô vastes poitrines! Que l'ouragan de votre haleine se répande sur les fourneaux obscurcis!

LES TROIS CYCLOPES

Ravive-toi, brûle, ô flamme rebelle! Incendie de tes tourbillons la terre et la sombre mer!

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Le brasier languissant se ranime. Tout le mont, s'éclairant soudain, aves ses fleuves et ses glaces profondes, bondit de terre, ainsi qu'un titan. Vois, vois! Penchés du haut d'un pic, comme des guerriers sur les créneaux d'une cité qu'on assiège, ils soufflent avec

leurs joues gonflées ; et leur visage monstrueux, surplombant au-dessus du cratère, s'empourpre, à chaque exhalaison, d'une effrayante lueur.

HÈPHAISTOS

Plus fort ! Dilatez vos poitrines ! Déchaînez, de l'antre de vos bouche, une trombe mugissante d'éclairs... Plus fort ! vous dis-je, pas de relâche ! Croyez-vous souffler sur le tison qu'une vieille allume à son foyer ? Je le jure ici, pour votre honte. Si votre haleine est si débile derrière la porte de vos dents, je vais vous joindre un compagnon... Allons, sombre vautour du titan, démon qui mangeais sa chair, viens à moi... Puis, retenant ta course, suspendu au milieu du ciel, tout frémissant de tes cris aigus, agite, agite sans repos, tes vastes ailes sur la fournaise.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Ah ! ah ! les rocs de glace s'envolent, l'océan se cabre, épouvanté...

(L'oiseau s'arrête au-dessus de Hèphaistos.)

O stupeur ! Déjà, sous l'ouragan déchaîné par ses ailes énormes, le grand bassin des flammes entre en furie. Partout, brandissant des marteaux, abaissant le bras sur des enclumes, forgeant le fer écumeux qui rejaillit en gerbes de tonnerres et d'étoiles ébouissantes, des fantômes de Hèphaistos apparaissent aux profondeurs embrasées.

HÈPHAISTOS

battant l'enclume.

Sois remercié, chien de Zeus. Le dieu t'assignera dans l'Olympe, la récompense qui t'est due. Grâce à toi, l'haleine du brasier se ravive à temps égaux ; le marteau du Boiteux, grâce à toi, rive, pour jamais,

les fers du monde... Eh bien, discernez-vous, maintenant, le nombre des coups que j'assène, leur mystérieuse harmonie? Tout labeur chante un péan, ô monstres: qui possède le rythme possède l'univers. Voyez, l'anneau ténébreux s'arrondit; tel qu'un astre du Hadès, il darde dans l'Ouranos entier, de puissants rayons crépusculaires qui vont porter mon triomphe jusqu'au palais d'or de Zeus... Silence! le Père est content; un effroyable éclat de sa foudre répond au fracas de l'airain sur les enclumes tonnantes; toute la montagne, en brûlant, s'élance comme un vase qui bout... Ha! ha! malheur! qu'est-ce que ceci? la forêt des flammes tourbillonne. O Zeus! Zeus! quel fort sagittaire lance, parmi les hydres du feu, ces vols de flèches empennées d'or? L'enclume roule renversée... C'en est trop. Délaissant mon labeur, je me rue contre l'audacieux.

Il s'élance sur son char.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Hèraklès... Alerte, Hèraklès! Au-dessus des croupes tortueuses, fuyant, s'élevant, s'abaissant, plongeant au gouffre des nues, le trident s'agite avec fureur, les cris du dieu retentissent.

LA VOIX DE HÈRAKLÈS

Quoi! penses-tu me faire peur? Sache-le, roi branlant des deux pieds, forgeron toujours couvert de suie, je ne crains pas plus ton assaut que je ne craindrais une rencontre avec celle dont tu te dis l'époux, la déesse au beau ceste d'or, la suave Aphroditè marine.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Iô! Iô! Iô! les dragons reculent; des traits aigus

les blessent au poitrail. Cabrés, rués en plein zénith, détordant ça et là leurs anneaux, dont les écailles, dans la flamme, resplendissent comme des boucliers d'or, ils poussent de violents sifflements; et, sous les coups de leur queue convulsive, l'immense incendie s'écroule, au milieu de l'Ouranos.

LES TROIS CYCLOPES

Ma fureur me suffoque... ho! ho! ho! Je beugle, je trépigne, j'aboie... Maître, maître, es-tu donc vaincu?... O mes poings, vous, mes vrais dieux!

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Mon cœur frémit pour Hèraklès... Plongés jusqu'au nombril dans le gouffre, ils lancent, en grinçant des mâchoires avec de violents éclats de rire, des pics, des scories de fer, des nuages de cendre rougeâtre, d'énormes brandons tourbillonnants... Iô! victoire! le char du dieu tombe vers l'abîme, comme une étoile.

Clameur des Cyclopes.

LA VOIX DE HÈRAKLÈS

Est-ce vous qui criez là-bas, géants noircis, baleines des montagnes? Certes, vos chants ne ressemblent pas au roucoulement de la colombe... Enyo! Je frappe avec mon poing, le vaste rocher qui volait à moi; la pierre, en se brisant, vomit des torrents d'eau écumeuse et des laves. Prométhée, où es-tu donc, Prométhée? A plein gosier, je proclame mon nom, Hèraklès, l'Amphytrionade.

HÈPHAISTOS

Le combat est-il donc fini? Crois-tu qu'il soit temps déjà de triompher en enflant tes poumons, pour chanter comme un coq, ta victoire? Certes, aussi longtemps que la Nuit, l'immense aveugle au trépied d'étoiles,

siègera sur les sommets sublimes où le voleur du feu est châtié, Hèphaistos ne craint rien du destin...

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Vois, sous les coups du lourd trident, des corps nus de déesses flamboient ; la montagne ardente fleurit des tourbillons pourprés d'Aphroditè, comme une grande rose rouge. Napées, ménades, centauresses, bacchantes aux cheveux pendants, dryades couronnées de feuillée, toutes les formes du désir ondoient dans les torsions de la flamme.

HÈPHAISTOS

Toutes les formes, as-tu dit... Non, non, sincère ami du héros, je prétends lui en montrer encore... Les hyades étoilées tournoient; de claires vagues de feu vert déferlent, en couvrant les glaciers de néréides écailleuses, de sirènes à croupe de serpent... Ah ! ah ! tu hésites, Hèraklès. Appuyé sur ta lourde massue, et, dilatant tes narines, tu te penches à la cîme d'un roc, tandis qu'avec des miaulements lascifs, les tigres et les guépards tachetés frottent leur dos à tes jambes. Partout dans la fournaise en rut, des cerfs, des boucs, des taureaux, de hauts cygnes blancs éblouissants, debout, et battant des ailes, assaillent les nymphes qui s'enfuient; l'ouragan d'Astartè t'environne. Cuirassées, secouant des lances, tantôt ruées vers le héros et emportées éperdument, comme des oiseaux qui volent dans l'air, tantôt tourbillonnant sur place, décroissant, flottant, touchant le ciel, les striges vermeilles se tordent, au milieu du magique incendie... Arrête ! oses-tu bien, ô héros, brandir contre des guerriers-femmes, ta massue horrible, irrésistible ? Ah ! elles reculent, elles fuient. Leurs beaux corps de

chair étincelante tombent, précipités dans le gouffre... Nous as-tu donc abandonnés, ô Zeus? Alors, que Gaia nous reçoive!

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

La montagne entière frémit. De tous côtés, la terre massive et le ciel sphérique se fendent, cependant qu'une noire fumée envahit lentement l'océan. Les batteurs de fer ont disparu. Paix! on entendrait maintenant, jusqu'aux derniers confins de l'horizon, un oiseau couvant sur son nid, un moucheron agitant ses ailes.

LA VOIX DE HÈRAKLÈS

Mes pieds se heurtent au sol, dans l'ombre. Mes mains tâtonnent, au milieu de l'embûche des piliers massifs et innombrables... Ah! ah! je t'aperçois enfin. Salut, dieu; le briseur de tes chaînes, Hèraklès, veut être le premier à te reconnaître pour roi.

Fracas. Explosion formidable.

SCÈNE IV

LE GRAND MATIN DU MONDE

PROMÉTHÉE

Je te prends à témoin, Gaia, toi dont je touche de ma main le large sein! ô Pontos, je te prends à témoin, en attestant tes vagues mugissantes, que les jours de Zeus sont passés.

Il frappe d'une main, la terre, et de l'autre, la mer. Roulement de tonnerre. Un silence.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Mes paupières éblouies et craintives osent à peine se lever... O stupeur ! Ne vois-tu pas le feu ? Ne vois-tu pas les lueurs sacrées qui fulgurent à la cime des pics ? Nu, sanglant, tout debout dans la nuit, avec ses deux bras étendus, le dieu nouveau se dresse sur le monde.

PROMÉTHÉE

Salut, gouffre de l'Ouranos, Orbe vivant, titan qui te revêts, bien que Zeus me les cache encore, des rais d'or de l'antique Hèlios, comme d'une armure étincelante ! Salut, tourbillons de l'éther ! Iles et montagnes glorieuses qui, vous dressant au loin dans la clarté, avez vu le suprême combat... Et vous, héros libérateurs, vous aussi, dieux, tyrans Olympiens, ma voix, en frémissant, vous l'annonce : Prométhée est enfin tout-puissant. Pareil à l'aigle qui, la nuit, impatient de la venue d'Eôs, guette au travers des neiges et des glaciers, dans le sombre abîme des étoiles, la roue ardente du jour, ainsi, après des tourments innombrables, je vois se lever à mes yeux l'immense espoir du bonheur du monde... Iô ! Iô ! ma joie bouillonne en moi, comme un gouffre de blanche lumière; mon cœur bondit, pareil à la mer, et pousse des cris retentissants. Hommes, je ne suis plus un dieu ; la souffrance et la sainte pitié m'ont fait semblable à vous, fils de la femme. Pour vous abriter contre Zeus, je vous ai pris dans ma poitrine, au sanctuaire du temple intérieur, inviolable, de l'amour ; le fleuve terrible de vos larmes a coulé par les yeux du titan. Maintenant, médiateur sublime, votre humanité vit en moi, ma divinité vit en vous. O lumière, ô resplendissement de cette aube si désirée ! Je ressens une

joie étrange, amis, héros de la nef. Je crains qu'échappée de mes mains, Gaia, comme un oiseau, ne s'envole dans l'éther... Ecoutez ! Aux cavernes des monts qui gémissent sourdement, l'obscur Aidès roule ses tonnerres. Une flamme irritée palpite sur la faux ouranienne, étoilée, que le roi du temps dévorateur, le subtil et rusé Kronos, a placée parmi les astres. C'est avec son aide jadis, en armant sa droite vengeresse de la harpè horrible, aiguë, aux dents tranchantes, que Kronos mutila sans pitié son père, le sombre Ciel. O crimes énormes des vieux dieux ! Tyrannies des anciens jours du monde ! En vain, ne voulant pas refleurir, vous vous rebellez contre moi, vous, les mystérieux complices de ces grands forfaits divins. L'antique anathème est rompu ; Prométhée va gouverner la terre.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Entends-tu ? il promet à Gaia de longs jours de félicité. Sois-nous propice, ô dieu, ô titan, puisque tu es le Zeus terrestre qui succède au roi du ciel... Mais quoi ! quel est ce bruit ? ah ! hélas ! Mon cœur s'élance hors de mon sein.

LES TYPHONS ET LES BORÉES

Tout semés de bouches, d'ailes et d'yeux, ils passent au-dessus de la montagne.

Tempête. Fracas de clairons.

HÈRAKLÈS

poursuivant des monstres avec sa massue.

Travaux sur travaux ! tâches sur tâches ! Là où dormaient les âpres glaciers, Hèphaistos, soufflant sa

rouge haleine, n'a laissé que des lacs limoneux, des marais, des fondrières de boue... Place! place! hideux compagnons. A quoi bon grincer vos dents tranchantes? Place! arrière! vous dis-je, arrière!... Ho! ho! Pareil au forgeron qui bat une masse en feu, j'écrase, sous mes coups redoublés, les scolopendres écaillées, les hydres visqueuses aux bras touffus, les pythons dont les têtes fourmillent.

Un silence.

PROMÉTHÉE

Et maintenant, rejetant loin de moi les haillons sanglants de mon supplice, je viens à toi, triste Ouranos, dieu profond en qui prennent leur forme tous les êtres humains et divins. Vois! comme Hèlios rajeuni s'élance, fougueux et frémissant, de la longue nuit hyperboréenne, ainsi, je me tiens devant toi, plus affamé, après mes souffrances, de justice et de bonheur sans fin. O titan! père universel, laisse-moi, dans ton éther sublime, couper pour mon manteau de dieu, un pan de ta pourpre pleine d'étoiles.

Pause.

Tu te fais sourd à ma prière. Je te le dis, ô monstre-dieu qui roules dans les vertiges d'un tourbillon, nul être ne peut retarder cette heure éclatante, toute-puissante, à laquelle sont attelés pour mon triomphe les bêtes, les hommes et les géants... M'entends-tu? Ne veux-tu céder qu'à un maître armé et inflexible? Regarde, elle étincelle en ma main, telle qu'une comète sinistre, la faux, la dure faux chthonienne dont Kronos t'a déjà mutilé.

Le ciel tremble.

Ha! ha! Tout ton gouffre s'émeut; mille jets de tonnerre à la fois, en se ruant tels que des flèches énor-

mes, semblent effondrer la voûte éthérée et la précipiter sur la terre. O splendeurs ! tumulte éperdu ! convulsions suprêmes de l'abîme ! Dardant la foudre blanche aux cent nœuds, dont le fracas redoublé se mêle au fracas des forêts et des flots, les typhons, tes fils tournoyants, ouvrent partout, dans la nue, d'aveuglantes cavernes d'éclairs, semblables par l'aspect à la grêle. Ne céderas-tu pas, monstre ouranien ! Déjà, tout au travers des fumées, des explosions, des constellations, la faux d'acier déchire, en criant, cet effrayant manteau du monde où l'univers se mêle à plis confus... Ne craignez rien, race des hommes, vous qui, arrivés jusqu'ici par je ne sais quelles voies, cachez vos faces épouvantées sous les rochers, le long des plages marines. Relevez vos corps, rassurez-vous ! Le titan de l'espace est vaincu ; Prométhée a revêtu le ciel.

LE GÉANT ORION

(Il tombe, menaçant, fulgurant, entouré de ses soleils d'or qui éclatent.)

LES KABIRES

sortant en foule, des fentes de la montagne, forgent ces débris enflammés.

Le ciel s'éteint. Nuit profonde.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Titan, titan, Prométhée, qu'as-tu fait ? Hélas ! ta faux, aveuglément, a fauché les fleurs de la lumière.

PROMÉTHÉE

Point de cris... Tenez-vous en repos, sous l'ombre de ma main protectrice. N'avez-vous pas compris, ô fils de l'homme ? La vieille terre et le vieux ciel ne sont plus.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O prodige ! ô stupeur sans nom ! quelles paroles as-tu fait entendre ? Mystérieuses, fatidiques, elles se ruent à travers mon esprit, comme une tempête de brume... Mes yeux s'épouvantent, fils du jour. Tu grandis, l'immense Ouranos semble entrer dans ta forme étoilée, où palpitent les constellations.

PROMÉTHÉE

Silence ! Moins de bruit, ô vivants. Ne troublez pas de vos clameurs la majesté de cet instant redoutable. Certes, je le dis devant tous. Ainsi que le potier refait une coupe avec l'argile et qu'il la marque de son sceau, ainsi, je m'en vais recréer ce monde des dieux à mon image. Telle est la loi. Il faut, sachez-le, que toutes choses se dissipent ; il faut que la terre et le ciel, croupissant sur leur ancienne lie, soient versés dans un vase nouveau. Le moment des siècles est venu.

Il fait quelques pas jusqu'à la limite des ténèbres.

Etendant ma droite sur l'abîme, dans l'océan sans bords du chaos, j'y recueille, ô vieil Hypérion, avec tes germes embrasés, les effluves du tonnerre et des astres... Ah ! ah ! qu'est-ce que ceci ! ô douleur ! Elles me brûlent, elles se gonflent entre mes doigts, les chaudes semences de vie dont je veux reféconder l'univers. Un nouveau ciel, une nouvelle terre s'agitent dans ma main de titan, toute ruisselante d'étoiles... Ecoutez ! Au profond de la nuit, parmi les montagnes d'airain encerclant Gaia de toutes parts, j'entends gronder les roues ailées, les chars vivants à la proue de flamme avec lesquels les quatre esprits du monde, Okeanos et Hestia, Typhœus et Hypérion, labourent les orbes des sept cieux. Ta puissance te quitte,

Olympien. Tel qu'une vapeur ténébreuse, ou comme une eau qui s'enfuit parmi les herbes, ce qui fut à toi s'évanouit. Iô ! Iô ! déjà, les rocs s'ébranlent, tout le mont projette, en se fendant, de hautes flammes bleuâtres... Hestia ! Hestia ! Hestia !

Le char de la Terre apparaît.

Paix ! le soc de l'abîme en émerge. Emporté par les ailes rapides qui battent à son moyeu, il roule avec un terrible son, plein des clameurs et des bruits de l'Erèbe, sur les vagues de l'éther.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Regarde ! Une autre roue stridente brille et s'élance au milieu des nues, dans le fracas d'un ouragan.

Deuxième char (du Feu).

PROMÉTHÉE

Mes prunelles enivrées se dilatent. Iô ! Iô ! Déjà le ciel n'est plus qu'un orage effrayant de lumière.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O dieu, ô dieu, épargne-nous ! malheur sur nous ! ha ! ha ! ha ! hélas ! Tu nous brûles, ô Hypérion.

PROMÉTHÉE

Rassurez-vous, fils de la femme. Voyez, tel qu'une noire nuée, Typhœus monte en emplissant le ciel de fumée, de sourds mugissements, de trombes de ténèbres et de grêle.

Troisième char (de l'Air).

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Quelle terreur va surgir encore ? En haut, en bas, de tous côtés, épiant tes prodiges, ô titan, je surveille la terre et les nues... Ha ! ha ! La sombre mer bouillonne ; des feux glauques, par tourbillons, jaillissent de ses flots soulevés.

Quatrième char (de l'Eau).

PROMÉTHÉE

C'est le beau char d'Okeanos qui émerge des antres marins. Tout diapré de changeants arcs-en-ciel, il roule au travers du gouffre, en vomissant par ses orbes grondants et par ses roues qui s'entre-croisent, des cataractes et de grands fleuves écumeux.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Maintenant, l'abîme se tait. Immobiles aux quatre coins du monde, les quatre chars des puissants esprits attendent le geste de leur roi.

PROMÉTHÉE

Certes, l'attente sera brève. Etendant ma main fumante, ô mère, j'éparpille au-dessus de ton sein, les germes radieux de la vie. Ah ! une volée de soleils bondissent dans l'éther qui flamboie. Sous les roues grondantes des chars, l'abîme se fend par le milieu, vers l'aurore et le couchant, tandis que, du sillon fécondé, jaillissent des montagnes, des rocs, des cascades, de beaux fleuves limpides, des continents couverts de fleurs, et d'éclatants Olympes de feuillage, pleins de bêtes et de rayons. Iô ! Iô ! entendez-vous les voix? entendez-vous les rumeurs sans nombre ? Tout l'immense chaos en tumulte mugit et semble bouillonner. Au milieu du verdissement des feuillages monstrueux, Gaia enfante, en rugissant, des troupeaux de lions, de taureaux, d'onagres, de difformes mammonts, de paons à la queue étoilée. De vastes printemps tout en fleurs éclatent sur les collines. O joie ! ô joie ! splendeurs bénies ! L'eau court et tournoie, la flamme roule ; de blanches aurores boréales, des explosions de clarté scintillante comme les flots de la mer, irradient dans l'air, de tous côtés. Voyez ! Sous les antres béants, les

typhons orageux tourbillonnent, en vomissant par bouffées, la pluie blême, le feu, le vent, les pierres de foudre... Bien, bien, arrêtez ! c'est assez... Arrêtez ! vous dis-je, esprits du monde. Voulez-vous donc consumer la terre ? Déjà les fruits succèdent aux bourgeons, la grenade éclate sur la branche, Gaia roule un sang de feu qui pénètre sa masse de granit. Votre tâche est faite, ô chars vivants. Allez, regagnez vos cavernes...

Les chars disparaissent.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Une vaste sérénité se répand sur la mer et sur les plaines. Des archipels de nuées blanches, à l'aspect étrange, merveilleux, flottent dans l'azur du ciel.

HÈRAKLÈS

(buvant, au bord d'un fleuve.)

Certes, on croirait voir des coupes, des tridents, de belles armes... Ho ! ho ! qu'est-ce donc qui m'émeut ? La volupté de l'air se coule en moi. Cette herbe toute fleurie m'invite à célébrer tes rites, ô Bakkhos, ou ceux d'Aphroditè d'or, la plus douce des déesses.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Une brise incertaine remue les grands bois de myrte et d'amarante. L'orage de la Création s'est apaisé... Par intervalles, seulement, un météore attardé qui tombe fait écumer le ciel d'argent sous sa proue.

Musique. Chant de cithares et de flûtes.

PROMÉTHÉE

Un nouvel univers est né. Les suprêmes battements d'ailes des typhons, au milieu de l'éther hyalin, y répandent, en flocons lumineux, de molles avalanches de roses. Parmi les cèdres aux verts rameaux, qui bruis-

sent dans l'air frais du matin et fument, tout chargés de rosée, les cyclopes-gardeurs de bœufs jouent de la flûte, au penchant des monts ; les géants paisibles vont et viennent, à travers les branches qui ploient sous les globes d'or des fruits. Ecoutez ! Avec un sourd murmure, les fleuves traînent lentement, par les vallées, leur magnifique rets d'eau verte. Des serpents à tête de femme s'enroulent,çà et là,aux rochers. O jours de joie ! bonheur du monde ! Dans le noir dédale des forêts, les napées formant des chœurs mystiques, sur des tapis d'herbes et de fleurs aussi belles que des étoiles, imitent, en leurs circuits solennels, les évolutions des astres... Iô ! Iô ! hâtez, hâtez la danse ! Qu'un printemps plus radieux encore éclose sous vos pieds bondissants ! Je vous le dis, faunes, sylvains, satyres velus, fils de la vigne, vous, nymphes, et vous ménades, et toi, multicolore Iris qui courbes au-dessus des rocs et des feuillées, tes vastes ailes de fleurs, ornez, faites splendide à l'envi le terrestre Olympe du titan. Car, sur ces monts, je bâtirai — Prométhée en jure par lui-même — le grand palais resplendissant, étoilé, où les fils dispersés de Gaia, bêtes, éphémères et géants, vivront, enfin unis, sous mon sceptre... Bien ! ma parole est obéie. Voyez ! jusqu'aux dieux de la mer s'empressent vers la sainte montagne.

NÉRÉE, GLAUKOS, CORTÈGE DE TRITONS

(Ils soulèvent en chantant, hors des flots, des îles fleuries et merveilleuses.)

APPARITIONS DE PROTÉE

Chœur immense sur la mer.

PROMÉTHÉE

Et, maintenant que la terre a reçu les semailles d'or de la lumière, il me reste, achevant mon œuvre, à en fonder l'éternelle durée. O Kronos, étendant vers toi la menace de ma main souveraine, je te chasse de cet empire, toi, dont la roue, ailée d'éclairs, emporte l'univers et les cieux. Disparais! va-t'en, ombre envieuse. Sombre démon omniprésent, ô temps, toi que chaque mortel sent ramper dans son sourcil, comme un ver, Prométhée te bannit pour jamais... M'entends-tu? M'obéiras-tu? Ta proie, ô dévastateur, noir géant à la tête blanchie, est désormais le troupeau des dieux, les vaincus de l'Olympe qui croule.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Tes paroles, ainsi que le tonnerre, roulent au loin, d'échos en échos, Ah! l'abîme éclatant s'obscurcit; de sourds abois, des cris confus emplissent l'ombre.

PROMÉTHÉE

Je vous entends, ô larves de la nuit, striges, harpyes, gorgones, stymphalides, impurs démons lâchés sur la terre. Si mon joug vous semble trop lourd, si la clarté de l'Ouranos nouveau blesse vos yeux de ténèbres, je vous dis, comme au dieu destructeur: — Retournez vers qui vous a créés; allez grincer vos dents sanglantes, au milieu des parvis de l'Olympe ou des rochers de feu du Hadès. Prométhée ne veut, dans son empire ni esclave, ni révolté.

Un silence.

L'heure est venue où le titan va prendre possession de son trône. Non plus comme Zeus, pour s'asseoir, la lance du tonnerre à la main, au milieu des coupes et

des déesses, mais, pour présider de ce mont, ainsi qu'un roi paternel, au bonheur de tous les êtres... Voyez, voyez, le grand signe a lui. La pierre engloutie par Kronos et scellée ici même par Zeus, afin qu'elle fût, éternellement, un monument d'effroi aux immortels, mugit comme un taureau furieux, et darde çà et là des éclairs. Sur ce trône immuable, éclatant, que les destins m'ont réservé, Prométhée va s'asseoir pour jamais.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Prends garde, prends garde, titan... O stupeur ! les vagues s'entrechoquent. Sous l'ouragan de deux ailes immenses, pareilles au ciel noir qui se ferme, les forêts mugissent, épouvantées.

PROMÉTHÉE

C'est le vautour, le tortureur divin, qui s'exile et regagne son aire, obéissant à mon ordre impérieux. Paix ! paix ! silence aux clameurs ! Rassurez vos cœurs, tristes captives. La terre n'étant plus à Zeus, il quitte le rocher des tourments.

HÈRAKLÈS

tendant son arc.

O titan, ne reconnais-tu pas le convive non invité, le chien du Styx, qui mangeait ta chair ? Certes, Hèraklès va te venger.

PROMÉTHÉE

Arrête !... O deuil ! tu l'as atteint. Plus prompte que la parole, ta flèche aiguë lui a percé l'aile. Entends-tu ses cris rauques et affreux ? Je ne sais quel émoi puissant se gonfle, ainsi que la fumée, dans ma poitrine. Regarde, Amphitryonade, des flots de sang inondent le ciel. Par un dernier prodige d'Ouranos, ils roulent là-haut, comme un fleuve, à travers le Scorpion, le

Lion, et les bêtes horribles des étoiles... Ah! une goutte sur ma main... ! Mes entrailles sont remuées ; un trouble douloureux me saisit et monte jusqu'à mes narines. Je te bénis, vautour hideux, toi, le sombre démon infernal, le compagnon de ma longue veille. Bourreau cruel et innocent, regagne en paix les rocs de l'Olympe ; Prométhée sauveur étend sur toi le pardon de ses deux mains levées. Ecoutez, nations qui m'entourez, spectres, géants, demi-dieux, faces sans nombre, écoutez ce que prescrit votre roi. Plus de haine, plus de colère, plus de sang qui s'expie par le sang ! La loi d'amour succède à la haine. Il ne reste, au centre du monde, qu'un autel, celui de la Pitié, autour duquel voltigent, en frémissant, les prières aux yeux de colombes. Jette ton arc, Amphitryonade, dépose ta massue redoutée ! Si tes mains violentes ont faim d'une tâche, mêle-toi à la troupe en rumeur des telchines et des kabires. Voici l'heure, en effet, ô magnanime, où tu vas bâtir avec eux, de tes épaules et de tes bras robustes, les demeures éclatantes de l'homme, le palais de ses destinées.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O triomphe ! ô transports de joie ! Iô ! Iô ! la terre heureuse devient une réalité du ciel.

(Nouveau tonnerre souterrain.)

PROMÉTHÉE

Quoi donc ? L'antique mère s'agite. Certes, il est temps que le fils du jour monte enfin à son trône sublime... Vous, apprêtez les pics et les leviers, saisissez la houe dans votre main... O palais ! Olympe radieux ! Déjà, mon œil prescient te contemple, acropole immense de la joie, échafaudant jusqu'aux nuées, dans

ton pourtour plus vaste, à lui seul, que toutes les cités des hommes, tes créneaux, tes dômes, tes frontons, tes milliers de tours étincelantes. Allons, d'un cœur libre et serein, j'inaugure mon règne éternel. Le vautour hideux a disparu. Voyez! Gaia manifeste ses signes. Au pied du roc tout couvert d'éclairs et qui mugit formidablement, quatre fleuves impétueux jaillissent.

Il s'assied sur le rocher de Kronos.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Quel cri ébranle l'empyrée? Prométhée! titan-roi! dieu sauveur! Colossal et le torse nu, entouré de lueurs qui tournoient, pareilles à des roses de flamme, il siège, dépassant du front les montagnes et les glaciers lointains; et, dans les plis du sombre azur qui tombe jusqu'à ses pieds sanglants, des étoiles indistinctes palpitent.

CHŒUR DE DANSE UNIVERSEL

(Faunes, napées, satyres, ménades.)

UN RIRE ÉCLATANT FAIT TREMBLER L'ÉTHER

C'est le dieu Pan invisible.

HÈRAKLÈS

courant çà et là.

Cèdres, sapins, rochers, je déracine, en riant à pleine gorge, tout ce qui se trouve devant moi... A l'œuvre, compagnons, je suis prêt; un torrent de vigueur nouvelle emplit mes os.

PROMÉTHÉE

Le palais radieux va surgir. Du haut en bas de la montagne, retentit le joyeux chant magique des vieux démons constructeurs. Voyez, grimpant de roc en roc,

brandissant la pelle et le hoyau, ils creusent la terre en cadence, et arrachent de ses flancs déchirés des côtes de diamant et d'or brut.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Iô! Iô ! la clameur redouble. Chaque coup des puissantes houes fait courir, de tous côtés, par la plaine, des torrents de lave éblouissante.

PROMÉTHÉE

Qu'est ceci? Agissez mieux, telchines. Avant que de brasser le métal, modelez dans la terre grasse les moules énormes où descendra l'airain... O joie ! ô joie! les fondations s'approfondissent. Le bruit des forges et des soufflets est pareil à l'antre des typhons. Partout, au long des tranchées, dans les fanges infectes, hideuses, où fermente encore l'impur chaos, les milliers d'ouvriers de Gaia entassent, avec un fracas immense, les quartiers de marbre et de granit, les môles de rocs superposés, les énormes pyrites de fer, qui formeront à la cité des assises inébranlables... Mais quoi ! O terre ! ô lumière ! Quel nouveau prestige est celui-ci ? Par toutes les fissures du roc, Hèphaistos obscur siffle et bouillonne. Arrêtez ! arrêtez ! vous dis-je. N'entendez-vous pas, ô dieux kabires ? Cessez de battre vos enclumes. Déjà, l'éther empesté n'est plus qu'une tempête de fumée où Aidès vomit, en mugissant, de vastes nuées tumultueuses, imprégnées de soufre et d'un feu noir. Trébuchant, marchant à tâtons, ou vous frappant avec vos marteaux, voulez-vous servir de risée au maître insolent des cieux ?

HÈRAKLÈS

(du haut d'un rocher.)

Ne crains rien, ô titan éternel. La noire nuée se

dissipe. Vois ! Déjà, les soleils éclatants que ta main a semés dans l'abîme, reparaissent, à travers le brouillard, en tournoyant tels que des coupes d'or. Mais qu'est ceci ? le rocher tremble. Paix ! paix ! n'entends-tu pas ces grands cris ?... Hélas ! la souffrance et le deuil n'ont pas encore disparu du monde.

PROMÉTHÉE

Que veux-tu dire, Amphitryonade ? Ta parole amère et violente me mord au cœur, moi, le triomphant.

HÈRAKLÈS

Les voici tous : je reconnais mes amis sauvages de l'Œta, Pholos, Téléboas, Imbreus, Nessos, Eurytion, Dryalos, les vieux chefs des agiles centaures... Mais quelle stupeur me saisit ? l'Ouranos se mêle avec les vagues. Mon épaule vacille, écrasée sous le bloc énorme qui la charge ; un lourd sommeil pèse à mes cils, comme du plomb.

Il s'assied aux pieds de Prométhée.

PROMÉTHÉE
(debout, regardant au loin)

C'est le puissant Chiron, le roi des bêtes. La crinière éparse au vent, vaste, velu, tout limoneux des fleuves et des marais qu'il traverse, il approche, il grandit aux yeux comme un nuage qui vole, tandis que roule, avec fracas, derrière lui, une horde innombrable d'oiseaux, de quadrupèdes et d'hippanthropes... Salut, frère de Zeus, ô Kronide, salut, monstre primordial, homme et brute encore, tout à la fois... Qui t'émeut ? Quel danger te presse ? Pourquoi tes fils bondissants, se détournant en plein galop, lancent-ils leurs flèches dans les airs ?

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Le tumulte emplit la montagne. Les bêlements, les

mugissements, les meuglements caverneux, font un bruit tel que les grandes eaux. Vois, vois, les fleuves débordent, les vallées et les monts disparaissent sous l'armée effroyable des bêtes.

SCÈNE V

CHIRON SUPPLIANT

LE CENTAURE CHIRON

Justice! justice! ô titan. Venge-nous! justice! ô dieu, justice! N'es-tu pas le vainqueur de Zeus? M'entends-tu! Justice, ô dieu souffrant! Justice! Il se forge, là-haut, un nouveau mors pour la terre.

PROMÉTHÉE

Quels malheurs cries-tu ainsi vers moi, ô Puissant qui te réjouis des forêts et des cavernes? Certes, mon cœur se sent troublé. Ta voix violente et sauvage, où éclatent des hennissements, se précipite en mots confus comme le bouillonnement des fleuves. Un dieu t'a t'il fait quelque tort? Ou bien, serait-ce Pan qui t'agite, toi dans le sein de qui roule, à torrents, l'éternelle ivresse de Gaia?

LE CENTAURE CHIRON

Pourquoi parler de moi-même? C'est de toi, de toi seul qu'il s'agit, ô roi protecteur du monde. Tandis que tu sièges sur ce roc, assoupi et gorgeant ton oreille

du murmure des fontaines, les Gorgones, les Filles de la nuit, tous les oiseaux hideux sortis du vase, accablent de maux les vivants.

PROMÉTHÉE

Qu'as-tu dit ? Malheur ! Dois-je te croire ?... Mais non, tu te trompes, ô fils du Cheval. Quelque terreur vaine t'a déçu.

LE CENTAURE CHIRON

Déçu, dis-tu... O blessures ! ô plaies ! Mon sang qui coule est-il un songe ? Regarde ! A flots vermeils, il se rue et bouillonne devant toi, comme la grasse écume de Bakkhos. Vois mes joues gonflées et meurtries !... Vois ma lance fracassée, coupée, jadis, sur l'arbre des Colombes, le grand chêne Dodonéen... Mais je supplie en vain, fils du jour. Ma parole informe et rauque, et qui bégaie ainsi que le vent, ne sait pas expliquer ma misère, et tu souris, ô dieu subtil, en écoutant la bête chevelue, l'hippanthrope ignorant et farouche. Eh bien, qu'il se soulève alors, au milieu de ses glaciers neigeux, le Tanaïs, le fleuve scythique aux voix profondes, et qu'il atteste, les ayant vus, tous les maux qui sont les miens. Parlez, rochers ! Parle aussi, toi, qui émeus les vagues au fond des mers, ô grande cithare de pierre que je faisais résonner sous mon plectre, quand les Chiennes m'ont assailli. Et tous, rangés autour de moi, ils m'écoutaient, charmés dans leur cœur, les muets de la terre sacrée, les tigres, les lions, les taureaux, les panthères semées de roues, les singes barbus, frères des satyres, les cerfs géants, rameux comme des arbres... Vengeance, vengeance, ô titan ! Laisseras-tu l'enfer t'asservir ? laisseras-tu régner les Gorgones ?... Ha ! ha ! Mon cœur crie dans mon sein, et se hérisse de fureur, comme un aigle.

PROMÉTHÉE

Calme ta rage, ô indompté. Apaise tes pieds qui t'emportent, tes bras velus que tu tords, en mugissant. L'audace des monstres du Hadès ne demeurera pas impunie.

Grondements de tonnerre.

LE CENTAURE CHIRON

Entends-tu ? ô Gaia ! ô Zeus ! une montagne de vapeurs envahit les profondeurs du ciel. Déjà paraissent, en courrières, les gelludes au plumage d'airain, les grées hideuses qui n'ont pas d'os, et ressemblent à de la cendre... Ecoute, ah ! ah ! la meute aboie avec des cris toujours plus proches. Un tourbillon d'ailes de fer, de crinières, d'yeux étincelants, emplit la nue qui s'embrase.

PROMÉTHÉE

se dressant à demi.

Arrière ! loin d'ici ! arrière !... O stupeur ! Je retombe impuissant, les membres inertes et enchaînés comme des liens d'airain du sommeil. Hélas sur moi ! Je ne pourrais pas même, avec ces mains engourdies, écarter les mouches de mon front, moi qui me dis le vainqueur des dieux... Que faire ? Comment résister ?

Il se dresse et retombe encore.

Némésis, Némésis, je t'appelle. Quel roi sans sceptre et sans pouvoir as-tu fait du titan triomphant ? Gardienne des rites universels, Fatalité, Meneuse des étoiles, Nécessité omniprésente, debout dans toutes les voies, apporte au nouveau dieu souverain, car tel est ton office, ô déesse, les symboles éclatants de son règne, les signes d'or qui, le sacrant à tous les yeux, mettront les Chiennes en fuite... C'est à toi que je

parle, Adrastée. N'entends-tu pas ? Que tardes-tu, ô Fatidique ! Violes-tu la loi contre moi seul ?

LE CENTAURE CHIRON

Retiens ton cri, fils d'Iapétos. Déjà mes sens de bête plus subtils m'annoncent l'effrayante approche. O Aidès ! le gouffre s'illumine... Tout debout sur une roue de fer qui roule avec des tonnerres, une strige, un fantôme géant aux ailes noires déployées, vient à nous, des confins de la nuit...

(L'apparition s'arrête en face de Prométhée.)

SCÈNE VI

LE CŒUR ET LE FLAMBEAU

NÉMÉSIS

A quoi bon m'appeler de tes cris, dieu impatient, dieu faible et violent comme un vrai fils de la femme ? Crois-tu émouvoir Némésis ? hâteras-tu les pieds du destin ? A la borne marquée du temps — ni en deçà, ni au delà — je t'apporte ce qui est à toi, la torche d'or de la flamme incorruptible, comme j'ai porté à Kronos sa vaste faux ouranienne et à Zeus, avec l'éclair tonnant, le sceptre où la terre et la mer vivaient, sculptées dans l'airain.

PROMÉTHÉE
le flambeau à la main.

Mes prunelles heureuses te revoient, ô flambeau

d'or, torche sacrée qui contiens la vie des éphémères. En vain, Hèphaistos a terni le feu blanc, primordial, divin, que j'avais volé pour t'allumer au trépied d'où naît le jour. Ravivée sous mon souffle puissant, ta flamme éblouissante pétille, et verse, comme Hypérion, une immense aurore triomphale, dans les hauteurs vermeilles du ciel... O joie ! présages de victoire ! M'entendez-vous, Louves ailées, gelludes, harpyes, stymphalides, et toi, livide Alecto, vous, gorgones hurlantes et sanglantes, qui, obstruant de vos rondes hideuses le blanc portail oriental de la Naissance, jetez de l'ombre, avec vos ailes, sur la moitié d'un continent. Maintenant, je ne vous crains plus. Quand le Hadès concentrerait toutes ses forces en un seul poing géant, ou quand, plus fourmillant que le poulpe, l'informe Typhœus m'attaquerait de ses cent bras irrités, la torche que j'élève dans l'air suffirait à vous mettre en déroute... Allons, arrière ! hors de ma vue ! Fuyez, larves exécrables ! retournez à vos tours embrasées ! Si vous bravez ma colère, si ma rouge main droite, armée d'éclairs, se levait... Mais pourquoi différer ?

Il agite le flambeau ça et là.

Secouant la torche bouillonnante, et soufflant d'une septuple rage son feu purificateur, j'emplis le ciel, non moins que Zeus, de rafales et de vagues de flamme.

NÉMÉSIS

Que sert d'enfler ainsi ta voix, petit dieu des éphémères ? Regarde, le flambeau pâlit. Tournoyantes au milieu des airs, les sombres lémures du Hadès, en ricanant, fixent sur toi leur prunelle étincelante.

(La torche fume et s'obscurcit. Ténèbres croissantes. Un long silence.)

PROMÉTHÉE

Est-ce là mon règne, ô Némésis ? Est-ce là ce séjour éclatant, promis par les destinées, et où dansaient les joyeuses Saisons, couronnées de feuilles et de fleurs ? Triomphant, je reste sans pouvoir. Maître de tout, les dragons de la nuit m'assiègent sur mon rocher... Loin de moi ! va, flamme mensongère...

Il jette la torche.

Puisque Aidès se rit de mon effort, à quoi bon te brandir plus longtemps, et contrefaire l'Olympien ? Non ! Répandant l'obscurité sur moi avec mon manteau d'étoiles, je veux rester ainsi qu'un mort, sans bouche, sans oreilles, sans yeux.

NÉMÉSIS

Quelle misérable épouvante a saisi ton cœur, dieu magnanime ? Ne connaissais-tu pas la loi ? Croyais-tu que tes chaînes rompues terminaient ta querelle avec Zeus ? Gémissant, ployé sur ton rocher, laissant fumer, au bord des eaux, la torche d'or jetée par ta main, certes, tu donnes au Foudroyant qui rit dans sa citadelle, un spectacle inattendu. Est-ce bien toi, fils de Gaia ? Est-ce là ce dieu vainqueur des dieux, qui se dressait sur l'univers comme un nuage de gloire, et bravait l'Olympe et le Hadès !

PROMÉTHÉE

Reculerai-je devant toi, spectre vide au travers de qui parle et agit l'esprit fatal du monde ? Oui, je suis le titan éternel, Prométhée, ton maître et ton roi.

NÉMÉSIS

Mon maître, dis-tu... Insensé ! Comment donc aurais-je un maître ? Dans l'abîme orageux du chaos, je roule au milieu des flammes. Et chacun des tours

de ma roue, faisant jaillir les astres à tourbillons, suscite, ainsi qu'une poussière, des myriades innombrables de dieux, de larves, d'éphémères, de bêtes, qui se livrent un combat sans merci... Maintenant, fils d'Iapétos, écoute. Quand il a usurpé le ciel, l'Ouranide a fauché de sa faux la flamme horrible des étoiles qui consumaient l'univers. Quand il s'est dit roi de la terre, Zeus a lié la vagabonde à son Olympe, avec la lourde chaîne d'or. Ton épreuve t'attend aussi, Prométhée, dieu rédempteur des hommes. Tends la main, roi du monde, et reçois le second présent d'Adrastée, le grand vase d'airain qui accompagne la torche.

PROMÉTHÉE
prenant le vase dans ses mains.

Quel brouillard tombe de mes paupières ? O stupeur ! hélas ! urne exécrable ! Est-ce bien toi, vase trompeur, envoyé par Zeus à Pandorè, et où les dieux perfides avaient caché tous les fléaux de l'Erèbe ? Certes, mes yeux te reconnaissent. Le froid pesant de ton métal s'étend au loin sur la terre ; ton beau couvercle, où Hèphaistos a imité le dôme étoilé, jette un halo d'airain dans la nue, tandis que, sur tes flancs luisants et au creux de tes spirales, des fleuves noirs semblent couler. O terreur ! O mystère du monde ! Si j'ai clairement entendu les paroles fatidiques, tu renfermes, ô vase de douleurs, l'épreuve qu'il me faut subir, le dernier obstacle qui s'oppose à la félicité des vivants. Ma main déjà frémit sur l'urne... Que fais-tu, ô Prométhée, arrête ! Es-tu certain que l'Olympien, ourdissant ses ruses contre toi, ne te tend pas un nouveau piège ? En effet, les sages des hommes, les aèdes et les mages inspirés, feignent en leurs chants que l'Espérance, la déesse au merveilleux œil

vert, est demeurée dans l'urne fatale. Ne vais-je pas, de ma main trop prompte, faire s'envoler, à jamais, l'unique bien qui reste aux mortels ?

Un silence.

Mon esprit hésite, mon cœur tremble... Hélas ! un sourd frémissement s'exhale du vase énorme. Les montagnes crient, de tous côtés : — Pandorè, Pandorè ! Pandorè ! l'air s'emplit d'harmonies et de voix... Je t'interroge, Némésis, toi, l'auguste omnisciente. Que veulent dire ces prodiges ? Pourquoi, réveillant de la nuit le spectre de la vierge infernale, les destins mêlent-ils ce nom à l'épreuve que je dois subir ?

NÉMÉSIS

Es-tu si lent à deviner ce que savent, ce qu'ont toujours su et la bête et l'éphémère ? Le sort des hommes, ô dieu sauveur, n'est pas lié à ton sort seulement : leur mère aussi y a sa part.

PROMÉTHÉE
dans une agitation terrible.

Malédiction sur l'embûche de Zeus ! O désespoir ! C'est donc en vain que mon sang a racheté les êtres. Pandorè, Pandorè, ah ! hélas ! O insensé Epiméthée !... Mais non ! Esclave de la roue, tu te joues du titan trop crédule. Que parles-tu de la mère des hommes ! La Semeuse imprudente n'est plus. C'est vous que j'en prends à témoin, striges, larves, démons, vipères ailées, noirs vautours des ténèbres éternelles. Au milieu du grand festin des dieux, vous avez surgi du vase amer, et, vous ruant sur la vierge épouvantée, vous l'avez déchirée en lambeaux, tandis que, gorgés d'ambroisie, et buvant dans leurs coupes d'or le nectar en feu du ciel, les Olympiens poussaient des

cris pour stimuler votre rage. Maintenant, couchée sous Gaia, parmi les roches et les lacs souterrains, Pandorè est mêlée à la terre. Son sang fait bouillonner le jour ; ses yeux rient dans la mer qui frémit comme une émeraude enflammée. Sur ses os jetés au fond des flots, sur les débris de son corps mutilé, de vastes continents s'élèvent, avec leurs puits de feu rouge inextinguible, leurs fleuves noirs, leurs veines de marbre, leurs filons d'or et de fer.

NÉMÉSIS

As-tu cru, ô titan oublieux, que la vierge pouvait mourir ? Toi-même, ne proclames-tu pas, devant tous, que, sous son voile peint d'océans, de brumes, de feuillées, Pandorè est l'âme de la terre ? Parmi les membres palpitants qui jonchaient le bleu pavé d'étoiles — cependant que, porté sur l'aigle et suivi des filles du Hadès, Zeus joyeux tonnait, de toutes parts — j'ai recueilli le cœur meurtri, le grand cœur de la mère éternelle, car il fallait, pour accomplir les destinées, que la race humaine vécût. Ouvre le vase, ô sauveur du monde. Il est temps que tu saches enfin ce que contient l'urne des maux, toi qui prétends les guérir.

PROMÉTHÉE

Mon esprit anxieux, hésitant, vacille en moi, comme une flamme. O Aidès ! quels nouveaux prodiges vont épouvanter mes yeux ?

Il ouvre le vase. Un silence.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Regarde ! Le dieu prend dans sa main et pose sur la nuée je ne sais quelle forme effrayante, dont l'aspect ressemble à un cœur d'homme. O malheur !

mes entrailles s'émeuvent... Hélas ! plus orageux que la mer, entouré de grands rais ténébreux où tourbillonne une mêlée confuse de spectres et d'apparitions, l'orbe funèbre, éblouissant, flotte, et s'efface, et reparaît, au travers d'une vapeur sanglante.

PROMÉTHÉE

portant la main à son flanc.

Quelle souffrance aiguë me mord ? Ah ! hélas ! hélas ! elle se rouvre, la plaie hideuse et vorace qui, pendant des siècles sans nombre, a saigné sous le bec du vautour. Pourquoi me regarder ainsi, vous tous qui m'environnez, et rester comme stupéfaits ? Zeus triomphe ; ô Ciel tu le vois ! Mon sang coule, il ruisselle à torrents ; il rougit ma robe étoilée...

NÉMÉSIS

Tu subis la loi, fils d'Iapétos. Quiconque se trouve en présence du cœur blessé de la mère des hommes, est contraint de goûter la douleur. Vois ! Cabrés, hurlant d'épouvante, les troupeaux se pressent autour de toi ; les serpents s'enroulent à tes jambes ; au-dessus de ta tête sacrée, sur tes bras puissants, sur tes épaules, des essaims tumultueux d'oiseaux crient, tournoient, et, battant des ailes, se posent, tout frémissants. Entends-tu ces lointaines clameurs ? C'est la voix de ceux qui te sont chers, le sanglot bruyant des éphémères. Stupéfaits, pleins de parlages vains sur ce qui est sans remède, ils se répandent dans les plaines, pareils aux traînées des fourmis, ou gravissent, en s'enfuyant, les glaciers et les montagnes. La vue du cœur frappe d'effroi toute créature vivante. Regarde ! Suspendu dans l'éther, ineffable, mystérieux, pareil au feu lugubre qui palpite sur le sceptre de fer d'Aidôneus, il tressaille à chaque pulsation de la vie

universelle, étant le centre des douleurs, le vase sanglant où aboutissent tous les maux, toutes les misères et tous les deuils des humains. Tu gémis... A quoi bon gémir ? Ce que tu souffres, ô dieu vainqueur des dieux, n'est que l'ombre des tourments qui t'attendent. Quand le cœur jettera du sang, quand, sur le signal de Zeus, les aquilons et les borées, suspendus aux quatre coins du ciel, sonneront leurs trompettes terribles, alors, le cri de votre alarme pourra monter jusqu'aux nues. En effet, telle est la juste loi. A chaque spasme de douleur crispant le cœur de Pandorè, désastres, calamités, fléaux, étreignent tous ses fils, ici-bas. Et dès que tombent dans la nuit, telles que de grandes étoiles rouges, les gouttes du sang maternel, le démon de la Mort prend son vol, la peste sue ses poisons, la guerre épouvantable se rue au milieu des hommes qui gémissent.

PROMÉTHÉE

Est-ce là mon épreuve, Adrastée ? Parle, réponds sans détours. Si Prométhée a bien compris tes oracles obscurs et menaçants, une immense calamité est suspendue au-dessus du monde. Quels combats m'impose le destin ? A quel trident, à quel tonnerre, à quelle armée de dieux ou de démons, faudra-t-il que le titan résiste ?

NÉMÉSIS

Que parles-tu de combats ? Ton esprit inquiet, soupçonneux, tout gonflé d'orgueil et de défi, s'agite, et pareil au scorpion qui brandit ses deux pinces affreuses, menace et le Tartare et le Ciel. Non, l'épreuve est moins redoutable. Sitôt que l'enfer déchaînera la tempête effroyable des maux qui doivent accabler les

hommes, alors, ô fils d'Iapétos, étendant ta droite sur le cœur, taris le sang qui en ruisselle. Rien de plus, ô dieu vainqueur de Zeus. Et les vents, s'arrêtant de rugir, dans le tonnerre de leur joie, crieront : la terre est sauvée !

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Guéris le cœur, sauve-nous, fils du jour ; les fils de Pandorè t'implorent... Mère, mère, hélas ! ô douleur ! Une pitié profonde, intarissable, flue dans mon sein et me submerge, comme l'eau qui coule du rocher.

PROMÉTHÉE

Ne craignez rien, fils de la femme ; toute chair sera guérie. En vain, les portes de l'enfer résistent encore et se rebellent contre nous. Le dieu qui siège dans mon sein ne peut pas être vaincu.

Pause.

Voilà donc comment je te revois, après tant de siècles écoulés, Pandorè, hélas ! mère des hommes... Ta forme, mêlée à Gaia, s'est dissipée ainsi qu'une vapeur. Seul, pareil au soleil du soir, ton cœur rouge et saignant bat à nu dans la poitrine du monde... Mère, mère ! ô deuil, hélas ! hélas !... Lorsque tu parus au festin où les hommes et les tyrans du ciel se partageaient les biens terrestres, tous les fils de l'antique Ouranos, géants, cyclopes, hécatonchires, et les titans de flamme des étoiles, se levèrent, ivres d'amour, sur leurs trônes dressés loin des dieux, au bord de l'océan des airs. Nue et splendide, précédée par le vol d'Eros qui portait le grand vase mystérieux, lourd de désastres, tu flottais dans l'azur hyalin, sur la belle coquille d'argent de Sélènè, mère des mois ; et tes deux bras levés, ô vierge, déployaient, au-dessus du chaos et des

noirs archipels de l'Erèbe, un immense arc-en-ciel diapré qui roulait, se tordait, ondulait, comme une écharpe de fleurs. Alors, des profondeurs du gouffre, se haussant, tout gonflé de désirs, sur son ventre monstrueux, Epiméthée, le dieu difforme, le titan au cœur irréfléchi, engendra en toi, Pandorè, t'ayant touchée de sa main frémissante, la race des femmes femelles. Et tu jetas un cri strident. Et l'abîme entier fut ébranlé, et, pareil aux cordes d'une lyre, il vibrait, d'étoile en étoile. Et les hippanthropes fougueux, les cercopes aux pieds tors, les telchines fourmillant sur les rocs des montagnes, levaient les bras vers toi, fille de Zeus, tandis que, de tes doigts vermeils, et avec un candide sourire, tu voilais, ô mère des humains, ton sein vierge et fécondé.

Un silence.

NÉMÉSIS

Ma tâche terrestre est remplie ; Némésis doit reprendre sa course. Vois, des gouttes de sang commencent à s'échapper de la pointe de ma lance. Dans un rougeâtre tremblement, elles tombent, elles s'élargissent, au milieu des brumes et des vapeurs. Ma roue de fer frémit sous mes pieds. Le moment de ta souffrance est proche.

PROMÉTHÉE

Espères-tu m'épouvanter ? Te crois-tu encore au jour fatal du marteau, des clous et des entraves ? Si mon âme a paru s'émouvoir, si la crainte et la stupeur, telles que deux sombres serpents entrelacés dans la poussière, ont glacé un instant ma pensée, la défaillance a été brève. Iô ! Ramassant, au bord des eaux, le grand flambeau d'or qui fume, je l'agite au-dessus de mon front, en poussant des clameurs triom-

phales... Reprends ta course, Némésis! Va, pars, laboure l'abîme! Roule autour de l'étoile écumante qui s'agglomère sous ton chant! Tout ce que veut de toi Prométhée, avant que ta roue ne plonge dans le gouffre de l'enfer ou du ciel, c'est que tu redises, ô déesse, — comme les monts doublent, en leurs échos, chaque cri du gypaète — la sentence portée contre moi.

NÉMÉSIS

Tu as raison, fils d'Iapétos. Pareil au buffle captif qui essaie la longueur de sa chaîne, tu veux savoir jusqu'où s'étendent les promesses du Destin. Donc, écoute l'arrêt fatidique. Ma voix le répétera, tel qu'il éclata tout à coup, en frappant de stupeur les trois mondes, tandis que, dans le lieu sans forme et autour du Trépied embrasé, les racines de l'arbre des cieux tremblaient avec un fracas terrible. Et la sombre Hestia se dressa, apaisant de sa main la fournaise. Et les bouches invisibles criaient : « Si Prométhée guérit le » cœur, si le sang dompté s'arrête enfin, la Mort, la » Nuit, et le Chaos s'enfuiront par delà les étoiles. » Avec des barres de fer, avec des herses et des ser» rures épaisses, le titan fermera lui-même les neuf » portes du Hadès. Alors, autour du cœur guéri, Pan» dorè, plus belle, renaîtra. Splendide, couronnée de » soleils, déployant ses vastes ailes d'or au-dessus de » la terre déserte, pour échapper à la poursuite du » doux et sauvage Eros, la déesse ressuscitée volera » jusqu'à la montagne où siège le titan éternel. Et » c'est là, devant le fils du jour, qu'elle enfantera, ô » merveille! un être souriant, lumineux, rival des » dieux et plus grand que les dieux, et qui sera » l'homme nouveau »... Ainsi ont prononcé les oracles.

PROMÉTHÉE

Ma joie ardente gonfle mon sein. Iô! Iô! l'homme succède à Zeus; tout m'apparaît clairement. Ta course est finie, Adrastée: que ta roue s'abîme dans le gouffre! Tes pieds d'airain, déesse de la nuit, ne sonneront plus sur le monde. O lumière! ô joie! immense espoir! Le destin va devenir libre.

NÉMÉSIS

Pourquoi parler du destin? Monde et dieux, matière et esprit, nécessité et liberté, n'es-tu pas encore las, ô titan, d'entrechoquer l'un contre l'autre tous ces mots si chers aux mortels? Qui comprend la majesté des choses n'a plus ni amour, ni mépris, ni haine, ni compassion. Sache ceci, petit roi terrestre. Le morne univers ténébreux palpite sous les lois inflexibles, comme un oiseau sous un rets. Tout est nécessaire, donc tout est bien.

(Elle disparaît sur sa roue.)

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

La terre tremble, de nouveau; le moment de l'épreuve est venu. C'est le fracas d'un tourbillon, un bruit de feu, de montagnes entr'ouvertes... Géants écrasés sous les rocs, bêlements, cris, piaillements d'oiseaux, spectres qu'apportent, par bouffées, les brouillards sinistres de l'Erèbe, flots de guerriers saisis d'effroi, perdant leurs tiares d'or dans leur fuite, ou dressés, le long des fleuves, sur des étalons cabrés, tout s'agite, et hurle, et fourmille, au milieu de la vapeur des flammes... Titan, titan, les vivants et les morts se lèvent pour t'implorer.

SCÈNE VII

PROMÉTHÉE GUÉRISSEUR DES MAUX

LES HOMMES, LES MORTS, LES TITANS, LES BÊTES

(Voix innombrables et clameurs.)

L'Ouranos s'écroule-t-il sur nous ? Est-ce le dernier jour de la terre?... Où fuir ? où me cacher ? ah ! hélas !... Au nord, au sud, de tous côtés, les monts en feu se répondent...

Tumulte grandissant.

Prométhée... Titan... Prométhée... Titan ! Titan ! Titan !... fils de Gaia !... O douleur ! elle est donc revenue, la nuit épouvantable des siècles.

PROMÉTHÉE

Ne craignez rien, les monstres de l'enfer seront mis en fuite promptement, pour faire place à l'Aurore éternelle... Iô ! Iô ! victoire ! victoire ! Mon cœur bondit dans le fracas, ainsi qu'un char qui s'emporte.

LES HOMMES, LES MORTS, LES TITANS, LES BÊTES

Entends-tu ? Gaia mugit plus fort ; une plainte, un grondement sans bornes, agite le royaume infernal... O stupeur ! quelle ombre se répand?... Il tombe le grand mur d'airain qui défend la terre des ténèbres...

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Qu'est ceci ? Prends garde, ô dieu sauveur... Ne

vois-tu pas ?.., La torche d'or, la flamme apportée par la Strige, palpite... elle décroît dans ta main.

PROMÉTHÉE

Ne t'émeus pas, roi de la nef. Ce signe qui te semble funeste, me paraît envoyé, au contraire, par la bienveillante Hestia. Gardienne de la vie et des mondes, peut-être m'avertit-elle ainsi, avec un soin maternel, que le grand flambeau du destin doit, pour guider les siècles désormais, en accord avec mon nouveau règne, recevoir, lui-même, un feu nouveau.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O terreur ! ha ! ha ! lève les yeux... Elles sont là, les Sœurs aux mille noms, les hydres qui ronflent la flamme. Vois comme elles pressent leur vol ! Comme elles flairent la curée, renversant leur hideuse narine dans l'air sombre et sulfureux...

PROMÉTHÉE

Je vous le dis, rassurez-vous !... Plus de deuil !... paix ! paix ! fils de la femme. Dès que le cœur sera guéri, dès qu'en ressuscitant Pandorè, j'aurai fondé, d'ici jusqu'aux étoiles, le règne merveilleux de l'Amour, Hypérion d'or reparaîtra, dans toute sa gloire originelle.

LES HOMMES, LES MORTS, LES TITANS, LES BÊTES

Hâte-toi, hâte-toi, dieu vainqueur... Vois, déjà au seuil du Hadès, parmi le brouillard livide, la chienne Orthros aboie de ses cinquante têtes, prête à dévorer la terre.

Pause.

PROMÉTHÉE

étendant la main sur le cœur.

L'aurore des jours se lève enfin. Recueillant mon

sang entre mes doigts et le répandant sur tes blessures, je t'en lave, ô cœur, pour te guérir, après ta longue souffrance. Sois béni, toi qui étais maudit! Que de toi, désormais, pauvre chair, cœur des cœurs, ô plaie universelle, irradient la justice et l'amour qui éclaireront le monde...

LES HOMMES, LES MORTS, LES TITANS, LES BÊTES

(Voix étouffées et murmures.)

Une nuée de pleurs monte à mes yeux... Parle bas... plus bas, plus bas... écoute... L'enfer immobile se tait ; le silence énorme des vents plane seul au-dessus de l'abîme.

PROMÉTHÉE

O stupeur ! Ai-je ordonné en vain ?... Les gouttes ruissellent toujours ; le sang pleut, lentement, dans le gouffre... Pandorè, ô cœur, Pandorè ! Quel démon te fait donc repousser le baume qui t'eût guéri ? Crains-tu les dieux et leur colère ? Mais déjà, tu le sais, Zeus n'est plus; Aidès tombe et roule dans la nuit, lâchant le sceptre affreux qui se brise. Il n'y a point d'autre roi que moi ; il n'y a point de dieu fort, juste et vengeur que moi. Comme l'aigle, avec de larges cercles, vole au-dessus de ses petits, ainsi, ma droite souveraine te protège, ô cœur tremblant... M'entends-tu ? M'obéiras-tu ? Secouant sur toi ma main puissante, je te baigne du sang rédempteur, de l'effusion expiatoire qui sauve et qui purifie. Pour la seconde fois, Prométhée le commande : sois guéri, ô cœur blessé de l'homme ! Et vous, noirs dragons de l'Erèbe, striges, lémures, plus de combat !

Nouvelle pause. Un flot de sang jaillit du cœur.

LES HOMMES, LES MORTS, LES TITANS, LES BÊTES

Malheur sur nous !... Ah ! ah ! titan, les Filles de l'enfer s'agitent... Vois, déjà leurs crins se hérissent ; leurs ailes qu'elles déploient jettent dans l'air, de toutes parts, des tonnerres et des gouttes de sang.

PROMÉTHÉE

A bas, à bas, chiennes, arrêtez ! Voulez-vous dévorer la terre ?... Couchez-vous là ! paix ! ne hurlez pas ! De son regard, de son doigt baissé, le titan vous dompte encore... Et vous, silence, ô mes fils ! Certes, j'en suis sûr maintenant, il faut, avant toute chose, épurer de son âcre venin ce cœur blessé par les dieux et en régénérer l'argile.

LES HOMMES, LES MORTS, LES TITANS, LES BÊTES

J'ai foi en toi, roi Prométhée. Mais puisque les Dynastes ouraniens refusent d'agréer ton supplice, puisque ton sang versé à flots n'a pas suffi à racheter le cœur, malheureux ! par quels nouveaux tourments, par quelle expiation plus terrible, espères-tu forcer le sort ?

PROMÉTHÉE

Me crois-tu dompté et soumis ? N'y a-t-il que mon sang pour remède ? Avec la flamme primitive, incorruptible, je purgerai le cœur souillé, ainsi que vous séparez l'or des scories boueuses où il se cache... Arrière ! plus d'expiation ! J'ai honte maintenant, je l'avoue, d'avoir eu foi, depuis ma délivrance, à la loi qui me torturait : les destins l'avaient abolie. Non que le sacrifice du juste s'immolant volontairement, ait été consenti en vain. L'amour, bien plus puissant que la haine, le jeune amour caché ici, à l'abri de la foudre de Zeus, devait fatalement triompher de ces dieux

sanguinaires, jaloux, avares, nous vendant leur pitié contre la chair des génisses. Mais, après mon avènement, lorsque le sceptre de la terre a été arraché de leurs mains, c'est au cœur, redevenu libre, de se guérir, de se transfigurer, puisque l'homme, enfin, a reconquis et la pensée et l'action.

LES HOMMES, LES MORTS, LES TITANS, LES BÊTES

Hélas ! tu le vois cependant, la violence, l'imprécation, le deuil, règnent toujours sur le monde. Toi-même, quand tu veux relever du lugubre anathème infernal Pandorè, la mère de la vie, n'es-tu pas contraint d'avoir recours, comme les tyrans des hauts cieux, à la flamme expiatrice ?

PROMÉTHÉE

Quoi ! oses-tu bien comparer ces tyrans, ces noirs bourreaux du Styx, ces princes monstrueux de l'Erèbe, à Prométhée, le rédempteur ! Punir l'homme stérilement, sans lui faire haïr le mal, endurcir même, par des tourments affreux, les âmes des damnés dans leur crime, c'est là l'œuvre de la Colère. La mienne, celle de l'Amour, ne saurait consister, Pandoride, (même, le cœur fût-il coupable) qu'à l'éclairer, à le purifier et, pour le rétablir dans sa joie, qu'à détruire en lui par la lumière, ses passions et ses erreurs.

LES HOMMES, LES MORTS, LES TITANS, LES BÊTES

Agis donc comme il t'appartient. Le vainqueur de Zeus est plus habile et connaît mieux que moi la sagesse. Mais, coutumier des voies du Ciel, ô père, si tu dois transformer le cœur qui contient tous les cœurs, n'exige point, par un amour qui nous voudrait trop parfaits, que l'homme créé débile, impur, incertain, variable, terrestre, devienne, soudainement, un dieu.

PROMÉTHÉE.

Tu te méconnais, fils du jour : chaque être aspire au divin. Lorsque la torche, en entourant le cœur, l'aura pénétré de sa lumière, les larves de la nuit qui l'emplissent, se dissiperont aussitôt. En effet, de même, comprends-le, que, si l'âme humaine était d'or, c'est avec la pierre où l'or s'éprouve, qu'il conviendrait de l'estimer, de même, fille obscure et déchue de la Raison souveraine, c'est au contact de la Raison, ce soleil du monde intelligible, qu'elle doit recouvrer sa splendeur. Le vice a pour nom « ignorance ». Nul n'est méchant, nul n'est pervers, nul ne se plaît dans le mal, que parce qu'un dieu ennemi lui a fait l'âme ou l'intelligence aveugle. Mais, dès qu'au sortir de sa nuit, l'éphémère distingue, de nouveau, les clartés du vrai, du beau, du bien, sitôt qu'il reconnaît d'un regard, ô Reines, vos fronts chargés d'étoiles, l'exécration lamentable est ôtée, le rêve hideux fuit de nos cœurs, et, comme renaissant à nous-mêmes, nous rentrons au sein de l'Etre unique d'où nous nous étions crus bannis.

LES HOMMES, LES MORTS, LES TITANS, LES BÊTES

Je comprends, le règne de l'Amour succédant à celui de Zeus, l'esprit céleste doit recréer la chair et la marquer à son empreinte, de même qu'un berger met son signe sur le flanc de ses brebis.

PROMÉTHÉE

Certes, c'est en se connaissant à la lueur de la flamme sacrée, que le vice enfin, se haïra. Mais cette flamme doit être, tout d'abord, tant le ciel et la terre ont déchu sous la brutale tyrannie de l'Olympe, entièrement régénérée.

LES HOMMES, LES MORTS, LES TITANS, LES BÊTES

Quoi! vas-tu voler, fils du jour, pour en raviver les rayons, jusqu'à la roue d'or du ciel sublime?

PROMÉTHÉE

Non pas si haut, rassure-toi. Et pourtant, avant de prendre soin du triste cœur maternel, il me faudra (ma bouche le redit) faire descendre sur la torche embrumée un feu plus efficace, plus pur. En effet, si je n'en chassais point le dieu souillé, depuis longtemps, par toutes ses besognes terrestres, Hèphaistos, outre qu'il retiendrait, puisqu'il y nourrirait la vie, son pouvoir usurpé sur Gaia, rendrait vaines aussi mes tentatives pour guérir la mère des mortels.

LES HOMMES, LES MORTS, LES TITANS, LES BÊTES

Prends garde, réfléchis bien, hélas! Cette extinction du grand flambeau va, sans doute, réjouir le Hadès, mais me trouble et m'inquiète.

PROMÉTHÉE

Ne devance pas les destins. Qu'il te suffise, pour calmer ton émoi, d'apprendre du titan confiant que ses doutes sont dissipés... Et maintenant, roi du flambeau, Hèphaistos, écoute ma parole. Si tu ne veux pas t'exposer à l'affront, pénible pour un dieu, d'être écrasé contre le roc, ou même, foulé sous ma sandale, retire à toi ton souffle ardent... M'entends-tu? Rentre dans tes cavernes. Et n'allègue pas, roi subtil, le danger d'interrompre la vie. Je viens de découvrir où se cache le feu pur qui la rallumera.

(La flamme qui brûlait au sommet de la torche disparaît soudainement.)

LES HOMMES, LES MORTS, LES TITANS, LES BÊTES

Un froid rapide mord mes os, une douleur inouïe, plus qu'humaine... Ah! le flambeau s'est éteint.

PROMÉTHÉE

Où la terre a-t-elle fui? Mes yeux, à ma droite, à ma gauche, siègent au-dessus d'un abîme d'ouragans de grêle et de nuées. Les planètes ont cessé leur danse. A travers les tourbillons neigeux, pleins de globes et de lunes difformes, on n'entend plus que le crépitement des étoiles qui s'agitent sur leur bûcher refroidi.

LES HOMMES, LES MORTS, LES TITANS, LES BÊTES

Ah! hélas! les craquements redoublent... Bien que la torche fume encore, la faux spectrale de Kronos s'agite et semble grandir et, occupant le ciel presque entier, elle étreint d'un froid d'acier terrible tout ce qu'elle touche de son ombre.

PROMÉTHÉE

Hestia, Hestia, viens à moi!... viens à moi! les démons de l'hiver s'emparent de ce qui t'appartient... Hestia, ô mère, Hestia!... Mais que sert d'invoquer celle-ci? C'est en toi seul, ô Prométhée, qu'est la vie et le salut des êtres. En effet, dieu sauveur, n'as-tu pas l'éther fulgurant dans ton esprit, comme le monde dans tes membres?... Allons, vite, ne tarde point! Par la magique contraction de ta pensée, fais jaillir hors de toi, l'étincelle de la flamme universelle. Vois, déjà la terre et la mer ne sont plus, sous tes yeux obscurcis, qu'un chaos de givre et de frimas, un désert de lames glacées où s'assied le spectre du silence...

(Pause. Puis, l'une après l'autre, à des intervalles assez distants, sept étoiles ardentes jaillissent d'entre les sourcils de Prométhée. Le flambeau se rallume.)

LES HOMMES, LES MORTS, LES TITANS, LES BÊTES

Quel pesant sommeil me saisissait ?... Holà ! ho ! Briarée... Encelade ! A plein dos, émergeant des flots, soulevant les îles et les rochers, ils lancent leurs défis dans l'éther, en longs rires de flamme sonore.

Tumulte. Coups de foudre.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Pan renaît... ô joie !... n'entends-tu pas ? Les disques éclatants du tonnerre pleuvent dans l'air, de toutes parts, tels que des pierres de fronde... Iô ! Iô ! Gonflant son écume, l'océan emporte, à larges vagues, comme un grand naufrage de tours, de palais et de cités, les débris des glaciers qui s'écroulent.

PROMÊTHÉE

Silence, point de cris, ô vivants... Malheureux ! Pareils à des génisses, vous bondissez, traînant vos liens, et courez, tout transportés, çà et là, quand le fouet du pâtre horrible est sur vous. En effet, la dette est toujours dûe ; l'épreuve n'est pas accomplie. Voyez, des gouttes d'un sang noir ruissellent du cœur mystérieux qui se tient devant moi, immobile.

LES HOMMES, LES MORTS, LES TITANS, LES BÊTES

A quoi bon nous rappeler nos maux ? Guéris les, guéris les, dieu sauveur... Que tardes-tu ? Pourquoi ta droite est-elle si lente à bénir ?

PROMÉTHÉE

A chaque instant suffit sa tâche. Certes, il me fallait, tout d'abord, assurer, ô fils des éphémères, la continuité de la vie, ne pas laisser la flamme défaillir. En effet, je le proclame ici : des deux ineffables emblêmes suscités par les Pouvoirs divins pour manifester

à vos yeux ce que les hommes appellent, en bégayant, âme et corps, matière et esprit, la torche prévaut sur le cœur, la flamme l'emporte, ô vivants, sur la chair et sur l'argile. Mais c'est assez ; déjà, ma force gonfle, de nouveau, mon sein. Comme un torrent suspendu dans son cours, ma volonté, puissamment, roule dans toutes mes veines... Arrière, vous, les ténébreuses!... C'en est fait, le moment est venu de guérir le cœur blessé par Zeus... M'entendez-vous? Arrière! Arrière!

Les Filles de la nuit reculent.

Et vous, races humaines innombrables que je distingue vaguement, tout au loin, pâles spectres, bêtes, titans qui tordez vos anneaux sous les monts, tels que d'immenses reptiles, restez en paix, ne troublez pas le mystère qui va s'accomplir.

(Silence profond et solennel. Toutes les faces sont tournées vers Prométhée. Il entoure le cœur du feu de la torche.)

LES HOMMES, LES MORTS, LES TITANS, LES BÊTES

O splendeur!... Paix! paix! retiens ta voix... Que le rit rédempteur s'accomplisse!... Regarde! Occupé à sa tâche, le bon titan reste immobile, les yeux fixes et le sourcil froncé.

PROMÉTHÉE

Cette fois, le sang se tarit, les plaies, horribles à voir, se referment... O cœur blessé, cœur éternel, la torche salutaire est sur toi; que ma voix apaise ta souffrance!... Dors, tout tumulte est enchaîné dans le vaste sein du monde; dors, dors, environné de flamme et pareil à l'oiseau merveilleux qui renaît, plus brillant encore, de son bûcher. O prodige! Ainsi que l'océan gonfle le sel vert de ses eaux et se lève sous la lune, ton orbe obscur semble grandir, occupant l'espace qui

ondoie. Certes, j'y vois tout l'univers, et la terre, et l'Olympe, et moi-même. Sans un cri, sans une rumeur, dans une vapeur de vertige, un incessant tremblement, une foule d'êtres s'y agitent, animaux, titans, démons du ciel, et, tels qu'un sombre rêve orageux, plein de tourments pour qui le rêve, renaissent continuellement... Ah! mes yeux ruissellent de pleurs. Que te dirai-je? Ne sens-tu pas, du moins, avec quelle pitié, quel amour, quel regret inexprimable, je mets sur toi, afin de te guérir, cette dure flamme de l'esprit... Pardonne! ne m'en tiens pas rigueur. Subis la loi, cœur angoissé, Pandorè, mère aux milliers de noms, qui nourris d'amères haleines la race débile des mortels... Malheureuse, combien tu as souffert! Que d'affreuses plaies! que de blessures! Je gémis de devoir t'infliger, ô femme, de nouvelles douleurs, mais puisque, liée à la matière, il te faut t'en purifier, puisque tu ne saurais conquérir la sagesse, la joie, la rédemption, qu'en réunissant au Divin la partie divine de ton âme, accepte l'épreuve du flambeau. Guéris-nous, mère, rachète-nous, en te rachetant toi-même... M'entends-tu? ne redoute rien. Tu n'es plus dans les cachots d'Aidès. Ravie aux dieux de l'enfer, entourée, maintenant, de tes fils qui t'aiment et pleurent sur toi, ta destinée va fixer, à jamais, les destins et le bonheur du monde.

Les spectres qui flottaient dans le cœur s'évanouissent.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Ah! ah! tout s'éclipse soudain. Maintenant, mes prunelles étonnées retrouvent ce que je dois voir, le rocher, la nef, les flots amers, la torche qu'élève le titan et où brûlent sept étoiles.

PROMÉTHÉE

Présage heureux ! ou, du moins, c'est ainsi que je veux l'interpréter. O mère, reconnaissant enfin ce qui est pur, éternel, immuable, convaincue par là que le bonheur, loin de nous pleuvoir du dehors, émane de l'intime Raison, tu viens, sans doute, d'anéantir en toi les démons de l'âme inférieure, qui causaient ton long égarement... Allons, brûle, ô flambeau sacré...

Il secoue la torche pour l'aviver.

Brûle, redouble ta flamme ! Que la matière ne soit plus ! Consume le grand vase du mal et transformes-en la substance, tellement qu'il ne reste à la place de cette chair renouvelée, qu'un cœur spirituel, splendide, incorruptible, urne de joie pour tout l'univers.

LES HOMMES, LES MORTS, LES TITANS, LES BÊTES

Ne vois-tu pas ? Quelques gouttes pourprées découlent de la plaie qui se rouvre... O douleur ! ah ! ah ! malheur sur nous !... Que ne puis-je, hélas ! que ne puis-je, m'envolant à travers l'Ouranos, venir en aide au cœur, moi-même !

PROMÉTHÉE

Adrastée, Adrastée, noir démon !... Hélas ! le sang coule plus fort... Se peut-il ! Le Tartare et l'Olympe sont-ils si près de triompher !

LES HOMMES, LES MORTS, LES TITANS, LES BÊTES

N'y a-t-il pas de remède, ô Sauveur ? Ha ! ha ! nul philtre, nul dictame ? Et pourtant, l'antique Sagesse, les récits d'Astrée et de Rhéa parlent de baumes si puissants qu'ils ressoudaient les os du fer et contraignaient les rochers à se joindre.

PROMETHÉE

Le seul remède était en moi. La plaie que n'ont pu fermer ni l'amour du dieu rédempteur, ni l'effort de l'âme sur soi-même, croyez-vous qu'une herbe la guérisse?... Non, non, je suis vaincu, ô Zeus. Grées, harpyes, gorgones, à vous la terre!

Immense explosion. Les Filles de la nuit s'envolent.

LES HOMMES, LES MORTS, LES TITANS, LES BÊTES

Ha! ha! ô malheureux! ah! hélas!... Aidôneus, de quels maux tu m'accables!... Je meurs, hélas! je ne suis plus... L'aiguillon infernal me déchire.

PROMÉTHÉE

Arrêterez-vous par vos cris la chute du ciel qui croule? Subissez la loi sans gémir. Adrastée n'aime que le silence.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Où fuir? où tourner la proue?... En vain les centaures hennissants, courant, leurs crins au vent, çà et là, essaient, à coups de javelots et en lançant leurs grandes flèches, de repousser l'assaut des harpyes; tout le ciel est plein d'oiseaux terribles; les gorgones effroyables, innombrables, chevauchent l'éther en tourbillons.

PROMÉTHÉE

Certes, le typhon m'environne, la nue écume jusqu'à mes pieds. Jamais, même quand, soulevé au cours de la nuit des mille ans, tout l'enfer aboyait contre moi, je n'ai vu de tels jets de soufre, ni entendu d'aussi effrayantes explosions de rugissements et de clameurs.

LES HOMMES, LES MORTS, LES TITANS, LES BÊTES

Malheur ! ah ! ah ! malheur sur nous !... Sans fin, sans fin, la souffrance... La flamme se colle à mes os; le sang siffle dans mes veines, ainsi que du plomb fondu... Donne-nous l'oubli, fils de Gaia... souffle la torche !... Ha ! ha ! éteins la vie ! Fais la mort et la nuit sur le monde...

PROMÉTHÉE

Hélas ! pourquoi me supplier ? Ombre vide, vain fantôme d'un dieu, vos yeux ont vu ma défaite... Le flambeau ? il se glace en ma main. Le cœur ? mille démons y fourmillent... Cessez vos cris, cessez vos cris, vous dis-je. Désarmé et sans nul pouvoir, j'assiste comme vous à l'effrayant spectacle de l'enfer se ruant sur la terre...

Le tumulte redouble.

O désespoir ! hélas ! hélas ! Voilà donc le monde où je suis roi... Je pensais recréer l'Olympe, le Hadès est sorti de mes mains.

LES HOMMES, LES MORTS, LES TITANS, LES BÊTES

Ha ! ha ! ô gorgones, ô harpyes, à quels maux je suis en proie !... Eteins la vie !... ha ! ha ! ne plus souffrir !... Mourir ! mourir ! ne plus souffrir !... O Zeus ! S'abîmer au néant ! Etre une pierre insensible !

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Les sommets vacillent... hélas ! hélas ! Furieux et vomissant la flamme, les titans hideux se dressent en cercle, à tous les points de l'horizon... Arrêtez, géants, que faites-vous ? quelle rage vous emporte ?... O douleur ! Entourant Prométhée, ils lancent contre la torche d'or des brandons, des rocs, des cendres ardentes, de vastes arbres qu'ils déracinent.

PROMÉTHÉE
déchirant sa plaie pour l'élargir.

Plus fort, plus fort! crache ton sang, coule, ô plaie! crève à torrents, ruisselle! Que, du moins, je souffre avec les hommes, si je n'ai pu les guérir!... O cœur, romps-toi comme la mer. Puisque vous haïssez celui qui a déçu votre espoir, je me hais, je me hais moi-même... Arrachez les étoiles, ô titans, et lapidez-moi sous elles; éclairs, éclairs, dardez vos foudres dans mes yeux; gorgones, que vos rires stridents effondrent les coupoles du monde; venez, bêtes, buvez mon sang, mangez ma chair! Car j'ai leurré mes fils, en me trompant moi-même. L'oiseau du supplice éternel ne s'est envolé de mon flanc que pour s'abattre sur Gaia et faire des vivants sa pâture... Maintenant, que puis-je espérer? Quel remède? A quel dieu recourir? L'Olympien guérira-t-il ma plaie? Est-ce la mort qui me délivrera?... Hélas! hélas! la Mort et moi, dans cette misère sans terme qui attend mes innombrables fils, nous voilà, maintenant, immortels et incorporés l'un à l'autre... Mais quoi! vos clameurs s'arrêtent. Reculant silencieusement, vous laissez échapper de vos mains les pierres qu'elles brandissaient... Place! rangez-vous de côté. Ne voyez-vous pas les titans qui, là-bas, grincent encore des mâchoires et, bruyamment, soufflent leur fureur?... Holà! qu'attendez-vous? lancez! Chênes rompus, tisons, brandons, à tout j'offre ma poitrine. Que me font ces violences impies? Votre ingratitude, ô vivants, a changé mon cœur paternel en une roche insensible... Ah! ah! que dis-je, malheureux! Tout mon sein se fond, ainsi qu'un fleuve, de compassion et d'amour.

Très longue pause.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Pardonne, sois-leur clément, ô père. Le fouet sanglant, le fouet divin, en frappant sur leurs plaies sans relâche, les avait rendus insensés. Maintenant, accablés de stupeur, brisés par l'assaut infernal, ils semblent se réveiller d'un songe.

LES HOMMES, LES MORTS, LES TITANS, LES BÊTES

Où suis-je ?... Partout, le silence ; la foudre horrible a cessé de gronder... Quel est ce dieu, là, qui siège immobile, tandis que je chancelle encore, emporté par le branle du monde ?... Vois, la terre est jonchée de ruines. Planant haut sur l'éther empourpré, les noires filles du Hadès ont plié les rames de leurs ailes.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Certes, la tourmente s'apaise ; l'accès du mal cruel semble finir. Déjà, le cœur ne verse plus, à travers les nuées qui s'éteignent, que de rares gouttes de sang.

PROMÉTHÉE

Reprenez courage, ô mortels : Prométhée, enfin, rentre en lui-même. Assez gémi, assez maudit ! De nouveau, mon esprit indompté se tend comme un arc de fer. Ecoutez, ô fils des éphémères, tout se dévoile à mes yeux. Si je n'ai pu guérir le cœur, si Gaia trompée s'épuise en vain, telle une hydre changeant d'écailles, à dépouiller la souffrance et la mort, c'est que quelque ennemi hideux, encore caché dans un coin du monde, s'efforce, en arrêtant les jours et en clouant, au seuil des temps, la roue ailée du destin, à votre félicité. Mais, pour trouver cet ennemi, quelque part qu'il se dérobe, n'ai-je pas ici le grand flambeau ?... Salut, toi qui agites en ma main ta longue chevelure de flamme.

Fouillant l'Erèbe et l'Ouranos, depuis le dernier lac vitreux des cavernes de l'enfer jusqu'à la voûte où Sélénè, au milieu des lampes de la nuit, suspend ses puissantes cornes, tu vas découvrir à mes yeux la lugubre embûche ténébreuse et le monstre qui m'épie.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Vois, abaissant son bras profond, le titan renverse la torche sous le brouillard cimmérien... Ah ! l'ombre se répand tout à coup ; la montagne, de nouveau, s'obscurcit.

Pause.

LES HOMMES, LES MORTS, LES TITANS, LES BÊTES

Pourquoi rester silencieux ? Ta bouche est-elle de pierre ?... Parle ! que vois-tu, Prométhée, dans la lie antique du chaos, noire, froide, tartaréenne ?... Hâte-toi ! rassure enfin tes frères... Déjà, les cîmes éteintes, avec d'affreux craquements, se referment au-dessus de nos fronts, comme le couvercle d'un carquois...

PROMÉTHÉE

Puis-je compter d'un seul regard, jusqu'au fond du gouffre monstrueux, l'innombrable armée du Cocyte ? Les morts, tels qu'une vapeur, rentrent sous terre, par milliers, avec un âpre murmure. Toute la sombre géhenne mugit, bouleversée de souffles furieux et de vagues énormes d'un feu noir s'enflant comme des montagnes... Mais d'où proviennent sur ma tête ces grondements ouraniens ? Un vivant éclair fend les nues et semble se ruer sur Gaia... Zeus ! ô Zeus ! quel fracas terrible !

SCÈNE VIII

LA VOIX DANS LE TONNERRE

LE TITAN DE L'ÉCLAIR

Lève la torche ! Au ciel ! Au ciel ! C'est au ciel, c'est chez les Olympiens, qu'il faut porter la lumière...

PROMÉTHÉE

Je te reconnais, Keraunos, toi qui tombes, plus brillant qu'une étoile, à travers l'éther tumultueux. Blessé, vaincu, dompté par Zeus, enchaîné après le grand combat, des souples liens de la flamme, c'est toi qu'il darde dans l'éclair, toi qui, mourant sans cesse et renaissant, et faisant trembler sous tes cris le toit orageux du monde, plonges des créneaux de la nue, jusqu'au puits lugubre de l'Erèbe. Que me veux-tu ? Pourquoi, brisant ainsi les portes de ton cachot, t'es-tu évadé de l'Olympe ?

LE TITAN DE L'ÉCLAIR

Ne cherche plus en bas... Là-haut ! Là-haut ! C'est au ciel, c'est dans l'empyrée qu'il te faut porter la torche. Comprends, enfin, comprends, fils de Gaia. Ta guerre est avec l'Olympien.

PROMÉTHÉE

Les éclats stridents de ta voix retentissent et percent le tonnerre. Des milliers de foudres incandescents se

croisent ou roulent avec fureur, à travers ton grand corps embrasé, tandis que, sous les flots pluvieux que vomit ta bouche ténébreuse, la terre livide se courbe, échevelée d'aquilons. M'es-tu ami? mon cœur le croit. Mais mon esprit, ô fulgurant, reste étonné par tes clameurs discordantes.

LE TITAN DE L'ÉCLAIR

Entends-moi, ne cherche plus en bas... Vite ! vite ! entraînées par l'éclair, mes paroles se précipitent... Ne cherche plus en bas ! Là-haut ! Là-haut! Mes cris crépitent comme la flamme... As-tu compris, fils d'Iapétos... L'ennemi qui te résiste, c'est Zeus, l'implacable Olympien, le maître des étoiles et du monde.

PROMÉTHÉE

L'Olympien ?... Mais non, non, tu t'abuses. Zeus, détrôné, l'est sans retour. Les destins n'ont-ils pas prononcé? Ne vois-tu pas qui siège ici, sur la montagne des siècles?

LE TITAN DE L'ÉCLAIR

C'est toi qui te leurres et t'aveugles. Tant que Zeus fait son aire en plein ciel, la terre, engouffrée, ô titan, dans l'épouvantable nuit, obéit au sceptre d'or.

PROMÉTHÉE

Ta voix résonne comme mille nuages. Ta formidable haleine en feu, où tournoient la rafale et l'éclair, ébranle les massives forêts, et passe au-dessus de Gaia avec un fracas terrible. T'ai-je compris ? As-tu parlé du règne de Zeus dodonéen ? Soit, qu'il trône dans son Olympe ! Qu'il y déchaîne, avec son noir sourcil, l'âpre aboiement des autans ; ou que, pareil à une vieille, il file les brumes laineuses et les toisons des nuées. La chaîne est rompue, désormais, entre le ciel et la terre.

LE TITAN DE L'ÉCLAIR

O démence ! O aveuglement ! Ne viens-je pas tout droit du ciel ? Ne surplombe-t-il plus sur la terre ? Zeus immense, ainsi que le mâle, étreint tout entière Gaia, qui lui demeure soumise... Bien plus, sache ceci, ô roi. C'est lui qui peut guérir le cœur ; seul, il détient le remède.

PROMÉTHÉE

Que dis-tu? De nouveau, mon esprit, indécis et marchant à tâtons, ne voit plus de lampe qui le guide... Mais quoi! ta violence redouble; tes cris confus se heurtent entre eux, comme les flots. Roi des nues, ô frère, apaise-toi. Mes yeux ont peine à supporter le mouvement ardent, éblouissant, qui s'échappe de toi, sans trêve, tel qu'une armée de chars d'or.

LE TITAN DE L'ÉCLAIR

Porte la guerre à l'Ouranien ! défie-le, assaille son Olympe. Que mes clameurs guerrières soient pour toi comme un feu qui entoure les dieux, comme un marteau qui brise leurs portes... Allons, quelle torpeur t'a saisi ? Puisqu'il faut guérir le cœur sanglant, c'est au ciel que tu trouveras les baumes éternels de la vie, les breuvages d'immortalité.

PROMÉTHÉE

O stupeur ! Ta parole, est pour moi, telle qu'un rideau qui se déchire. Certes, si mon esprit comprend, tu parles de l'antique ambroisie et du frais nectar de jeunesse dont Hébé repaît les dieux heureux.

LE TITAN DE L'ÉCLAIR

Qui en boit leur devient pareil. Toute plaie, tout mal, toute souffrance que le miel céleste a touché,

aussitôt, s'évanouit. Mais assez! Ma force se consume... Tu me dévores... Zeus! ô Zeus!

Eclats de foudre.

PROMÉTHÉE

Les rochers, les mers, les continents, tremblent sous les efforts du dieu, tandis qu'il lutte avec les tourbillons d'une formidable agonie. Ah! ses yeux flamboyants s'éteignent ; de nouveau, la nuit reflue sur moi. C'en est fait, arme-toi, mon cœur. Que ma voix puissante, en ébranlant les étoiles dans leur sphère, aille sommer le Foudroyant de livrer la divine ambroisie, la rosée d'or immortelle...

Il se lève et s'avance jusqu'au bord de la falaise.

Mais non, arrête, Prométhée ; contiens ton âme, un instant encore. En effet, si Zeus demeure sourd, comment forcer à s'ouvrir les portes de son oreille ?

SCÈNE IX

L'ÉPÉE CONTRE ZEUS

LE CHŒUR DES ARGONAUTES
(Murmures, chuchotements.)

Debout, femmes, plus de terreur! La salutaire, la bruyante nuée s'est dissipée dans les airs. Debout, dressez vos corps, vous dis-je. Le foudre amer et bienveillant, se ruant à travers l'Ouranos, a rendu sa vi-

gueur à Gaia. Vois, l'océan est encore plein du dieu ; des éclairs immenses de phosphore glissent en ses noires profondeurs.

Pause.

PROMÉTHÉE
levant la tête vers le ciel.

Entends-moi, Zeus indompté, Kronide, maître étoilé de la nuit. Mes paroles, ainsi qu'un roi guerrier qui parle, appuyé sur sa lance, ont, pour les rendre inéluctables, l'ordre éternel du destin. Ouvre les trésors de l'Olympe ; fais pleuvoir, du haut de tes nuées, comme un splendide fleuve d'or, le nectar et l'ambroisie. Entends-tu, ô maître de la foudre ? Parcourant tout le ciel sur ton char, incline au-dessus du cœur, les urnes inépuisables, tandis qu'en signe d'alliance, l'humide Iris couronnera, des deux bouts de son écharpe bleue, la montagne où je m'assieds.

Pause.

Quels messagers, là-bas, volent vers moi ? Est-ce la troupe des colombes, m'apportant la paix jurée par Zeus ?... Non, rien que des nuées du ciel qui flottent autour de Sélènè, la grande perle éternelle. Tu demeures sourd, ô tyran. Il est tard pourtant de se roidir, quand le mors sort déjà de la forge. Guéris les maux causés par toi ! Que tes filles éclatantes, les Kharites, prennent la coupe en main et, ouvrant leurs ailes sur Gaia, y versent le safran du nectar, plus fluide et plus étincelant que les gouttes d'or de Hèlios... Alors, partageant l'univers, comme un homme, devant l'autel, divise en portions égales une génisse immolée, Prométhée te laissera les cieux et régnera sur la terre.

Nouveau silence.

Toujours muet, ô Zeus !... prends garde. Vois ! Re-

cueillant dans ma puissante main le jet brûlant de mon sang, je me tiens là, tout prêt à en lancer la malédiction à ta face... Tu t'obstines... Eh bien, que le titan venge, du moins, les fils de l'homme, puisqu'il n'a pu les guérir ! Zeus, Zeus, reçois dans ton Olympe, le héraut que je t'envoie !

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O stupeur ! Un flot rouge et fumant, plein de feu, de foudre, de clameurs, s'élance vers les hauteurs du ciel... Quel prodige inouï va surgir ?... Entends-tu ? Comme un bassin d'airain mugit, heurté d'une pierre, le zénith profond résonne au loin de mille bruits vastes et ruineux.

UNE GRANDE ÉPÉE FLAMBOYANTE

APPARAIT TOUT A COUP DANS L'ÉTHER

Elle ondoie, avec violence, en face de Prométhée.

PROMÉTHÉE

Arrête, sois immobile ! Cesse d'ébranler la montagne sous mes pieds nus et sanglants... Paix, paix, moins de fureur, te dis-je ; ne tords pas ainsi ta pointe aiguë !... O douleur ! O deuil ! hélas ! hélas ! C'est une épée que le sauveur, le père, le rédempteur des hommes, est contraint, tout d'abord, de créer. Qu'as-tu dit ? Se peut-il, fils du jour ! Dieu de pitié, lèveras-tu des bras chargés de tonnerres ? Enrôleras-tu pour soldats, contre la mort et l'enfer ennemis, et l'enfer et la mort elle-même ?... Quoi donc alors ? Courber le cou ? Servir patiemment de risée au maître du ciel, très bon, très grand ? Non ! Puisque mon sceptre déjà, par delà les rives du Cocyte, touche à l'éclatant avenir, le suprême effort n'est plus qu'un jeu. Au reste, crois-tu

avoir le choix ? Lève les yeux, dieu trop timide : le tyran lui-même te défie. Tu voulais qu'Iris déployât ses ailes peintes dans l'air. Ne vois-tu pas l'arc infernal, ce halo de feu rouge et funèbre, qui se courbe au travers des nuées, et sous lequel tu es assis, comme sous un porche du Hadès ?... Pars, ô glaive né de mon sang, fauche la moisson qui t'est dûe ! Pars, plus de délai, te dis-je.

Tumulte.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Au-dessus des fleuves et des forêts, l'épée effrayante s'envole. Vois ! l'Ouranos entier tremble, ondulé par la flamme furieuse, cependant que, du gouffre obscur où rampent les bêtes et les humains, une clameur épouvantable s'élève.

PROMÉTHÉE

Si l'homme crie, l'Olympe aussi crie d'effroi. S'enflant en une large écume, l'océan se rue contre Gaia ; les titans, sous les volcans, s'agitent... Iô ! Iô ! joie des combats divins ! tumulte ! fureur sacrée ! Tout ce qui, sur terre, était aux dieux, croule, au passage du glaive. Le temple barbare d'Artémis, plein de crânes et de dépouilles humaines, brûle, ainsi qu'un sombre tison, parmi les marais tauriques ; les statues d'airain des Olympiens, dressées au bord des promontoires, s'abîment, avec fracas, dans les vagues. Comme les serviteurs d'un homme tendent en cercle, à la lueur des torches, une grande peau de taureau, souillée de sang et de graisse, ainsi, l'ardeur du feu vengeur pèse au loin, sur la terre déserte. O triomphe ! ô jour qui luis enfin ! Le chêne de Dodone tombe ; Erythrée, Delphes, roches feuillues, où Phoibos siégeait dans l'épouvante, se courbent au vent grondant de l'épée. Ah !

son vol atteint, maintenant, le bûcher des foudres augurales qui brûlent, sans jamais s'assoupir, sur les os de Sémélè. O surprise ! l'Ouranos tonne, le soufre céraunien pleut du ciel. Ecoutez le cri assourdissant! La gueule de Charybde aboie ; Scylla, ceinte de vapeurs, râle, au fond de sa caverne, entourée de ses monstres squameux. La chaleur torride de l'épée rougit Gaia, et la pénètre, comme un fer incandescent. Voyez ! Aux entrailles des rocs, sous les monts, dans les profonds ravins où dorment les races disparues, mon œil découvre des squelettes innombrables, tout entiers formés de cendres blanches, et ces spectres mystérieux ricanent, léchés par les agiles serpents de la lave scintillante.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Vas-tu donc laisser l'incendie dévorer plus longtemps ton empire ?... Déjà, les glaciers bouillonnent ; d'immenses flammes, en mugissant, ruissellent entre les monts, jusqu'à toi.

PROMÉTHÉE

Ne craignez rien, fils de la femme. Si mon cœur, après de longs combats, a lâché le glaive sur la terre, c'était pour la purifier. Maintenant, la tâche est accomplie. De mon doigt, de mes sourcils froncés, je fais signe à l'épée docile, qui s'arrête dans son vol.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Il est vrai, le tumulte s'apaise. L'épée oscille dans l'air, puis, plongeant du haut de la nue, ainsi que retombe affaissée, quand le mât se brise tout à coup, la voile gonflée du vent, elle s'en revient, obéissante, jusqu'aux pieds du dieu nouveau.

(Les volcans qui brûlaient s'éteignent. Un silence.)

PROMÉTHÉE

Tes yeux ont vu ma puissance, ô Kronide. Partout, l'épée en feu a fauché ce qui restait encore, sur terre, de l'antique tyrannie... Eh bien, te soumets-tu enfin ? Parle, prétends-tu t'obstiner à traîner ton règne de mensonge ? Tu te tais, tu retiens ta voix. Embusqué à ton créneau du ciel, tu te ris de ma longue patience. N'importe ! sache le, dieu tonnant, sachez-le, vous tous qui m'écoutez, épars sur les monts et sur les plaines. Bien que, sans doute, mes prières et mes adjurations à Zeus vous semblent trop dénuées d'orgueil, mon cœur n'en a point de honte. En effet, un dieu, même outragé, ne peut haïr violemment d'autres dieux. Et la guerre entre nous, Olympien, m'apparaît comme si l'univers s'entr'ouvrait par le milieu, et qu'il fallût combler le gouffre avec les corps des vivants. Pour la dernière fois, ma voix te presse. Obéis, cède moi enfin le trône d'or éternel !... Certes, il est vain de résister, lorsque c'est Némésis qui commande.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Hélas ! le ciel reste muet. Dans l'immense abîme solitaire, deux ou trois étoiles palpitent, au-dessus des pics ténébreux et des montagnes de neige... Quel émoi se glisse dans mes os ? Zeus, ô Zeus, réponds enfin ?

PROMÉTHÉE

A quoi bon ? Son silence obstiné parle plus haut que son tonnerre. C'est à toi de pousser des cris, d'être joyeux, d'enfler ton cœur, ô Pandoride. Déjà Atè, mêlant dans l'urne les sorts sanglants des combats, en retire pour le fils de Kronos, l'éternel exil et la défaite. Iô ! Iô ! tu hérites des dieux ; leur palais t'appartient, fils de l'homme. En effet, Prométhée sait déjà par quel

chemin, par quelle ruse, forçant les voies de l'espace dompté, il envahira le ciel.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Qu'as-tu dit ? Hélas ! T'ai-je compris ? Comment les hommes faits de boue, frères des reptiles rampants, pourraient-ils occuper l'Ouranos ?

PROMÉTHÉE

Leur désir n'y vole-t-il pas ? Chaque fois que, levant les paupières, tu vois passer l'aigle ou la grue, les deux ailes déployées, ne sens-tu pas frémir en toi mille instincts confus qui te soulèvent ? C'est ta chute, ô fils de Pandorè, c'est la haine et c'est l'envie des dieux qui, scellant tes pieds à la terre, et alourdissant tes os, te forcent à te traîner comme un ver. Mais, c'en est fait, je romps la chaîne; l'antique malédiction n'est plus. Par mon ordre souverain, les Puissants du feu et des volcans vont forger pour Gaia la grande aile qui l'emportera au ciel.

Tumulte. Les kabires s'empressent.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O lumière ! ô joie ! mon cœur bondit. Mon esprit, éperdu de stupeur, tourbillonne en moi, de tous côtés, comme un vol de feuilles sèches... Des ailes, ô prodige ! des ailes !

SCÈNE X

LE FORGEMENT DES AILES

PROMÉTHÉE

Que tardez-vous, kabires? A l'œuvre! A l'œuvre! Déjà, un océan de flammes, blanches, aiguës, éblouissantes, serpente et siffle, au penchant des monts... Agitez le soufflet des fournaises... Dressez l'enclume parmi ces rocs, au milieu des vieux cèdres noueux, tordus par les Borées du pôle en formes convulsives et farouches... Arrêtez, paix, paix, point de querelle! Certes, avant de vous menacer, vous avez, noirs démons des volcans, un labeur plus pressant à fournir...

Il frappe dans ses mains.

M'entendez-vous, holà, telchines! Répandus sur les gradins neigeux des cirques, des glaciers, des moraines et dans les creuses solfatares où les météores, en tombant, ont formé des lacs de feu qui bouillonnent, criblez le soufre et le métal, écumez les scories des fourneaux.

Pause.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Entends-tu les coups précipités, la tonnante et sauvage tempête? Les antres des monts retentissent; l'enclume mugit, pleine de cris, d'explosions, de grands rebonds d'airain, où l'on dirait que des titans cachés,

se dressant tout à coup jusqu'aux nues, éclatent dans leur forme terrible.

PROMÉTHÉE

Ce sont les tourbillons des foudres et des vents étincelants, qui, mêlés aux minerais obscurs où le feu des astres les nourrit, s'en échappent sous le marteau, en criant leur joie dans le tonnerre. Certes, redoutable Hèphaistos, les coups si lamentables et si sourds dont tu forgeais l'esclavage du monde, n'étaient pas les frères de ceux-ci.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Ecoute ! le bruit s'accroît encore. Il semble qu'on martèle à la fois, et à ma droite, vers Eôs, et à ma gauche, vers le sombre couchant.

PROMÉTHÉE

Ton oreille n'est pas déçue. En effet, par un prodige difficile à concevoir, chaque coup asséné sur l'enclume frappe double, ô héros de la nef, à cause du mystère effrayant de la dyade sacrée.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Silence, n'achève pas : respecte les secrets ineffables !... Connaissant les profonds pouvoirs et de l'Orcus et du Jour, je comprends tout ce qu'il ne faut pas que tu dévoiles, ô titan ouranien. Un plus un, et le couple se fait. Ce qui est boiteux sur l'enclume naîtra double, pour mieux s'envoler.

PROMÉTHÉE

Sois rassuré. Déjà, dompteur des flots, la grande aile étoilée et splendide commence à prendre sa forme. Vois, les bons démons du feu battent, à coups assourdissants, son envergure géante. Sous la gouje et sous

le ciseau que manient les gnomes des cratères, la masse du métal en fusion laisse voir, aux profondeurs des laves remuées par le soufflet, on ne sait quelles vastes plumes incandescentes qui floconnent, et s'évanouissent, et flottent incessamment.

Violente explosion.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Ha ! ha ! l'aile entière flamboie. Un immense effluve lumineux de foudre blanche saccadée et d'étincelles vermeilles y ondule, et la modèle toute, en mille éclairs frissonnants.

PROMÉTHÉE

Les plumes merveilleuses crépitent. Sous les chocs répétés du marteau, elles se soudent, elles se rivent l'une à l'autre, avec un fracas joyeux. Sans hâte, sans trêve, à temps égaux, la dure enclume résonne. Des typhons, d'orageuses clameurs, des vapeurs multicolores jaillissent du métal embrasé, plus scintillant que le diamant, plus léger que l'écume des vagues... Vous poussez des cris, ô héros ; de vos mains, vous cachez vos paupières. Quoi ! pour si peu, tout éblouis ! Un rayon terrestre vous aveugle. Que sera ce, quand le titan brandira le grand flambeau du ciel ? En effet, ceux-ci n'ont de pouvoir que pour le forgement de l'aile. Ma tâche, à moi, fils de la nef, le labeur illustre qui m'attend sera de lui donner l'essor, en secouant sur ses plumes inertes les sept flammes de l'esprit.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O Zeus ! qu'allons-nous voir encore ? Quel combat ? Quel choc d'astres horribles ?... Toujours la foudre, hélas ! hélas ! toujours les jets de l'éclair... Laisse-nous fuir, vainqueur des dieux. Ou, s'il nous faut de-

meurer, donne-nous, tout au moins, les prunelles du tyran ailé des nues.

PROMÉTHÉE

Quel trouble, tout à coup, te saisit ? Ce ne sont pas les prunelles de l'aigle, ce sont ses ailes, ô guerrier, que le fils d'Iapétos t'a promises. Mais, soit ! si ton cœur est las, si, repus de ces choses du ciel, tes yeux redoutent la splendeur de la torche fulgurante, assieds-toi dans l'ombre, au pied du mât. Abrité ainsi que la tortue, cache ta tête et tes paupières avec ton bouclier d'airain. Pourtant, tu ne l'ignores pas, aucun fléau, nul maléfice, ô héros, ne saurait provenir de la torche. Regarde ! le flot d'étincelles que secoue sa crinière enflammée emplit l'azur d'immenses vagues de lumière et d'harmonies. L'océan, d'un bond, se rue vers moi ; un esprit éclate du fond de la terre, et la revêt, soudainement, de bourgeons, de feuilles et de fleurs. En effet, sur la torche d'or, Hestia, la vierge fatidique, a gravé les sept mots éternels qui font pâlir Zeus lui-même... Tu tressailles, ô guerrier de la nef. Sache-le, de même qu'une esclave, habile aux travaux d'Arachné, fait courir, entre les fils tendus, sa navette chargée de pourpre, de même, c'est avec ces mots, pensée vivante et substance du monde, qu'Eros, le titan glorieux qui emporte en tournant les étoiles, a dompté l'antique anarchie et la confusion terrible, et tissé la Création. Maintenant, ainsi que l'acier obéit à l'âme de la pierre, la terre, Sélènè, Hélios, et les espaces ouraniens fourmillants d'astres, pendent autour du flambeau magique. Seul, il maintient en équilibre et le Tartare et le Ciel.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Entends-tu ? L'espérance, ami, est sous mon cœur,

comme une flamme. Le moment approche... Zeus, ô Zeus!... Vois! Pleins de bruit et de clameurs, avec leur barbe hérissée, de nouveaux pygmées grouillent du sol, et ils courent, aux abords de l'enclume, tels que les mouches qui bourdonnent autour des vases remplis de lait.

PROMÉTHÉE

Certes, ce n'est pas le moment de s'attarder, ô fils de Pandorè, ou de garder ses mains oisives. En effet, les durs batteurs de fer commencent à forger sur l'enclume la première des pennes colossales qui, doublant presque l'envergure de l'aile, doivent assurer son vol. Les soufflets, plus âprement, mugissent. A chaque fois, leur haleine énorme, ouvrant dans l'éther, tout à coup, un abîme abrupt et flamboyant, semble engouffrer l'Ouranos.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Mes pieds impatients frémissent. O joie! joie! ô triomphe assuré! Parcourant l'océan des étoiles, la terre, ailée comme une nef, va nous emporter, d'un essor, jusqu'à l'Olympe de Zeus.

PROMÉTHÉE

Déjà, son aile vibre et sonne. Sous les heurts saccadés du marteau, un murmure, un tintement joyeux, mille bruits de souffles et d'aquilons s'en échappent, incessamment... O prodige! voyez! voyez! Telle qu'un aigle qui s'envole, ou, comme une pensée sublime sur le cœur de l'aède inspiré, elle palpite, et semble, en frissonnant, toute prête à se soulever. C'en est fait, la querelle fatale qui dure, depuis tant de siècles, entre Zeus et le titan, touche à son terme, ô héros de la nef. Cessez vos cris, paix! paix! vous-dis-je. Le moment

solennel est venu. Mon bras va secouer sur l'aile la première des sept flammes du ciel.

Grondements souterrains.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Qu'est ceci? la montagne, ô titan, souffle vers nous un tourbillon, sillonné de vastes lueurs rouges. Au travers des porches et des piliers de la caverne qui s'enfonce aux profondeurs de Gaia, la pénombre écume d'éclairs ; tout le roc fulgurant nous découvre un noir et sourd fourmillement de figures formidables.

PROMÉTHÉE

Hélas sur nous! Certes, je vois les terribles et nocturnes déesses qui environnent Hestia, les sept filles du chaos stygien.. Ah! hélas! Némésis! Némésis! Je pousse un cri furieux, à cause des fléaux qui m'assiègent. O Aidès, à peine ai-je chassé tes impurs corbeaux extérieurs, grées, harpyes, gorgones, stymphalides, tournoyant autour du cœur saignant, que Hestia, s'armant aussi, m'envoie, pour assaillir l'aile, les solennelles déités qui habitent éternellement les rivages de l'eau noire. Je ne vous ai pas oubliés, pâles terreurs, esprits, ô grands fantômes, Nyx, Korè, Enyo, Eritcho, Atè, Mélinoè, Eris...

Elles sortent de la caverne, successivement.

Certes, mes yeux vous reconnaissent. Ma voix nomme vos noms, à mesure que, glissant dans l'air d'un pas obscur, ainsi que le brouillard du soir, vous entourez la pesante enclume. Tristes et sans formes comme la nuit, pareilles aux replis du python, à la brume, à des vases d'airain que la rouille aux dents vertes a rongés, telles je vous ai vues jadis, quand m'enfonçant dans l'Orcus sans bornes, j'allai ravir

à Hestia le feu pur, l'archée primordiale, telles je vous revois, sombres déesses. Car, pendant neuf jours et neuf nuits, dans une attente anxieuse, j'épiai de loin la Taciturne, tandis qu'autour de son trône muet, des gerbes d'éther incandescent combattaient entre elles, sans relâche. Et, assises au seuil de la fournaise, mornes, embrassant vos genoux et cachant dedans votre visage, ô Mères, vous ne parliez pas, mais, de vos yeux coulaient en bouillonnant, des pleurs plus brûlants que le feu, et qui tombaient, d'un flot égal, dans l'eau noire.

Pause. La première Erinnys s'avance.

PROMÉTHÉE

Est-ce toi, Nyx, mère de l'ombre, ô démon, puissante Obscurité? Parle, que cherches-tu ici? Voilée, informe, emplissant le ciel, laissant luire en ton sein nébuleux, quelques livides étoiles, tu grandis ainsi que la fumée qui se gonfle, en montant dans l'éther.

LA PREMIÈRE ERINNYS

Ne sais-tu pas pourquoi je viens? Gardienne du Sépulcre éternel, méditant sans fin, au puits des siècles, leur indivisible unité, n'ai-je pas pour tâche de combattre le rebelle, le novateur, l'impie? Certes, en ton cœur présomptueux, tu méprises, ô jeune dieu altier, tu méprises les vieilles déesses. Regarde, cependant! Comme toi, nous tenons des torches dans nos mains. Mais, tandis que ta lampe d'or verse à torrents sur le monde la bruyante flamme de la vie, nos mornes flambeaux de fer dégorgent lentement des feux noirs, des

fumées livides, empoisonnées, où Thanatos plane, invisible, et endort l'horreur du jour. Allons, commence l'épreuve. Vite ! Vite ! nos pieds déjà ont hâte de nous remporter vers le Tartare, là où meurent tous les bruits, où nous goûtons, les paupières fermées, loin de l'impur Hèlios, le calme resplendissement de la nuit tranquille et solennelle. Obéis, secoue ton flambeau, fais pleuvoir sur l'aile, ô dieu superbe, afin de lui donner l'essor, tous les vains rayons de la clarté. Puis, nous secouerons nos torches.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Entends-tu son défi orgueilleux? Qui sera vainqueur? hélas ! hélas ! L'Ouranos se tait, comme enchaîné. Sous la grande voix monotone qui roule à travers les mondes, les vents ont cessé de mugir, l'océan tumultueux s'apaise.

PROMÉTHÉE

Que la lutte s'engage donc, le titan a foi dans la victoire... Mais, tout d'abord, vous, forgeurs de fer, telchines, pygmées, et vous, kabires, qui portez un empan de suie sur votre tête noircie, reprenez la tâche interrompue. En effet, vous ne l'ignorez point, c'est, ici, le suprême combat de la nuit contre le jour. Le Destin jaloux va décider si la flamme de vie pourra soulever l'aile, ou si le poids de plomb qu'y verseront, en torrents d'affreuse vapeur, les lourds flambeaux des ténèbres, l'empêchera de s'envoler. A l'œuvre donc ! Saisissez dans vos mains le puissant marteau, père des formes. Ravivez les brasiers languissants, que l'approche des Sœurs funèbres a comme infectés et ternis... En proférant le nom divin, le titan va secouer sur l'aile la première des sept flammes du feu.

Il brandit la torche, puis s'arrête.

Qu'est-ce donc ? qu'allais-je faire ? Ne sais-tu pas, ô sauveur imprudent, que si ta bouche prononçait, tel que les dieux le prononcent, l'un des mots ineffables, éternels, inscrits sur la hampe d'or, tous les cieux crouleraient aussitôt, avec la terre et les astres. Certes, les sublimes hiérogrammes ne peuvent être produits que cachés sous le nuage obscur des symboles et du langage humain. Toi, que je vois trembler là-haut, splendeur d'or de la torche sacrée, détache-toi, viens sur l'aile, ô flamme ! Et, puisque rien n'existe sans un nom, dans l'immense univers des vivants, je t'appelle Intelligence...

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Iô ! Iô ! tout s'embrase à la fois ; le flambeau, en jaillissant sur l'aile, la soulève et semble l'emporter dans un ouragan d'éclairs... Mais qu'est ceci ? n'entends-tu pas ! Descendant jusqu'à nous des hauteurs de l'empyrée cristallin, un large bruit solennel roule, emplissant mon cœur épouvanté.

Tonnerre. Harmonie lointaine.

PROMÉTHÉE

C'est la profonde et terrible musique des mondes tournant puissamment, et propageant, de sphère en sphère, à travers l'ébranlement du ciel, leurs divines modulations. Jusqu'à la plus petite étoile obéit au signal de la torche... Prométhée est vainqueur, sombre Nyx.

LA PREMIÈRE ERINNYS

Qui pourrait surmonter la régle ? Les sept grandes Sœurs tiennent toujours le frein des coursiers célestes ; la roue fatale d'Adrastée roule d'un cours qui ne dévie point, semblable au trait d'or dont Phoibos

poursuit sans fin l'oiseau Nephtys, qui fuit autour de Gaia. Sache-le, d'ailleurs, vainqueur de Zeus. Loin que le bien y règne seul, l'univers monstrueux ne fleurit que sous l'ombre et le tonnerre... Mais que dis-je ? Rien ne fleurit ; engloutis, murés dans ma noirceur, les mondes n'appartiennent pas moins à la morne unité du silence, qu'avant l'avènement illusoire et le triomphe du jour. En vain, Eôs brille, au matin ; en vain, du haut de son char, Hypérion, pour féconder quelque coin de son chétif empire, y étend le sceptre alternatif de glace et de feu des saisons. Ses rayons, éphémère lueur, s'éteignent et meurent aussitôt, dans le sein des ombres éternelles. Tu te crois vainqueur, fils d'Iapétos; attends, du moins, que j'aie brandi la lugubre torche léthifère. Moi, l'antique Erinnys de la nuit, l'aïeule, la première-née, l'ombre pesante et sans forme, je fais tomber sur l'aile ardente la fumée de mon flambeau. Et, puisque l'éclair de ton front a reçu pour nom l'Intelligence, que ce qui s'oppose à l'esprit soit appelé la Matière !

Elle secoue sa torche. L'aile flamboyante pâlit.
Clameurs des Argonautes.

PROMÉTHÉE

Rassurez-vous, fils de la nef. Certes, je n'ai pas espéré abattre, d'un seul coup, la puissance des sombres sœurs du Hadès. Je connais leur force infatigable. Quand la nuit enfantait l'Erèbe, j'ai entendu leurs cris de joie ; j'ai vu leurs imprécations, au grand jour de l'exil d'Ouranos, se répandre sur le monde, comme un nuage de serpents ailés...

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

N'importe, quel que soit le succès de ce premier

combat de la lumière, mon cœur se fie en la seconde des sept langues du feu divin.

La deuxième Erinnys apparaît. Cachée tout entière sous un voile, elle flotte devant le titan.

PROMÉTHÉE
(après un long silence.)

Je te salue, Perséphonè, toi dont l'une des formes, ô fantôme, règne, avec Aidôneus, sur les morts. Ombre, que veux-tu des vivants ? noir Silence, que viens-tu faire au milieu des clartés et des voix ?

Le spectre demeure immobile.

Tu refuses de me répondre. C'est bien ; je sais, non d'aujourd'hui, déesse souterraine des mânes, que tu es la Muette obstinée. Mais Prométhée n'ignore pas non plus le moyen certain d'ouvrir tes lèvres. En effet, qui donc résisterait à la Voix, à la sainte parole, allumée avec l'intelligence, sur l'autel même du jour ? N'est-elle pas la vie profonde qui anime toutes choses, l'incantation qui crée les êtres, en les manifestant à l'esprit ? De même qu'un miroir d'or pur réfléchit en son flamboiement la lueur tremblante qui s'y mire, de même, apprends-le, ô Korè, l'univers, du Styx jusqu'à l'Olympe, est répercuté par le Verbe, qui le contient tout entier.

Il abaisse la torche sur l'aile. Explosion de voix et de clameurs.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Quel fracas éclate autour de nous ? Est-ce l'armée des vents ailés, ou bien l'antique Pan aux cris sans nombre ?... Là, là, regarde ! Sur la montagne, ainsi

qu'une vapeur tourbillonne, la strige formidable s'agite, trépignant, courant çà et là, déchirant, de ses deux mains, le voile qui la cachait à nos yeux.

PROMÉTHÉE

Ne t'avais-je pas prévenue, reine avare, geôlière du Cocyte ! Celui qui renverse d'un souffle les portes d'airain que tu scelles dans l'éther vide et glacé, le dieu qui, d'une étoile à l'autre, vole à travers les espaces sans bornes, le Verbe orageux t'emplit. En vain, tu poses sur tes lèvres ton morne doigt fantômal ; tu subis, démon, malgré toi-même, tu subis le pouvoir que tu hais. Déjà, ton haleine grondante s'échappe d'entre tes dents ; déjà, s'élancent de ta bouche, dans le tourbillon du bruit, des rauquements, d'affreux sanglots, des plaintes entrecoupées, pareilles au gémissement d'une branche qui siffle au feu.

LA DEUXIÈME ERINNYS
se tordant les bras.

Malheur ! malheur ! tu me déchires... Ah ! hélas ! ô verbe détesté ! violence du souffle divin ! Zeus ! Zeus ! Némésis ! Némésis !

PROMÉTHÉE

Entends-tu ? la joie rit dans la joie, l'allégresse enflamme l'allégresse ; tout parle, tout murmure, tout bruit. Comme la plaine et l'arc-en-ciel échangent, sous Eôs pluvieuse, des milliers de gouttes ensoleillées, ainsi les bois, les golfes, les montagnes se renvoient l'écho, de toutes parts.

LA DEUXIÈME ERINNYS

O Tartare ! ô Styx ! nuit de l'Erèbe ! Et toi, Aidès, ne vois-tu pas l'injure que je subis ? Ah ! ah ! violence abominable ! tyrannie sans frein des dieux nouveaux !

Tel que Zeus enchaînant Kronos, tu tortures, ô Verbe impérieux, celle en qui tu prends ta forme.

Elle secoue sa torche, avec fureur. Pause.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Quel silence inouï se répand dans les bouffées de ténèbres ? Au milieu du brouillard sépulcral, et plus étrangement muet que la caverne des mânes, à peine si j'aperçois encore, immobile, portant au front sa lugubre flamme jaune et verte, la grande Forme de nuit.

PROMÉTHÉE

Un frisson, une horreur sans nom, se glissent dans mes vertèbres... Ah ! ah ! qu'est-ce que ceci ? Des cavernes, des cryptes, du profond des tombeaux, s'exhale on ne sait quoi d'éclatant, une gloire indicible et funèbre, et pareille aux mornes rayons blancs d'un astre mystérieux.

LA DEUXIÈME ERINNYS

C'est le soleil des morts qui monte, émergeant du dessous de Gaia... Vous frémissez, fils de la femme ; votre cœur loquace, enflé de bruit, que sa propre fougue enivre, se cabre d'épouvante et d'horreur devant les choses d'Aidôneus, les visions du noir Silence. Sors de ton rêve, homme éphémère. Tu te dis l'envoyé de l'esprit, le héraut qui proclame le monde. Mais ce verbe dont tu es si fier, à quoi t'a-t-il servi jamais qu'à pousser des gémissements ?... Insensés ! si vous étiez plus sages, c'est à Korè que vous rendriez les honneurs qu'ont usurpés les dieux. Zeus ne vous fait naître au jour que pour repaître de vos souffrances l'œil ardent de Hèlios. Moi, quand l'épée du roi des morts a tranché le cheveu fatidique, après le vain tumulte de la vie, plus strident qu'un char sur le rivage, ou que la

cigale à midi, je vous ouvre mon éternel repos, je vous recueille dans mon sein de ténèbres et de froides étoiles. Mais que sert de parler plus longtemps ? Au milieu de ses funèbres sœurs, Korè peut reprendre sa place. Partout, sur terre et dans les airs, trône à présent le silence.

Elle disparaît, tout à coup.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Quel nouveau fantôme aux yeux de feu se rue vers nous, en poussant des cris ? Vois comme il souffle sa fureur, comme il grince, épouvantablement, ce qui semble ses mâchoires... Zeus ! Zeus ! à chaque clameur, une immense et effroyable aurore rougit la moitié du ciel.

LA TROISIÈME ERINNYS

Place ! place ! ô vieille terre, ne sais-tu plus qui t'a domptée ? ne connais-tu pas Enyo ?... Heu ! heu ! la rage m'étouffe. L'horrible spasme, en m'étreignant, fait hurler mon cœur dans ma poitrine... Heu ! que ne puis-je dévorer et le dieu et les mortels !

Elle frappe de droite et de gauche, abattant les arbres et les rochers, avec la hampe de sa torche.

PROMÉTHÉE

Arrête, arrête, Enyo ! Te crois-tu ici aux bords du Styx ? Penses-tu chasser devant toi le troupeau des ombres gémissantes ?... M'entends-tu ?... Faudra-t-il que ma main s'appesantisse et te châtie ! Certes, je le vois clairement, toujours féroce, indomptée, abhorrée de tes sœurs elles-mêmes, tu n'as changé en rien depuis le jour où Astrée, te liant de chaînes, pour assurer la

félicité des hommes du siècle d'or, te traîna par tes crins de serpent, à travers le caverneux Erèbe. Et, te tordant, tu vomissais des torrents de fumée et de bave, tandis que tout l'enfer en tumulte assaillait, de ses vagues énormes, l'arc-en-ciel jeté sur l'abîme, tel qu'un pont de jaspe lumineux, où la déesse marchait.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O fils du jour, ne vois-tu pas? Prends garde! Toujours plus effréné, le spectre, en jetant de sa bouche d'impurs tourbillons de feu, se rue sur l'aile, avec fureur, comme pour la mettre en pièces.

PROMÉTHÉE

secouant le flambeau.

Arrête! Au nom de l'esprit qui, vivifiant l'univers, y roule comme un torrent de flamme, par l'Amour, par sa divine joie... Paix! il n'est pas même besoin d'achever l'incantation. En effet, rien qu'à prononcer au-dessus de la terre charmée, le grand nom inscrit le troisième, sur la hampe du flambeau, les soleils merveilleux se rallument, la masse de Gaia frémit, au milieu de son fleuve aux eaux vertes, une rumeur de voix, de chants de lyre, de résonances, d'accords, entoure la montagne qui vibre...

Musique dans les airs et sur les eaux.

Ecoutez, c'est ma force qui passe, au travers d'un rythmique ouragan de splendeur et d'harmonie. La torche, entre mes mains, pétille ; sous les coups redoublés du marteau, on voit se transfuser dans l'aile, dont les plumes adamantines se hérissent et semblent frissonner, une mer d'effluves éblouissante.

LA TROISIÈME ERINNYS

Quoi! Servirai-je de risée, moi qui commande aux

dieux mêmes ?... A bas, à bas, aile maudite !... Hestia ! Hestia ! Aidôneus !

En poussant des rires convulsifs, elle agite son flambeau sur l'enclume.

PROMÉTHÉE

Calme-toi, paix, paix, moins de colère ! cesse de courir çà et là. Apaise ces horribles clameurs, ces rires abominables, difformes, plus stridents que la foudre des nues. Noircie de feu et de fumée, couverte du sang effroyable qui dégoutte de tes yeux, c'est ton sein, c'est ton propre visage que tu meurtris, dans ta rage aveugle, avec la torche de fer.

Un silence.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Malheureux ! triompherons-nous ? Chaque fois que la strige secoue l'ardent flambeau de la Haine, l'aile s'empourpre hideusement, laisssant couler le sang à larges flots, par chacune de ses plumes. Vois, la terre en est baignée ; les pentes, les rochers, les ravins, toute la montagne en ruisselle.

LA TROISIÈME ERINNYS

C'est la libation qui lui plaît, la rosée dont elle a soif. Ne siégeais-tu pas dans l'Olympe, réponds, toi, dieu traître, dieu menteur, lorsque Gaia, pour la première fois, monta, supliante, vers Zeus — « Secours-« moi, pitié ! fauche les êtres qui pullulent sur mon « sein ; dévorants, innombrables, ils m'épuisent, ils « infectent mon libre éther, mon feu vivant, l'eau de « mes fleuves, la neige de mes glaciers »... Et toi, pitoyable déjà pour la race fourmillante, tu plaidais leur cause contre Zeus... O niais, imbécile pleureur ! Stupide, qui, étant un dieu, as voulu te faire un homme ! Va, détourne à présent tes frères de mes tumultes san-

glants! Enyo n'en est pas moins leur reine. M'entends-tu, dieu blessé, dieu chétif, dieu veule, flatteur des dieux humains! C'est toi, c'est toi, mon cœur le sait, qui suscites leur démence. En effet, jusques à ce jour, couronnant de fleurs l'épée sévère, ils m'honoraient avec le meurtre, la flamme, le carnage, l'effroi. Héros, ils me vouaient leur âme. Et, en retour, je les rendais forts, joyeux, féroces, magnanimes. Mais toi, pâle captif de Zeus, proie exsangue du vautour, rassemblant autour de ta montagne le troupeau des femmes et des esclaves, tu enivres leur lâcheté par tes promesses fatidiques de bonheur, d'amour, de paix sans fin... Iò! Iò! carnage! carnage! O fureur! que l'épée siffle au vent! que la lance éclatante flamboie! Guerre! guerre! Enyo! Enyo! Du sang! du sang! du sang! du sang! L'Amour saigne sous la Haine...

Elle disparaît dans les ténèbres.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Regarde, aucun répit, nulle trêve... Ainsi qu'une nuée succède à une nuée dans le ciel, un nouveau spectre flotte vers nous.

PROMÉTHÉE

Que me veux-tu, sombre Erichto? Cette fois encore, espères tu, larve plus noire que la nuit, plus sinistre que l'Erèbe, établir en ces lieux, ton empire? Certes, je ne le nie point. Pendant les siècles ténébreux, et tandis que les hommes et les bêtes fuyaient loin de Prométhée, tu m'as été, ô reine des douleurs, accroupie contre mes pieds sanglants, une compagne aussi fidèle que les clous qui perçaient ma chair et le roc

où je pendais. Mais, c'est assez ! Hèraklès a brisé le pacte affreux qui nous lie. Je ne suis plus l'humble vaincu, le patient du vautour et de Zeus, mais bien, le maître du monde.

LA QUATRIÈME ERINNYS

Hélas ! Comment te croire, ô dieu ? En effet, j'entends, j'entends déjà, ce que les vivants ne peuvent entendre, l'ordre inflexible du destin, l'arrêt que Démogorgon prononce.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

La terre s'entrouvre sans un bruit, en vomissant dans les ténèbres, de vastes tourbillons de vapeurs. Regarde ! Colossale, voilée, ayant l'air de planer sur des gouffres avec son geste solennel, l'Erinnys tourne autour de l'enclume.

PROMÉTHÉE

Méprises-tu ce que j'ai dit ? Crois-tu donc que je te laisserai chuchoter plus longtemps à l'abîme tes hideux secrets de mort ? Certes, je respectais en toi, si dure que tu m'aies été, mon supplice et mes propres tourments. Mais ton cœur orgueilleux se prévaut de ma bonté trop patiente. Fuis, va-t'en, retourne aux bords funèbres !

Il agite le flambeau, violemment.

Ne vois-tu pas resplendir dans ma main la Joie, la grande flamme-esprit, l'énergie ineffable du monde, la force vivante qui l'entraîne et le soutient dans l'azur ?... Regarde ! A son souffle embrasé, l'aile, lavée du sang qui la souillait, se dresse, étincelante, et palpite. Un rire plus ardent que le feu s'allume, d'étoile en étoile, et fait scintiller tout le ciel de longs jets de lumière et de foudre. O merveille ! Ainsi que les pau-

pières se ferment ou s'ouvrent en même temps, à la pensée qui les meut, l'univers et l'homme se répondent. Votre émoi s'élance, ô mes fils, jusqu'aux profondeurs des astres ; mon cœur s'accorde au rythme auguste de l'énorme péan des soleils.

LA QUATRIÈME ERINNYS

Hélas! hélas! je n'entends rien qu'un lugubre et sourd gémissement, s'échappant de l'air et de la terre. Ce qui te semble un chant de joie, c'est le cri des douleurs, Prométhée.

Elle secoue sa torche.

PROMÉTHÉE

O deuil! l'Ouranos s'obscurcit; tout vibrant de pleurs et de soupirs, un nuage effrayant m'environne.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

L'ouragan noir couvre la nef de feux errants, de spectres pâles, de hideuses faces voltigeantes. Tu triomphes, exécrable Erichto. Aussi longtemps que les étoiles brilleront aux coupoles du ciel, tu habiteras dans nos cœurs, ô terrible et lugubre Présence, fantôme pestiféré!

LA QUATRIÈME ERINNYS

Spectres d'un jour, ombres éphémères, race inquiète et toujours bruissante comme les feuilles des bois, osez-vous bien élever votre plainte devant l'éternelle Douleur! Que souffrez-vous au prix de mes tortures? Que sont vos sanglots d'un instant, comparés aux pleurs intarissables qui s'échappent de mes yeux? Certes, je ne l'ignore point, vous m'avez en horreur, fils ingrats; mon approche vous épouvante, ainsi que le cri du lion disperse les brebis et les bœufs. Insensés! quelle argile inerte, quelle boue du Léthé seriez-vous,

si la vie, en roulant dans vos veines, n'y charriait la douleur ? L'éphémère ne tend à être un dieu que par la lutte et la souffrance. Comme une lampe à votre front, c'est moi, c'est l'Erinnys qui vous guide, à travers le sombre labyrinthe où le sort vous a jetés. Rentre en ton cœur, fils de Gaia. Tes palais, tes dômes, tes portiques, tous les arts, toutes les inventions qui prolongent, en rayons merveilleux, tes pensers si brefs, tes mains obscures, ont germé au souffle d'Erichto. Que répètes-tu sur ta lyre ? Les rumeurs, les râles gémissants que je mets au fond des cavernes, dans les forêts, dans la houle des mers. O vivants, sitôt que vous tombez, appelés au jour par Adrastée, d'entre les genoux d'une femme, vous portez mon signe fatidique. Nourrice amère et maternelle, je vous recueille en mon sein, et, par moi, vous avez grandi vite, jusqu'à étonner les dieux.

Elle se fond dans la nuit. La cinquième Erinnys s'avance.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Avec d'horribles enjambées, une autre larve se rue vers nous... O terreur ! le rocher frémit. Vois, un python, un serpent écailleux pend, enroulé au noir flambeau, et, dardant sa langue çà et là, balançant ses crêtes hérissées, il pousse de violents sifflements au dessus de l'enclume qui tremble.

Tumulte. Cris des captives.

PROMÉTHÉE

A l'œuvre, vite, à l'œuvre, kabires ! Et vous, ô femmes, ne craignez rien... Mon espoir demeure iné-

branlé; mes défaites ceignent mon cœur d'une nouvelle patience...

Il agite sa torche.

En effet, malgré les assauts que nous livrent les noires Sœurs du mal, pas une plume n'est tombée de la grande aile ouranienne. Souillée, ternie pour un instant, on la voit, d'un seul jet merveilleux, refleurir plus belle, sous la flamme.

LA CINQUIÈME ERINNYS

Veux-tu donc que le monde périsse?... Insensé! Aveugle dans ton cœur!... Redescends, redescends, aile impie...

Elle secoue son flambeau. Pause.

PROMÉTHÉE

Cette fois, tu es vaincue, Atè... Voyez tous, déjà l'aile flamboie; une vaste palpitation émeut les bois et les plaines. Entendez-vous, entendez-vous? Dans les profondeurs de la nuit, les titans se remuent sous l'Erèbe, et le craquement de leurs os qui roule en puissants éclats à travers les schistes, les graviers, et le lit rocheux des fleuves, déchire au loin, de toutes parts, la massive écorce de la terre. O spectacle! O joie! Forces de vie!... Un immense et merveilleux effort soulève le monde tout entier. C'est ton œuvre, ô flamme, ô Désir, cinquième esprit du flambeau. De même qu'un aède chanteur tend les cordes de sa cithare, de même, tout s'ébranle à ta voix. Atomes, larves, hydres, esprits, flottent et montent, immortellement, dans ta vibration énorme, et inquiets, luttant contre leur chaîne, abhorrant la nuit et le Hadès, se haussent jusqu'à toi.

Symphonie. La musique a repris sous la terre et dans les airs.

LA CINQUIÈME ERINNYS

Quoi ! La torche est-elle impuissante ?... Alors, roule tes nœuds, fils d'Atè. Au Désir s'oppose la Borne...

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Son parler dur et saccadé résonne comme un clairon de fer, à travers les roches de basalte... Hélas sur moi ! l'aile retombe. Elle se tord, elle lutte, assaillie par le serpent qui la mord.

PROMÉTHÉE

Les anneaux inextricables ondulent ; les mille crêtes du python sifflent, au milieu des plumes étincelantes qui volent, de toutes parts... Quoi ! seras-tu vaincu, Désir ? Toi, qui donnes à toute âme des ailes, toi, qui tires l'une de l'autre, par une ascension sacrée, les formes sans nombre de la vie, ne vas-tu pas toi-même t'envoler ?

LA CINQUIÈME ERINNYS

Je le vois, tu ne comprends point. Te voilà encore tel que l'enfant qui, en riant avec candeur, tend les mains vers le sphinx furieux, au moment où le monstre l'enlève ? Si ton vœu pouvait s'accomplir, si le gouffre éternel dévorait l'immuable borne d'airain sur laquelle Hestia, de son doigt, trace l'image des êtres, l'univers, sache-le, fils du jour, s'évanouirait comme un songe. Plus d'astres, plus d'orbe de Gaia. Un chaos de flammes hurlantes, lâchées à travers le ciel, poursuivrait Némésis sur sa roue, et, mêlant la terre avec l'Erèbe, engloutirait les jours, les nuits, les saisons et les normes elles-mêmes. C'est pour garder d'un tel péril et l'Olympien et les hommes, que je veille, infatigablement, éloignant de mes yeux le sommeil. Armée du fer où luit gravé le signe qui tranche et qui

divise, le nombre mystérieux, recueillant au profond de mon sein, le serpent, la bête orbiculaire, j'emprisonne, en leur rigide écorce, toutes les choses qui sont. C'est par moi que Pan revêt sa forme. Comme un vase que l'ouvrier taille, selon qu'il lui plaît, dans le bois grossier ou dans le marbre, de même, chaque chose, titan, reçoit de moi son dur contour, et l'empreinte qui la scelle. Que serait l'univers, sans Atè ? Quand ta bouche, pour me répondre, aura balbutié ces grands mots, obscurs aux Ouraniens eux-mêmes: éternité, omniprésence, immensité, tu n'auras rien fait que nommer l'immobile et stérile néant. C'est moi qui, en posant la borne dans l'Unité infinie, y fais jaillir ce que les hommes appellent temps, multitude, progrès, le fracas du flot de la vie, les vagues intarissables de l'être. Mais, c'est assez, à quoi bon frapper l'air de paroles inutiles ? Regarde, la lutte est terminée. Le serpent, de nouveau, s'enroule à mon flambeau ténébreux.

Courte pause. Une nouvelle Erinnys s'élance, au milieu d'un tourbillon.

LA SIXIÈME ERINNYS

Où suis-je ? Dans quel abîme ?... Suis-je ici ? ou là, ou nulle part ?... Chancelante, étendant les bras, ivre de l'horreur du jour, je me sens aspirée par la nuit, au fond du vide sans bornes... Arrête ! arrête ! ha ! ha ! malheur !

Elle s'engouffre dans les ténèbres.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O terreur ! tout a disparu. Telle que la noire nuée

d'où pleut la grêle et le soufre, la grande forme a traversé le ciel, en y jetant, avec sa torche, d'opaques tourbillons de vapeurs. Quels cris sauvages elle poussait ! Comme elle répandait de sa bouche, pareille à l'Erèbe obscur, un souffle sépulcral sur la terre !... Mais quoi, quelle torpeur m'envahit?... Je... je... ma langue s'endort.

PROMÉTHÉE

Ne craignez point. C'est l'effet passager du brouillard qu'a versé sur vous Mélinoè, la bête abominable, sans ailes, sans visage, sans yeux, plus informe que la nuit, l'Erinnys de l'Ignorance. Larve que Zeus nous envoie, n'écoutant rien, ne sachant rien, pas même le nom dont on la nomme, hagarde, seule dans sa stupeur, ainsi qu'une lampe qui brûle dans une crypte fermée, elle a revomi au hasard, avant d'être engloutie par Aidès, les ténèbres infectes qui la gorgent. Mais c'est à moi qu'il appartient de rendre la lumière à Gaia. Va, toi, descends sur l'aile, ô Sagesse, sixième esprit du flambeau...

Une couronne de clarté mystérieuse apparaît et flotte dans l'éther.

N'es-tu pas la raison, ô flamme? N'enveloppes-tu pas l'univers ? Les corps trouvent dans l'Ouranos le lieu vaste où ils se meuvent ; de même, c'est en toi, ô Sagesse, que pensent tous les esprits. Comme brûle le naphte jaune sur une coupe emplie d'eau, ou, comme se répand sur Gaia la lumière immense de la foudre, ainsi, tu t'allumes au-dessus de l'âme individuelle. Aveugles et murés dans leur chair, c'est à ta clarté que les hommes conçoivent la loi, l'ordre divin, l'harmonie eurythmique du monde. Que dis-je ? tu fais l'unité de la nature et de l'être. Par toi, l'esprit s'é-

lance au ciel, et, plus haut que ses orbes changeants, par delà les voiles et les symboles, il plane sur le calme Infini, y suscitant un sens profond, une consonance unanime, comme vibre un grand disque d'airain qu'une pierre heurte à son centre.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O misère ! tout s'obscurcit déjà ; l'aile ardente s'enténèbre. Çà et là, brillant puis s'éteignant, palpitent encore, par bouffées, sur les plumes flamboyantes, de vagues yeux de lumière effrayants, tels que ceux qu'on voit en rêve.

PROMÉTHÉE

Ah ! l'enfer a tout englouti, la hideuse obscurité triomphe.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

C'est la solitude éternelle qui se referme sur nous. O cachots ! noirceur ! aveuglement ! Paupières toujours closes de l'homme ! Mais qui pourrait jamais, si ce n'est Zeus, s'évadant de l'affreuse ignorance, voir en face le vrai jour ? L'esprit franchira-t-il son lieu ? L'épervier ailé volera-t-il par delà l'éther qui le supporte ?... Ah ! entends-tu ces cris aigus, ces éclats de tonnerre, stridents comme un roc qui se déchire ?

La septième Erinnys s'avance.

PROMÉTHÉE

Est-ce toi, épouvantable Eris ? Point de cris ! paix ! reconnais la torche des vieux combats ouraniens... Sans doute, pour la dernière fois, je l'agite au-dessus

de l'aile. Mais cette flamme, éclatante et suprême, rassemble comme en un faisceau, dans sa foudre irrésistible, toutes les flammes, ses sœurs.

Il secoue le flambeau. Une symphonie s'élève.

LA SEPTIÈME ERINNYS

O rage! ô rage! ô ténèbres! Mon oreille est déchirée... Aidôneus, Aidôneus, ô démon! Ha! ha! que Gaia périsse! Que les trois mondes confondus s'abîment et retournent au chaos!

Clameurs. Hurlements de tempête.

PROMÉTHÉE

Ne cesseras-tu pas tes cris, ces abois difformes, discordants! Arrête, arrête, ô furieuse... M'entends-tu? Dans la foudre qui tonne, tu te rues, la bouche grande ouverte, tantôt, funèbre comme le Styx, tantôt, pareille, ô spectre étincelant, à une statue de métal qu'embrasent des charbons allumés... Paix! obéis, allons, paix! silence!

Il secoue la tête, désespérément.

A ta voix, le rivage tremble. Les glaciers, à larges flots, se choquent, parmi un tumulte affreux; les fleuves s'engouffrent sous la terre. Assez! assez! Te crois-tu donc, noir serpent vomi par le chaos, au temps où tes longs cris troublaient seuls l'immense désert de l'Érèbe. Car, avant les dieux et leur lumière, c'est toi qui commandais sur la nuit, au milieu de l'Anarchie sans bornes, et de l'impur bouillonnement des éléments confondus... Tu frémis; tes clameurs redoublent. Je le vois, tu n'as pas oublié le jour où celui que tu hais, Ouranos, se levant tout à coup et, te chassant, de proche en proche, sous les explosions d'étoiles qui jaillissaient de son sein, éveilla dans l'éther qu'il peuplait,

mille harmonies triomphales. Ecoute, elles résonnent encore...

Musique.

C'est l'esprit, c'est la flamme divine, la splendeur sereine que les hommes appellent ordre, paix, harmonie. Allumée au centre du monde, comme un feu qui brûle sur l'autel, immuable, contrepesant les orbes et les éthers, l'un par l'autre, elle équilibre tous les cieux, et groupe en dyades et triades, selon la vibration mystique du Nombre immatériel, les figures éternelles des nuits.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Iô ! Iô ! voici que, de nouveau, l'empyrée s'ébranle et s'illumine. Pareils à des enfants qui rient, tous les esprits, dans les planètes et dans l'étoile du matin, font tourner, sous un fouet plus rapide, les grandes sphères embrasées. Une harmonie mystérieuse de sons purs, cristallins, solennels, s'exhale des pointes de leurs flammes qui brûlent, en se divisant, et va mourir, en accords indistincts, aux bords les plus lointains de l'abîme.

LA SEPTIÈME ERINNYS

Qui parle ici d'harmonie ? Ignores-tu ce qu'est le monde ?... Aveugle! dieu aveugle ! insensé !... Un combat atroce, monstrueux, de l'ombre qu'agite la Discorde... O chutes, écroulements, hasards, luttes, écume, chocs sans nombre ! Chaque chose existe et n'est pas, vit et meurt en même temps. Sache-le, tout s'échappe, tout fuit. Comme la neige se dissout dans l'océan ténébreux, l'insondable univers pleut au gouffre.

Elle secoue sa torche, avec fureur.

PROMÉTHÉE

Assez ! assez ! épargne-moi... Au travers de tes paroles hostiles, bien plus poignantes à mon esprit que le cri de la foudre et du vent, d'horribles hurlements s'exhalent... Ah ! hélas ! souffrance intolérable ! je me sens comme déchiré. Ma vie s'écoule... ah ! ah ! hélas ! mon cœur s'use dans mon sein, tel que le fer frotté sur la pierre... N'importe ! je ne suis pas vaincu, l'aile embrasée palpite encore. Les bûchers, de toutes parts, mugissent ; les soufflets jettent, en haletant, leur pourpre immense à travers les nues... Arrêtez, arrêtez, kabires... Forgeurs de fer, que faites-vous ? Quel émoi, tout à coup, vous saisit ?... En cadence ! marquez le rythme ! Certes, ces cris abominables, dissonants, affreux à l'enfer même, vous ont troublé la raison. Arrêtez, arrêtez, vous dis-je.

Il se dresse à demi.

O détresse ! ô deuil ! hélas sur nous ! Forcenés, roulant des yeux farouches, jetant une écume épaisse sur leur poitrine velue, ils fracassent avec leurs lourds marteaux, les arbres, l'enclume, les rochers... Malheur ! malheur ! l'aile est en pièces. Une bouffée soudaine de tempête, un vent noir et dévastateur, éparpille ses plumes enflammées...

Un silence.

LA SEPTIÈME ERINNYS

Connais la loi, fils d'Iapétos. C'est ainsi que tout naît et finit, sans parvenir jamais à l'être. Le temps, comme un enfant éternel, ne peut ni progresser, ni vieillir.

(Le ciel s'est éteint. Très longue pause.)

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Es-tu là ?... parle tout bas... silence ! Mon regard, tel que la colombe s'enfuyant à travers l'air obscur, et qui heurte aux roches et aux sapins sa poitrine épouvantée, rencontre partout la nuit.

Nouvelle pause.

PROMÉTHÉE

Que dirai-je ? quel cri pousser, hélas ! quelle lamentation funèbre ? Comme un homme, entouré d'ennemis, brandit sa pique, ici et là, je ne vois rien, autour de nous, quelque part que mon esprit se tourne, que dangers, piège, embûches de Zeus.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Est-ce la torche qui miroite avec cet œil trouble et sanglant, le long des boucliers polis ?... Paix ! paix ! la fumée se lève. Les chiennes de l'ombre ont disparu... Seule, devant le fils du jour, la puissante épée, rouge et tranquille, à demi oubliée par nos yeux dans l'éclat fulgurant du flambeau, brille sur tout un continent de glaciers, de collines de suie, de tertres mamelonnés, arides.

PROMÉTHÉE

Adrastée, Adrastée, hélas ! que me servent tes présents, ces choses du ciel qui, disais-tu, assuraient ma victoire éternelle ? Le cœur ? Toujours saignant, douloureux, suspendu comme une étoile amère, il infecte l'univers. La torche ? Obscure, épuisée, elle n'est plus, entre mes mains, qu'un sceptre stupide et dérisoire... O sarcasmes ! O rire du Hadès ! Moqueries des dieux dans leur Olympe ! C'est à la lueur de l'épée que mes yeux aperçoivent, hélas ! gravées sur la hampe d'or,

les sept paroles fatidiques, les sept noms divins et triomphants, qui devaient changer le monde. Certes, si bafoués qu'ils soient, je veux du moins, une fois encore, les lisant sur la torche sacrée, te les faire entendre, ô terre... INTELLIGENCE... VERBE... AMOUR...

Explosion de murmures dans l'ombre. Il s'arrête, puis, continue :

JOIE... DÉSIR... SAGESSE... HARMONIE... Ah ! ah ! qu'est-ce que ceci ? D'autres signes, rapides, fourmillant d'un feu noir, apparaissent, en éclairs, sur la torche. O stupeur ! voyez ! voyez ! Pareilles à des scorpions, à des vipères, à des rats, les paroles hideuses grouillent et rampent sur la belle hampe d'or... MATIÈRE... MORT... HAINE... DOULEUR... BORNE... IGNORANCE... DISCORDE... Est-ce là ta réponse, Adrastée ? Certes, les Erinnyes, déjà, m'avaient crié de leur bouche terrible, ce que tu chuchotes obscurément : chaque énergie, chaque vertu, chaque étoile du front de l'homme, a sa ténèbre qui l'engloutit. Ainsi, ô dérision de Zeus ! le monde est tel que les balances d'un marchand attentif à son gain. Il place les poids d'un côté, de l'autre, le byssus ou la laine, et les pèse et les équilibre, en suivant du regard le fléau. O douleur ! mon sang reste impuissant ; mes souffrances ont été inutiles. Hestia, Hestia, que me sert d'avoir ravi jadis la flamme ?... M'entends-tu ? Hestia, Hestia... Reine auguste et solitaire, Prométhée te rend le flambeau qu'il alluma jadis, furtivement, à ton trépied éternel.

La terre s'ouvre devant lui. Il y jette la torche. Le gouffre se referme.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Qu'as-tu fait ? hélas ! malheur ! malheur ! est-ce ainsi que tu nous abandonnes ? Certes, la vengeance de

Zeus, les fléaux, la mort, l'ardente foudre, vont s'appesantir sur nous.

PROMÉTHÉE

Qu'oses-tu dire, ô fils de l'éphémère ? Faut-il que, pour chasser ton doute, j'en jure par mon sang et mes plaies ? Tant que Prométhée siègera sur cette roche sublime, aussi longtemps, la lutte doit durer. Zeus a pu éteindre la torche. Mais l'épée reste encore au titan.

Il la saisit et la brandit avec violence.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O joie ! ô joie ! Iô ! Iô ! le glaive! Vois comme il se tord çà et là ! comme il siffle, en dardant vers le ciel une flamme impétueuse ! Les centaures se sont dressés ; Hèraklès, assis aux pieds du dieu, semble sortir de sa torpeur, et, relevant sa tête lasse, il regarde.

PROMÉTHÉE

Ne t'émeus pas, Amphitryonade. Une terre, un monde nouveau, ne peut être enfanté d'un seul coup. Pareil à la fourmi patiente que l'on détourne avec un brin de paille, et qui, sans jamais se lasser, reprend sa course le long du mur, ce n'est qu'après de longs travaux, mille efforts acharnés et stériles, que Prométhée, dieu des souffrants, régnera sur l'Olympe conquis. Mais, assez de vaines paroles...

Il lève la main. Profond silence.

Zeus, Zeus, tyran universel, entends-moi, car mon imprécation est l'éclair qui brille avant ta ruine. Tenant l'épée dans ma main, je m'établis sur ce rocher. Au nord, au sud, vers l'aurore, et aussi vers le triste couchant, j'investis et je ferme partout les bleus chemins de l'Olympe, comme un homme entoure de feux

le grand nid d'un vautour carnassier. Non que j'ignore ta puissance : tout l'abîme est nu devant tes yeux, et, du haut de tes crénaux d'or, l'immense royaume de la terre, avec ses peuples et ses cités, t'apparaît, comme un parc de brebis sur lequel tu mets ta griffe. Mais, si altier que soit ton ciel, ma ruse, ma longue obstination, ou ma force impérieuse, saura bien en conquérir les voies. Ecoute le vœu que je prononce : ma main ne quittera l'épée que lorsque tes palais triomphaux joncheront le gouffre de leurs ruines, et que les dieux, vaincus enfin, rejoignant les titans sous l'Erèbe, tomberont, précipités des cieux.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

La nue répond à ton défi par d'horribles grondements. Pontos bout, ainsi qu'une chaudière ; l'éclair dardé brûle et foudroie l'océan déraciné... Ha ! ha ! Quel messager divin se rue du haut des airs, comme un aigle ?

SCÈNE XI

LE MESSAGE D'HERMÈS

HERMÈS

Rassure-toi, fils d'Iapétos. Ce n'est plus la colère des dieux que l'éclair retentissant proclame, mais leur joie clémente et sacrée. Ton exil sur la terre a pris fin ;

le Père te rouvre l'Olympe. Ecoute! lui-même, il atteste la vérité de mes paroles.

Nouveaux coups de foudre.

Oubliant dans son cœur, ô titan, ta rébellion qui, si longtemps, a grondé à la face du ciel, comme un feu inextinguible, Zeus te rend ta place parmi nous.

PROMÉTHÉE

Est-ce toi qui sors, fils de Maïa, du grand jet de soufre étincelant qui te cachait à la terre? Mon cœur s'émeut à te revoir, ô roi des astres et de la nuit, toi, le premier des dieux qui vienne à moi, après des siècles sans nombre. Posé obliquement sur la nue, et comme prêt à t'envoler, ton visage éclatant resplendit; tes pieds ailés, tourbillonnants, crépitent, plus brillants que l'airain, quand il sort de la fournaise. Que me veux-tu? qui donc t'envoie? Messager de ton maître en péril, m'apportes-tu enfin le sceptre et le tonnerre de Zeus?

HERMÈS

A quoi bon le foudre meurtrier? Ce que je t'apporte, ô Puissant, ainsi qu'un suppliant dépose des rameaux verdoyants sur l'autel, c'est la paix, le bonheur, l'harmonie, l'alliance de la terre et du monde. Regarde! en frémissant vers toi, le lointain Olympe s'illumine de splendides nuées d'or. La grande porte incorruptible, étoilée, entourée de tourbillons de feu, qu'Adrastée avait close jadis, afin que ta grâce, ô titan, n'en pût sortir qu'au jour fixé, se rouvre, pour te donner passage.

PROMÉTHÉE

Aboliras-tu ce qui fut? Dis, retourneras-tu les siècles, ainsi qu'une servante retourne le vase de sable à col étroit? Mon bras est lourd encore des chaînes.

A mon flanc saignant, je sens toujours la blessure du vautour.

HERMÈS

L'ambroisie, là-haut, la guérira. Quitte ce pic et ces glaciers, remonte sur ton trône sublime. Aucun dieu, car, assurément, il est temps que tu l'apprennes enfin, aucun dieu, ni Zeus, ni pas un autre, ne fut jamais ton ennemi.

PROMÉTHÉE

Quelle ruse ourdis-tu contre moi, noir gardien de la crypte du soir où s'engouffre la lumière ? Certes, je le vois clairement, ô fourbe, tu n'as pas oublié l'art insidieux des promesses, des feintes, des mensonges subtils... Zeus ne m'était pas ennemi ! Entendez-vous, ô flots, glaciers, ravins, ténèbres qui m'environniez, roche affreuse où je pendais ? Mais soit ! Si telle est l'amitié, si les clous, les cordes, les crampons en sont les marques certaines, en ce cas, je consens, de grand cœur, à me montrer l'ami de Zeus. Donc, qu'il tende les mains aux entraves ! Qu'Hèphaistos, saisissant le marteau... Mais, que servent ces paroles frivoles ? L'Olympe refuse deux maîtres ; la tyrannie de la terre et du ciel ne peut pas se partager.

HERMÈS

O cœur de fer ! hélas ! hélas ! O dieu né pour la ruine du monde ! Rien ne pourra-t-il t'émouvoir ? Ne dépouilleras-tu jamais cet orgueil amer et implacable ? Ombrageux, le sourcil froncé, le regard furtif et méfiant, tu souffles vers moi ta colère, pareil au taureau qui mugit, en frappant la terre de son pied.

PROMÉTHÉE

Je te le dis, reprends ton vol, remonte en haut, vers

le Maître. Lorsque se réconcilieront le feu et l'eau, l'arbre et les vents, Thanatos et la race des hommes, Prométhée et Zeus seront amis.

HERMÈS

Es-tu si sûr de la victoire ? Songes-y pourtant, dieu oublieux. L'épée en qui tu as foi, l'épée, que ton bras a lancée pour forcer les portes de l'Olympe, ravageant, consumant ton empire, n'est point montée jusqu'à Zeus.

PROMÉTHÉE

C'est ma faute, ô meneur des morts. Ma main droite avait lancé le glaive, mon cœur timide le retenait. Indécis, voulant, ne voulant pas, oscillant dans mon âme orageuse, comme le flot de la mer, je respectais encore, sans le savoir, ce qu'il faut que je déteste. Maintenant, le frein est ôté à ma volonté farouche. Zeus peut mugir, dardant l'éclair. La flamme que je tiens à mon poing va faire taire son foudre. Regarde ! Rien qu'à la brandir, l'Ouranos pleut des rosées sanglantes...

Explosions redoublées.

Une rouge étoile de feu s'élance de sa pointe irritée, et, sur le seuil du Porche d'or, au milieu du fracas de l'éther, elle éclate, avec d'affreux tournoiements.

HERMÈS

T'obstineras-tu dans ta haine ? Sans doute, le pouvoir de l'épée est terrible, ô Iapétionide, et plus encore que tu ne crois. Mais quelle cité, quel Olympe pourras-tu bâtir sur son tranchant ?

PROMÉTHÉE

A quoi bon m'implorer, dieu des ombres ? Ignores-tu que le fils de Gaia est né au même instant que Ty-

phœus, et la flamme de la foudre? L'inflexible Adrastée m'aiguillonne. Pareil au feu dévorateur, mon destin est de tout consumer, pour qu'un nouveau ciel se déploie, au-dessus de la nouvelle terre.

HERMÈS

O Tartare! ô gouffre! ô nuit sans bornes! Précipice où vont crouler les dieux!... Hélas! C'est parce qu'il connaissait ton âme inapaisable, effrénée, et pour essayer de garantir l'univers des vivants de sa ruine, que le Père, pendant des siècles, t'avait enchaîné à ce roc... Aie pitié! allons! laisse-toi vaincre! obéis au conseil d'un ami!... Réconcilié avec Zeus, par là tu sauves, ô fils du jour, et l'Olympe, et la terre, et toi-même.

PROMÉTHÉE

Plus de prière, il est trop tard. Le parvis Ouranien se referme. Une bouffée impétueuse s'en échappe, en mugissant, et emplit d'un épais brouillard, mêlé d'étoiles éclatantes et funèbres, tout l'abîme de la nuit. Certes, si je comprends ces signes, l'Olympien défié se courrouce, et il m'appelle au combat. Ta mission de héraut est finie, ô morne dieu du crépuscule. Obéis à Zeus, reprends la route par laquelle tu es venu. Déjà, tes serpents réveillés sifflent vers moi, en haussant leur crête; les feux bleus de la foudre apparaissent au milieu des plumes de tes pieds.

HERMÈS

Va, triomphe contre toi-même! Insensé! si tu détrônais Zeus, si tes efforts aveugles jetaient bas ce dieu puissant qui soutient tout, cette haute colonne du monde, c'est sur toi, je te le dis encore, que sa ruine immense s'abattrait. Mais, toute flèche, heureusement, n'arrive pas au but qu'on lui assigne. Le Père écartera

d'un souffle ta violence et tes ruses impies. Sur la voie qui mène à l'Olympe, en avant de la porte étoilée, il va susciter contre toi cet otage mystérieux, qu'il garde dans ses belles demeures. Tu te crois libre, ô fils du jour. Sache-le, tu n'es pas moins captif qu'à l'instant où Argès et Brontès te chargeaient de chaînes et d'entraves...

Il s'envole. Ténèbres profondes.

SCÈNE XII

PROMÉTHEE ENCHAINE

PROMÉTHÉE

L'effet suit, promptement, la menace. Comme un souffle sur ma chair, je sens une approche indicible qui grandit et vient à moi.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

De longs rayons glissent des nues, remuant soudain, étrangement, les ombres vertes des flots... Silence ! Du profond de la nuit, je vois s'élever une forme, vague, merveilleuse, spectrale, au milieu d'un halo de clarté.

PROMÉTHÉE

C'est le démon mystérieux, l'otage gardé dans l'Ouranos, et que Zeus ennemi nous envoie. De même que la mer, tout à coup, s'assombrit et reste immobile sous

le nuage qui monte dans l'éther, mon cœur hésite, suspendu.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Tout mon sang se glace d'épouvante. Déjà, mais non clairement, mes yeux commencent à distinguer l'être silencieux qui s'avance... O prodige ! Ah ! ah ! hélas sur nous ! C'est toi, fils d'Iapétos, c'est toi-même. Mais, des chaînes entravent tes mains et tiennent tous tes membres captifs.

PROMÉTHÉE

Vas-tu craindre ce qui n'est point ? Zeus a fait un spectre de vapeur, et, fascinant vos yeux mortels, enchaînant une apparence vaine, il se venge, ainsi qu'un enfant, des maux qu'il ne peut plus m'infliger.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O stupeur ! ô merveille sans nom ! Tranquille et le torse nu, le flanc ouvert, tout rayonnant, planant parmi l'azur, comme un aigle, il s'avance avec lenteur, porté par la nuée des bords du monde, tandis que, sous lui, Sélénè découvre mille précipices, mille rocs immobiles et neigeux.

PROMÉTHÉE

D'où vient cet émoi qui t'emplit ? As-tu peur d'une fumée, d'une ombre ? Mon image, ô héros de la nef, s'armera-t-elle contre moi ? Me fera-t-elle reculer au moyen de ma propre épouvante ?

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Que dire ? que répondre ? ah ! hélas ! O Hékatè porte-flambeau, quelle vision tu nous offres ! Les Olympiens sont-ils vainqueurs ? N'avons-nous délivré qu'un fantôme, tandis que la ruse de Zeus, en volant aux hommes le titan, l'enfermait dans les cachots du ciel ?

PROMÉTHÉE

L'épée ardente tranchera tes soupçons et ton doute insensés... Assez de cris, ne gémis plus. Moi, car c'est à mon bras d'agir, je vais mettre en fuite, d'un seul coup, et faire s'évanouir dans l'air, le fantôme qui te trouble.

Il se dresse, en agitant l'épée

SCÈNE XIII

L'ÉPÉE OU LA ROUE ?

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE
(d'une voix cadencée, monotone.)

Arrête ! pourquoi brandir le glaive ? Ne reconnais-tu pas le seuil que gardent les sphinx ailés ? M'entends-tu, allons ! paix ! paix ! te dis-je. Dans la région des cieux heureux où tu es parvenu maintenant, sur les confins, si longtemps interdits, de la lumière et des ténèbres, ce n'est plus la force qui prévaut.

(Le fantôme s'arrête.)

PROMÉTHÉE

Qui es-tu donc, toi qui usurpes la forme qui m'appartient ? Sans nul doute, bien que Zeus soit subtil, ses prestiges et ses fraudes magiques ne pourraient abuser mon regard, si, sous la nue qui te recouvre, un pouvoir vivant n'était caché.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Qui serais-je, sinon toi-même ? Ne te fies-tu plus à tes yeux ? Ton esprit se croit-il fasciné par l'erreur et le vertige ? Va, connais en moi, malgré toi, ton être, ta véritable forme. Comme un homme, lorsqu'il se penche au-dessus d'un grand bouclier d'airain, y voit briller son image, c'est ainsi, apprends-le, fils du jour, qu'il existe deux mondes différents. L'un, ce noir Hadès où tu vis, tourbillon de larves et de vapeurs, générations des Dents-semées qui, prenant la forme humaine, se dressent, tout à coup, du sillon, font leur fracas d'un jour, puis retombent ; l'autre, qui pose dans l'éther, sur la mer de cristal immuable de la pensée et de l'éternité. Là siègent, ô roi des Pandorides, les vivantes réalités dont vous n'êtes que les ombres. Chacun de vous, hommes, démons, érinnyes, victoires aux ailes d'aigle, nymphes, bêtes, tritons des mers, géants monstrueux, se tordant parmi les puits de l'Erèbe, a son double qui trône ici, mais, captif et chargé d'entraves, au sommet du haut ciel lumineux.

Il lève les bras. Ses fers résonnent.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Est-ce toi qui m'assailles, Adrastée ? Ha ! ha ! fracas intolérable ! Du milieu du tourbillon strident, je sens comme de lourdes chaînes qui s'abattent sur mon cœur.

PROMÉTHÉE

Espères-tu me décevoir ? Entravé, les mains chargées de liens, comment serais-tu ma vraie forme ! Le héros issu de la pluie d'or, le descendant de Danaè l'argienne, ne m'a-t-il pas délivré ?

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Certes, il t'a racheté, titan, de la servitude de Zeus,

mais non de celle du destin. En effet, si les fers sont rompus qui liaient tes membres au dur rocher, ton vouloir demeure captif, comme celui des autres créatures, sous le rets universel.

PROMÉTHÉE

Que dis-tu ? Ne suis-je pas mon maître ? Ne sens-je pas ma volonté, souveraine et libre, dans mon sein ?

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Telle est l'illusion d'Adrastée. Aveuglés par un enchantement, les esclaves éternels de la roue ignorent qu'ils sont esclaves. Ecoute, ô frère de moi-même : sache enfin la parole scellée, le mystère qui, s'il venait au jour, glacerait d'effroi tous les humains. Ni les dieux, ni Gaia ne sont libres ; tout ce qu'enferme l'Ouranos subit le branle affreux de la Roue. Partout présente au même instant, muette, omnipotente, fatale, l'univers entier lui appartient, comme la vendange, en monceaux, gît sous celui qui la foule. Quel être lui échapperait ? Fermeras-tu, l'une après l'autre, afin d'arrêter sa course, les barrières et les portes du ciel ? C'est par la crainte de la roue que l'eau coule, que le vent souffle, que la terre bourgeonne et fleurit, que Hèlios court, sans repos, à travers les hauteurs de l'éther, sous sa crinière éclatante. Le temps, pareil au grand dragon, s'enroule tout autour de la roue, et nul œil ne distingue plus cet orbe tournant avec fureur, du démon terrible qu'elle emporte.

PROMÉTHÉE

Que vois-tu dans ma droite ? regarde ! La flamme à laquelle Adrastée est contrainte d'obéir. Si le ciel roule par la roue, si l'inéluctable destin est debout

sur la roue qu'il gouverne, l'épée, en brisant celle-ci, délivrera l'univers.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

A-t-elle pu rompre mes chaînes ? Comme une femme se repaît du fracas des tympanons mystiques, tu t'abuses à ta propre parole. Je te le dis encore, titan, au parvis de l'éther abyssal, la force n'a plus de pouvoir.

PROMÉTHÉE

A qui donc le gouffre est-il soumis ? Quel charme, quelle incantation, fera tomber le rempart de ténèbres qui défend l'entrée du ciel ?

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

La Sagesse, ô forme de moi-même. Rappelle-toi comment Kottos, alors qu'il voulut délivrer ses frères, les géants aux cent bras, pénétra jusqu'au séjour des mânes. A travers le brouillard muet, dans la gorge immense du Ténare, toute hérissée de rocs neigeux, de grêle, de blancs amas de givre, il vit par terre, devant lui, une tête monstrueuse qui, rampant comme une hydre blessée, semblait lui barrer la route. Alors, s'engagea le combat, non plus des dards et des massues, mais des paroles profondes. Et, chaque fois que le monstre sans corps, la tête stygienne aux trois yeux, proposait sa noire énigme, l'Erèbe tremblait tout entier, les glaces, en s'entre-choquant, mugissaient comme la voix de Zeus, l'enfer vomissait des flammes. C'est ainsi que j'éprouverai et ta science et ta sagesse. Les mots de la torche ont péri, effacés sous le doigt des sept Sœurs ; le monde a perdu ses rites. Pour y rétablir l'harmonie, pour savoir qui en sera le maître, de l'homme ou du destin, ô titan, il

faut proclamer, de nouveau, les grandes vérités éternelles de la terre, de l'enfer et du ciel.

PROMÉTHÉE

Qu'il en soit donc ainsi, fantôme. Mais, dans le suprême débat qu'Adrastée établit entre nous, à quel juge sera remis le jugement de la cause ?

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Certes, à un juge incorruptible. Nul ne peut le récuser, car c'est l'épée, le glaive en feu, qui portera la sentence. Si tu triomphes, ô titan rédempteur, si ta sagesse éclaire enfin mes questions obscures et profondes, de même que, parmi les monts, de cime en cime, on voit voler un aigle qui crie sa joie, la flamme de l'épée grandira, témoignant ainsi de ta victoire. Aussitôt, mes chaînes tomberont ; pareils à un sombre nuage, tous les Pouvoirs géants du ciel, les dieux, mâles et femelles, seront précipités, pêle-mêle, aux cavernes du Hadès ; l'univers se revêtira de la puissance de ton verbe, comme d'un soleil nouveau, et, libre, tu règneras enfin, d'un sceptre omniprésent, sur les hommes. Telle est la loi de ce combat. Victorieux, tu romps mes fers, en délivrant tous les êtres. Vaincu, la terre est reclouée, pour jamais, à sa fatale croix.

PROMÉTHÉE

Me voici prêt à te répondre : interroge, ô frère du Hadès. Certes, si subtiles que soient les énigmes soufflées par Zeus à ta pensée captieuse, Prométhée en dénouera les nœuds.

(Il place l'épée sur la nue, en face de lui. Profond silence.)

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Je t'interroge sur l'épée. En effet, puisqu'elle sort de toi, puisqu'elle a jailli avec ton sang, la réponse t'est facile. Tu me comprends, fils d'Iapétos. Comme la feuillée agitée décèle l'oiseau qui s'y blottit, de même, tu sais quelle est la force, l'énergie obscure, inconcevable, que je voile avec ce nom. Par elle, l'harmonie du monde est, sans cesse, interrompue ; les prévisions de Zeus échouent, telle qu'un rayon qui se brise. Sur cette chose de prodige, d'où émane un prodige éternel, éclaire-moi, vainqueur des dieux.

PROMÉTHÉE

L'ironie siffle dans ta voix, mais qu'importe à ma sûre espérance ! N'ai-je pas pour juge éclatant, l'épée, dressée sur la nue ? Tu me demandes ce qu'elle est : je te répondrai sans peine. Clarté vivante hors de nous, elle est, dans l'âme des humains, la liberté, la force inexprimable, qui, se mouvant d'elle-même, anime tout l'univers.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

La torche, elle aussi, à t'en croire, était l'esprit au branle flamboyant qui équilibre le monde. Mais, sous le souffle des sept Sœurs, sa magie s'est dissipée.

PROMÉTHÉE

Les signes de la torche divine s'y trouvaient gravés par le dehors, sur la hampe extérieure. Mais, l'épée sortie de mon flanc, du cœur le plus profond de mon cœur, échappe au pouvoir de Zeus.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE
(Il montre ses mains enchaînées.)

Oserais-tu bien en jurer ? Tu te crois libre, ô patient

du vautour, par orgueil, par aveuglement, de même que la nef Argo, ignorant le gouvernail furtif et le vent qui souffle dans sa voile, croit qu'elle se dirige elle-même. Sors de ton rêve, Prométhée ; scrute enfin ta destinée obscure. La liberté, pour qui s'y penche, est un gouffre encore plus ténébreux que le Tartare ou la Nuit. Je te le dis : comme un nageur, au milieu de la plaine de l'onde, est porté par la ride invisible se propageant sous les eaux, ainsi, tout mouvement des choses, si faible, si minime soit-il, a son reflux jusqu'à toi. Va, cesse enfin, vainqueur des dieux, de redire d'une bouche sonore, ce que tu ne comprends point. L'épée est soumise à la roue ; la sévère fille de l'abîme, Némésis, étend également, et sur l'Olympe, et sur les hommes, les chaînes de la nécessité. Peux-tu exister hors des êtres ? Es-tu seul ? Ne joues-tu point ton rôle dans le chœur universel ? Dès lors, qui te délivrera ? Quel fer coupera des entraves qui s'emmaillent à l'infini ? Tout ce qui dépend de Kronos, dans le vaste empire d'Ouranos, est lié sous un joug inflexible. La cause y met au jour l'effet, les actions s'y appellent et s'y suivent, comme un flot pousse un autre flot, dans un fleuve intarissable.

PROMÉTHÉE

Penses-tu m'avoir convaincu ? Alors, entends ma réponse. Je me sens libre, ô titan du Hadès, de même que je me sens vivant.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Mais c'est l'esprit, non le vouloir, qui engendre tous tes actes. Nul ne veut qu'après avoir pensé, ainsi qu'un homme se recule, élevant dans sa main un flambeau, pour mieux voir l'ami qu'il étreint.

PROMÉTHÉE

Tout vouloir est indivisible. La liberté jaillit en nous, d'un seul jet, comme l'éclair.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Chaque acte de ta volonté ne s'enchaîne-t-il pas, cependant, ainsi que par un nœud d'airain, au désir qui le précède? De même qu'un bras coupé du corps ne saurait se rejoindre à son os, c'est ainsi que la liberté nous demeure inconcevable, ô roi, elle qui, à chaque moment, isolant la cause de l'effet, séparerait l'homme, quand il agit, de sa propre intelligence.

PROMÉTHÉE

Arrête! Que m'importe, après tout, tes raisonnements subtils? Ta langue, parce que tu l'agites, prévaudra-t-elle sur l'univers? Changeras-tu l'ordre éternel, ô spectre, selon la vibration de tes phrases spécieuses? Cette liberté que tu nies, est partout, comme l'air qu'on respire. C'est elle que chantent les aèdes, en s'aidant du plectre étincelant, elle qu'enseignent aux enfants les nourrices vénérables, elle que portent les guerriers à la pointe de leur lance, elle qu'attestent, chaque jour, quand il jugent les désaccords, les vieillards semblables aux Immortels, assis hors de la porte des villes. Sans elle, ni piété, ni vertus, ni crimes, ni justice, ni vices... Mais que sert de parler plus longtemps?

Il se lève et saisit l'épée.

N'ai-je pas l'épée dans ma main? Ne la vois-je pas ondoyer et se tordre sous mon souffle? J'en explique mal, prétends-tu, la puissance et l'essence divine. Soit! ma bouche te le redit. Je me sens libre, ô titan dispu-

teur, par le fait d'un mystère indicible, de même que je me sens vivant.

Il repose l'épée sur la nue.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Point de mystère dans la roue. C'est aux yeux de tous que Némésis accomplit sa course infatigable, et, ruée à travers l'Ouranos, donne le branle à l'univers.

PROMÉTHÉE

Adrastée n'est rien qu'un fantôme. Suscitée, à l'aurore des jours, pour débrouiller le chaos, le libre Amour, l'ayant créée, l'a laissée, ainsi que sa servante, au centre du monde et de ses lois.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Qu'as-tu dit ? L'effet sera-t-il tout au rebours de la cause ? L'eau produira-t-elle le feu ? La liberté aura-t-elle pour fille, la dure nécessité ? Non, non ! Force unique, sans bornes, la roue puissante encercle tout, et l'enfer, et la terre, et le ciel.

PROMÉTHÉE

Vais-je donc me nier moi-même ? Quel vivant, si infime qu'il soit, ne se sent exister, ô fantôme, dans son souffle ou son esprit ? Et pourtant, si, comme tu l'annonces, la roue de fer encercle tout, Pan devient l'univers à lui seul, l'Ouranos ne forme plus qu'un être. Ecoute, ô larve stygienne, car il est juste, assurément, que je réponde à mon tour. Comme le vent emplit le ciel, ou comme la solide vertèbre, en se joignant à la vertèbre, compose un seul animal, c'est ainsi que ton raisonnement, en enlaçant l'être au vivant, l'âme à Zeus, l'étoile à l'étoile, fait du monde un bloc inséparable. En effet, tout devenant fatal, rien ne s'oppose plus à rien ; chaque atome, traînant sa vie, la sent

s'appesantir, par derrière, des milliers de monstrueux chaînons du Hadès, de la terre et des astres. Mais que dis-je, pourquoi parler de la vie et des vivants ? Quel être aurait jamais surgi, quelle âme se séparerait dans cette masse effroyable ? Unifiés par Némésis, la matière et l'esprit s'agglomèrent, l'univers entier se pétrifie. Ce n'est plus ce mobile océan, ce gouffre agité des mondes, où, telle qu'une calme vague entraînée dans le typhon marin, l'éternité se débat aux flots des jours. Nu, sans forme, immense, indivisible comme la mort ou le néant, Pan occupe et comble, à lui seul, tout l'espace ténébreux.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

J'admire tes paroles habiles. Mais ton propre argument se retourne et te blesse à son tranchant. En effet, si la roue d'Adrastée fait de l'univers une masse, l'épée, en séparant les êtres, les isole et, tels qu'une poussière, les disperse dans les airs.

PROMÉTHÉE

L'antique sagesse me suffit. L'épée brille devant mes yeux, je sens ma liberté dans mon âme. Pour le surplus, je m'en remets, sans charger mon esprit hésitant d'un vain fardeau d'inquiétudes, à la Justice et à l'Amour qui savent tout.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Ecarteras-tu de la main, comme on chasse un moucheron ailé, toute remarque importune ? Je te le répète, à mon tour. Puisque, par un feu furieux, tu prétends escalader chez Zeus et t'emparer de l'Olympe, ma part est de t'interroger, comme en ont décidé les destins, la tienne de me répondre. Tel est le pacte qui nous lie. Tu y as obéi pour l'épée. Maintenant, ô rival des

dieux, fils patient de la grande Gaia, ma question va être sur la roue.

Tonnerre. L'obscurité redouble.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Quel poids épouvantable m'oppresse ! O nuit, nuit, étreintes glacées !... Est-ce toi, ô roue ? ah ! ah ! hélas ! L'horrible craquement invisible enserre Gaia, de toutes parts...

Une ombre immense se projette sur la terre.

PROMÉTHÉE

Arrière ! assez de prestiges ! Vainement, tu fascines mes yeux, mon cœur n'est pas persuadé. Non, non, elle a beau m'écraser, la roue n'est qu'une apparence. Ordre, loi, règle, destin fatal, nous appelons ainsi, ô spectre, l'illusion de notre esprit.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Qu'oses-tu prétendre, fils du jour ? Dénoues-tu, vraiment, le lien du monde ? Ou bien, emporté de fureur, jettes-tu des mots violents et vagues, tel un guerrier qui ne voit plus où court son char, dans la poudre qu'il soulève ?

PROMÉTHÉE

Silence ! me crois-tu insensé ? te railles-tu de moi, larve stygienne ? Je te le dis, sans m'émouvoir. Tout, pour l'homme, dépend de l'homme ; l'univers entier roule sous l'ombre de la pyramide des lois projetées par notre esprit. De même qu'un habile sculpteur, dans le sanctuaire d'un temple, modèle une statue de Zeus en frappant du marteau sur l'airain, c'est ainsi que l'humaine pensée crée le monde à son image. Le

feu est-il chaud pour le feu ? Crois-tu qu'Eôs peigne le ciel qui s'azure en nos prunelles ? Pareillement, la destinée, la règle, l'enchaînement, la norme, résident seulement dans l'esprit. Comprends-moi bien, fils du Hadès. Comme les prêtres dodoniens, dans leurs rites mystérieux, mesurent, en les appliquant l'une sur l'autre, deux feuilles du chêne sacré, la nature et l'homme se confondent, la pensée se superpose à tout. Par là, Adrastée est la reine des apparences et des rapports, mais non des essences mêmes. En vain, les lois, les causes, les puissances qu'elle fait naître hors de son sein, se lancent, sans repos, l'une à l'autre, le fil magique où tout se lie, dans la mutabilité. Ces fantômes, étant hors du réel, ne tissent que des formes logiques et une illusion vide.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Ainsi, tu t'en fais gloire, ô titan. Jamais nul rayon de lumière ne percera jusqu'à toi. Sourd, aveugle, englouti dans les choses, le tout-puissant vainqueur de Zeus est pareil au rocher ténébreux, fils inerte de la terre.

PROMÉTHÉE

Que dis-tu ? Rien de si vivant que l'esprit, ô larve de moi-même. L'univers flotte sur la pensée, comme un nuage recueillant le vent même sur lequel il roule et s'enfuit.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

J'admire tes paroles contraires. Habile aux ruses du discours, tu éteins tour à tour, dieu subtil, le flambeau qui luit au front de l'homme, et tu le rallumes à ton gré, selon que ta cause a besoin ou du jour, ou des ténèbres.

PROMÉTHÉE

Ne te démens-tu pas aussi ? Niant l'épée, roi de la nuit, ton raisonnement est pareil à ce dragon monstrueux, fils du feu, dont les têtes se combattent. En effet, Némésis, sur sa roue, n'est-elle pas la liberté, puisqu'elle règle le destin ? Tu la mets dans la nue, hors du monde. Moi, spectre, je la sens dans mon cœur.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Némésis est esclave elle-même. Loin qu'elle dirige la roue, celle-ci l'entraîne, ô fils du jour, dans sa course irrésistible. Pourras-tu t'évader hors des cieux ? Plein du temps, regarderas-tu et le temps, et la forme, et l'espace, comme du haut d'une tour ? De même, le démon de la roue, emporté au branle universel, ne fait qu'un avec le monde. Je te le dis sans me lasser, désirant que, par un clou solide, tu fixes ces choses en ton esprit : ce qui est ne peut pas ne pas être. Pareille à la rondeur de la sphère qui n'a point de commencement, l'immensité, avec ce qui la meut, pesanteur, rythme, effluves, harmonie, forme un tout indivisible. Tu fronces le sourcil, fils du jour. Bien ! Considère seulement la chose, l'être le plus chétif, une fleur, une herbe, un grain de sable, tiens ! cette étrange mouche d'or que les Kharites ont ciselée au sommet du grand sceptre de Zeus. Si ta pensée la place ailleurs, si ton jeu, pour sourire, imagine qu'un dieu lui donne son vol à travers le firmament sans bornes, ce changement, se propageant de cercle en cercle, à l'infini, ébranle tout le pôle des cieux, la couronne de tours de Gaia, les astres de l'Ouranos. Comme le soupir d'un captif, au centre d'un dédale de bronze où grondent mille échos souterrains, retentirait plus haut que

le tonnerre, de même, ô roi, en transposant un fétu, un atome impalpable, tu renverses l'univers.

PROMÉTHÉE

Qu'as-tu dit, esclave de la roue ? Ta propre parole indomptée te condamne, en refluant vers toi. En effet, comment donc concevoir cette succession infinie, et qui n'aurait pas une cause, c'est-à-dire, un commencement ?

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Le monde est sa cause à lui-même. Le destin, avec la roue, l'étreint, et lui reste immanent à jamais, mais, sans qu'on l'en puisse nommer ni le moteur, ni le maître.

PROMÉTHÉE

Ainsi, prises chacune à part, les choses et les créatures seraient toutes, dans le cours fragmentaire des instants de la durée, produites au jour par une cause. Réunies dans leur totalité, elles auraient pour père le néant !

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Ma bouche te répète la loi : Pan n'a pas deux visages, ô titan ; le monde n'est qu'un seul être.

PROMÉTHÉE

Et moi, je le proclame, à mon tour : la liberté mystérieuse a enfanté l'univers...

(La flamme de l'épée grandit, projetée en gerbe dans le ciel. Prométhée se dresse à demi.)

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Paix ! paix ! allons, reprends ta place... Es-tu si prompt à t'émouvoir ? Oublies-tu le signe inéluctable ? Tant que le parvis ouranien ne rouvre pas, à deux

battants, ses belles portes d'étoiles, la lutte n'est pas terminée, l'Olympe brave encore tes menaces.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Hélas ! Zeus est-il donc vainqueur ? Vois, l'ombre obscure de la roue a déjà ramené sur Gaia la terreur et le silence ; le glaive pâlit, au bord du ciel.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Ni l'épée, ni la roue ne triomphe. Mais, dans un éternel combat qui n'est, peut-être, ô patient du vautour, comme la tension opposée des deux cornes de la lyre, qu'un vaste accord éternel, ces deux pouvoirs géants s'affrontent et se contiennent l'un l'autre. Tel est le nœud qu'il faut trancher. Réfléchis, dis-nous la loi sévère. En effet, ce n'est plus sur la roue, ce n'est plus seulement sur l'épée que ma bouche t'interroge, mais, les unissant toutes deux, ma question suprême, ô fils du jour, est maintenant sur l'épée et la roue, conjointes, agissant de concert, dans leur force inséparable.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Mon cœur frémit... O Zeus ! que va répondre le vainqueur des Olympiens ? Ecoute, pas un bruit sous la nue. Immobiles, en face l'un de l'autre, au milieu du calme solennel, les deux titans demeurent assis, et, tout droits, sans cligner les paupières, se regardent, fixement.

Un long silence.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Qu'attends-tu, ô maître de l'épée ? Pourquoi as-tu l'air d'hésiter, sur le seuil de la dernière épreuve ?

Parle ! Quel Pouvoir souverain réconcilie les deux pouvoirs, inscrivant l'épée dans la roue, confondant la roue avec l'épée ? Tu le sais, dissemblables en tout, leur accord semble impossible. L'une est ronde comme le ciel, comme l'océan orbiculaire, comme l'anneau de la chaîne qui lie. Sa forme, en s'étreignant sans fin, circonscrit le monde en l'unité. L'autre, au rebours, fils d'Iapétos, fait un monde avec chaque être.

PROMÉTHÉE

Ecoute : méditée longuement, ma réponse sera brève. Rien ne diffère qu'en Gaia ; au-dessus de la terre et du ciel, les contraires se concilient.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Voilà donc tes oracles, ô divin ! Même pour moi, qui suis toi-même, ils ne sont pas moins ténébreux, moins difficiles à pénétrer, sous la nuée qui les couvre, que tous ceux de Loxias.

PROMÉTHÉE

Faut-il parler plus clairement ? Comprends-moi, ô larve de l'Erèbe. Roue, épée, forment un seul pouvoir. Quoi qu'il semble à notre œil qui s'abuse, l'épée est telle que la roue, la roue est telle que l'épée.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Dis-tu bien ce que tu parais dire ? Alors, la querelle est finie, et l'homme, ayant fléchi le sort, prend sa place au banquet immortel. Quitte le rocher où tu sièges. Que ton souffle éteigne l'épée ! Cette identité absolue, que ta parole proclame, est le secret caché à tous, par lequel règnent les dieux heureux. Ecoute, ô patient du vautour, écoute aussi, race éphémère. De même qu'un ouvrier habile apparie et met de niveau les beaux blocs de marbre étincelant qui forment

les deux frontons d'un temple, ainsi, la liberté, pour l'homme, est de confondre son vouloir avec la nécessité. En effet, étendant ses mains, Adrastée traîne, par les cheveux, l'insensé qui lui résiste ; elle guide, complaisamment, quiconque lui obéit. Soumets-toi donc, vainqueur de Zeus; mêle ton âme aux profondeurs de la grande âme éternelle; conforme ton esprit à la loi. Aussitôt, tu cesses d'être esclave, et, assis au trépied du destin, tu gouvernes tous les cieux. Ne recevant plus du dehors aucune impulsion qui te contraigne, puisque la roue tourne en ton cœur, tu jouis d'une liberté comparable à celle d'Adrastée. Ta parole a dit vrai, roi du monde. L'épée s'engloutit dans la roue, la roue disparaît dans l'épée. Comprendre les destinées fatales, il n'est pas d'autre liberté.

PROMÉTHÉE

A quoi bon chercher tous ces détours ? Tu sais bien, titan de la nuit, qu'en feignant d'expliquer mes paroles, tu leur donnes un sens menteur.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Qui pourrait les interpréter différemment, fils de Gaia ? Si Nyx brille comme Hèlios, si les contraires sont le même, rien n'est plus, le pôle se dissout, tout se mêle et s'engouffre au Hadès.

PROMÉTHÉE

Oublies-tu, à ton tour, que la terre a brisé sa geôle infecte et obscure ? Des lois nouvelles, inconnues, régissent le haut ciel où je tends.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Partout, l'ordre règne et gouverne. Dans quelque sphère que tu montes, c'est la raison, la raison seule, ô roi, qui réalise l'univers.

PROMÉTHÉE

C'est bien aussi dans la raison, c'est au sein de la pensée suprême, que prend fin la guerre sans fin des apparences contraires. Joie, douleur, s'y fondent l'une en l'autre ; la vie, la mort, le bien, le mal, la lumière avec les ténèbres, n'y font plus qu'une seule clarté. Me comprends-tu, dieu fraternel ? Ou bien, faut-il que mes paroles, semblables à une lampe amie, continuent de luire, pas à pas, sur la voie que je parcours ? Ecoute : comme le dard qui vole occupe un lieu, au même instant, et pourtant, n'occupe pas ce lieu, ainsi, les choses de la terre, en leur cours perpétuel, sont bonnes et sont mauvaises à la fois, unies d'un lien et séparées, identiques et dissemblables. Le monde a pour signe l'éclair où, parmi le foudre bouillonnant, sont tordues l'eau des nues et la grêle. En effet, si tout change sans fin, et fleurit par ce changement même, tout renferme en soi ce qui le nie, tout est, en même temps que soi, et son double et son contraire. L'effroyable Eris n'avait pas tort. Ce que sa bouche nous taisait, en criant ce grand combat du monde, c'est que les heurts, les discordances, se concilient dans l'Ouranos, au-dessus de la terre et du ciel. Là, règne à jamais l'harmonie ; là, le jour et la nuit coïncident. De même que l'ardent Hèlios, quand sa roue de flamme blanche arrive au-dessus du pôle cimmérien, s'y arrête et ne mêle plus d'ombre à la clarté qu'il répand, ainsi, dans la pure splendeur des sphères intelligibles, s'évanouissent, ô démon du Hadès, nombres, limites, différences.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Pèse mieux, toi-même, tes paroles. En effet, si tout de l'univers se dissipe et se confond, que restera-t-il à l'esprit, que l'esprit puisse embrasser ?

PROMÉTHÉE

L'Idée, l'essence vraie qui demeure. Gaia est soumise aux prestiges et de l'espace et du temps. Dès que l'homme, en triomphant des dieux, aura franchi les cieux sensibles, le réel lui apparaîtra.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Ainsi, tu l'avoues sans détours : la raison, ô titan, n'est pas une. Double, coupée en deux comme un ver, la raison de la terre s'oppose à celle du surmonde idéal.

PROMÉTHÉE

Certes, au seuil de l'intelligible, la pensée trébuche et s'engloutit. Une ligne infiniment courbe est égale à la ligne droite. Suppose un dard instantané. Envahissant tout au même instant, il resterait immobile.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Mais, par ces choses, ô fils du jour, quand même tu pourrais les écrire sur chaque herbe ou chaque soleil, comment la liberté des êtres se verrait-elle fondée ?

PROMÉTHÉE

Ignores-tu, larve du Styx, de quel dieu Adrastée est la fille ? Si la Nuit sans bornes l'enfanta, son père n'est-il pas Kronos, le vieux maître des mensonges ?... Regarde, l'épée me répond. L'indomptable esprit qui vit en elle s'agite et darde, çà et là, sa flamme joyeuse vers le ciel. Il sait bien que le Tisseur des jours, le spectre qui déroule les âges, n'existe pas, n'a nul pouvoir dans les orbes où je m'élève. Dès lors, point de nécessité. En effet, là où Kronos n'est pas, comment la roue pourrait-elle être ? Puisque la cause, forcément, précède ce qui la suit, si le temps, ce cachot, plein de chaînes aux lourds anneaux infinis, s'écroulait

soudain dans les ténèbres, Gaia bondirait délivrée, les sandales de plomb des Heures ne courberaient plus nos fronts. Iô ! Iô ! l'aube vient, elle est proche ; Zeus, déjà, pâlit, au fond du ciel. C'est que, parmi tous les secrets qu'il m'a fallu voler aux dieux, ou susciter, l'un après l'autre, des replis de ma raison, celui-ci est le secret suprême. M'entends-tu, titan, fils de la roue ? Comme un songe semblable à un homme reproduit cet homme tout entier, encore qu'un songe ne soit rien, et n'occupe aucun lieu dans l'éther, de même, le monde reflète uniquement, bien qu'il semble à nos yeux, si véridique et si réel, la magie subtile de Kronos, l'ombre idéale d'Ouranos. Ainsi, dure ton esclavage. Fasciné par ces deux puissants dieux, qui nous leurrent et mentent l'univers, tu traînes ta pesante chaîne, tu rampes, les deux pieds entravés. Mais c'est assez, je te délivre. Le rêve qui t'entoure a pris fin.

(Un silence. L'épée revient se placer, d'elle-même, dans la main de Prométhée.)

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

La lutte est-elle terminée ? Allons-nous voir crouler enfin les grands remparts de l'Olympe ? O stupeur ! Les dieux se taisent... écoute ! le tonnerre épouvantable dort. Seule, à la droite du titan, l'épée blanche, joyeusement, bouillonne, en dardant ses rais, de tous côtés.

PROMÉTHÉE

Que fais-tu ? que me veux-tu, fantôme ? Sur les nuées de l'air qui vibre, d'un mouvement mystérieux, solennel, inexprimable, tu glisses vers moi, du fond du

ciel... Arrête! prétends-tu m'assaillir ? Ne vois-tu pas l'épee ardente qui brille devant tes yeux ? C'est autour d'elle, désormais, que, dans cette salle du monde, Némésis va décrire son cours, pareille à un bœuf enchaîné, et qui tourne autour du poteau, en foulant sous ses pieds les javelles.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE
(Il s'arrête en face du titan.)

Que l'Olympe altier s'évanouisse! les destinées sont accomplies. Suprême combattant de Zeus, dieu captif, contraint par d'autres dieux de m'armer pour les secourir, ma défaite, en plongeant au Hadès les tyrans usurpateurs, te rouvre l'accès de ton royaume. Iô! Brandis ta forte épée, fais tomber de mes mains, leurs entraves. En me délivrant, fils du jour, c'est toi seul dont tu romps les fers.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

La clarté pâlit, qui rayonnait sur les sommets Ouraniens. Vois! Dans tout le ciel orageux, une agitation sans bornes... Ah! ah! l'obscurité redouble. Aux degrés des portiques étoilés, des spectres de dieux fulgurants apparaissent, tout à coup, puis, s'éteignent.

PROMÉTHÉE
coupant les chaînes avec l'épée.

Le fer cède au pouvoir du glaive. Il bouillonne, il fond sous le tranchant, en même temps que mon esprit se trouve comme libre, soudain, de ses entraves terrestres. Certes, Hèraklès n'avait rompu — je comprends maintenant tes paroles — que les coins et les crampons solides qui me liaient au granit; les rets subtils de Némésis continuaient de m'entourer... Ah! le seuil de l'Olympe s'agite; toutes ses portes, en

s'ouvrant, vomissent, avec l'éclair, des spectres et des faces furieuses. Regarde ! Les colonnes du ciel se renversent et croulent, sans un bruit, telles qu'une vision de rêve, dans le gouffre incandescent.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Mes fers tombent aussi, Prométhée ; l'épée a fini son œuvre. Vois, échappée de ta main, se ployant en cercle maintenant, et pareille à une roue, elle se consume, avec lenteur.

(Il se dissipe dans les airs. L'épée s'éteint.)

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Tout tremble, tout chancelle à la fois. Au milieu des nuées qui s'embrasent, un immense char apparaît, encombré de déesses et de dieux...

SCÈNE XIV

L'ÉCROULEMENT DE L'OLYMPE

CLAMEURS DES DIEUX

(Confuses, et d'abord indistinctes, elles se rapprochent rapidement.)

O ruine ! Ebranlement sacré ! Iô ! Iô ! Némésis ! Némésis ! le ciel se rue de son faîte... Ha ! ha ! ha ! ha ! nous périssons... Tu triomphes, misérable titan... Mais, si la lumière et la joie ne sont plus pour les dieux désormais, ton pied n'a pas franchi le seuil de nos palais qui s'écroulent.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Entends-tu le fracas grandissant, les clameurs, les plaintes, la rumeur de leur chute épouvantable ! Vois, autour du char qui flamboie, l'oiseau, l'aigle porte-foudre, tournoie, tournoie, de son vol lassé et pousse des cris horribles.

PROMÉTHÉE

les yeux levés vers le quadrige.

Zeus, Zeus, tyran des hommes, où es-tu donc ? Dans l'entremêlement confus des sabots, des crins volant au vent, des rais de pluie furieuse, mes yeux ne te distinguent pas... N'importe, le destin t'a saisi. En vain, tes coursiers renversés luttent encore, et, pour résister mieux, se cabrent des pieds, en hennissant, entre leurs ailes terribles. Chaque instant, comme un poids de plomb, te précipite à l'abîme... Mais quoi ! n'es-tu pas là ?... Zeus, ô Zeus !

Il se dresse, impétueusement.

Frémissant, comptant du doigt tes fils, rejetant ma face vers le ciel, j'étends la main, pour mieux y voir, au-dessus de mes paupières.

CLAMEURS DES DIEUX

As-tu cru asservir l'Ouranien ? Il échappe à ton audace impie. Transfiguré, beau, rayonnant, oublieux de son chétif Olympe, Zeus règne à jamais, désormais, sur les mondes merveilleux de l'éther, d'où il commande au destin... O joie ! joie ! désastre éclatant ! Puisque le Père a triomphé, que m'importe ma ruine ! Regarde, petit dieu de l'épée. Sans regrets, sans peur, je me dépouille de tout ce qui faisait, autrefois, et ma force et mon orgueil.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O stupeur ! Poussant des cris aigus, s'animant l'un

l'autre, en leur délire, ils lancent au gouffre ténébreux, le carquois, l'épée, la coupe d'or, la grande lyre, l'arc puissant... Vois, vois, tels que des météores, les joyaux d'or et de feu tombent, en emplissant le ciel, les forêts, les vieux monts caverneux, de longs frissons de lumière.

PROMÉTHÉE
(se rasseyant sur le rocher.)

Tu m'échappes encore... malheur! malheur! O démon, où sont donc tes retraites?... Mais pourquoi me soucier de toi? Que peut Zeus olympien, sans la foudre? Fugitif, errant dans les rafales, ou tapi sous le brouillard du soir, certes, il ne pourra m'empêcher, n'étant rien, désormais, qu'une voix et le vain souffle d'un songe, de relever pour les hommes, ici-bas, le palais détruit au ciel... Iô! Iô! moi aussi, je crierai et ma joie et ma victoire. Le Hadès vous attend, dieux déchus. Disparaissez! vite! à l'Erèbe! Frappant avec ma forte main, le giron maternel de Gaia, je vous ouvre, jusqu'aux enfers, une descente facile.

CLAMEURS DES DIEUX

Arrête! Ce n'est pas dans la nuit, sur les bords du Styx et du Ténare, que les destins ont établi notre séjour éternel. Ouvre les yeux, ne vois-tu pas? L'aigle, qui tombe avec nous, t'apporte, dans sa serre embrasée, notre torche funéraire, le feu blanc et bouillonnant d'éclairs du dernier foudre Olympien. Construisant un bûcher sur ce roc, avec les poutres et les débris de notre char fracassé, tu y déposeras, fils du jour, les dieux puissants que nous fûmes. Et, aussitôt, lâché sur nous, le démon fraternel, Hèphaistos, en montant dans l'éther divin, nous réunira au Père.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O splendeur des tyrans immortels ! Mon œil, hélas ! tant ils sont proches, les distingue dans la nue. Les vois-tu, pressés, entremêlés, cramponnés aux jantes et au timon, les jambes pendantes sur le gouffre ?

CLAMEURS DES DIEUX

Ha, ha ! douleurs sans nom ! ô misère ! Le puissant char, pareil au feu, me consume et brise tous mes membres, dans ses bonds désordonnés... Je suis vaincu, fils d'Iapétos. Mais, du moins, mes yeux ne verront point triompher sur cette terre impie, le désordre et la rébellion que ton audace y déchaîne.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Ah ! hélas ! leur chute s'accélère, Dans les coups-sur-coups de l'éclair, sous le fouet de la grêle pesante, les chevaux, ruant, se débattant, emplissent le ciel lumineux d'un immense naufrage de char, plein d'épaves et de débris.

(Le quadrige s'abat aux pieds de Prométhée. Tumulte. Commotion terrible.)

SCÈNE XV

LE BUCHER DIVIN

LA FOULE DES HOMMES

(Ils arrivent de tous côtés, débouchant des vallées, des ravins, des gorges de la montagne)

Ha ! ha ! Zeus est-il détrôné ? Le ciel s'effondre-t-il

sur la terre?... Vois ! Pressant ma fuite éperdue, gravissant les pentes et les ravines, j'emporte, les entourant du bras sur mon épaule robuste, vases, amphores, broches, trépieds, tout ce que j'ai pu sauver, hâtivement, dans les demeures qui croulent...

PROMÉTHÉE

Rassurez-vous, fils de la femme, Zeus n'a plus d'embûche contre vous. Les dieux sont morts, les dieux sont morts... N'entendez-vous pas la grande voix, celle de la Terre, sans doute, qui l'annonce, à travers les airs?... Le char de la foudre est brisé ; la Justice, avec son pied tardif, est venue, elle est venue enfin...

LA FOULE DES HOMMES

(Murmures.)

Se peut-il que les dieux soient morts ? O vertige ! ô pensée insondable ! Que faut-il dire ?.., je ne sais. Une stupeur sans bornes me saisit.

PROMÉTHÉE

Approchez ! Ici ! Plus près, vous dis-je. Mêlez-vous, sans crainte, aux dieux du feu. Certes, il est juste que vos yeux contemplent, en s'en réjouissant, les tyrans qui ne sont plus. Et vous, noirs démons des fournaises, hâtez-vous, entassez jusqu'aux nues les troncs des cèdres et des sapins, sur ce vaste promontoire de roche qui domine au-dessus des flots. En effet, il convient que Gaia soit témoin, avec tous ses fils, des funérailles des dieux.

(Les kabires, silencieusement, commencent de dresser le bûcher.)

LA FOULE DES HOMMES

Les dieux sont morts, les dieux sont morts... O Aidès, mes yeux en sont témoins et, cependant, je n'y

puis croire. Eux, qui trônaient sur l'univers, plus lointains que le ciel éclatant, plus fixes que l'étoile immobile qui brille au pôle glacé, quelle épée, quel trait les a tués ?... Ah ! ah ! ah ! action formidable ! Entends tu ? l'on a tué les dieux ! Certes, depuis l'antique jour où le rayon de la lumière, jaillissant du ténébreux chaos, construisit le dôme d'or des astres, il ne s'est jamais accompli d'action plus grande, plus terrible.

PROMÉTHÉE

Silence, à quoi bon gémir ! Mon cœur aussi, comme le tien, dans l'instant suprême de leur chute, s'est senti enclin au pardon. Mais, condamnés par Némésis, ou plutôt, par l'austère Dikè, qui garde le trésor ouranien de la justice éternelle, les fils de Zeus ont expié, quoique beaucoup moins coupables sans doute, les crimes et la tyrannie de leur père usurpateur.

Pause.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O attente, espoir démesuré ! Je ne sais ce qui bondit en moi, comme le son de la trompette... Les rochers crient, la noire nuit brille de torches sans nombre. Vais-je devenir plus qu'un homme ? M'asseoirai-je au banquet Olympien ?

PROMÉTHÉE
avec un geste impérieux.

Rangez-vous, place ! place ! silence ! Respectez la majesté de ceux que l'on porte au bûcher de Gaia.

(Les kabires défilent.)

O Arès... Pallas... Aphroditè ! Comme le jour rit sous la nue, votre splendeur, votre éclat rayonnant, frémissent encore à travers vos membres. Et toi, fière épouse de Zeus... Les astres n'ont pas cessé de luire

dans le voile de sombre azur, semé d'étoiles, qui enveloppe ton sein.

Nouvelle pause

LA FOULE DES HOMMES

Ah ! mes yeux ruissellent de pleurs... Sur les épaules des kabires, ils passent, les morts victorieux, la face tournée vers l'Ouranos, tranquilles, au milieu du halo de leur beauté indicible... Est-ce toi, Phoibos, archer divin ? Vois, ainsi que d'une hyacinthe coule une rosée de miel, sa lèvre entrouverte sourit ; le myrte frissonne dans les boucles de sa chevelure d'or

PROMÉTHÉE

Je vous salue, dieux détrônés. Que de fois, tandis qu'en ce lieu même, je pendais au rocher du Destin, j'ai répété dans mon esprit ce que j'eusse voulu vous dire en face, si Adrastée m'eût délivré. Et, maintenant, je balbutie ; la pitié se glisse dans mon âme.

(De nouveaux kabires passent.)

Malheur ! je te revois, ô Bakkhos... et toi, chasseresse Artémis, pure haleine parfumée !... O Léto... Hermès... Ah ! ah ! hélas ! un flot de larmes noie mes yeux. En effet, qui pourrait encore haïr, après la victoire ? L'océan se recouche et se tait, les grandes vagues dorment ensemble, sous l'œil d'or du ciel silencieux, quand le noir typhon qui les gonflait n'exhale plus sa fureur. D'ailleurs, ce n'est pas vous, Olympiens, que le cœur du titan haïssait, mais le mal pullulant à l'ombre de votre sceptre de fer. J'en jure par les siècles splendides qui se lèvent pour Gaia, par le lion et par l'agneau, enfin réconciliés, par l'avenir, que je fonde, à jamais, sur le cœur purifié de l'homme, comme sur un roc de diamant, ni mes propres maux, ni mon

injure, n'ont fait pencher la balance inflexible où ma main pesait les dieux. Mais, c'est pour que la terre vive, qu'impitoyable par pitié, Prométhée les a laissé périr, comparable au prêtre ceint de fleurs, qui, sans haine et sans colère, égorge la victime à l'autel. J'ai frappé le coup, le monde est libre... Toi, maintenant, aigle de Zeus, frère céleste de l'horrible vautour qui était mon compagnon terrestre, fais remonter les morts divins dans le vaste sein de l'éther, sur les ailes du feu infatigable.

(L'aigle vole autour du bûcher. Tonnerre.)

LA FOULE DES HOMMES

Arrête ! Encore un moment... Au travers de la flamme qui gronde, les vois-tu, les vois-tu, couchés sur le faîte du bûcher ?... O formes revêtues d'amour ! Beaux membres pâles, ardents, saignants, tout consumés de blessures ! Les larmes coulent de mes yeux. O déesses ! O grandes fleurs du monde !... Mortes, mortes ?... Non, endormies... A chaque palpitation du feu, leur sein, plus lumineux, plus splendide que le sein de marbre des statues, semble encore se soulever.

PROMÉTHÉE

Rêve ! Illusion ! les dieux sont morts. Soumets-toi aux lois du ciel qui tourne. En vain, les cygnes d'Apollon se lamentent, au-dessus du bûcher. Accouplés sous le beau joug d'argent, ils n'emmèneront plus Phoibos au pays des tourbillons de neige. Et vous, colombes de Zeus, nourries par le vivant Soleil de son urne de feu d'or, votre essaim n'apportera plus, des

extrémités du monde, l'ambroisie suave aux Olympiens.

(Pause. La flamme grandissante enveloppe le bûcher.)

LA FOULE DES HOMMES

Ah ! ah ! c'en est donc fait, les dieux vont s'engloutir dans l'Erèbe... Vite ! apprête l'amphore, hélas ! verse à flots, le vin et le miel, en libations funéraires... Jamais, jamais, jusqu'à ce jour, je n'avais connu la beauté. Je la vois, et, au même instant, je la perds, le destin me l'arrache. O détresse, où tout mon cœur se fond ! Deuil amer qui me pénètre !... Hèphaistos ! Hèphaistos ! ô douleur !... Paix ! la flamme du bûcher, éblouissante, impétueuse, pleine de traits de foudre aigus qui y serpentent, se gonfle, tout autour de leurs corps, comme un péplos magnifique... O splendeur d'Athénè ! ô Bakkhos ! et toi, Cypris-Aphroditè ! Ta beauté trop forte, en m'étreignant, coule et se mêle dans mon sang, et je défaille.

Nouveau tumulte.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Entends-tu ? tout l'Ouranos frémit, la terre rend un son immense. Par la violence du feu, les racines des monts, des flots marins et du noir Tartare, tremblent, tandis qu'autour de Prométhée, la foule des barbares s'agite, avec de hautes clameurs.

LA FOULE DES HOMMES

Ah ! hélas ! les dieux ont disparu. Le gouffre lumineux du bûcher nous les cache, en ses vagues profondes... O visages ! ô nimbes radieux ! Etres beaux, charmants, bienfaisants comme l'amour ou la vie ! Maintenant, qui donc implorerai-je ? Vers quels cieux lointains, vers quel sauveur, me faut-il tendre les

bras ?... Ah ! ah ! mes paupières ruissellent ; dans mon deuil, j'arrache mes cheveux, je déchire mes pâles joues avec mes ongles sanglants. Frappe !... sans te lasser !... frappe encore. O Cypris, je te donne ces plaies, ces meurtrissures de mon sein... O dieux ! ô dieux ! hélas sur vous ! Si puissants, là-haut ! Et, maintenant, les seuls honneurs qui vous restent sont ces gémissements plaintifs, ces cris, ces aspersions funéraires.

PROMÉTHÉE

Que ta douleur s'apaise enfin ; tempère ton deuil par la sagesse. En effet, ô fils de Pandorè, si le règne des dieux n'est plus, si leur trône, chéri de toi, s'écroule, tu succèdes à leur pouvoir.

LA FOULE DES HOMMES

Nous, des dieux ! Hélas ! ah ! ah ! hélas ! Comment deviendrions-nous des dieux ? Dérision ! orgueil vain et stupide !... Va, titan, si Zeus ne le soutient, l'homme est le rêve d'une ombre. Tu as beau vouloir nous le grandir. Faible, timide, misérable, je connais mon âme dans mon sein.

PROMÉTHÉE

Est-ce bien toi qui parles ainsi ? Que de fois, fils oublieux, tes pères ont maudit, devant ce rocher même, leurs tourmenteurs Olympiens. Et, l'imprécation accomplie, ton triste cœur, ton lâche cœur, redemande à la nuit et au gouffre ceux qu'elle y vouait naguère.

LA FOULE DES HOMMES

N'étais-je pas trompé par toi ? L'homme connaissait-il ces dieux que ta ruse et tes mensonges le con-

traignaient de haïr ? Certes, je les pleure aujourd'hui. Malheureux ! pourquoi le cacherais-je ? Les sanglots, les cris brisent ma voix. Comme les sources de Téthys, mon cœur flue d'une douleur amère.

PROMÉTHÉE

Ma ruse, mes mensonges, dis-tu... La ruse et moi, fils de la femme, sommes aussi largement séparés que la terre l'est du ciel. Mais, pardonnant à ta douleur, j'oublie tous tes injustes reproches.

LA FOULE DES HOMMES

Tais-toi, tais-toi, ne parle plus ! Laisse-moi mon désespoir farouche... Ha ! ha ! l'on a tué les dieux. Crime sans nom, qu'on ne peut dire, et qui surpasse les prodiges impies et abominables... Ah ! j'envie le bonheur des morts, je les aime, c'est leur demeure que je veux habiter désormais... Aidès, Aidès, ne les prends pas ! M'entends-tu, ô flamme dévorante ! Les arrachant au dieu du Styx, je veux les revoir encore.

Ils se ruent vers le bûcher, pour l'éteindre.

PROMÉTHÉE

Que fais-tu ! quel transport te saisit ? Arrête ! arrête ! reviens à toi... O stupeur ! Je le vois, maintenant, ton cœur a déjà oublié ce qu'étaient ces dieux que tu regrettes. Dans la foudre, dans la terreur, roulait leur féroce esprit. Sur vous, sur vos enfants, sur vos femmes, comme une nuée de tempête au-dessus des flots tumultueux, leur droite était suspendue. Mais qui pourrait s'en souvenir ? Ce sont là, des choses si lointaines... Vois, ma plaie fume à mon flanc ; le sombre Thanatos plane encore, sur la terre désolée. Revêtu de sa robe d'aigle, et parcourant, d'un vol aveugle,

les plaines, les montagnes, les mers, ce démon, ce roi des épouvantes, n'a pas cessé, tant que Zeus a régné, au cours des siecles innombrables, de lancer sur le troupeau des hommes, ses lourdes flèches de plomb. O détresse ! ô deuil ! mêlée du monde ! Nuit lugubre où Arès triomphait ! Point de répit ; toujours, sans cesse, l'urne horrible, à flots de sang fumant, roulait le meurtre et la guerre. Et, quand l'homme tombait, Aidôneus, aux aguets sur son trône de feu, avec la fourche inexorable, le plongeait dans ses cachots.

LA FOULE DES HOMMES

Tu mens, tu mens, dieu imposteur. Si un peu de mal rampait sur terre, la splendeur, la gloire y rayonnaient, l'Olympe y versait sa joie... Ah ! le laurier, les palmes, le péan... Apollon, avec son bouclier d'or, grand miroir de la lumière ! Nu, dans la clarté merveilleuse de sa tranquille beauté, il éparpillait sur le monde, de ses longs cheveux d'or bouillonnants, les reflets du sang et de la flamme... Nous rendras-tu la myrrhe en feu, les bœufs blancs, lourds de guirlandes, les chœurs joyeux, tournant en rond, comme la roue du potier ? Quel sera ton culte, ô dieu funèbre ? Dis, nous donneras-tu des choses plus belles que celles-là ? Hélas ! tout a péri, rien ne reste de l'Olympe, évanoui des cieux. Vois, les cygnes ont disparu ; les colombes de l'ambroisie, en volant tout autour du bûcher, y tombent, une par une.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Silence ! la flamme s'affaisse, l'océan s'obscurcit, tout à coup. Au travers des jets du feu ardent, la fumée roule en torses immenses, qui s'étendent sur l'Ouranos, comme la nue montant de la mer.

LA FOULE DES HOMMES

Vertige affreux ! Vient-il d'Aidès, ce brouillard qui m'environne ? D'étranges souvenirs flottent en moi. A la lueur pâle, indistincte, des flammes qui s'abaissent toujours, la montagne, avec ses pics lointains, m'apparaît comme un gouffre de ruines... Quels cris tu pousses, aigle de Zeus, quels cris brefs et discordants, cependant que, d'une aile plus lourde, ton vol tourne autour du bûcher ! Certes, toi aussi, tu regrettes les amis qui t'offraient dans le ciel, le nectar et l'ambroisie. O douleur ! je ne les verrai plus. Ah ! ah ! mon deuil me frappe au cœur ; mes os, mes os se séparent... Retiens tes cris, assez, te dis-je ; m'entends-tu ? silence, oiseau de Zeus ! Mais quoi ! Malheur ! que fais-tu donc ? Ah ! ah ! la flamme, la flamme ..

Longue pause.

PROMÉTHÉE

L'Olympe radieux a vécu ; Thanatos a pesé, à leur tour, ces dieux si beaux, ces dieux si forts, de qui l'ombre épouvantait la terre. Rien ne reste des tout-puissants qu'une morne cendre entassée, un dernier feu d'éclairs, qui va et vient, au-dessus des débris du grand char, consumés, noircis, fumants de foudre. Maintenant, il m'est enfin donné de reprendre, ô fils de la femme, mon labeur interrompu. Le Palais éternel va surgir. Sur ses fondements établis dans le roc inébranlable, j'élèverai ses murs, ses tours, ses colonnes, avec leurs blancs frontons, et ses portiques immenses... M'entends-tu ? Cesse ta plainte aiguë, ne gémis plus, race éphémère. Le temps de la joie vient

enfin ; Zeus a fui, pareil à la fumée. C'est moi, moi, qui suis, maintenant, ton dieu et ton roi unique... Iô ! Iô ! tout se ranime et fleurit. L'aube point dans les nuées ; les os des morts qui pourrissaient, tressaillent, quand mon ombre touche Gaia... O vivants, voyez, levez les yeux. Ma royauté, si longtemps attendue, siège, splendide, sur ma face. Un éternel bonheur commence, par le titan, et pour les fils de l'homme.

LA FOULE DES HOMMES

Quel bonheur y aura-t-il pour nous ? Les temples gisent sur le sol, les sources prophétiques sont mortes. Sans guides, nous restons orphelins, faibles et nus, pauvres larves terrestres... Tu gémis, enfant ; plains-tu les dieux ? Pourquoi, me saisissant le bras, me retiens-tu par mon péplos, et, comme un petit poussin, te caches-tu sous mon aile ? Ils ne sont plus, ceux qui t'aimaient ; se penchant du haut des nues, ils n'allumeront plus en toi la flamme des désirs magnanimes... O regrets ! ô douleur qui me mord ! Prométhée, Prométhée, ah ! hélas ! Quelle action terrible et impie les destins t'ont forcé d'accomplir !... O deuil ! deuil ! il n'est plus pour moi qu'une joie expiatrice. Ravivant mon lugubre flambeau, fouillant les bois et les plaines, j'y vais chercher, dieu meurtrier des dieux, ce qu'ils ont laissé d'eux, ici-bas.

PROMÉTHÉE

Quoi ! que resterait-il des dieux ? L'Olympe gît sous l'Erèbe... Ces débris, ces noirs tisons fumants ? Certes, tu peux les recueillir, si ton cœur douloureux t'y invite.

LA FOULE DES HOMMES

Te railles-tu, ô dur titan ? N'as-tu pas vu tomber du

ciel, dans les vagues immenses de sa ruine, ces armes, ces joyaux olympiens, dont leurs mains se dépouillaient ? O belle lyre de Phoibos ! thyrse d'or ! baguette ailée du dieu qui endort la vie des hommes! Tout le haut ciel supérieur, et la terre et l'abîme des flots, riaient, lorsque le ceste a passé, plus brillant que mille étoiles. Maintenant, mon désir pieux retrouvera ces merveilles. Tenant la torche dans ma main, sans que ni la mer, ni la flamme, ni les monts, ni les torrents grondants, puissent arrêter mes pas, je vais chercher çà et là, par la terre, toutes ces choses du ciel, pour qu'elles demeurent, à jamais, et ma joie et ma souffrance. Toi, siège ici, seul, sur ce roc. Le flanc percé, les mains, les pieds saignants, offre-toi pour roi à tes esclaves ; mon cœur reste avec les morts.

(Ils se dispersent, tumultueusement. Pause.)

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Iô ! Iô ! Sur un signe du dieu, les noirs kabires saisissent, en se rangeant par troupes, au pied des monts, le hoyau, le pic, la scie grinçante... Mais quoi ! quel ouragan s'élève, dispersant, sur l'univers entier, le bûcher d'un monde mort ? A travers la fumée et la cendre, vois les vagues bouleversées, les trombes tourbillonnantes... L'océan, du fond de sa caverne, secoue, sans relâche, les rocs, et les forêts et les plages...

SCÈNE XVI

ATLAS DÉCHARGÉ DU CIEL

ATLAS
(Cris violents, au fond de l'horizon.)

A l'aide ! à l'aide ! fils du jour. Le ciel, en tombant, m'écrase... Sauve Gaia, dieu fraternel... O détresse ! ha ! ha ! n'entends-tu pas ?... Secoué d'un profond tremblement, les bras rompus, le flanc haletant, je chancelle et me soutiens à peine.

PROMÉTHÉE
se mettant debout.

Pourquoi pousses-tu ces clameurs, sous la brume de l'autre bord du monde ? Certes, parmi tous les périls qui m'assaillaient sans relâche, il semble que je t'aie oublié, au mépris des antiques promesses, moi qui n'ai pas déchargé ton épaule de l'immense fardeau ouranien. Mais, c'en est fait, l'homme triomphe. Vainqueur enfin, ô porte-cieux, je me dresse à ton appel.

ATLAS

Vite ! à l'aide ! secours-moi ! Depuis que les dieux sont tombés, je défaille sous le poids formidable, qui s'augmente, d'instant en instant... Je succombe, ha ! ha ! frère, à mon aide ! Ne t'irrite pas contre Atlas.

Si ma force me trahit, ne crois point, toutefois, ne crois point que mon cœur soit paresseux ou lâche.

(Pause.)

PROMÉTHÉE

La nuit devient plus sombre encore. Dans le combat incessant des typhons et des éclairs, c'est à peine si j'entrevois, au milieu du gouffre des étoiles, ta stature énorme, ténébreuse, pareille à un pic sourcilleux, à un amas de nuées... Tes clameurs redoublent, le ciel tremble. Rassure ton esprit, ô titan. Debout sur le roc sublime, je m'en vais, en étendant les bras jusque par delà les mers, décharger, puisque enfin tu gémis, toi, le plus magnanime des êtres, tes épaules et ton cou fatigués.

Il s'avance au bord de la falaise.

ATLAS

Certes, ma constance était grande, Ouranos l'attestera. Patient comme la terre, immobile, atteignant, de l'une et l'autre main, et l'aurore et le couchant, j'ai porté, sans que mon dos fléchît, au cours des âges innombrables et mornes, la charge que les dieux m'imposaient. Et, je le dis avec orgueil, ni Antée, ni le vieil Encelade, ni le puissant Kottos aux cent bras, n'auraient pu, malgré toute leur force, soutenir le monde, aussi longtemps. Maintenant, mes genoux sont brisés... Vite ! ha ! ha ! viens à mon aide !

PROMÉTHÉE

Mords ta lèvre, fils d'Iapétos. Te roidissant sous le fardeau, tiens ferme, encore un moment, tandis que mes yeux sondent la brume, pour reconnaître où mon effort sera le plus opportun... O misère ! ô deuil ! hélas ! hélas ! Englouti dans l'éternelle nuit, tu sembles

t'y être mêlé et en avoir, lentement, pris la forme. Le tonnerre gronde autour de toi ; ton souffle pousse, sur l'océan, des nuées de pluie impétueuses; tes deux bras levés, ta masse obscure, se confondent avec l'éther.

ATLAS

Vite ! vite ! dieu fraternel... Au milieu des glaciers qui s'écroulent, je trébuche... des fleuves noirs sourdent, ça et là, en mugissant, et heurtent leurs vagues à mes pieds... Vite ! Ne te souvient-il plus que je suis adossé à l'abîme, sur ce rivage où tout finit, la terre et la sombre mer... Hâte-toi ! Si tu ne me secours, je vais tomber en arrière, dans l'affreux chaos, sans nom, sans fond, dans le puits du vide monstrueux.

PROMÉTHÉE

Ne crains rien, la borne sacrée d'Hespéros est ferme encore. Et ses rocs de métal, tu le sais, autrefois forgés par les titans et Démogorgon lui-même, s'enfoncent jusqu'au cœur de l'Erèbe... Allons, l'instant est venu. Inclinant ta robuste épaule, enracine tout ton poids à la terre, tandis que je soulève le ciel.

Il se penche en avant. Très longue pause.

ATLAS

Que fais-tu ?... Ah ! je sens, peu à peu, l'immense globe, ténébreux et funèbre, se faire moins lourd à mon cou... O bonheur ! ô délivrance !... Iô ! Iô ! Iô ! elle se dissipe, l'horrible nuit qui m'enveloppait... O Zeus ! ô terre ! ô lumière ! flots marins ! spectacle merveilleux ! Mes yeux t'aperçoivent, ô titan, rayonnant et siégeant, de nouveau, sur la montagne des siècles.

PROMÉTHÉE

Vois, le ciel vaste est dans ma main. Assuré de ma force immuable, je le porte, sans faiblir.

ATLAS

Toi seul le peux, frère d'Atlas. O dieu vainqueur, dieu juste, qui as pris Dikè même pour compagne... Iô ! Iô ! je ne me lasse point, dans la lumière à la fin recouvrée, de contempler ton visage... O titan, frère cher à mon cœur ! Ta splendeur éclaire les trois mondes, tout l'espace est plein de toi... Salut, roi, salut, ô dieu suprême, car déjà, maître de la terre, tu vas l'être, également, du ciel.

PROMÉTHÉE

Je ne prétends rien sur le ciel, la terre suffit à ma victoire. Qu'Ouranos, selon le rythme ancien, fasse rouler le chœur des astres, à travers ses chemins constellés ; qu'égal en grandeur à Gaia, il continue à se tenir, dans sa gloire, au dessus d'elle, c'est là, tout ce que j'en attends.

(Il se rassied sur le rocher.)

ATLAS

Certes, dorénavant, sous ta loi, hommes et titans seront heureux, comme aux jours de l'Age d'or, puisqu'il t'a suffi d'un instant pour délivrer celui que, depuis tant de siècles, le Puissant de l'Olympe accablait.

PROMÉTHÉE

Tu l'as dit. Sans doute, un temps viendra où, pour soutenir dans l'éther le dôme de l'empyrée céleste, je bâtirai, aux quatre coins du monde, les piliers qui le supporteront. Mais, l'affermissement du ciel, utile seulement au titan, ne sera que ma seconde tâche. Avant tout, puisque les dieux sont morts, je veux achever, sans retard, le vaste palais des hommes.

ATLAS

Tu as raison, dieu rédempteur ; c'est pour cela que

tu es né. Ton effort, la tâche âpre et sublime que tu as acceptée comme moi, doit aboutir à fonder, pour jamais, sur des assises inébranlables, la grande Cité d'or des vivants.

PROMÉTHÉE
secouant la tête.

A l'œuvre ! A l'œuvre ! Debout, kabires !... Hâtez-vous ! Entassant les métaux, faites monter jusqu'aux nues l'édifice... Allons, obéissez à ma voix !

(Clameurs lointaines. Appels de trompe.)

Mais quels géants cyclopéens apparaissent, au sommet des montagnes ? Conduisant des chars de fer noir, attelés d'onagres et de griffons, dont l'acier a coupé les ailes, les Arimaspes insolents, que mon œil étonné reconnaît, franchissent, de tous côtés, les fleuves et, par groupes tumultueux, dévalant aux pentes des ravins, s'avancent vers le roc où je siège.

SCÈNE XVII

L'OLYMPE DES HOMMES

LES GÉANTS ARIMASPES

Titan, fils de Gaia, nous voici, accourus pour bâtir, sous tes yeux, les tours du palais superbe. Salut, roi, salut ! réjouis-toi. Certes, tu peux te dire heureux. J'apporte ici, ayant passé les steppes, les montagnes

et les plaines, beaucoup d'or, entassé sur ces chars, et des richesses sans nombre.

PROMÉTHÉE
(après un court silence.)

Fils du cyclope arrogant, race dont les premiers ancêtres ont été les deux géants d'airain animés, autrefois, par Brontès, j'aime à dire des choses vraies et toujours, ce roc l'attestera, ma bouche a parlé sans feinte. Si tu viens ici comme un ami, ayant changé tes mœurs farouches, tous, nous t'accueillerons avec joie. Mais, je t'en avertis hautement, il faut d'abord que tu dépouilles ton humeur cruelle et ton orgueil. M'entends-tu ! Cesse de frapper de ton double fouet qui siffle, les griffons aux ailes mutilées, que tu as contraints de te servir. Décharge des lourds coffres de fer, sous lesquels ils ploient et ils gémissent, les khalybes, tes captifs.

LES GÉANTS ARIMASPES

Ha ! ha ! tu as toujours aimé, en versant des pleurs de tes paupières, à t'apitoyer sur les maux des faibles, des vaincus, des souffrants. Mais, à présent que Zeus a fui et que c'est toi qui commandes, hausse ton âme, fils du jour, sois sincère, ose enfin te montrer un dieu fort, rigoureux, tyrannique. En effet, quel être sous le ciel ne se préfère dans son cœur à tout être vivant, quel qu'il soit, et certes, avec raison.

(Ils arrêtent leurs chars en face de Prométhée.)

PROMÉTHÉE

Silence, ô brute sauvage. Espères-tu donc m'émouvoir par tes rires sarcastiques et grossiers ? Le temps n'est plus, sache le bien, où, impitoyable aux hommes, tu les suppliciais sur des pieux, à l'entrée de tes caver-

nes. Et là, dans l'éther glacé, percés le long de l'épine du dos, ils se desséchaient, lentement, tout roidis de glace et de frimas. Je te le dis, fils de Talos. Ici, règne désormais la justice et non plus la violence. Vois comme en ordre, sans clameurs, les kabires, les bons démons du feu, s'empressent à remuer les blocs, à dresser les poutres et les madriers.

LES GÉANTS ARIMASPES

Que servirait de te répondre ? Ce n'est point par la langue, ô titan, que je me vante d'être sage, mais, tout au contraire, en m'abstenant des paroles sans profit.

PROMÉTHÉE

Soit ! mais d'abord, d'un cœur docile, accomplis ce que je te commande. Et, puisqu'il t'a plu de venir au milieu de mes amis terrestres, que ton effort se joigne au leur ! Prends ta part de la tâche sublime.

LES GÉANTS ARIMASPES

Va, c'est bien, ne sois pas en peine. A quoi bon m'aiguillonner ? Un serment qui frappe l'air n'est rien ; ce rocher a déjà entendu trop de discours inutiles. En effet, voilà un très long temps que tu sièges ici, sans rien finir, abusant ceux-ci de tes promesses. A moi, une heure suffira pour parfaire ton labeur.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Vois, vois ! courant de toutes parts et, se lançant de l'un à l'autre, des chaînes et des cordeaux, les géants formidables à l'œil rond s'accroupissent, comme pour mesurer jusqu'où s'étend leur royaume... Iô ! Iô ! le tumulte s'accroît. Entends-tu ? Les grands lions-oiseaux, en se cabrant dans le timon et battant leur ventre de leur queue, glapissent des cris sauvages.

PROMÉTHÉE

A l'œuvre ! point de désordre ! à l'œuvre !... Faites place... Ne vous querellez pas... Et moi, comme il appartient au dieu protecteur du monde, je m'en vais rendre votre tâche plus rapide, ô patients constructeurs. En effet, portant en main le ciel, je suis le maître des esprits et des titans qui le meuvent. Tous ces Pouvoirs de l'espace, des vents, de la foudre et des nuées, réconciliés, désormais, avec la terre nouvelle, vous aideront, en achevant au faîte ce que vous commencez ici-bas. Je vous appelle par vos noms, Keraunos, Bootès, Sirios, géants immenses, couronnés de mille flammes ; et toi, roi à la torche bleue, Phosphoros, frais coureur du matin, qui secoues, devant les pas d'Eôs, la lumière et la rosée ; vous aussi, typhons vivifiants, Phoroneus, Astrœos, Alpharès... Puisque vous bâtissez, par jeu, les palais d'or et d'argent des nues, en les peuplant d'apparitions et de formes embrasées, édifiez, sur la roche éternelle, la cité solide de Gaia... Mais quoi ! quel silence inouï ! Les neuf cercles étincelants se taisent ; la liquide mer de cristal, l'empyrée, les orbes bouillonnants et tous les démons merveilleux qui hâtaient le vol des astres, dorment, comme engloutis dans la nuit... Hèlios, Hèlios, où es-tu donc ? Et toi, ô face d'or, clair visage de l'ardente Sélénè... Certes, sans la lueur divine qui jaillit des membres du titan, tout ne serait que ténèbres.

LES GÉANTS ARIMASPES

(Ils éclatent d'un rire brutal, saccadé.)

Que sert d'invoquer par tes plaintes les puissants des astres et de l'éther ? Il n'est plus d'esprit dans les choses ; les jours de l'enfance du monde sont passés,

et à jamais. Un seul espoir te reste, fils du jour. Puisque l'inaccessible Ouranos repose là, dans ta main, rends-toi maître, en le pénétrant, des forces, des rythmes qui l'animent, et alors, tu seras roi.

(Ils recommencent à prendre sur les chars, l'or et les lingots de métal, qu'ils se passent rapidement. Les khalybes, au dessous d'eux, les amoncellent dans les cryptes du palais.)

PROMÉTHÉE

Que veulent dire tes paroles ? Sans doute, si je t'ai bien compris, noir géant à la langue subtile, tu m'exhortes à ravir au ciel les secrets des sphères étoilées, afin de m'en servir sur la terre.

LES GÉANTS ARIMASPES

N'as-tu pas vu mourir les dieux? N'est-ce pas leur cendre que je foule ? La nature éternelle succède au vain prodige ouranien. D'ailleurs, même aux âges antiques, c'est en elle que nos maîtres puisaient ces pouvoirs qui les faisaient si forts. Zeus volait sa foudre dans les nues. C'est en domptant, subtilement, le fluide qui anime les mondes, que le dieu boîteux s'était forgé, pour aider à ses pas inégaux, de belles vierges d'or vivantes et ces chars merveilleux, dont les ailes l'emportaient sur le flot des airs.

PROMÉTHÉE

(après un court silence.)

Eh bien, soit! Que les démons kabires, ayant pris devant eux une brique ou une tablette d'airain, y reproduisent par des signes les figures et tout l'ordre des cieux. Mais, le mystère essentiel se dérobe, je dois t'en avertir, au calcul et à la parole.

LES GÉANTS ARIMASPES

Ha ! ha! ha ! tu oublies, fils du jour, tu oublies qu'il n'est plus de mystère. La force, l'atome expliquent

tout. Attachés à la roue du temps, mûs par leur propre pesanteur, le soleil, la lune, les étoiles, ne dépendent que du nombre inflexible et de la nécessité.

PROMÉTHÉE

Epargne-nous, géant brutal, tes sentences sacrilèges. L'Ouranos n'est-il pas divin? Moi-même, ne suis-je pas un dieu.

LES GÉANTS ARIMASPES

Va, va, les dieux sont bien morts. Le seul qui règne encore, bon titan, c'est l'or sacré, l'or triomphal et, certes, je le vénère beaucoup plus que je n'honorais Zeus, car il se laisse enfermer dans un coffre.

PROMÉTHÉE

Que feras-tu de ce trésor? Ceux que tu en as dépouillés, les griffons, sur qui tu l'as conquis, après une si longue lutte, en demeurent cependant, sache-le, pour l'incorruptible justice, les seuls, les vrais possesseurs.

LES GÉANTS ARIMASPES

Soit! ce partage me convient. Qu'ils possèdent leurs richesses en songe! Moi, je garde l'or réel.

PROMÉTHÉE

Tais-toi, tais-toi, géant pervers. Ta main avare soupèse la terre, les cieux, l'esprit vivant, ainsi qu'une jarre ou un trépied... Cœur de boue! Ame ignoble et grossière!... Mais, à quoi bon m'émouvoir? Rien qu'à considérer tes membres, noirs et comme luisants d'airain, qui ne comprend, descendant monstrueux de la race engendrée sur l'enclume, que le métal qui alourdit ton corps pèse aussi, sur ton esprit? Ecoute! La matière n'est rien, tout vit par l'âme éternelle; l'idéal, le divin, l'absolu, existent seuls, demeurent seuls, au-dessous de

l'être mensonger... Tu ricanes, imbécile géant. Et pourtant, quoi qu'il t'en semble, ce ferme, ce solide univers s'évanouit dans le faisceau fluide, immatériel, impalpable des forces qui agissent en lui. La nature est pareille à un temple. Les astres, le flottant Ouranos, ses figures solennelles, sont tels que la pourpre sacrée, le rideau mystique, impénétrable, qui te dérobe le dieu. M'as-tu compris ? Impose donc un frein à ta langue injurieuse... Mais quoi! Jusque sous mes pieds même, tu viens prendre, ô cyclope insolent, des roches pour murer ton trésor... Brute rapace, insatiable! N'aimant rien, ne comprenant rien que le lucre et le profit... Qu'est-ce encore ? T'éloigneras-tu ? Obéis! Respecte le sommeil du héros qui m'a délivré... En effet, sans que ni la clameur ni les sifflets aigus l'éveillent, Hèraklès dort, courbé sur sa massue et faisant passer avec bruit son souffle par ses narines. C'est justice qu'il se repose, ayant peiné si longtemps.

LES GÉANTS ARIMASPES

Et moi, mes mains sont-elles oisives ? Ne vois-tu pas, ô patient du rocher, quels labeurs, quelles immenses fatigues j'affronte pour toi et pour les tiens et la sueur que je sue? Sache-le, je t'en avertis : il n'est plus de héros désormais. Tout vivant, chaque mortel qui rampe sur le sein nourricier de Gaia, doit, se rendant utile aux géants, accomplir sa part de quelque tâche... M'entendez-vous, lâches kabires. Plus vite! Desséchez les marais ! Engouffrez les fleuves sous la terre! De toute la vigueur de vos bras, avec la bêche, la charrue, le soc, l'épieu, le hoyau, défoncez d'un plèthre, à chaque coup, la montagne qui tressaille.

(Grondements. Commotion souterraine.)

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Ah ! ah ! le rocher s'agite, les vagues se heurtent en mugissant... O stupeur ! Vois, une grande étoile, horrible et rouge comme le feu, tombe de l'Ouranos dans la mer.

Pause.

PROMÉTHÉE

frappant du pied avec impatience.

Allons, kabires, que tardez-vous! Au lieu de vous tourner ça et là, hâtez-vous de combler le cratère d'eau et de boue qui s'est ouvert dans les cryptes du palais. Certes, Aidès ou un autre démon, en ébranlant le Tartare, a bien pu, par sa ruse, disjoindre quelques pierres, quelques crampons des murs. Mais ce sont les suprêmes efforts d'une rage qui se lasse... Au labeur ! Vite! m'entendez-vous ?

Tumulte. Le travail recommence.

Bien! Déjà les soufflets, en grondant, font jaillir, de nouveau, vers le ciel la splendeur du feu infatigable.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O joie! le grand labeur s'accélère. Des chars d'airain mugissants, des trépieds emportés par des roues, courent d'eux-mêmes, çà et là, à travers la flamme et la fumée, tandis que, chargées de kabires, d'étroites plates-formes mouvantes glissent en plongeant dans les puits, le long des câbles de fer.

PROMÉTHÉE

Les contours de l'enceinte apparaissent. Déjà les douze belles portes de jaspe et d'orichalque luisant qui

en bornent l'étendue, à l'occident et vers Eôs, vers l'autan et au septentrion, érigent, plus qu'à demi bâties, leurs voussures colossales; des rampes, des arceaux, des portiques commencent d'étager leurs degrés où flotterait, comme un essaim de moucherons, le peuple tout entier d'une ville. Ecoute le sauvage péan qui retentit sous la nue. Déposant dans les tranchées profondes les semences de la foudre et les métaux multicolores d'où le nouvel Olympe surgira, les kabires, par centaines de mille, entassent, à couches alternées, le cuivre, le soufre qui bout, les charbons, les minerais du fer. D'autres, autour des énormes marteaux qui, forgeant les blocs incandescents, montent et redescendent, sans trêve, entre leurs ais métalliques, s'agitent dans la nuit embrasée... O transport! Combien mon cœur dédaigne le chétif Olympe du tyran, avec son fossé de nuages, son petit porche hyalin! Mes fils à moi seront à l'aise dans les murs de Prométhée. En effet, si mon coup d'œil est sûr, il faudrait au plus rapide oiseau, l'épervier ou l'aigle chasseur, battant l'air infatigablement, de ses ailes étendues, une nuit et un jour tout entier pour voler d'une porte à l'autre, autour de la cité qui s'élève...

(Clameurs. Tumulte.)

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Tourne les yeux, fils d'Iapétos. Avec des cris furieux, les centaures et les monstres à l'œil rond se défient et se menacent.

PROMÉTHÉE

Que fais-tu? Retiens ton bras. Cesse d'abattre les sapins, ne poursuis pas, noir géant oppresseur, au travers de la forêt en feu, ces troupeaux de bêtes qui mu-

gissent. En effet, je n'entends pas régner, comme le dieu stérile Héphaistos, uniquement sur le métal, sur le basalte et la pierre. Mais, paissant avec mon sceptre d'or les hôtes innocents des montagnes, tandis qu'Eôs se lèvera et que, de sa droite éclatante, s'envoleront inépuisablement, des milliers et des milliers d'oiseaux, je siégerai, roi paternel, au milieu d'un printemps merveilleux de sources, d'herbes, de prairies, de vergers, de fleuves qui murmurent.

LES GÉANTS ARIMASPES

Arrière! Tant qu'il me plaira, j'exterminerai les velus, je nettoierai la terre riche en or de ses forêts inféconds... Arrière, stupide hennisseur! Quoi! N'aurai-je dressé jusqu'aux nues les arceaux de la cité d'airain que pour y voir fumer la fiente des sangliers et des ours?

PROMÉTHÉE

étendant le bras, impérieusement.

Obéis! Plus de violence impie! Obéis, avare démon, noire fourmi des cavernes... Et vous, venez ici, ô bêtes. Réfugiez-vous sous mon roc, tout au fond des failles et des fissures que les siècles y ont creusées.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

La clameur frénétique redouble... O Zeus! les massues tournoient. Regarde! Comme une épée courbée s'échappe des mains et saute au loin, c'est ainsi que les vastes centaures, de tous leurs membres bondissants, se détendent et traversent les airs.

PROMÉTHÉE

Arrête! Contiens-les, bon Chiron... Arrêtez! Arrêtez, vous dis-je... Et vous, géants, ne cesserez-vous pas, les yeux ardents de colère, d'arracher les cèdres

et les mélèzes, de hurler, de brandir des marteaux au-dessus de vos larges oreilles, ornées de pendants de fer... Quoi ! Toujours plus furieux ! Parce que le carreau de la foudre ne fume pas à mon poing, crois-tu donc le titan désarmé ?

LES GÉANTS ARIMASPES

Ils s'arrêtent, menaçants.

Et toi, penses-tu être encore à ces jours où Gaia vagissait, où le lait coulait en ruisseaux, où la dryade et l'oréade soupiraient dans l'arbre et dans la pierre? Certes, puisque tu me défies, je le proclame à ta face. — Je ne crains point ta colère, titan, et je ne pense pas qu'Adrastée t'ait donné sur moi aucun pouvoir. Crie, enfle tes poumons; malgré toi, je châtierai ceux qui me bravent ! Ta force ne m'épouvante en rien. Car tu as beau te roidir, dieu menteur, ainsi qu'en un effort suprême, l'Ouranos se soutient par son poids et tu n'en supportes dans ta main que l'apparence enflammée.

Un long silence.

PROMÉTHÉE

Toujours la violence et le deuil. O misère ! Tant que la Cité d'or n'a pas surgi sous la nue, je reste le titan impuissant, celui qu'ont vaincu tour à tour, les démons du cœur mystérieux et les sept Erinnyes funèbres. Quand mes yeux te verront-ils enfin, ô justice, ô toi, grande Dikè, déesse qui feras prévaloir ta loi sainte dans ma ville ?... Montre-toi ! parais ! ne tarde plus ! Mais pourquoi m'étonner et gémir ? Déjà, les demeures s'élèvent. Dans un instant, ton pied divin, austère guerrière aux blanches ailes, trouvera où s'y poser.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Rassure-toi... Iô ! Courant çà et là, et soufflant avec

leurs joues qu'ils gonflent, dans de longs tubes de fer, les puissants ouvriers des volcans dardent la flamme à tourbillons sur les amas préparés de métaux, de nitre, de charbon et de soufre.

PROMÉTHÉE

Une fumée épaisse et suffocante envahit les sommets de l'éther. Ecoute! Déchirant de leur cri le fracas grondant des roues qui tournent, des milliers de trépieds et de chars se meuvent en tous sens par la plaine, avec leurs antennes dressées et, s'arrêtant, font basculer soudain les métaux en fusion qui les chargent... Pas de relâche! Iô! Iô! kabires. Attisez le naphte incandescent! Brassez les laves pétillantes avec vos bâtons de fer!... La cité merveilleuse s'embrase. Les murs hauts de cinq cents coudées, les pilastres, les rampes, les frontons, les portiques en arcades qui, pareils à des serpents d'airain, suivent les plis des collines, s'illuminent et, comme transpercés par l'éclat terrible de la foudre, deviennent glauques tout à coup. Iô! Iô! Entendez-vous? Victoire! Un souffle immense fait haleter la montagne; le sol bouillonne; les rochers coulent en ruisseaux lumineux d'or, d'antimoine et de plomb... Voyez! La grande mer de verre, mêlée de feu dévorant, se soulève et, dans ses explosions, projette en masses ascendantes, des myriades de coupoles et de dômes qui, après avoir oscillé, tout striés d'un vif réseau d'éclairs, fixent enfin leur hauteur.

Acclamations des kabires.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Iô! Iô! les temps sont accomplis; la Cité, la Cité d'or s'achève... Au travers des brasiers mugissants, l'œil aperçoit de tous côtés des figures monstrueuses,

dont le marteau, lançant au loin des grêles de scories scintillantes, forge corniches sur corniches, blocs sur blocs, créneaux sur créneaux.

PROMÉTHÉE

Tu l'as dit, les temps sont accomplis. Les jours prédits vont luire enfin; la douleur et la mort sont vaincues... M'entendez-vous, sœurs des ténèbres? Mes paroles, comme des verrous d'or, ferment à jamais les portes du Hadès. Secouant au-dessus de Gaia le fracas de vos ailes d'airain, désormais, vous ne détruirez plus, en les touchant de votre lance, les remparts et les tours bien bâties. Les Gorgones vont cesser d'épancher de leurs hideuses mamelles, le lait noir, semence du fer, qui tombait en terre et lentement, y faisait germer des glaives.

LES GÉANTS ARIMASPES

Ha ! ha! Toujours ton tendre soin pour ces êtres ingrats, pusillanimes, qui, naguère encore te défiaient!

Ils poussent devant eux des hommes enchaînés.

Par bonheur, je t'ai vengé, ô roi. Certes, l'affût a réussi; les éphémères sont tombés dans le piège. Charriant les arbres et les rocs, ils édifieront avec nous, si chétive que soit leur aide, le palais éternel des géants.

PROMÉTHÉE

Qu'as-tu fait? Lâche ces hommes... Quoi donc ! Ne serai-je occupé, au milieu de mes pensers divins, qu'à réprimer ton insolence et ta violence barbare!

LES GÉANTS ARIMASPES

Le destin ne règne-t-il plus ? Prétends-tu changer le cours du monde ?... Regarde! Un hibou prend son vol et, lourdement, tenant un rat dans son ongle qu'il

recourbe, il s'élève à ta gauche, titan, en frappant l'air de ses ailes.

PROMÉTHÉE

Ignores-tu donc la pitié? Ton humeur orgueilleuse et farouche méprise-t-elle toutes les lois?

LES GÉANTS ARIMASPES

Nullement, mon cœur les connaît. Mais, s'il faut toutefois les enfreindre, je trouve beau, fils d'Iapétos, de n'être pas juste, à mon profit. Alors qu'elle contient les autres, que l'équité soit respectée!

PROMÉTHÉE

Assez! assez! dénoue ces liens... Lâche-les!... Dénoue ces liens, te dis-je... Quoi! tu charges de lourds fardeaux jusqu'à des enfants en pleurs...

LES GÉANTS ARIMASPES

Ils poussent de grands éclats de rire.

Ha! ha! ha! excellent Prométhée! As-tu cru, parce que le vautour a fini par regagner son aire, que la moelle de tout vivant serait renouvelée dans ses os?... Insensé! L'on ne change point les instincts, le cœur du cœur des êtres. Interroge chaque mortel. Qui ne voudrait, s'il le pouvait, s'élancer jusqu'au lever des astres dans le vermeil Ouranos, ou plonger aux gouffres du tartare, pour posséder la Tyrannie, la déesse à l'ongle impérieux qui étreint les étoiles et le monde? Telle est la vérité, ô roi. Quant à ceux qui prêchent l'amour et, tirant des larmes de leurs cils, bavent dans un vagissement le profit de leur victoire, je les méprise, sache-le.

PROMÉTHÉE

Ton rire sarcastique me raille, dur cyclope avare, injurieux, dont l'arrogance est comme une tour... Cœur

de fer ! tyran ! brute grossière ! Certes, si je m'en croyais, tu gémirais, lancé par moi dans les gouffres empestés de l'Erèbe. Ou bien, lié étroitement aux créneaux du sommet ouranien, tu y demeurerais suspendu, avec une enclume à chaque pied.

LES GÉANTS ARIMASPES

Penses-tu effrayer les géants ? Je crache et je te renvoie les maux dont tu nous menaces. Va, parade au faîte de ton pic, le globe en main, fier, étalant tes cheveux ondés sur tes épaules. Je me ris de toi, fils d'Iapétos. Ha! ha! ha! je ne m'inquiète pas de tes cris, de tes injures. Veux-tu savoir pour quelle cause je ne m'en inquiète point? C'est que tu ne peux rien, ô titan, c'est que, malgré tes bravades, tu ne règnes pas sur Gaia, mais bien la force, la douleur et la guerre aveugle, aux mains sanglantes. En effet, puisque Zeus n'est plus, la justice a cessé d'être. Vivante dans la tête du dieu, elle a péri par sa mort.

Ils se dispersent. Une pause.

PROMÉTHÉE

Va, malgré toi, géant vil et cupide, le palais altier doit s'achever. Encore un peu de souffrance. Puis, dès que la dernière coupole aura jailli, étincelante dans ses propres rayons d'or, la triste Gaia refleurira, un tourbillon de lumière accourant des extrémités du monde apportera jusqu'à mon trône, avec les vivants triomphants, la foule des morts ressuscités.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Je crois en toi, fils d'Iapétos. En effet, lorsque la Cité d'or, ton œuvre formidable, effrayante, plonge déjà dans les nues, quel démon, quel dieu pourrait encore s'opposer à ta victoire?

PROMÉTHÉE

Paix! Paix! Un immense éclair, d'une blancheur fulgurante et spectrale, brille au fond de l'horizon et, renvoyé comme un signal, s'allume de pinacle en pinacle... Ne vous lassez pas, ô kabires. Si un regret, si un seul mot de doute, arraché au trouble d'un instant, s'est échappé d'entre mes lèvres, oubliez-le, rejetez-le aux vents, pour qu'ils le dispersent. Ah! ah! le fracas s'accélère. Emportés par d'étranges dragons qui crachent la flamme et la fumée, les sombres forgerons de l'abîme s'envolent dans l'air, de toutes parts. Les uns, arrêtés sur les dômes, y incrustent, en frappant du marteau, le cuivre rouge et l'argent; d'autres cisèlent, sous les concavités des jardins étagés en arcades, de bizarres stalactites de madrépores, de nacre, de saphir, d'émeraude, de corail en rameaux. O spectacle cher à mes yeux! Les toits d'or et de cristal flamboient; par les grilles souterraines, l'œil distingue d'innombrables fanaux qui courent çà et là dans les cryptes, révélant des cascades engouffrées, des sépulcres, des lacs mystérieux. Voyez, déjà sur les frontons, les sphinx d'or et d'émail bleu se dressent. Suspendus à des câbles tordus, les telchines, au long des quais d'airain que bat la vague des fleuves, martèlent dans le pesant métal des aigles, des nymphes, des harpyes, des atlantes, de grands taureaux ailés, des colosses porteurs de tiares. Plus qu'un effort, allons, kabires! Seuls, car les Arimaspes insolents, épargnant la fatigue à leurs bras, n'ont travaillé qu'en paroles, vous aurez la gloire, ô bons forgeurs, d'avoir bâti, pour la durée des siècles, les demeures où tous s'abriteront.

Fracas, immense craquement. Un silence effrayant lui succède.

LES GÉANTS ARIMASPES

Honte à toi, stupide ouvrier!... Misérable, voilà donc ton labeur! De quel sable, de quelle boue as-tu bâti ces murailles ?

Ils se précipitent sur les kabires.

PROMÉTHÉE

Ferme! luttez, ô bons démons. Repoussez, frappez ces furieux de vos poings, de vos marteaux... Mais qu'est-ce encore? Fuis, fuis, cherche un abri... Prends garde, les coupoles chancellent.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O Gaia ! tout s'écroule à la fois. Le roc crie, le flot heurte le flot dans un tumulte effroyable, tandis qu'en lente pluie de feu, par milliers de flocons dévorants, descend l'inextinguible incendie des zônes ignées du monde.

LES GÉANTS ARIMASPES
(Clameurs confuses.)

O désastre ! ô deuil !... l'or ! le trésor !... l'or englouti, sous la terre ! Rends-le nous, titan, il est à nous... Certes, nous l'avons confié, tu le sais, ô dieu vainqueur des dieux, à ta foi, à ta justice...

PROMÉTHÉE

Silence, géant lâche et grossier. Que ta voix stridente cesse enfin de bourdonner comme une guèpe à mon oreille distraite... Et vous, courage, ô kabires. A l'œuvre ! Délaissant vos abris, étayez les murailles branlantes... Soutenez les voûtes et les arceaux avec des poutres de fer.

(Les kabires ravivent les bûchers. Une grande clarté se répand sur la montagne.)

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O douleur ! Désastre irréparable! Partout, des marbres éboulés, des poutres enchevêtrées, tordues, des gouffres, des monceaux de décombres... Hélas! hélas! malheur sur nous! Quel feu a brûlé Gaia? Quel titan jaloux a secoué la montagne jusqu'à ses racines?

PROMÉTHÉE

Spectacle amer! Certes, mes yeux s'en détournent malgré moi... Aidôneus, prends garde à ma colère. Qui a chassé les dieux du ciel saura bien vaincre les dragons infernaux... Arrachant de tes mains le trident avec lequel tu jettes à bas les remparts de mon Olympe, j'enchaînerai ton vaste corps sous les blocs, sous les rochers stygiens, au séjour où se tient Hékatè, la strige lunaire aux ailes noires. Et là, dans la terrible lueur, plus intense que le midi, mais glacée et sépulcrale, tu seras étendu gémissant, consumant en vain ton cœur captif et sentant peser sur tes os l'effroyable fardeau de la terre. Que dis-je? Où s'emporte sans frein ma parole impétueuse?... A quoi bon menacer le Hadès? Souviens-toi, fils patient de Gaia. C'est du ciel, c'est du ciel qu'est venu, au travers de la grêle de flamme, l'épouvantable craquement. Tandis que ma poitrine haletait, que je sentais une angoisse effrayante monter, avec ma sueur, aux racines de mes cheveux, tout à coup une lueur étrange a paru grandir, tomber sur moi, entraînant dans son tourbillon des milliers de météores; puis, le rocher a tressailli, la vague, d'un seul bond, s'est ruée à l'assaut de la montagne... Quel soupçon atroce me mord? Se pourrait-il que ce fléau, cet immense écroulement de ruines eussent pour cause unique, hélas! l'alourdissement, la fatigue de ma droite

qui supporte le ciel? En effet, le monde est un tout; l'Ouranos comprend aussi la terre. Ebranlée par le frémissement de l'orbe monstrueux qui l'étreint, Gaia ne subit-elle pas dans sa masse, l'orageux contre-coup d'oscillations presque imperceptibles?

LES GÉANTS ARIMASPES

Ha! ha! ha! voilà donc ta vigueur! Ce monde que ton frère Atlas a porté, en défiant les siècles, sur son dos solide, inébranlé, excède, au bout d'un instant, l'effort de ton bras débile. Va, bon titan, rassure-toi. Puisque ta force est si chétive, les géants viendront à ton secours. Laisse-nous recouvrer seulement le trésor englouti sous les ruines; puis, délivrant de son cachot l'informe Briarée aux cent mains, nous le chargerons du pôle.

(Ils descendent au fond des souterrains. D'autres, amenant les griffons, commencent de les réatteler.)

PROMÉTHÉE

Assez, ne m'irrite pas! Tais-toi! Il te sied bien vraiment, noir géant paresseux et cupide, de me frapper de l'aiguillon, toi qui seul n'as pas même apporté une pierre à ces murailles... Paix, paix! silence! te dis-je. A demi englouti dans la boue, continue de gratter les décombres pour y déterrer ton or...

LES GEANTS ARIMASPES

Et toi, qu'as-tu édifié? Ton trône n'est-il pas établi sur des ruines et des décombres? Assurément, s'il suffisait, pour bâtir, d'entasser les paroles, ton Olympe atteindrait déjà jusqu'aux cîmes de l'éther. Mais, avec le porphyre et l'airain, ô dieu, tu es moins habile.

Un silence.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Se peut-il ! Es-tu vaincu, ô roi ? Mes yeux ne verront-ils jamais s'élever dans l'éternelle nuit le palais altier de la lumière ?

PROMÉTHÉE

Silence ! Ne profère point pour la joie de ces brutes stupides, des paroles sans orgueil. Tant que mon âme sera debout en moi comme une colonne dressée, le titan ne prendra nul souci de ses apparentes défaites. Qu'importe ma cité abattue ! Le germe du feu n'est pas éteint ; il reste au cœur de Gaia encore du métal, de la chaux et du marbre constructeur. Qu'Adrastée me donne seulement un moyen d'affermir le ciel et de rendre les massifs continents inébranlables sur leur base : aussitôt, le mont refleurira, les palais se relèveront d'eux-mêmes, au son de la lyre.

LES GÉANTS ARIMASPES

Certes, plein d'espoirs illusoires, distillant sans cesse de ton cœur les vieux rêves idylliques d'Astrée et le miel du siècle d'or, tu es bien tel que t'a connu jadis le convive irrassasiable, le vautour qui dévorait ta chair. Maintenant, foudroyé, vaincu, tu t'obstines à te forger en songe mille et mille félicités. Insensé ! comprends-le donc enfin : qui étreint les chimères du ciel se voit exclus, ne jouit pas des vrais biens de cette terre.

PROMÉTHÉE
(absorbé, sans les entendre.)

Que décider ? Comment agir ? Par quel art, par quel effort nouveau reconstruirai-je le palais, plus beau, plus vaste encore sur ses ruines ?... C'est à toi d'y pourvoir, ô Gaia. Puisqu'il s'agit de ton empire, envoie à mon esprit anxieux quelqu'une de ces révélations, de

ces paroles sacrées que tu souffles parfois, du fond de l'ombre, à l'oreille des dieux et des mortels. Je t'invoque, ne répondras-tu pas ?... Hélas ! la sombre mer retient le murmure de ses vagues. Nul bruit ne monte dans l'air, sinon quelquefois, tout au loin, le choc sourd d'une pierre qui tombe et le mugissement caverneux des grands aqueducs rompus. Çà et là, autour d'un fanal qui brille encore, accroché à quelque fût solitaire, d'effroyables chauves-souris voltigent, des dragons, longs de plusieurs plèthres, gravissent les débris éboulés et, haussant sur leurs pattes squameuses, leur hideuse tête aux yeux vitreux, se flairent l'un l'autre, comme des fourmis... Mais quoi ! d'où me vient cet émoi ?... Avec peine, en haletant, je tire, du fond de ma poitrine, de rauques, de rapides soupirs, tandis que mon bras s'alourdit et que, de mon flanc qui se rouvre, ta douleur, ô triste Pandorè, monte à mes yeux comme un voile.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Qu'as-tu donc ? Qu'est-ce encore, fils du jour ? Pourquoi regardes-tu ainsi, sans rien voir, de tes prunelles ?... Malheureux ! Quelle stupeur sans nom fait flotter ton âme dans ton sein et couvre ta chair qui frémit des gouttes d'une sueur sanglante ?

PROMÉTHÉE

Hélas ! Vainement j'essaierais de me le cacher plus longtemps, la charge épouvantable m'écrase... Que faire ? D'où attendre un secours ? Répondez, vous que je vois ici, noirs démons du feu, hommes, centaures, car le conseil vient quelquefois de qui on n'osait pas l'espérer... J'adjure chaque vivant d'un bout à l'autre du monde... Répondez ! Comment porter le ciel ? Sur

quelle base, sur quel roc immuable assurer la terre à tout jamais ?

LES GÉANTS ARIMASPES

(Ils sortent des tranchées, précipitamment).

Vite ! Vite ! Un nouveau tremblement secoue déjà les cavernes. Mille sources, en bouillonnant, jaillissent ; des hordes innombrables de rats grouillent et s'enfuient au loin, de toutes parts.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O douleur ! les dernières coupoles jonchent le sol de leurs débris... L'océan mugit furieux ; l'immense montagne en ruines flotte sous l'ondoiement de la flamme, ainsi qu'une île déracinée.

SCÈNE XVIII

L'AUTEL SANS NOM

LE CENTAURE CHIRON

(Il s'élance, en poussant de grands cris.)

Votre salut est dans vos mains. Arrêtez, ne fuyez pas, centaures... Arrêtez !... Gaia n'oscille plus. Mais pour l'affermir sous vos pieds, pour calmer la colère de Zeus, votre père a besoin de votre aide.

PROMÉTHÉE

Que veux-tu faire, sage roi ? Qu'est-ce donc ? Pourquoi, frappant le sol de ton sabot impatient et prenant

les astres à témoin, rassembles-tu ainsi tes fils, les centaures à la croupe robuste ?

LE CENTAURE CHIRON
continuant de courir çà et là.

Ici... Vite... Dépêchez ! Ne tardez point, ô race paresseuse. Certes, vous seriez bien plus prompts à engloutir les chairs rôties, en mêlant le vin dans les amphores, ou à vous meurtrir de vos poings, comme c'est la coutume entre vous... Allons, vite, monstres au double poitrail. En effet, il convient d'effacer au plus tôt la souillure impie qui infecte cette terre, de crainte qu'aggravée par le temps, elle ne s'envieillisse enfin et ne reste inexpiable.

PROMÉTHÉE

Qu'ordonnes-tu ? qu'espères-tu ? Sans nul doute, je suis prêt d'accueillir, l'ayant moi-même demandé, tout conseil ami, toute parole qui, équilibrant l'Ouranos, allègera pour le titan, le poids écrasant du monde. Mais, je l'avoue, fils du cheval, si connue que nous soit ta sagesse, célébrée au loin parmi les bêtes et les satyres cornus, je ne puis te comprendre en ceci.

LE CENTAURE CHIRON

Silence ! Ne m'interroge pas, ne contrains pas ma langue de maudire... Vous, à l'œuvre, hâtez-vous ! C'est au sage qu'il appartient de guérir, quoiqu'il n'ait point failli, tous les maux causés par l'insensé. Précipitant au fond des gouffres qu'a rouverts la vengeance du ciel, les marbres, les chapiteaux rompus, les colonnes, les lourds blocs de fer, déblayez une aire carrée qui ait cent toises sur chaque face, en sorte que les autans marins, l'aquilon, les souffles arrivant des quatre coins de la terre, se jouent autour de l'autel.

PROMÉTHÉE

Quel autel ? quoi ! que médites-tu ? A qui donc prétends-tu dédier l'offrande et le sacrifice ?

LE CENTAURE CHIRON

Tais-toi ! A cette place même où a flambé l'ardent bûcher des dieux, entassez maintenant l'un sur l'autre, de vastes blocs non taillés du fer... Mais d'abord, pour mieux accomplir les rites que Zeus nous a prescrits, apportez la flamme et le trépied, le lait, les vases de miel, et aussi des rameaux d'arbres verts, s'il en reste encore sur la montagne... A quoi bon regarder le titan ? c'est à moi qu'il faut obéir. Holà, toi, Nessos, n'entends-tu pas ? Misérable ! méprises-tu les ordres de ton roi, de ton père ?

Il le frappe du bois de sa lance. Tumulte.

PROMÉTHÉE

Quel secours attends-tu des dieux ? Ne viens-tu pas de rappeler toi-même, le bûcher, le grand lit flamboyant qui, naguère, les consumait ?

LE CENTAURE CHIRON
interrompant son labeur.

As-tu cru, dans ta colère aveugle, que les dieux pouvaient mourir ? Moi, je sais qu'ils sont immortels, à l'égal du ciel et de la terre. Sans doute, j'ai vu brûler leurs corps, mais qu'importe, si leur esprit, si leur âme éternelle demeure ! Tu me regardes, stupéfait. Certes, il faut que je parle à la fin, puisque ni fléaux ni désastres ne suffisent à dessiller tes yeux. Et ton obstination me rappelle l'enfant géant nouveau-né, Ephialtès, fils d'Aloeus, alors qu'étendant ses mains, il voulait s'emparer de Protée, le vieux démon de l'eau, fluide et farouche. Car tantôt, il voyait devant lui, sur le rivage

de la mer, une tortue gigantesque et, lui jetant un lacet d'algues, il tentait de s'en saisir. Mais déjà le dieu-flot s'échappait dans une écume blanchissante, qui roulait avec fracas des glaçons et de grands os de baleine. Puis, de vague, il se faisait écueil, puis spectre ténébreux, puis vapeur. Et l'enfant trépignait vainement et, saisissant le nuage, il en voyait jaillir un morne éclair d'où se répandaient sur les flots de livides rafales de neige. Telle est ta démence, ô titan. Toujours amer, inexorable, et tourmenté d'une inquiétude ardente et pareille au feu, tu t'efforces contre les Ouraniens. Mais, changeant de figure à leur gré, ils trompent tes yeux et disparaissent. Le monde vivrait-il sans dieux ? Entends ici, ô patient du vautour, la parole qui dit tout : le monde est le signe des dieux et n'existe que par les dieux. C'est pourquoi, sitôt qu'ils sont bannis, dès que l'Olympe, en s'éteignant, laisse régner la nuit sur ta montagne, tout périt, les sphères étoilées, que Zeus n'équilibre plus, t'accablent sous leur poids monstrueux.

Il se remet à entasser des rocs.

PROMÉTHÉE

Tu sais bien que les dieux sont morts. En vain, avec des mots plus vagues que le bruit des forêts et des flots, tu essaies de te tromper toi-même. Le règne de l'homme commence ; le pouvoir des fantômes du mal est brisé et pour jamais.

LE CENTAURE CHIRON

Ha ! ha ! ha ! jactance stupide ! Le profond mystère divin que comprend dans son cœur l'ignorant, l'éphémère humble et soumis, se dérobe à ton orgueil superbe. Assurément, les fils de Zeus, les Olympiens ne

sont plus. Les hommes ne reverront point ni Arès, ni Cypris, ni Hermès, ni Bakkhos au beau thyrse de feuilles. Mais quelle épée ou quel dard tuera la divinité ?

PROMÉTHÉE

Tiens-tu donc à porter des chaînes? Ne peux-tu exister sans avoir, au dessus de ton front suppliant, le spectre épouvantable des dieux ? Non, non, le monde se suffit... Qu'il soit libre! plus de père-bourreau ! Je te le dis, fils du cheval, harangueur à la langue subtile, la mort des dieux est le triomphe de la vie, l'avènement, l'entrée de toutes choses dans l'ère de l'éternelle joie.

LE CENTAURE CHIRON

Arrière ! c'est trop d'impudence... O menteur ! titan gonflé de vent. Le triomphe, dis-tu... Réponds! La force, l'injustice, le deuil, la maladie, la vieillesse ontelles cessé de régner ? L'enfer ne s'ouvre-t-il plus au milieu de ton empire ?

PROMÉTHÉE

Certes, j'admire ta constance. En effet, reniant tes yeux qui ont vu le bûcher triomphal, tu aimes mieux, esclave du passé, essayer de redonner la vie aux fantômes de tes songes.

LE CENTAURE CHIRON

Quoi donc ! Ne faut-il croire, titan, qu'à ce que les prunelles voient, à ce que les mains étreignent ? Insensé ! S'il en était ainsi, les stupides borgnes auraient raison. Reconnais, reconnais en eux ceux qui sont perspicaces et qui savent ; leurs engins, leurs nœuds, leurs longues cordes révèlent tous les secrets.

PROMÉTHÉE

Adoreras-tu cette pierre? Te voilà tel que les khalybes, les Scythes, les mangeurs de chair crue qui prennent comme dieu un tronc d'arbre ou une flèche de fer.

LE CENTAURE CHIRON

Paix! paix! que servent désormais les défis, les paroles outrageuses?

Des langues de flamme voltigent çà et là.

L'aurore sacrée sort des ténèbres, le ciel nous a pardonné. Regarde! un jour blanc qui ondoie ainsi que la fumée du tonnerre, mais silencieux et sans bruit, rayonne mystérieusement des pierres embrasées de l'autel et, portant la gloire du dieu aux profondeurs ouraniennes, il frémit au loin sur la mer verte.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Salut, ô feu vierge et limpide. Allumé sur la cendre des dieux, tu brilles à l'endroit précis où le ciel vient s'unir à Gaia, comme s'échauffe en pétillant, dans le bloc de bois femelle, le bâton de laurier ou d'yeuse dont un berger gardeur de bœufs fait tourner la courroie, sans relâche, au milieu des herbes amassées.

LE CENTAURE CHIRON

O splendeur! O présence bénie! O vue très douce dont Chiron n'osait point espérer la merveille! Mon cœur frémit jusqu'à mes pieds; les larmes qui m'oppressaient débordent et redoublent encore ma joie. Lève-toi de ton roc, bon titan; incline-toi, prosterne ta ferveur devant ce qui se dévoile: les dieux, les Ouraniens sont ici, revenus sur notre terre. Certes, amis, il n'est pas besoin de marquer l'autel avec un signe, soit en y plantant une lance, soit en y suspendant la dépouille d'un lion ou d'un lynx tacheté. Même dans

la nuit la plus noire un enfant y marcherait tout droit. Pourquoi vous cachez-vous les yeux ? Ne craignez rien, vous, centaures hennissants, ni vous, ô fils de la femme. La force divine est douceur. Et certes, voilà longtemps déjà que j'avais deviné ce mystère. Car souvent, retiré, la nuit, dans quelque haute caverne, évoquant Pan, le sauvage esprit des montagnes et des forêts, je voyais de grands éclats de feu fulgurer entre les roches. Et le dieu, cependant, n'était pas dans cette flamme stridente, non plus que dans le tourbillon, le sombre typhon plein de fureur, qui accourait en roulant des foudres. Mais lorsque leur voix s'était tue, à l'instant où glissait par les airs, au milieu du solennel silence, un souffle, un chuchotement, l'horreur sacrée fondait sur moi, je tombais la face contre terre et, dans mes cheveux hérissés, sur le poil frémissant de ma chair, je sentais passer le dieu.

(Clarté grandissante.)

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Etouffe le flambeau sous ton pied... Point de bruit, plus bas, plus bas, encore!... Va-t-il surgir? Le verrons-nous ? O vertige ! O pensée formidable !... Mon cœur, dans son épouvante, précipite ses battements.

PROMÉTHÉE

Surgir... Qui ? Que prétends-tu dire ? Se peut-il, toi si sage autrefois, que tu te sois laissé surprendre aux discours de celui-ci ?... Sache-le de moi, dompteur des vagues. Ce nimbe divin qui t'émeut, cette lumière qui te semble un prodige, c'est toi, par ta ferveur, qui la crées, car le désir peut, quelquefois, faire apparaître, comme hors de nos prunelles, ce que nos rêves peignent en nous.

LE CENTAURE CHIRON

Silence, disputeur odieux ! C'en est trop, tais-toi, ferme ta bouche. Tu as beau blasphémer l'Ouranien ; l'heure est venue où, sous tes yeux et devant le roc même où tu sièges, ces pierres lui seront consacrées. Approchez ! Assemblez-vous ici, centaures et vous, race de l'homme. Unissant votre cœur au mien, tous, nous allons humblement, prosternés devant le Zeus suprême, le reconnaître et le servir.

Un silence. Il pose ses mains sur la pierre.

Entends-moi, ô fantôme inconnu, roi, père, présence terrible, toi qui te caches à la fois et qui te dévoiles dans l'autel. Troublé, la face baissée, agité d'un profond tremblement, mon âme est pleine de son dieu, mais comment exprimer ton mystère ? Toute parole, tu le sais, qui frémit sur une lèvre humaine, est pareille à la plainte informe, au vagissement du vent, quand il veut nous dire sa souffrance et redouble ses sanglots, jusqu'à ce que la grande mer le prenne sur son sein et l'endorme. Je te vénère, je t'invoque, je t'adore, ô maître universel. L'espace sans bornes t'appartient, soit que de toi surgisse, avec le jour, la roue d'or éblouissante, soit que, parmi l'azur du soir, Sélénè soulève sa corne, froide et brillante comme l'argent. C'est toi qui emplis les forêts, qui embrases les vagues de l'éther, qui murmures dans le gouffre marin. Fils d'Ouranos et de Gaia, mais les tenant tous deux sous ton pouvoir aussi facilement que j'attache avec la corde tressée les deux extrémités de l'arc, tu complètes le triangle sublime où rayonnent les indicibles noms de ce père et de cette mère, par un troisième nom plus saint. Prononce-le, révèle-toi à nous ! Manifeste ta vo-

lonté ! Des profondeurs de ton silence, réponds-nous, ô roi, proclame enfin le titre dont tu veux qu'on te nomme.

Pause.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Réponds-nous, parle, ô roi lumineux, toi qui contiens dans ta poitrine l'inéluctable nécessité de ce qui est. Vois, nous t'offrons ce sang fumant et cette flamme qui brille. Pour ton ivresse, nous jetons le vin noir dans l'abîme des flots, avec l'or de cette coupe.

Nouvelle pause.

LE CENTAURE CHIRON

Tu te tais, tu ne réponds rien. Est-ce donc en vain que les Prières et les saintes Libations se tiennent devant toi suppliantes ? Quoi ! veux-tu rester inconnu ?... Tu gardes obstinément le silence... Prométhée, Prométhée, aie pitié ! Puisque tu es le protecteur, le médiateur de Gaia, refrène ta colère en ton sein... M'entends-tu ? interroge le dieu. C'est ton office, ô magnanime, de donner un nom à cet autel et de proclamer devant tous, la nature de l'univers et quelle est sa véritable loi.

PROMÉTHÉE

Moi, évoquer pour toi les dieux ! faire peser, de nouveau, sur la terre l'épouvante et la tyrannie des féroces Olympiens !

LE CENTAURE CHIRON

Ainsi, trop fier pour prosterner ton orgueil devant le Zeus suprême, tu refuses à l'homme ton secours... O le pire des mauvais ! scélérat ! démon pernicieux ! Certes, ton obstination pourrait mettre la fureur, dieu pervers, dans une poitrine de pierre. Et cependant,

sache-le bien, ton règne, tes destins, ta splendeur sont liés au choix que tu feras.

PROMÉTHÉE

Achève, nourrisson du cheval. Sans doute, je n'ignore point que ta sagesse sénile excelle aux propos obscurs, aux énigmes où les enfants se jouent. Mais, laissant là, pour cette fois, la « Cité habitée d'un seul homme » ou encore, le « fleuve dont les eaux s'écoulent dans les deux sens contraires, » explique-toi sans détours.

LE CENTAURE CHIRON

Es-tu si lent à deviner ? Et pourtant, sitôt que tu sauras à quel Dieu l'homme doit offrir le roc où tu t'assieds et la terre, le monde ne te pèsera plus.

PROMÉTHÉE

Parle enfin, explique-toi mieux, dis-moi tout. Par quelle incantation, par quel art, par quel sortilège, feras-tu l'univers moins pesant ou mon bras plus ferme à le tenir ?

LE CENTAURE CHIRON

Silence ! plus de bravade impie ! L'insensé qui rejette les dieux, les dieux, à leur tour, le rejettent ; qui renie l'antique sagesse, de même, se voit renié d'elle. Certes, tu portes dans ta main le globe formidable du monde, mais tu n'as pas conquis l'esprit, la force vivante qui l'anime. Ecoute ! Pour la dernière fois, ô fils aveugle d'Iapétos, l'Ouranien t'avertit par ma bouche. Si tu pénètres le mystère divin, si, enfin respectueux des causes, ta fervente méditation s'unit à l'Intelligence, alors, mais alors, seulement, l'univers sera sauvé. Vainement, tu t'adores toi-même. Zeus, ou de quelque nom nouveau que tu veuilles le couvrir, le

Voilé, l'Insondable, l'Obscur, l'Etre par delà les formes, n'a jamais cessé de régner. Sans relâche, il déploie sur Gaia sa puissance et sa bonté tranquilles, et aucun aboi de l'enfer ne peut l'atteindre dans son palais du Ciel, non plus qu'aucune flèche perfide des faux sages et des esprits subtils. Comprends la loi, fils d'Iapétos. Ainsi qu'un homme, dans son champ, désireux d'adoucir l'âpreté d'un figuier ou d'un poirier sauvage, y greffe, à l'aide du fer, le bourgeon d'un fruit mielleux, de même, il faut que ton vouloir se confonde, ô petit roi terrestre, avec l'être universel. Prie-le donc, désarme sa colère. Rappelle dans ton cœur la Piété, la belle prêtresse aux mains jointes qui, jadis, intercédant pour nous, fléchissait les immortels. En effet, pourquoi ton frère Atlas a-t'il supporté sans effort, pendant des siècles sans nombre, ce qui pèse lourdement à ton bras ? C'est qu'il avait l'aide des dieux, c'est que la clémence des dieux qui soutient, en les équilibrant, et le vaste Ouranos et la terre, lui allégeait le fardeau.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Allons, cède, apprends de tes malheurs à n'être plus si superbe. Tu te réjouissais quand les hommes glorifiaient le nom de Prométhée, quand les bêtes, avec des cris joyeux, s'empressaient vers ta montagne, et le dieu veut aussi, j'imagine, être invoqué et reconnu.

PROMÉTHÉE

Combien de fois me contrains-tu de répéter mes paroles ? Le monde n'a plus besoin des dieux. Rien ne subsiste sur Gaia qu'une seule réalité, l'homme libre et vivant en présence de la nature impassible.

LE CENTAURE CHIRON

Silence, misérable imposteur! Est-ce l'homme, avec ses pieds qui rampent, lui, le frère à peine moins vil, du ver et de l'escarbot, qui pourra jamais être l'égal de l'être bienheureux, ineffable?... Réponds-moi : Si les dieux étaient morts, devant qui se tiendraient debout la Vérité, la Paix, la Joie, la Clémence, l'éclatante Victoire?

PROMÉTHÉE

Leur sanctuaire est dans mon cœur, dans le cœur de l'homme juste. Bien loin qu'elles se tiennent debout au pied d'un trône sanglant, sache-le, c'est leur glaive inflexible qui a chassé le dieu cruel, le tyran des foudres et des supplices, de la cime d'où il nous torturait.

LE CENTAURE CHIRON

Va, poursuis, accuse ton maître. Révolté contre Zeus Ouranien, dénonce en les maudissant, les épreuves, tous les maux qu'il envoie. Et cependant, qui, de vous deux, a été le plus funeste aux hommes ? Zeus maintenait Gaia prospère : toi, son médiateur, son témoin, son sauveur, tu l'as ruinée.

PROMÉTHÉE

Pourquoi, me refusant le temps, ton mauvais vouloir, ton impatience, mettent-elles obstacle à mes desseins? Rien de grand ne se fonde, ô centaure, sans des luttes et des retards.

LE CENTAURE CHIRON

N'as-tu pas encore, à ton gré, assez dévasté la terre? Certes, tu as habilement réfléchi, afin d'être toujours le roi du monde, si, remettant l'effet de tes promesses d'une génération à l'autre, tu réclames sans fin des délais.

Pause.

PROMÉTHÉE

Mais lors même, ô fils de Kronos, qu'il existerait des dieux, à quoi bon cet autel et ces rites ? En effet, puisque Zeus ne doit rien aux débiles éphémères, puisqu'il n'est tenu de leur montrer ni pitié, ni bonté, ni justice, les Pandorides, d'autre part, ne peuvent rien lui devoir.

LE CENTAURE CHIRON

Est-ce une dette que l'Amour ? Crois-tu donc qu'il veuille évaluer en bétail, en blé, ou en airain, le don qu'il fait de lui-même ? Va, ne résiste plus, titan. Toi, l'antique ami des hommes, toi qui jures n'avoir subi ton long supplice que pour l'amour des mortels, ne sens-tu pas ton cœur ému à les voir environner en foule l'autel qu'ils ont rebâti ? Regarde ! Les femmes s'empressent tout autour du grand amas de pierres. Légères comme un essaim d'abeilles, elles attachent au rocher des rameaux de lierre et de sapin et des bandelettes de laine, tandis que d'autres, en s'inclinant, font fumer vers Zeus la myrrhe sèche ou déposent devant le dieu les boucles de leur chevelure qu'elles ont coupée avec le fer. Prends pitié de leur joie confiante. Quand même l'Olympien serait mort, et certes, il règne toujours, voudrais-tu arracher à un fils l'urne pieuse qui contient les ossements paternels ? Vois ! Humblement prosternées, accroupies dans la poussière, quelques-unes tendent, pour te fléchir, leurs belles mains suppliantes. D'autres, toutes seules, à l'écart, enveloppées de leurs voiles, ont les yeux fixés contre le sol et de grands pleurs silencieux ruissellent lentement sur leurs joues. Laisse-toi toucher, dieu rédempteur. Pourrais-tu demeurer implacable ?

Vois comme elles embrassent l'autel. Jamais, jusqu'à présent, leur bouche n'avait mis dans un baiser terrestre, tant de ferveur et d'amour... Des soupirs soulèvent leur poitrine. Ecoute ! un profond sanglot, suave comme un roucoulement, s'échappe de la foule amassée et, en se mêlant au murmure qu'exhalent les ramures des pins, il flotte sur toute la montagne.

Un très long silence.

PROMÉTHÉE

Certes, je puis, fils du cheval, l'évoquant de ma voix souveraine, faire surgir de l'Ouranos, le grand Fantôme des cieux. Mais lorsque, après tant de combats, tant d'abjurations, tant de souffrances, j'ai brisé le joug qui m'accablait, ne serais-je pas inexcusable de le reforger de mes mains ?

LE CENTAURE CHIRON

Quel joug ? Est-ce un joug, ô titan, que le tendre amour du Père ? Si le ciel pèse à ton effort, si le globe aux deux pôles t'écrase, c'est parce qu'il demeure hors de toi, inconnu, lointain, mystérieux. Dès que tu te seras uni à la Présence invisible qui palpite dans son sein, le monde te deviendra moins lourd.

PROMÉTHÉE

Je le vois, tu restes fidèle aux vains rêves du passé. Mais alors, centaure opiniâtre, que ne reconnais-tu en moi celui-là même que ton désir réclame, le Zeus qui succède à Zeus.

LE CENTAURE CHIRON

Tourne tes yeux vers l'autel. Est-ce toi qui exciteras ces transports, cette ardeur si profonde ? Lors même que les destinées t'auraient mis sur le trône ouranien,

crois-tu donc remplacer pour nous les antiques maîtres de l'Olympe ?

PROMÉTHÉE

Vous le voulez. Malgré mon cœur qui s'agite et gronde en moi, vous pressez le titan de fléchir... Soit!... Pourtant, il n'est pas facile au dieu qui porte l'univers, d'honorer un autre dieu. Et d'ailleurs, ces antres, ces montagnes, ces fleuves n'ont-ils pas entendu mes imprécations et ma colère ?... N'importe, j'évoquerai l'Esprit... Si, m'étant égaré d'abord, je change maintenant de pensée, qui pourrait m'en blâmer à bon droit ? En effet, ce fardeau trop lourd, en occupant ma force sans relâche, mettrait obstacle à mes desseins pour le bonheur des vivants.

LE CENTAURE CHIRON

Interroge, appelle le dieu ! Vite ! Si tu tardes encore, l'Ouranos, échappant à ton bras, peut écraser la terre, d'un seul coup.

Nouveau silence prolongé.

SCÈNE XIX

QUI SERA DIEU ?

PROMÉTHÉE

C'en est fait, mes yeux s'ouvrent enfin ; mon cœur, abusé si longtemps, par la vengeance et par l'orgueil,

se retourne, peu à peu, sur lui-même. Moi qui, dans ma colère aveugle, prétendais déposséder les dieux, plus sage, je comprends maintenant que, si la terre m'appartient, avec la race éphémère, tu possèdes ô Démon inconnu, un royaume éternel et sans bornes, jusqu'où ne monte pas mon pouvoir. Telle est la grande vérité qui s'insinue dans mon âme et, puisqu'elle est la vérité, qui pourrait ne pas lui obéir ? En effet, avec quelque bruit que sorte des lèvres d'un vivant le mensonge qu'il proclame, toujours, dans sa pensée profonde, il l'entend réfuté aussitôt par l'incorruptible témoin, par le murmure sincère.

Un silence,

Le moment du partage est venu. Entends-moi, ô frère ouranien, jamais vu, lointain, couvert d'un voile, éternellement bienheureux. Soit que tu te manifestes ardemment dans la tempête de la foudre et le grondement du ciel, soit que, par delà le matin, tu demeures à jamais impassible, je lance, avec le vent de ma bouche, mon invocation jusqu'à toi. Apparais ! descends de tes hauteurs ! Viens que nous nous parlions face à face. Seulement, je te le dis tout haut, afin que Gaia l'apprenne, n'attends de moi, ô roi silencieux, ni culte prosterné, ni prière. Jamais plus le titan, libre enfin, ne subira les lourdes chaînes de l'antique tyrannie. La force, l'indomptable vigueur, la flamme de vie qui brûle en moi sont les mêmes que les tiennes. Mon âme ne redoute plus rien et je me sens ton égal.

Nouveau silence.

Quel mouvement vertigineux emplit l'orbe effrayant qui palpite? Les astres, les essaims de la nuit, glauques au-dessus de la mer, semblent tourbillonner dans

ma main, puis, comme une ruche s'endort, peu à peu, se mêlent à l'azur, devenu plus fluide et plus limpide... Phosphoros aux ailes bleues surgit... Paix! paix! silence à la terre!

Le soleil et la lune apparaissent.

Le double flambeau nous est rendu. Evadés des cachots du Hadès, les beaux jumeaux lumineux ont repris leur place accoutumée. Vois, l'éternel Hypérion, élevant sa face sur les cîmes, siège tranquille, à l'orient, dans le frais matin du jour. A ma gauche, moins rayonnante, effacée, pâlie, unie au ciel, s'élargit la reine orbiculaire, Séléné, la courrière des nuits, avec sa clarté femelle. Je vous salue, ô titans ouraniens. Certes, qui ne serait joyeux de revoir enfin votre prodige ? Et pourtant, si éblouissants que vous sembliez à nos yeux, vous n'êtes rien de plus que les ombres dont se voile pour les mortels l'Innommé, l'Esprit, la pure Essence que nous ne pouvons saisir... Ah! vous redoublez vos flammes; la fournaise de l'éther hyalin vibre et ondoie, tout autour de vous, en milliers de cercles qui s'embrasent. Sous l'immense soleil magique qui tombe fulgurant, des hauteurs, les durs glaciers bleuâtres étincellent, la roche, la cascade gelée fument ardemment, sans projeter d'ombre. Que veux-tu de moi, taureau divin? Sans doute, je tends les bras vers toi, mon âme frémit à ta lumière, comme une coupe de cristal, pleine d'un feu transparent. Mais, ô roi du ciel, si ta splendeur touche encore et trouble Prométhée, ton mensonge aussi m'est bien connu. En effet, de même qu'on amuse avec des cailloux ou des feuilles un petit enfant qui joue, c'est ainsi que nous retenant par ton enchantement glorieux sur le seuil de l'invisi-

ble, tu déçois le peuple des vivants. Toujours la forme que les mains peuvent palper comme un vase, la couleur qui rassasie les yeux, le bruit qui, pareil à l'eau, sature la conque des oreilles... Arrière! je suis las des prestiges. Résolu de connaître enfin le dernier secret du ciel, je veux voir face à face l'Esprit, l'Ineffable, le Dieu lui-même, et non plus les larves dorées qu'il suscite pour tromper nos regards.

Le soleil et la lune disparaissent.

Ah! la noire nuit retombe; mes yeux distinguent de nouveau, reposant dans ma droite étendue, la rondeur du ciel obscur... O infini! éther! abîmes! temps sans bornes! espace illimité! Comme le vent que nous envoie la fente d'un rocher prophétique, je ne sais quoi qui se dilate au plus profond de mon cœur, m'enlève ainsi que des ailes.

Un long silence.

Rien ne paraît... Hélas! hélas! l'Ouranos serait-il vide?... Mais non. Tremblant d'horreur sacrée, je te sens peu à peu qui approches, père, soutien, ami, force divine, grand oracle du silence éternel.

Nouvelle pause.

Quelle clarté point tout à coup? Muet, sans une rumeur, l'orbe prodigieux de la nuit s'illumine d'un feu crépusculaire, irradié du centre obscur où, sans doute, se cache encore le dieu... Ah! le sein me bat plus vite. Une joie, une chaleur soudaine se coulent tout le long de ma chair.

Des formes lumineuses apparaissent dans l'intérieur du globe.

Lequel d'entre vous est l'Esprit, ô pouvoirs géants qui m'entourez?... Point de réponse, mais toujours, les larves plus nombreuses surgissent. L'incommensu-

rable chaos de lueurs, de vie, de mouvement, ondule, plein de fantômes vagues et de titans merveilleux... Allons, parlerez-vous enfin? Que le plus puissant d'entre vous dissipe les autres ombres!... Quoi! N'entendez-vous pas ma voix?... Je t'adjure, ô Roi primordial, toi, le créateur, le soutien et le conservateur des êtres.

Il tressaille violemment.

Arrière, monarque détesté! Que veux-tu? Pourquoi viens-tu ici, te glissant, ainsi qu'aux jours anciens, sous la clarté qui foudroie? Bien que, par un nouveau prestige ta forme se cache à mes regards, bien que tu sembles te voiler d'une flamme mille fois plus terrible, je distingue, comme jadis, dieu superbe, dans ta nuée d'éclairs, le sourcil qui ébranle la terre et l'orgueilleux bras déployé qui, sans cesse, la châtie.

Grondements, tonnerres ininterrompus.

SCÈNE XX

LA CHAINE D'OR DE ZEUS

ZEUS

(sous la nuée, au plus haut du ciel.)

Réjouis-toi, fils d'Iapétos. Après un si long temps de souffrance, d'exécration, de fureur, tu vas connaître, tu vas connaître enfin l'Ennemi que poursuivait ta haine. M'ayant cherché, tu m'as trouvé. Ma présence

ici bannit déjà le faux Zeus, le démon de l'Olympe que tes prunelles abusées croyaient voir sur le trône d'or du ciel.

PROMÉTHÉE

Ne te connais-je pas assez? La montagne entière, sous ta nue, mugit, enveloppée de voix, de flammes, de typhons écumeux et de rafales de neige.

La tempête redouble.

Hors d'ici! fuis, tyran exécré! Obéis! Vite! Retourne au gouffre! L'Erèbe silencieux t'attend. Déjà, saluant ta venue, Aidôneus fait lever de leurs sièges les grands morts qui furent tes fils, les spectres des antiques Olympiens.

ZEUS

Quel fils? Que veux-tu dire, ô titan? Zeus a toujours été unique. Ta révolte, en arrachant des cieux mon fantôme et ma postérité, n'a précipité au Hadès que les ombres de tes songes.

PROMÉTHÉE

L'Olympe, la terre mentaient donc. C'est devant quelques trépieds d'airain, quelques sceptres de bois vermoulu, quelques visages de pierre que tant de cœurs d'hommes ont frémi, qu'ont prié tant de genoux ployés... Va, hors d'ici! malgré tes ruses, tu ne m'abuseras point. Vainement, tu jures, ô Dieu trompeur, que tu n'es plus le même Zeus qui me torturait naguère. Ne vois-je pas ce que je vois? Certes, ils crient assez haut ton nom, ces tonnerres effroyables qui grondent.

ZEUS

Ce fracas, ces tonnerres, ces feux, tous ces signes menaçants, c'est toi, fils d'Iapétos, qui les crées. Rien

de moi n'existe hors de moi, que mon gouffre et mon silence.

La tourmente s'apaise.

PROMÉTHÉE

Comment te croire, ô tyran ouranien ? Mes yeux ne distinguent-ils pas, sous ton nuage ardent d'éclairs, le sourcil qui ébranlait les mondes ? Bien plus, ton bras obscur déploie la chaîne étincelante, enflammée, qui jadis, avant que mon effort ne l'eût à tout jamais rompue, rattachait cette terre à l'Olympe,

ZEUS

Quoi ! N'as-tu pas encore compris ? Ta pensée est l'ombre, ô fils du jour, qui me revêt de ma forme. En effet, à chaque être vivant, j'apparais, selon ce qu'il conçoit de mon éternel prodige. Or, comme tous les orbes des cieux et les feux qui les éclairent, roulent, enchaînés sous mon pouvoir (de même que toutes les âmes se sentent liées à Zeus) ton cœur, bien plus sincère, ô titan, bien plus sage que toi-même, suscite devant toi ce symbole.

(Longue rumeur parmi les femmes groupées autour de l'autel. Chiron écoute, appuyé sur sa lance.)

PROMÉTHÉE

après une pause.

Se pourrait-il ? Aveuglé par la haine, ou cédant à mon cœur orgueilleux, t'aurais-je méconnu, Ouranien ? Toi que j'ai cru, pendant des siècles, le tyran, l'oppresseur de Gaia, parle, parle, fais-toi connaître. Au nom de cette vérité dont ton essence, ô Lumière inconnue, demeure l'éclatant sanctuaire, réponds-moi : es-tu vraiment le Dieu, l'Incréé, le Père universel, la Cause inexprimable et suprême ?

ZEUS

Tu l'as dit, je suis Celui qui suis, l'Etre qui seul existe, ô fils de l'homme. Tout vient de moi, tout m'appartient. C'est moi qui ai formé les cieux, qui, pour sceller ainsi que dans un vase, ma splendeur et mon infinité, ai pétri, avant l'aube des jours, l'argile de l'obscure matière. Des hauteurs sereines de l'éther, je m'incline vers l'abîme, et le monde reflète en ses ténèbres l'éclatant Penser divin, comme le visage appâli répond dans l'eau d'un fleuve au visage. Que te sert donc, ô rebelle titan, de vouloir, entraînant Gaia et les hommes dans ta ruine, demeurer hors de la règle sainte et du chœur universel ? Va, l'on n'échappe point à Zeus. Nul être ne saurait s'évader de son Dieu permanent et suprême, pas plus que l'aigle ne franchit l'air fluide qui roule dans le ciel. Zeus est partout, Zeus émeut tout. Par lui, l'univers orageux se soutient sur son néant; par lui, fils d'Iapétos, la durée noue ses nœuds, ainsi qu'une couleuvre et, incessamment, les dénoue autour du cœur des mortels... Allons, cède, ne lutte plus. Si tu crains ma justice, ô titan, qu'il te souvienne, toi qui l'as oublié, que tu peux désarmer sa rigueur, que les Prières sont mes filles.

Un silence.

PROMÉTHÉE

Te croirai-je, ô monarque du Ciel ? Mais non, quoi que tu proclames, mon souffle n'est pas emprunté, les mondes ne dépendent en rien d'un dieu lointain, extérieur, flottant sur lui comme pour l'empêcher de se perdre dans l'abîme, et pareil à une de ces lampes que le pêcheur nocturne allume au-dessus de ses filets.

ZEUS

Silence! réfléchis mieux. Sans l'existence d'un Vivant éternel, d'où proviendrait l'être éphémère ? Le fantôme sur qui souffle le temps et la bouche du sépulcre, sert de témoin à l'Immortel qui plane au-dessus du temps.

PROMÉTHÉE

Tu ne me persuades point. L'univers est un cercle infini, une roue où le destin rapide fait se suivre éternellement les causes et les effets. De même qu'il n'aura point de terme, il n'a pas eu de premier jour.

ZEUS

Paroles vaines, ô race d'Iapétos. Tout ce que divise le temps, tout ce que le nombre strict mesure, est forcément limité. Or, l'éternité identique, en excluant la durée de son sein, y enchaîne les siècles immobiles. Comment donc le passé, l'avenir, la naissance, l'immense flux des êtres couleraient-ils, sans relâche, au travers d'un présent indivisible ?

PROMÉTHÉE

Que veux-tu dire, trop subtil Ouranien ? Certes, derrière tes oracles, je ne sais quel mystère se montre et disparaît au même instant, comme une face voilée... Mais soit! jure que l'univers atteste un dieu créateur. Ce Puissant, père inconnu des choses, ne peut-il être toutefois, une cause impersonnelle, aveugle, une volonté qui agit, sans pensée, fatalement ?

ZEUS

Toute volonté est amour, toute volonté vient d'un être. Vouloir consiste seulement à tendre vers son désir. L'Incréé ne s'abîme donc pas, comme tu l'imagines, titan, dans une force nécessaire et aveugle. Les

lois de l'univers sont mes lois. Assise au faîte des demeures ouraniennes, la Pensée divine voit au loin et elle accomplit aussitôt, plus vite que la foudre ne tombe, ses décisions sacrées. Ainsi, pareil à vous, ô vivants, quelle que soit la distance infinie qui sépare vos qualités chétives des attributs immortels, Zeus connaît, il sent, il veut, il aime.

(Tonnerres. Cris des centaures et des femmes.)

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Ha ! ha ! mes yeux sont éblouis : partout, des flammes, un air liquide. Tout le sombre azur du Ciel s'illumine et vibre, enveloppé d'une splendeur cristalline, d'où il s'échappe sans trêve des rayons, des murmures et des voix.

Une immense clarté relie mystérieusement la nuée de Zeus à la montagne.

PROMÉTHÉE

Arrête, démon trompeur. Que fais-tu, quelle ruse ourdis-tu, sous le brouillard qui te couvre? Certes, n'ayant rien renoncé de tes espoirs orgueilleux, ta main essaie encore, je le devine, de rattacher furtivement la terre et le rocher du supplice, à l'antique chaîne d'or.

La clarté s'éteint subitement.

ZEUS

Ne comprendras-tu donc jamais? Mon bras ne secoue point de chaîne; je n'ai pas de droite pour lancer, à travers le fracas de la nue, les carreaux du foudre sulfureux. Non, non, bien que je sois, ô mortels, tout

amour et toute pensée, je n'ai pas plus revêtu cependant, l'humanité de vos passions, de vos emportements, de vos joies, que votre apparence et votre chair.

PROMÉTHÉE

Révèle-toi donc à nos yeux, montre-toi enfin sous ta vraie forme. Puisque tu jures que tu es la raison, la lumière, la vie, viens à mon aide, quand mes bras se tendent vers ta clarté. Notre salut dépend de toi; l'ignorance est tout le mal du monde. Dès lors, si je puis t'entrevoir, si la nue, s'écartant un instant, nous découvre les profondeurs de ton essence divine, les angoisses de mon esprit, aussitôt, seront calmées.

ZEUS

Cesse ta supplication. Aveugle devant ma splendeur, et des yeux et de l'intelligence, l'éphémère, tant qu'il rampe ici-bas, doit renoncer, d'un cœur soumis, à sa curiosité vaine. Q'importent les arcanes ouraniens! La connaissance des mystères du ciel porterait sur terre un fruit stérile.

PROMÉTHÉE

Alors, pourquoi m'infliges-tu ce trouble, ces tourments incessants? Si le destin fatal de l'homme est de tout ignorer du Divin, d'où me viennent ces désirs d'y atteindre, ces regrets dont je sens l'aiguillon, ces efforts anxieux de mon âme pour s'élever jusqu'à toi?

ZEUS

Tel est l'effet de ton orgueil. Méfiant, jaloux, présomptueux, ivre de ta pensée débile, tu t'obtines à sonder mes secrets, mais qu'en peut concevoir l'être humain? Le pygmée enjambera-t-il d'un astre à une

autre étoile ? Deux esprits se joindront-ils jamais, s'ils ne sont dans le même univers.

Un silence.

PROMÉTHÉE

Ainsi, tu me trompais, dieu menteur, quand tu affirmais que ma raison est une étincelle, un éclair de la Raison éternelle?

ZEUS

Cela t'égale-t-il à Dieu ? Dans la balance où ton esprit veut peser les effets et les causes, s'ensuit-il que tu fasses équilibre, toi seul, au reste du Ciel ? Sans doute, ta raison vient de moi. Mais la prudence vigilante que j'ai mise sous ton front est pareille à un serviteur qui, portant une lampe allumée, la nuit, dans un étroit chemin, ne dissipe le brouillard ténébreux qu'en avant des pas de son maître. Telle est votre sagesse, ô titan. Destinée seulement pour la terre, elle suffit à diriger les hommes éphémères en leurs voies, mais non à éclairer les miennes. Ouvre enfin les yeux, larve d'un jour. Toi qui t'égales à ton Dieu, toi qui tentes d'envahir l'Eternel, comprends mieux nos différences. Tombé dans ton corps de chair, tu y trouves, ainsi que tout vivant, l'espace, le nombre, la matière, qui sont tes vérités à toi, mais non point celles de Zeus. Dès lors, ta chétive pensée, comme un vase qui tinte son métal, ne saurait exprimer rien de plus que tes idées, tes sentiments, ton âme individuelle. Renonce donc à ton futile espoir. Que te découvriraient sur moi la vastitude et la durée dont ma main a pétri tous les mondes ? Elles sont ma révélation, mais aussi la nuée qui me voile. En effet, qu'est-ce que le temps ? Le nœud qui serre et qui termine la profonde éternité.

Comment nommeras-tu l'espace? La borne de mon désert sans bornes. Vrais, réels pour les humains, ces mirages, ô patient du vautour, ne sont devant l'Esprit que mensonges.

PROMÉTHÉE

Hélas ! dois-je te croire, ô dieu? Dis-tu vrai? Faut-il chérir en toi le Père, le Créateur, l'Unique? Mais comment en serai-je assuré si je ne te comprends point ?

ZEUS

Le bœuf pesant te comprend-il ? T'indigneras-tu que la fourmi t'ignore ou te méconnaisse ? De même qu'arraché de l'orbite, l'œil le plus pénétrant ne peut voir, c'est ainsi que, séparée de Zeus, la raison humaine, ô fils du jour, s'enténèbre et, dès lors, n'est hantée que de spectres, d'apparitions, de songes.

Un silence.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

N'es-tu pas encore persuadé ? Pour moi, dans ma sombre nuit, le Puissant qu'ont adoré nos pères, reste, bien que mystérieux, le guide vers qui mon cœur se tourne, comme l'astre immobile du pôle pour le pilote marin... M'entends-tu ? Quitte ce trône altier. Laisse Zeus rattacher la terre au globe du ciel toujours heureux.

Nouvelle pause.

PROMÉTHÉE

Eh bien, non ! Pourquoi, tyran des nues, te soumettrais-je ma raison ? Pourquoi mon souffle éteindrait-il le seul flambeau qui m'éclaire ? Nomme-moi, autant qu'il te plaira, contempteur des dieux, rebelle, impie, qu'importe ! Puisque, à ma sommation, tu as comparu devant moi, afin de fournir ta preuve, sans doute, c'est

que de mon arrêt va dépendre pour toi, fils de Kronos, le sceptre de la terre et du ciel.

ZEUS

Quelle démence t'a saisi ? En es-tu venu à un tel point d'erreur et d'aveuglement que tu oses te proclamer mon juge ? Arrière ! c'est trop d'audace, enfin. Rends-toi justice, misérable poussière. Pareil, ainsi que tu l'avoues, au moucheron et au ver, que comprends-tu, que conçois-tu, que sais-tu de l'Etre inaccessible ?

PROMÉTHÉE

Voici donc pour toi le moment de m'expliquer, Dieu simple et un, les secrets de ton double visage. Présent partout, tu n'es dans aucun lieu. Hors des matrices de la vie : l'espace, la durée et la forme, tu existes éternellement. Principe de toute mutation, tu demeures cependant immuable.

ZEUS

Quoi ! faut-il, de nouveau, le redire à ton oreille obstinée ? Pour toi, les contraires s'opposent ; il n'en existe pas pour moi.

PROMÉTHÉE

Ainsi, tu en fais l'aveu. Bien que tout procède de Zeus, il n'est point de loi universelle. Allumée seulement pour la terre, ma pensée, ma raison vacillante s'éteint devant l'univers.

ZEUS

Sans doute. Loin de te révéler le prodige véritable du monde, la raison le voile à tes yeux et, toujours, flotte comme un brouillard, entre tes prunelles et le jour. Je le répète encore, fils d'Iapétos : sitôt perçu par ton esprit, le réel y perd soudain sa forme. Ainsi

qu'un temple retracé par des cercles et des linéaments, sur une tablette de marbre, la vie, le vaste abîme ouranien, en descendant au fond de ton cerveau, plein d'une stupeur obscure, s'y défigure en vérités de nombre, de rapports, de moments. Certes, il devient intelligible, mais c'est, parce qu'il ne t'offre plus, au milieu des prestiges irréels de sa lumière spectrale, que toi-même et ta propre raison.

PROMÉTHÉE

Le mensonge et la vérité peuvent-ils être identiques ? Tu te ris de moi, dieu trop subtil. Si le monde n'a pas pour fondement une réalité immuable, inébranlable, tout s'écroule dans le vide ouranien.

ZEUS

Tu parles comme un fils de la terre. Mais Dieu, la grande Vérité qui enveloppe et détruit à la fois toutes les autres vérités, contredit sans cesse ta raison. L'infini dans le temps nie le temps ; l'infini dans l'espace abolit et dissout en poussière l'espace ; l'infini dans le mouvement équivaut à l'immobilité.

Pause

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Laisse-toi fléchir, fils d'Iapétos. Suis mon conseil, dépose enfin cet orgueil ombrageux et farouche... La terre se soumet à son Dieu. Vois ! Aux places qu'a foudroyées la droite souveraine de Zeus et que la piété des mortels a déjà consacrées par un cercle de grosses roches entassées, une flamme blanche jaillit, silencieuse, infatigable, qui porte jusque dans l'Ouranos, la ferveur et la joie de Gaia.

Un très long silence.

PROMÉTHÉE

Ah ! si je pouvais croire en toi, Ouranien, comme je t'aimerais ! Certes, sans Dieu, mon âme est vide ; l'univers, monstrueux et glacé, épouvante mon regard. Hélas sur moi ! je sens mes os tout remplis de ma misère. Vainement, j'ai renversé l'Olympe ; ma victoire n'a pas suffi à m'ouvrir ton ciel mystérieux.

ZEUS

Ne te l'ai-je pas déjà dit ? L'éclair nu de la vérité eût consumé tes prunelles. Même en cette sphère plus haute où tu es maintenant parvenu, ta raison ne supporterait pas sans stupeur et sans épouvante, ma complète révélation.

PROMÉTHÉE

avec une violence soudaine.

Arrière ! Tu n'es pas le vrai Dieu. La vérité a pour marque en effet, que tous les êtres, au même instant, du même regard, la reconnaissent... Non, non, je te repousse enfin. Si tu étais, selon que tu l'annonces, l'Unique, le Créateur, ton évidence éclaterait, hors de nous, en nous, autour de nous, ainsi que mille soleils.

ZEUS

Tout est voilé dans l'univers, le prodige émane du prodige. Toi qui t'indignes, ô contempteur des dieux, de ne point pénétrer le Divin, comprends-tu mieux par quel amour la Terre, telle qu'une bacchante, mène sa ronde autour de Hélios ? Sais-tu de quelle incantation ton vouloir, aussitôt obéi, se sert pour commander à tes membres ?

PROMÉTHÉE

Tu dis vrai, noir fantôme des cieux. Toujours en

proie à son rêve, aveugle, rejeté du réel, l'homme imbécile erre à tâtons, devant ta porte fermée... Grâce! écarte ta nue, enfin! Réponds-moi. Si je te questionnais par une curiosité stérile, j'accepterais sans plainte, ô dur Kronide, ton silence dédaigneux. Mais, dès lors que tu vois clairement avec quel émoi sincère Prométhée voudrait s'unir à toi, sentir se dissiper ses doutes, se convaincre que tu es bien cet Etre si longtemps, si vainement cherché, soulève, du moins, un coin du voile.

ZEUS

Ainsi, je te dois des aveux, l'Absolu n'est que ton ombre... Insensé! Ne sauras-tu jamais concevoir ma règle souveraine? De moi, chaque vivant a reçu les idées et l'âme qui s'accordent avec sa place en l'univers. Mais il ne peut, ô titan orgueilleux, dépassant les bornes de sa sphère, voir, dans d'autres cieux, les rayons que je me suis réservés.

PROMÉTHÉE

Quoi, veux-tu respecter sans fin, toi qui te nommes le Père universel, cette loi avare et envieuse!... Prends garde! je commence à douter, si, traîné toi-même par la roue des changements et des causes, tu n'es pas le serf de Némésis, l'esclave de cet ordre inflexible établi sur nous par le Destin.

ZEUS

Arrête et rétracte d'abord ce soupçon amer, injurieux. Loin que je roule avec le ciel, rien ne se meut qu'en ma poitrine. Si les prodiges merveilleux et sans nombre dont se composent l'univers, s'enchaînent devant les yeux mortels, si un lien semble les unir, c'est par mon vouloir souverain qui les rend constants et

nécessaires, et non par l'impulsion obscure de celle que tu nommes Adrastée.

PROMÉTHÉE

N'existe-t-il pas cependant un ordre nécessaire du monde? Tout n'y est-il pas enchaîné ?

ZEUS

Sans doute. De même que les nues se suivent, emportées dans l'éther, la durée, les jours, la succession, les êtres, les apparences, défilent sans cesse devant toi, en te donnant l'illusion d'une connexion fatale, mais ce qu'il te faudrait saisir, ou sous l'argile ou sous la chair, pour jurer que tu les as compris, ce n'est pas leur flux perpétuel, mais leur engendrement vivant, et par quelle foudre irrésistible, toute cause, en tombant sur l'effet, le consume et se transforme en lui.

PROMÉTHÉE

Que veux-tu dire, noir fantôme divin ? Signifies-tu par ces paroles que l'Olympien est le seul agissant, le moteur de tout, la cause unique ?

ZEUS

Certes, tu as bien deviné. Quoi que puissent croire en leur cœur les hommes, ces fantômes vivants, aucune force n'existe hors de moi, je n'ai point partagé ma puissance. Moi seul, à chaque instant du temps, je renouvelle, je recrée l'univers et le soutiens sur ses abîmes. Va, tu as beau, petit dieu du rocher, afin de me chasser du monde, attester la nature et ses lois, tu prouves par là uniquement ton ignorance et ton orgueil. Médite la suprême parole : autre est la cause, autre est l'effet. Aussitôt que tu l'auras comprise, quand tu seras convaincu, fils du jour, qu'entre ces

choses qui demeurent distinctes, la raison ne saurait découvrir aucun rapport nécessaire, il deviendra certain pour toi qu'un vouloir personnel et divin sert d'incessant médiateur à l'âme et à la matière, et que c'est dans mon sein seulement, qu'elles parviennent à s'unir.

(Les flammes allumées par la foudre s'élancent plus haut. Cris des captives).

PROMÉTHÉE

Donc, tantôt immobile, enfermé dans ton présent éternel, tu planes bien au-dessus du monde; tantôt, tu te proclames, à rebours, l'Agissant de tout, la Cause unique. Lequel choisir, ô fantôme divin ? Partagée ainsi qu'en deux lambeaux, ton essence n'est-elle pas indivise, commune à tout ton être. Réponds : ta vérité du ciel se dément-elle ici-bas ?

ZEUS

La vérité de Zeus, dieu révolté, c'est Zeus, c'est l'Esprit lui-même. La terre ni le ciel ne sont rien. Moi seul, pour l'affirmer de nouveau, j'existe et communique aux vivants tout ce qu'ils paraissent avoir en eux de réalité et de substance.

PROMÉTHÉE

Rachète-toi donc, Ouranien. Que tardes-tu ? Sauver Gaia en révélant ton mystère au titan, n'est-ce pas te sauver toi-même ? Enchaîné sans cesse à nos maux, lié par ta providence au flux et au reflux des jours, ne risques-tu pas de perdre ainsi ton unité bienheureuse ? Car enfin, tu dois le reconnaître, chaque moment de la durée, en venant retentir dans ton sein, te trouble et te sollicite. Le torrent des siècles qui descend te roule au cours de ses vagues.

ZEUS

Rien ne me trouble, ô patient du rocher. Faudra-t-il répéter qui je suis, entrouvrir un peu plus mon abîme ? Mais à quoi bon ces vains efforts ? Aussitôt que l'homme touche à moi, avec sa pauvre sagesse, ma splendeur offusquée se ternit, pareille à une statue d'or où demeure la marque des mains.

Un silence.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Hélas ! pourquoi ronger ton cœur par ces pensées inquiètes ? Réconcilie-toi avec Zeus, c'est ce qui importe à présent... Anxieux, les yeux fixés sur toi, tous les êtres attendent ton arrêt, tandis que, très haut dans le ciel, au-dessus des îles et des écueils qui, semblables à des nuages, dorment au loin sur les flots, le fantôme ardent reste immobile.

Nouvelle pause.

PROMÉTHÉE

Que te dire ? que ne te dire pas ? Comme des foudres qui se heurtent, tes qualités contraires, inconcevables, luttent en moi et, en m'éblouissant, font que ma pensée reste aveugle. Peut-être es-tu bien, en effet, l'Unique, le Créateur des mondes. Mais, je l'avoue, je cherche au ciel, plus encore que l'auteur de ses lois, ou que leur esclave impassible, un sauveur et un consolateur. Or, dans la lumière glacée où je te vois si haut et si lointain, sans doute, tu confonds ma raison, mais hélas ! et ne t'offense pas, si je semble te blasphémer, ô Père, tu ne touches pas mon cœur.

ZEUS

C'est là ce qui t'abuse, titan. Dès longtemps, ton cœur parle pour moi, il me connaît, il m'a trouvé,

mais tu refuses de l'entendre. Ton orgueil se roidit contre Zeus. Lorsque, pareil à un enfant, tu auras abandonné ton âme entre les mains de ton Dieu, aussitôt, tu seras sauvé.

PROMÉTHÉE

De quoi m'accuses-tu, dur Kronide? Est-ce donc montrer de l'orgueil, est-ce me roidir contre toi, que de chercher, afin de te chérir, à t'entrevoir sous ton nuage ?

ZEUS

Tu le veux donc ? Ecoute, fils du jour. Et certes, tu comprendras alors, pourquoi nul ne saurait me comprendre. Bien au-delà de ta pensée, l'Esprit sans bornes se déploie, l'Infini s'élargit en tous sens, comblant sa propre plénitude par des attributs innombrables, des millions de puissances de vie, qui emplissent de leurs rayons mon éternité tranquille.

PROMÉTHÉE

Quelle lumière inconnue, effrayante, fais-tu luire devant moi ? Mais non, tu me déçois encore, ces splendeurs, ces attributs divins, ces perfections qui, par delà les mondes, démesurent l'infini, quel être les a jamais conçus ?

ZEUS

Quel vivant pourrait les connaître ? Crois-tu donc qu'en suivant ta pensée, de même que l'araignée agile trame et dispose en rond ses fils, tu doives forcément parcourir le cycle des choses tout entier.

PROMÉTHÉE

Donc, ma raison ne sert de rien. Hors de la vérité du monde, l'intelligence humaine doit rêver devant ton seuil, morne et aveugle.

ZEUS

Sans doute. Si l'homme me bornait, si dépassant l'ombre et l'azur, l'éternel Zeus n'avait pas des pouvoirs et des qualités sans nombre, l'Etre divin serait-il Dieu ? De même que l'on jette une pierre dans un précipice insondé, afin que le bruit sourd qu'il renvoie décèle sa profondeur, ainsi mon éternité sort en rumeurs éparses et confuses, de ces mots prononcés par toi ; l'Infini, le Divin, l'Absolu. Mais le ciel se ferme et te repousse, dès que tu veux aller plus loin.

PROMÉTHÉE

Hélas ! sur moi ! hélas ! hélas !... Chacune de tes paroles, écrasant mon âme dans mon sein, m'épouvante et me découvre mieux ta grandeur sans bornes et mon néant.

ZEUS

Renonce donc enfin à me tenir assiégé dans mon mystère. Vainement tu scelles le dieu fort pour qu'il ne puisse s'évader et de l'heure et de l'étendue. Sans cesse Zeus déborde de l'Etre, sans cesse l'Etre s'approfondit au-delà de ta raison. Quand, par les cent portes du ciel, tu aurais vu défiler devant toi comme des dieux étranges et terribles, les forces, les vertus, les splendeurs, les puissances inouïes qui, partout, émanent de moi, et quand ton œil les eût comptées, pendant les siècles des siècles, je te le dis pour te rendre plus sage, tu n'aurais pas même commencé. Tel est le Dieu que je suis, ô titan, tel je plane, entouré de prodiges. Toi, maintenant, parle à ton tour, dis ta gloire, ô misérable argile. Dans ce vaste orage éclatant de l'éternité de Zeus, énumère, ô dieu vainqueur des dieux, tous les biens qui te sont échus, lors du par-

tage de l'Etre. Certes, tu les dénombres aisément : la pensée, l'engendreuse du temps, avec ses minutes allumées dans ton cerveau comme les torches qui te conduisent à ta fin, et l'autre inconcevable énergie qui semble composée à la fois de la force et de l'étendue et que tu nommes la matière. Voilà tout ce que tu tiens dans ta main, deux ombres de mes qualités, deux reflets obscurs des perfections, qui, incalculables en nombre, composent mon total infini... Et tu t'indignes cependant de ne pouvoir me comprendre ! O dérision. Folie d'orgueil ! Quoi donc ! Espères-tu pénétrer chacun des intimes émois, le fond dernier du cœur, l'âme d'un homme, rien qu'en entrevoyant sur le sable l'empreinte de son orteil ? L'aile d'un moucheron suffit-elle à te révéler, fils du jour, les abîmes effroyables des mondes, avec leurs étoiles enflammées, leurs ouragans de cris, de voix, de pleurs, leurs foules vertigineuses d'êtres ?

(La nuée de Zeus a grandi : elle occupe maintenant tout le ciel.)

PROMÉTHÉE

Quel délire m'avait saisi ? Malheureux ! Hélas ! N'accable point, ô Père, maître infini des mondes, l'obstiné, l'orgueilleux, le rebelle qui se repent devant toi.

ZEUS

Cette fois, tu as bien parlé. En effet, puisque tu ne peux lire sur la stèle immense où j'ai inscrit tant d'emblêmes et de signes sublimes, que deux d'entre eux seulement, par quel prodige comprendrais-tu jamais l'inscription mystérieuse ?

Pause.

PROMÉTHÉE

Soit, je te crois, dieu Ouranien. Tu es bien l'Incréé,

l'Eternel, l'Absolu immuable et sans bornes ; la pensée de l'homme se dissout, lorsqu'il touche à ton infinité. Mais alors, comment dis-tu « moi » ? Par quelle âme es-tu un être ?

ZEUS

Par l'Etre même, ô fils ingrat. L'intelligence, la volonté, l'amour sont intimes à mon essence. Qu'est-ce que Zeus, sinon une pensée qui se pense éternellement ?

PROMÉTHÉE

Ton pied trébuche cette fois, et se heurte à tes propres paroles. Si tu enfermes dans ton sein ces modes de toutes nos actions, la pensée, la volonté, l'amour, comment ton temple est-il bâti au-delà de nos ombres mortelles ? En effet, tu le sais, ô Kronide. La pensée, telle que l'eau d'un fleuve, se renouvelle sans fin, l'amour naît de la privation, la volonté se rejoint au désir dont elle est l'autre visage. Or, si tu aimes, si tu hais, si la cause, par sa chaîne inflexible, tient pendu à toi cet univers, tu n'es plus qu'un être fini, relatif à d'autres êtres.

ZEUS

Mais, d'autre part, s'il n'y avait dans l'Esprit tout parfait, tout puissant, ni sagesse éclairée, ni vouloir, ni amour, ni conscience, ce Dieu stupide, réponds-moi sans détours, te semblerait-il posséder la plénitude de l'Etre ?

PROMÉTHÉE

Tu nommes là des qualités qui sont celles de la race éphémère... D'ailleurs, que m'importe, ô fantôme. Sans proposer de nouveaux doutes, songe à résoudre le mien.

Il rit amèrement.

ZEUS

Crois-tu donc que ton doute me lie? Espères tu que ta sentence, franchissant le sombre azur des cieux, viendra me saisir sous ma nuée, et m'arracher de mon trône ? Tes arguments, tes preuves, tes discours sont pour toi irrésistibles. Mais, peut-être, la Création en a-t-elle beaucoup moins de souci.

PROMÉTHÉE

Réponds donc, dévoile ton mystère. Si ma raison, ô dieu furtif, m'abuse et déçoit mon cœur, tire-moi de mes ténèbres enfin, fais luire ta vérité.

ZEUS

Toujours, elle a brillé sur toi. Si Gaia la méconnaît, si je semble t'en refuser, titan, la révélation parfaite, c'est qu'en tombant dans ton esprit, elle s'y revêt aussitôt, des brumes de vos pensers humains. Oui, je suis l'Absolu qui vis, le Dieu-Personnel suprême. Au milieu des sphères étoilées, dans les tourbillons de splendeur qui, en irradiant de moi, nourrissent les astres innombrables, je vois, je sais, j'entends, je veux. Quel mystère trouves-tu à cela ? D'où vient que ta raison, tout à coup, s'étonne et se déconcerte ? Quoi ! n'ai-je pas pour nom la Vie. Le grand témoin peut-il être partout, sans être aussi en lui-même ? Va, bien loin que ma conscience se trouve détruite ou dispersée par le nombre de mes pouvoirs divins, c'est d'elle que j'emplis fixement, au travers de ma méditation, tous mes attributs et tous les mondes. Comment ne l'as-tu pas compris ? Même en ne regardant qu'au miroir de ta chétive Sagesse, tu aurais dû, fils subtil d'Iapétos, découvrir sans peine ton erreur. En effet, dis-moi, l'être vivant qui possède le plus de qualités n'est-il

pas celui qu'on glorifie d'avoir le plus de part à l'Etre ? Toi-même, te considères-tu comme un fantôme irréel, parce que ton âme est capable à la fois, d'aimer, de raisonner, de sentir, de connaître et de vouloir ?

Un silence.

PROMÉTHÉE

Pardonne-moi, Dieu magnanime. Mais comment aurais-je soupçonné que ce monde était le tien ? Le potier qui marque son amphore atteste que sa main l'a pétrie. Mais toi, par quel signe, ô Puissant, donnais-tu à la terre ta preuve ?

ZEUS

Nul être ne saurait m'ignorer. N'ai-je pas, pour m'annoncer aux hommes la foi, l'instinct, le sentiment, qui me révèlent à eux ? Certes, la foi parait aveugle, mais volant sur son aile enflammée jusqu'au ciel inaccessible, elle est pourtant, sache-le bien, d'entre toutes les filles de Zeus, celle qui voit le plus avant aux profondeurs de son Dieu.

PROMÉTHÉE

O misère ! Cette foi, ce bonheur accordés à tous, s'il faut t'en croire, en serai-je donc le seul exclu ?... Grâce ! Ne me repousse pas ! J'avoue, en la détestant, ma faute, longuement châtiée. Sans doute, dans ma fureur impie, tout mon cœur brûlait contre les dieux, mon souffle était pareil en moi à la flamme, à l'ouragan terrible. Mais, ne voyant jamais, hélas ! lorsque je me tournais vers les cieux, qu'une face irritée ou muette, ne suis-je pas presque justifié, puisque toi-même m'induisais en erreur, de n'avoir pas su mieux te chérir ? Pitié, pardonne-moi, prends-moi !

Il tend les bras vers la nuée.

Pourquoi ne me forces-tu pas de t'aimer, ô Zeus, âme divine ? Humblement, j'abjure devant toi, en ployant ma bouche à la prière, les longs siècles de mon orgueil, et mes blasphèmes et ma haine... O douceur de l'amour révélé! Lumière qui dissipes mes ombres !... O maître ! O médiateur !... Que je voudrais m'unir à toi, me sentir recueilli dans ton sein, comme un fils, comme un enfant joyeux qui retourne dans la maison du Père !

ZEUS

Adore-moi donc, fils du jour, abandonne-toi à ton Dieu. C'est par la foi que chaque étoile, en tournant sous son feu de cristal, concourt à ma volonté. C'est par la foi, dont le vrai nom est l'amour qui se confie, qu'épurant l'homme de sa grossière argile et le pénétrant du Divin, je fais monter dans l'ardent tourbillon d'une ascension sacrée, les âmes vers ma haute splendeur.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Descends de ton rocher, fils du jour. Veux-tu donc rester le seul vivant qui, persistant à méconnaître Zeus, lui refuses ton hommage ? Vois, jusqu'aux tribus dispersées qui errent çà et là sur le mont, se rassemblent tout autour de l'autel. Hâtivement, ces barbares ont forgé avec une des pierres de foudre lancées tantôt par le dieu, la lame, sacrée pour eux, d'un glaive. Et maintenant, l'ayant plantée au faîte de l'autel de Chiron, ils adorent Zeus à travers elle.

(Murmures dans le ciel. Les ombres des Filles de la nuit s'y projettent tout à coup.)

PROMÉTHÉE

Est-ce toi qui grondes, ô roi vainqueur ? Prétends-tu

nous annoncer ainsi que tu agrées, sous ton nuage, le zèle de ces hommes pieux? mais quoi! mes pieds, mes mains se rouvrent. De nouveau, me mordant âprement, ma plaie saigne à mon côté.

Un immense tonnerre éclate.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Prends garde, prends garde, fils du jour. Crains d'irriter par tes blasphèmes, la fureur vengeresse du dieu... Ha! ha! le fracas redouble. Echappées encore une fois, des cavernes du Hadès, les striges funèbres nous épient, toutes prêtes à fondre sur nous.

PROMÉTHÉE

Il lève la tête vers la nue.

Tu n'as pas changé, puissant Kronide. A l'heure même où, confiant en ton amour paternel, Prométhée s'abandonnait à toi, tu me frappes et tu me tortures... Que dire de ces choses, Ouranien? Par qui serontelles louées? Trouves-tu beau de m'inciter à trahir, en te livrant la terre, ceux qui m'ont choisi pour défenseur?

ZEUS

Silence! Que sais-tu de ma règle? n'es-tu pas, de nouveau, parvenu à la limite où ta pensée se dissipe et fond comme la cire, en présence du Divin? Ne juge pas, n'affirme pas! Hormis Zeus, qui donc peut s'assurer si ta souffrance, ô dieu vaincu, n'est pas une dernière épreuve pour arriver jusqu'à moi?

PROMÉTHÉE

Achève, démon mystérieux! Explique tes obscures

paroles. Certes, mon cœur trop faible, hélas ! aspire encore, je l'avoue, et j'en ressens quelque honte, à se laisser persuader, mais comment te croire cependant ? Tels qu'un typhon orageux, les mondes épars tournoient sans fin au souffle de ta colère ; la mort livide habite en toi, elle fait sa maison dans ton ombre... O insondables profondeurs ! Noir vertige où mon esprit se perd et te cherche sous tes voiles !... L'angoisse, la haine, la violence, l'effroi, les malédictions, sont-ce donc là les urnes de lumière que le jour verse à tes pieds ?

ZEUS

Prends patience ! A quoi bon gémir ? Espères-tu que mes décrets varieront au souffle de ta bouche ?... Le mal terrestre, la plaie de Pandorè saigne et doit saigner à ton flanc.

PROMÉTHÉE

Guéris la, guéris-la, dur Kronide. Brise ton fatal aiguillon ; apaise le serpent qui me mord ! Le titan ne te demande plus d'autre preuve, ni d'autre signe.

ZEUS

Puis-je enfreindre mon ordre souverain ? J'ai lié le monde à la matière : la peine, la souffrance, le deuil, en sortent nécessairement.

PROMÉTHÉE

Non, non, plus de débats rusés, plus d'arguments inutiles ! Taris mon sang ! Guéris ma plaie ! Jusque-là, je ferme l'oreille à tes propos spécieux... Guéris-moi, guéris-moi, dieu sauveur... Ah ! que n'ai-je une voix qui sorte et s'épanche à tourbillons, de mes lèvres, de mon cœur, de mes mains, afin que mes tardives prières, en

t'implorant toutes ensemble, te désarment et t'apitoient...

ZEUS

Veux-tu donc que le monde périsse !... Comprends-le enfin, titan du jour, le mal y est mêlé au bien, dans une trame tellement serrée et indestructible, que l'univers doit être ce qu'il est, ou retomber au chaos.

PROMÉTHÉE

Ne dispute pas plus longtemps... Grâce ! Entends-moi, guéris ma plaie. Aie pitié!... Si c'est toi qui suscites ces douleurs et ces fléaux, que fais-tu, assis au trône d'or de la Bonté éternelle ?... Les souffres-tu par impuissance ? Mais alors, enchaîné au destin, où est ta Divinité ?

Les Gorgones s'agitent. Cris des captives.

ZEUS

Ne t'ai-je pas d'avance répondu ? Si je restais égal à moi, tout serait toujours le même. La chute hors du sein paternel, qui est un bien certain puisqu'elle enfante vos âmes et l'univers, produit aussi, fatalement, comme l'ombre forme l'envers obscur de la splendide lumière, ce que l'homme appelle le mal.

PROMÉTHÉE

Non, non, les larmes, la douleur, ne sont pas du ciel, mais de l'enfer. Puisque tu t'avoues, devant tous, ce dieu même que les fils de la femme nomment, en lui tendant les bras, le très grand et le très bon, rappelle à toi les gorgones du Styx, cesse de verser sur Gaia la coupe de ta colère.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Arrête ! Point de sarcasmes impies! Zeus est tou-

jours le roi du ciel, son bras lance encore le soufre... Je te le dis, fils d'Iapétos. Si ton cœur téméraire, orgueilleux, te pousse à braver sa vengeance, songe du moins à quel péril tu exposes tes amis.

(Les Gorgones ont disparu. Un très long silence.)

PROMÉTHÉE

N'as tu pas entendu, Ouranien ? Parle, j'attends ta réponse. Par quel mystère ta Bonté devient-elle, en émanant de toi, un spectre livide, furieux, et que des foudres éclairent ? A quoi te sert l'enfant qui meurt, le blessé qui se tord et qui saigne, la frêle gazelle étouffée dans les replis du serpent ? Révèle-toi ! Dissipe, ô dieu caché, ta nuée inaccessible !... Mais non, non, ne me réponds rien. Taris mon sang ! guéris ma plaie ! Fais, si j'échoue à te comprendre, que, du moins, je puisse te bénir !

ZEUS

Bénis-moi donc dans ton épreuve, en l'acceptant humblement. Il n'est pas de gorgones au ciel. Le Père, l'infaillible Équité ne connaît pas la colère. Si la mort dissout vos os, si chaque être périt, consumé par l'ardente roue des heures, c'est que Dieu seul peut posséder en son essence immuable, absolue, la réalité parfaite.

PROMÉTHÉE

Dévoile-toi donc, Ouranien. En effet, si, comme tu l'avoues, l'homme n'est entouré ici-bas que des ombres de son rêve, puis-je ne pas chercher autre part l'éternelle vérité ? Le cœur de chaque vivant aspire ardem-

ment au réel. C'est parce que je t'ignore, ô Kronide, que je sens jusqu'au fond de mes os, ce vide d'angoisse et de désir... Montre-toi ! Apparais-nous enfin ! Ne reste pas inexorable, ô père ! Puisque tu es, dans les trois mondes, la seule réalité, n'ai-je pas droit à contempler, ne fût-ce que pendant un instant, la forme de ton mystère ?

ZEUS

Ainsi, comme un enfant qui crie, tu espères encore me vaincre par tes larmes et tes supplications. Je t'en ai prévenu cependant. Aucun œil ne saurait me voir. Les sphères et les hauteurs du ciel, la terre, l'étendue, la matière, s'évanouissent dans mon sein, pareilles à des vapeurs... Mais soit ! j'écarte de ma face le voile profond qui la couvrait. Malheureux ! Ne devines-tu pas ce qu'au lieu des astres, des soleils, des gouffres de ma lumière, vont rencontrer tes regards ?

La nuée rayonnante s'éteint. Ténèbres complètes.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Hélas ! Qu'as-tu fait, dieu jaloux ? Rends-nous le jour, rends-nous le jour ! Malheur à moi ! Je ne puis supporter ces ténèbres dévorantes.

La terre et le ciel reparaissent. Une pause.

ZEUS

Je viens d'ouvrir devant tes yeux l'abîme de ma clarté divine. Mais comme la lumière, ô titan, ne te frappe et n'agit sur toi que parce qu'elle est mélangée d'ombre, tu n'as rien saisi de ma splendeur. La même nuit tient ton esprit. Impuissant à me concevoir, tu te venges de ton aveuglement par tes sarcasmes et tes doutes.

Un silence.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Subis ta loi, fils d'Iapétos. Soumets-toi, accepte le destin! Puisque l'esprit rampe ici-bas, sans pouvoir s'évader de son ombre, il est fatal que l'éphémère ne comprenne point les dieux... Obéis! Allons, cède à ma voix. Rends à Zeus cet orbe qui t'accable.

La chaîne d'or réapparaît sous la nuée. Nouvelle pause.

ZEUS

Ne l'exhorte pas plus longtemps. Certes, tu fléchirais aussi bien les portes voraces du Hadès, ou l'écueil marin battu des vagues. Quelquefois, apercevant son Dieu, ensuite, ne le voyant point, le revoyant encore, puis de nouveau, plein de doutes et de blasphèmes, il me cherche et m'abhorre à la fois.

PROMÉTHÉE

avec une résolution soudaine.

Eh bien soit! je brave ta colère. Tel tu m'as créé, dieu ouranien, tel je me dresse devant toi... Arrière! Pourquoi t'adorerais-je? Quels secrets m'as-tu révélés! De quelle merveilleuse sagesse as-tu nourri mon esprit? Tant que ma plaie saigne à mon flanc, tant que mon ignorance m'accable, pourquoi reconnaîtrais-je un Dieu, que nul ne peut, ô fantôme voilé, ni concevoir, ni chérir?

ZEUS

Ne t'avais-je pas prévenu? Si tu me comprenais, fils du jour, si ton œil pénétrait mon mystère, c'est que Dieu ne serait pas Dieu.

La nuée rayonnante pâlit.

PROMÉTHÉE

Silence! Toutes les paroles sont désormais sans pouvoir... Hors d'ici, allons, larve magique! Tu n'es pas

celui que j'attends. Je le sens bien au poids toujours plus lourd que pèse ce grand fardeau du monde.

ZEUS

Chasse-moi donc loin de tes yeux... Qu'importe ! Tu ne pourrais me fuir qu'en t'évadant de toi-même. En effet, ne suis-je pas toi ? Le divin ne forme-t-il point ce qu'il y a de réel dans tout être ?

Il tombe au milieu des éclairs. La terre s'entr'ouvre et l'engloutit.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Vois ! vois ! l'enfer reste béant. Comme par l'effet d'un prestige, je me sens abîmé tout à coup dans des ténèbres insondables, en même temps que le ciel et la mer s'évanouissent à ma vue.

(Pause. Une ombre colossale s'élève aux profondeurs du gouffre.)

SCÈNE XXI

LE PAS DANS LE HADÈS

PROMÉTHÉE

Tu m'es donc révélé, roi divin... O bonheur ! Fin de la longue attente pendant laquelle, tant de fois, mon cœur a pleuré ton sort ! Il frémit d'impatience à présent, et s'emplit d'une clameur joyeuse, ainsi que la mer soulevée... Salut, père de notre race, noir géant, monstre primordial qui contiens tout l'espace ouranien et l'armée flamboyante du ciel. Vaincu, mutilé par

Kronos, englouti parmi les ombres, tu demeurais mystérieux jusqu'ici pour les fils de tes fils.

LE TITAN-DIEU OURANOS
(Rumeur profonde et formidable.)

Tu dis vrai, ô roi, c'est en toi seul que j'avais mis mon espoir. Et certes, ton refus inflexible d'adorer le Puissant de la nue vient enfin de briser mes fers. Il est tombé le grand tyran, l'imposteur qui usurpait les cieux ; les cachots du Hadès sont rompus... Vois ! d'un seul pas j'ai envahi tout l'immense empire souterrain, le séjour d'Aidôneus et des mânes, où la violence m'avait précipité.

PROMÉTHÉE
(penché sur l'abîme.)

Mon regard sonde en vain les ténèbres. Aux profondeurs impénétrables de l'eau noire et du puits sépulcral, je ne distingue, roi-père de la Nuit, que ton ombre colossale.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Ouvre mieux ta prunelle, titan. Mon image t'y apparaît, mais confuse et couverte de brume. A mesure que ton esprit concevra le Dieu-Monde éternel, tes yeux de chair l'apercevront.

Une explosion de flamme jaillit du gouffre.

PROMÉTHÉE

Cette fois, je t'entrevois enfin. De toutes parts, dans ton corps orageux, luttent en se dévorant, des hydres, des rafales de pluie, des fournaises, de sauvages typhons. Sans nul doute, puissant dieu, tu es bien le père des vents aux larges ailes, le démon fulgurant, sidéral, le maître de l'azur ocellé... Arrête ! fixe-toi un instant. Tantôt, croissant dans ta fureur, comme

la nuée qui monte, tu flottes en emplissant ton cachot de ta lugubre lumière, puis, de nouveau, tu te dissipes, invisible et mêlé à la nuit.

LE TITAN-DIEU OURANOS

C'est que ma forme est double, fils du jour. Quelquefois, sous l'aspect d'Ouranos, tu me vois frémissant, concentré, englouti au fond de ma noirceur. Et le moment d'après, lorsque Kronos, tout à coup, éclate en moi, je me répands parmi les airs, en milliers de foudres et d'étincelles.

PROMÉTHÉE

Que veux-tu dire, titan-dieu ? Parle encore, explique le prodige. Pour moi, je comprends mal, je l'avoue, comment, dans ta vivante unité, deux êtres tout-puissants trouvent place.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Ignores-tu le grand combat ? Ne sais-tu pas, ô dieu vainqueur des dieux, qu'avant l'aurore des jours, Ouranos et le subtil Kronos, resserrant leur étreinte ennemie, se sont fondus l'un dans l'autre ? Alors, la terre et les étoiles s'échappèrent de l'œuf d'or ; pénétré par le souffle du temps, l'espace reçut dans son sein, la durée, le mouvement, la vie. En effet, si opposés que semblent les deux âmes et les pouvoirs divers des deux essences célestes, Ouranos les unifie pourtant, en sorte que, dans mon abîme, coexistent et s'opposent à la fois, l'éternité et la durée, l'immuable et tout ce qui varie, l'absolu et le relatif, l'un et les multitudes innombrables. Non, quoi que Zeus ait attesté, la création, avec ses orbes immenses et ses millions d'éphémères, n'est pas exclue de son Dieu. La substance, éternellement, n'évolue, n'agit que par l'esprit ; l'esprit

sans bornes se déploie et revêt, chaque jour, la substance. Connais mes voies, fils d'Iapétos. Comme l'aveugle, sur son dos, fait monter le perclus des deux pieds, pour qu'il soit l'annonciateur qui lui donne avis des choses, de même, Kronos et Ouranos se communiquent, se prêtent, incessamment, leurs contraires énergies. Ouranos se meut par Kronos, Kronos s'appuie sur Ouranos ; le néant ineffable et l'idée, unis dans leurs profondeurs, ne forment plus en moi qu'un seul être.

PROMÉTHÉE

Mais si tu enveloppes tout, si tu contiens à la fois dans ton gouffre l'idée et le monde réel, l'esprit sublime, émanateur, et la matière émanée, il n'y a donc d'existence qu'en toi ; rien ne reste aux créatures.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Que peut-il y avoir hors de l'Etre ? Ou Dieu est tout, ou il n'est point. La plus humble réalité, un grain de sable, un brin d'herbe, un fétu, importe à ma plénitude. Qui m'amoindrirait d'un atome, détruirait aussitôt l'infini.

PROMÉTHÉE

Comment te comprendre, titan ? Parle, soulève enfin tous tes voiles. N'est-il point de vie hors de ton sein ? Dois-je effacer de ma mémoire et la terre, et les cieux merveilleux, et l'homme et jusqu'à moi-même ?

LE TITAN-DIEU OURANOS

Tu l'as dit, ô patient du vautour. L'univers émane de moi, toutes choses existent par mon souffle. C'est vainement que l'Olympien, toujours fourbe et mensonger, proclamait que la Divinité plane d'en haut sur les mondes. Mêlé aux astres que je meus, à Gaia que je

nourris, Ouranos est, dans ses profondeurs, la cause à la fois et l'effet, le Un-Tout, l'âme entière, unanime.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Regarde, le fantôme grandit. Déjà, devant mes prunelles, l'air devient indistinct, formidable, et un vague fourmillement où l'on aperçoit, sous la nue, comme une foule ardente qui s'agite, envahit le dieu-monstre éternel... Ha ! ha ! vois, ses membres flamboient, tandis qu'il dresse aux bords du Styx sa stature colossale.

PROMÉTHÉE

Que fais-tu, noir démon du Hadès ? Arrête ! Mets-tu donc ton orgueil à tromper mes yeux par tes prestiges, comme tu troubles mon esprit en prouvant que je ne suis rien ?

LE TITAN-DIEU OURANOS

Quel mot as-tu prononcé-là ? Emané de ma substance, n'as-tu point part, au contraire, titan, à la seule réalité ? En effet, rien ne saurait surgir, rien ne peut vivre et durer sans moi, hors de moi, qui ne soit pas moi. Monte aussi haut que va l'éther ! Redescends aux noirs marais du Styx, aux cachots des géants magnanimes. Partout, sous l'obscur flux des êtres, sous l'amas des étoiles et des jours, c'est moi que tu trouveras.

(Sa taille paraît grandir encore.)

PROMÉTHÉE

Arrête, géant né de la Nuit... Arrête ! ne porte pas ton pied hors du gouffre où les destins t'enchaînent. Sans doute, je reconnais en toi le père des hommes et des dieux, mon cœur ému, impatient, n'aspire qu'à t'adorer. Mais ma soupçonneuse raison voudrait pourtant, ô créateur des mondes, avant que d'accepter ton mystère, le comprendre et te connaître mieux.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Je t'ai tout dit en un seul mot. Mon égal, mon fils habite en moi ; son essence est devenue la mienne. Allumant partout comme un feu la vie et le mouvement, Kronos roule dans mon immensité, et unit à mes attributs sa violence, ses énergies contraires. Certes, avant que rien n'apparût, l'éternité régnait seule. Ni l'être n'était, ni le néant, mais la Pensée, ma lumière éternelle, dormait, scellée aux urnes closes de l'obscure profondeur. Alors, s'éveilla tout à coup le verbe, la Voix primordiale, qui contient les semences de vie. Et ce souffle, déjà répercuté par des milliers d'autres rumeurs dans mon âme fatidique, répétait ces mots : partage-toi. Ainsi, de moi, naquit Kronos, le Dieu-Jour, l'Ame éparse des choses, le Créateur-Dévorateur, qui sépare et multiplie. Et avec lui, au même instant, la discorde et les dieux du Hadès prirent possession du monde. O chocs ! luttes ! combats divins ! Pareil à la cire qui fond devant la flamme stridente, tout l'immense chaos bouillonnait. Et tandis qu'avec un cri joyeux, le vent impétueux de la vie jaillissait hors de mes narines, tandis que les chemins de l'espace, le nord, le sud, l'orient, Hespéros, tous les points qui convergent à la vue, se rangeaient en cercle autour de moi, l'abîme fécondé fulgurait, mon pas déroulait dans l'azur les plaines de l'étendue sans bornes, et des milliers de chars tourbillonnants, soleils, comètes chevelues, sombres planètes, lunes, étoiles, se croisaient en foule, par les cieux.

PROMÉTHÉE

Mon cœur reçoit avec respect ta parole, ô Père souverain. Mais si je conçois aisément comment Kronos

éveille en ton abîme, le nombre, le mouvement, la vie, tu n'as point expliqué par quel feu il allume également en toi la conscience et la pensée.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Questionne ta raison elle-même. Penser, pour moi, équivaut à tomber de l'éternité dans le temps. En effet, qu'est la force qui meut, cette essence même de mon être, sinon l'effort voulu, le désir, et, par conséquent, la pensée ? Tout se cherche, ô roi, tout se poursuit, afin d'accomplir sa tâche. Et certes, tu comprends maintenant, par quel destin ce monde qui veut vivre endure, étant fils du désir, la douleur et la privation.

PROMÉTHÉE

Tes paroles, ô puissant Ouranien, flottent devant moi, pleines de brume... Mais si l'Etre émanateur ne crée que le désir et la douleur, si tu déchois aussitôt que tu sors de l'unité primordiale, pourquoi donc ne demeures-tu point dans ton néant bienheureux ?

LE TITAN-DIEU OURANOS

Tels sont mes jeux, fils de Gaia. Je suis le Dieu et le Non-Dieu, la discorde et l'éternel amour, la créature et l'increé. Mais si divers que je te semble, cependant Kronos et Ouranos, à eux deux, ne font qu'un être.

(La terre et le ciel tremblent violemment.)

PROMÉTHÉE

Pourquoi donc, s'il en est ainsi, ce fils toujours haineux, révolté, te livre-t-il, ô père universel, cette épouvantable guerre ? C'est lui qui, armé de la faux, t'a mutilé dans ta vigueur, lui encore qui, te chargeant de liens, t'a englouti sous l'Erèbe.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Ne me comprendras-tu jamais ? Rien ne peut naître, rien ne revêt la vie, sans cette lutte des contraires. Mais si le monde est le combat des deux égaux tout-puissants, ce combat illusoire, incertain, pareil aux visions du rêve, vous abuse et n'a rien de réel. Quoi qu'il te semble, fils du jour, Ouranos est pareil à Kronos ; Kronos goûte dans mon abîme, à la fois hostile et paternel, l'unité, le calme, l'harmonie, l'équilibre, l'identité suprême. Tu dis que le dieu à la faux, étendant sur moi ses mains violentes, a rendu Ouranos infécond. En ce cas, je t'enseignerai, puisque, aussi bien, ô titan oublieux, tu l'ignores ou tu la conçois mal, la vérité cachée sous la fiction de ces fables mensongères. Mon infini ne varie point; le total de l'immense univers ne saurait s'augmenter ni décroître. Dès lors, qu'importe si la vie y enfante, en créant la durée, ces fantômes innombrables, que vous nommez, dans votre orgueil, les races et les générations. Compte la foule des vivants, entasse les siècles sur les siècles. Si monstrueux que leur amas apparaisse à ta pensée, l'Etre-vrai ne s'en accroît point, le Dieu-monde, étant tout le possible, n'engendre rien, puisque, sans cesse en lui, tout existe, inengendré.

Un silence.

PROMÉTHÉE

Que te répondre, noir titan stygien ? Certes, je l'avoue librement, mon esprit ne conçoit guère mieux ta déité mystérieuse qu'il ne comprenait, tout à l'heure, les secrets hautains de Zeus... N'importe! je cède à mon désir, à la soif que j'ai du divin. Salut donc, ô père des trois mondes, âme éternelle en qui tourbillonnent à la fois la matière et les siècles des jours.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Salut aussi à toi, fils de ma race. Bien qu'à mes révélations, ta pensée, parfois, semble étonnée, elle n'en est pas moins, pourtant, identique à ma raison suprême. Si tu les confrontes, ô dieu sage, tu me sentiras en toi.

PROMÉTHÉE

Combien ta parole m'est chère! Puissé-je t'avoir trouvé enfin!... Un abîme infranchissable, immense, me séparait toujours de Zeus. Mais toi, substance de moi-même, toi qui respires au fond de ma poitrine, qu'il sera facile de t'aimer!

LE TITAN-DIEU OURANOS

Reconnais-moi donc pour ton dieu. Descendant du rocher triomphal, proclame sans réticence, ô fils, mon empire sur la terre.

PROMÉTHÉE

Certes, la terre t'appartient. Mais, toi, que ne dissipes-tu cette nue qui nous sépare! Apparais-moi! Dévoile-toi! En effet, s'il me reste interdit de pénétrer ton mystère, tout au moins, ta forme radieuse éclaterait à mes yeux.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Comment me verrais-tu, ô roi? A la fois terrestre et ouranien, sujet au temps et sans commencement, variable et pourtant immuable, je ne saurais être appelé ni un Dieu ni un Non-Dieu.

PROMÉTHÉE

Alors, qu'es-tu? De quel néant, de quel gouffre où toute pensée s'abîme, incommunicable, l'univers sans bornes a-t-il surgi?

LE TITAN-DIEU OURANOS

Ne t'ai-je pas clairement désigné le père, le créateur des mondes ? Or, qu'est le temps, fils d'Iapétos, sinon la merveilleuse unité de l'être avec le non-être ? Ce qui n'existait pas devient. S'enflammant par son mouvement même, l'esprit s'élance hors de la nuit, jette, un court instant, sa lueur, puis s'éteint, puis, se rallume encore. Ainsi, par son flux éternel, le Démon des siècles en passant, tour à tour, du néant à l'être, de l'existence au néant, semble manifester tout ensemble, son désir frénétique de vivre et l'horreur qu'il a de la vie.

PROMÉTHÉE

Je te crois, noir titan étoilé. Ne refusant plus d'être sage, Prométhée résigne entre tes mains la sainte royauté de Gaia... Allons, monte, quitte l'abîme. Viens régner sur cet immense empire que l'Olympien t'avait ravi.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Déjà, l'Erèbe obscur m'appartient. La terre, par tes soins, reconnaît son créateur et son maître. Et mon troisième pas, bientôt, va me rendre la possession du Ciel.

PROMÉTHÉE

Certes, l'univers tout entier doit subir ta loi, ô dieu sublime. Mais, puisque ton règne est venu, à quoi bon te cacher désormais ?... Entends-moi enfin, cède à ma voix ! Dissipant la terrible noirceur, la nuée qui t'environne, montre ta forme auguste aux vivants...

L'obscurité s'éclaire lentement.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Des foudres, d'immenses jets d'éclairs se croisent,

çà et là, par l'abîme. O bonheur ! Je recommence à voir... Mais quoi! la terre et le ciel tremblent... Dépêche, titan, hâte ton pied!

Surgissant du gouffre à mi-corps, le fantôme se dresse sur la terre.

SCÈNE XXII

LE PAS SUR LA TERRE

PROMÉTHÉE

O misère! Ah! ah! hélas sur moi! Est-ce toi que je vois, roi sublime? Céleste, bestial, infernal, montrant des faces, enflant des nœuds, plein d'hydres, de rumeurs, de combats, d'Erèbes, de larves enflammées, faut-il te dire le dieu, l'Etre éternel, ou n'es-tu rien qu'une foule?

LE TITAN-DIEU OURANOS

Ne crains rien; pourquoi t'émouvoir? Ne suis-je pas, je le proclame encore, l'insondable abîme des vivants? Avec des cœurs, des voix, des yeux, des haleines et des âmes sans nombre, j'anime tous les êtres à la fois. Chaque pore de ma clarté contient plus d'infinis et de mondes que Gaia ne voit tournoyer de mouches sur ses étangs.

Ses bras s'agitent de nouveau. Des flammes sortent de toutes ses bouches.

PROMÉTHÉE
continuant de le contempler.

O angoisse! effroyable vertige! L'âme rouge du feu t'emplit, tout ton corps ardent semble onduler dans un prodigieux amas de vapeurs et de rayons... Quoi! ta lueur s'accroît encore... Arrête, fantôme monstrueux... Mon être se dissout dans mes os, ma poitrine qui se déchire respire un air embrasé. Tu me dévores, ô fulgurant. Mon âme bouillonne hors de moi et s'écoule à ton aspect terrible, comme un torrent qui s'enfuit.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Rends-moi donc hommage, fils du jour. Si l'univers roule en mon sein, si des millions, et des millions, et des millions de spectres et de formes flottent en mes profondeurs, cela ne te prouve-t-il pas qu'Ouranos est bien l'Etre des êtres?

Un silence.

PROMÉTHÉE

Comment te croire, dieu du Styx? Plein de l'orage des vivants, certes, tu ne renfermes en toi ni la sagesse souveraine, ni la béatitude infinie, qui sont les attributs célestes... Arrière! Ton chaos de visages ne peut pas être mon Dieu. L'Esprit habite, loin de nous, son éternité tranquille. Dans ton fracas tourbillonnant, dans cette épouvantable mêlée où luttent les crimes et les fléaux, qui voudrait reconnaître, Ouranien, l'être pur, la sainteté divine?

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Oui, oui, repousse dans la nuit ce démon qui envahit la terre. Défends-nous, sauve-nous, fils du jour.

Préserve les hommes de servir sous un tel maître ténébreux, implacable, inexorable.

PROMÉTHÉE

Tu les entends, roi de la vie. Et certes, à ne te rien cacher, au travers de leurs clameurs confuses, un doute me saisit tout à coup. D'un pas, tu as conquis l'enfer ; d'un second, tu as envahi l'immense royaume de la terre. Lorsque ta plénitude complète prendra possession du ciel, où vivront les autres êtres ?

LE TITAN-DIEU OURANOS

Où pourraient-ils vivre qu'en moi ? Ouranos n'est-il pas et la Cause et la Substance éternelles ? Eclatant, obscur, semé d'étoiles, sans bornes et sans commencement, j'enferme toutes choses en mon sein.

PROMÉTHÉE

Achève, fais-toi connaître mieux. Est-ce Némésis qui te cloue sur la roue torturante des heures ? En ce cas, je m'expliquerais, non sans te plaindre, toutefois, les misères que je te vois subir. Mais libre, souverain, tout-puissant, quelle démence te pousse, réponds-moi, à te châtier toi-même ? As-tu si faim de la douleur ? Evadé de ta paix bienheureuse, te glisses-tu, pareil au feu, dans le cœur de chaque créature, pour introduire en toi la mort et goûter, ô titan insensé, tantôt bourreau, tantôt victime, la chère joie de tuer, de souffrir, d'agoniser à chaque instant ?

LE TITAN-DIEU OURANOS

Ne t'ai-je pas d'avance répondu ? Les œuvres ne m'enchaînent point. Ainsi que la lumière d'or du vierge, du brillant Hélios ne peut pas contracter de souillures, tel, séparé par l'infini de la sphère de vos cieux, j'en

demeure éloigné et distinct, même lorsque je vis en vous.

PROMÉTHÉE

Explique tes paroles obscures. Qui concevrait l'apparition d'un Dieu qui n'apparaît pas, la manifestation de Celui qui se cache, la plénitude et l'infini sortant sans fin du néant.

La splendeur d'Ouranos pâlit. Le mouvement continuel des formes qui l'emplissaient, s'arrête.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Qu'importe ce que tu conçois ! De même qu'on ne saurait bâtir sur la fumée ou la brume, la vérité n'a point son fondement sur ta débile raison. Je te le dis encore, roi soupçonneux. Une mer de flamme et d'éther m'isole à jamais du monde; ni la huée ni l'hymne de Gaia ne franchit la barrière sacrée. Sans doute, les enfers et le ciel sont en moi et flottent en mon abîme, mais moi, je ne suis pas en eux.

PROMÉTHÉE

Silence ! Crois-tu me décevoir ? Quand tu es à bout de raisons, quand tu ne peux plus me cacher ton affreuse connivence à toutes les œuvres du mal, aussitôt, tu crées subtilement un spectre céleste à ton image, et, t'envolant par delà l'empyrée, tu te dissimules aux regards. Vains efforts, titan, ruse inutile ! Par quel prodige serais-tu à la fois le Dieu-Monde et le Dieu hors du monde ? Puisque tu te vantes, en effet, n'ayant ni sentiment, ni vouloir, de goûter un néant éternel dans ton essence divine, comment, mêlé à l'univers, y prendras-tu conscience de toi, sinon par l'homme et par les autres êtres qui émanent de ton sein ? Donc, ta splendeur n'est rien de plus que nos deuils et nos mi-

sères; l'éphémère et la bète limitent ton humble divinité. Choisis : ou, seul dans ton abîme, ignorant de tes modes divers, tu restes l'unique Vivant, et alors, d'où vient la Création? Ou bien, dispersé et stupide, ne t'éveillant que dans l'atome, dans l'arbre, dans l'animal, ta force ténébreuse apparaît comme un souffle de la matière, et nullement, ainsi que l'attribut d'un Pouvoir spirituel. Voilà mon doute, ô père de Kronos; voilà ce que murmure à mon cœur ma raison méfiante et sincère. Vainement, tu te proclames Dieu. C'est ton propre vide abyssal que ta bouche orgueilleuse prononce. Etant tout, dieu épars, tu n'es rien. Car enfin, si tu vois par nos yeux, si tu ne sens et ne connais que par nos intelligences, ce n'est pas toi, monstre aux millions de formes, c'est l'homme, si débile soit-il, qui, devenu le roi du monde, enjambe cet étroit univers et, réalisant le divin, prend ta place au sommet du ciel.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Paroles vaines, fils du jour! Le titan se rit de ta démence. En effet, si haut que ton cœur se soulève en son rêve ouranien, je demeure ce que je suis, le Dieu-Un, le Père vrai des mondes. Jette les yeux dans mon abîme et tu t'en convaincras mieux.

PROMÉTHÉE
se renversant la tête pour le voir.

Quel changement s'opère en toi, ô Splendeur démesurée? Les milliers d'âmes, de démons, d'animaux, de faces rayonnantes, tous les spectres qui t'emplissaient de leurs guerres furieuses, pâlissent, comme consumés, dans une ardente vapeur.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Certes, tu n'avais vu jusqu'ici que ma face obscure

et effrayante. Ces crimes, ces douleurs, ces fléaux, cette horrible lutte acharnée des vivants qui se déchirent, c'est la part en moi de Kronos, le mirage de ce dieu ténébreux. Maintenant, je vais te découvrir cette moitié auguste d'Ouranos, où vivent l'ordre saint et la règle.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES.

Regarde, tout s'apaise à la fois. Il semble qu'un rythme merveilleux, une harmonie solennelle, propageant peu à peu ses accords, équilibre les gouffres éthérés... O stupeur! quelle clarté flamboie ? L'immense création, tout entière, avec ses archipels sans nombre d'étoiles, de lunes, de soleils, se dévoile et roule, étincelante, dans la poitrine du dieu.

Le fantôme s'agite. Clameurs des Argonautes.

PROMÉTHÉE
avec un geste impérieux.

Arrête! tout le ciel m'appartient... Redescends, reste ici-bas, te dis-je... M'entends tu ? Pourquoi hausser encore tes bras, parmi les nuées ? C'est seulement quand j'aurai mis le globe constellé dans ta main, qu'il te sera permis, dieu impatient, de faire le troisième pas de ta conquête ouranienne.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Crains-tu donc que je ne m'empare de Sélénè, du char de Hélios, des astres qui couronnent la nuit ? A quoi bon, puisque l'univers a son lieu dans mon immensité ? Cet orbe que tu soutiens, c'est moi. Promène

tes regards, fils du jour, du haut en bas de l'horizon, tu n'y verras que moi-même.

PROMÉTHÉE

Tu dis vrai, partout, j'aperçois tes abîmes éblouissants; partout, ô grande Ame du feu, tu foudroies, tu brûles ma paupière.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Reconnais-moi donc, Prométhée. Adore comme le dieu suprême, l'Ouranien qui forme la substance des astres, des âmes et des esprits. Vois! Dans un seul de mes rayons, des milliers de mondes roulent. Partout, ton regard découvre, par delà cet infime univers où la terre pend à sa chaîne, des sphères, des feux multicolores, plus nombreux que les vagues des fleuves ou que les feuilles des forêts. Et ces sphères colossales, à leur tour, volent, attirées par d'autres sphères, que d'autres sphères encore, en tournoyant parmi leurs flammes de phosphore et leurs typhons orageux, emportent dans la danse sans fin de leur éternelle joie.

PROMÉTHÉE
(comme extasié.)

Encore! ne ferme pas ton sein... Encore! encore! encore! roi de la vie.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Regarde, rassasie tes yeux. Directement, dieu patient du rocher, puise ta science en ma vue. Tel que rayonne Hypérion, lorsque, montant à sa tour de midi, il perce d'un trait d'or vertical l'eau des citernes obscures, tel, en me dressant devant toi, nu, profond, sublime, universel, je déploie les mondes à tes regards.

De nouveaux soleils apparaissent, au milieu d'immenses halos.

PROMÉTHÉE

La terreur m'étreint, dieu flamboyant. Mais plus mes yeux plongent en toi, plus une ardente, une indicible joie se glisse parmi mon épouvante.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Qu'attends-tu donc pour m'adorer? Sans cesse, conjoignant dans mon sein, tel le serpent qui s'enroule à lui-même, l'étendue profonde à l'étendue, la durée à la durée, je suis bien ton dieu, l'Etre des êtres.

PROMÉTHÉE

Par quels mots te répondre, Ouranien ? Tant que ton verbe retentit, aussi longtemps que la terre et le ciel se courbent sous ta voix éclatante, mon cœur soumis, respectueux, rend hommage à ta divinité. Puis, tout à coup, le doute ancien s'éveille et reflue en moi.

LE TITAN-DIEU OURANOS

N'es-tu pas las de raisonner ? Fais donc effort en ton esprit, pour lever mon dernier voile; ton doute s'évanouira.

(Nouvelle explosion de soleils. Pause.)

PROMÉTHÉE

C'est au contraire, lorsque je te vois mieux, que mes objections renaissent. Pourquoi ces mondes si divers ? Par quel prodige animes-tu à la fois et l'homme et le vautour, les érynnies et les dieux bienheureux, le Tartare et les saintes étoiles? Les rayons de la roue d'Adrastée sont nécessairement égaux... Si tu agis fatalement, tes créatures, impassible démon, doivent être toutes pareilles.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Que dis-tu? Kronos qui vit en moi, n'est-il pas le

temps, la mutation, le dieu varié, inégal, qui dévore et vivifie! Toutes les choses appartiennent à une seule existence, titan, mais non suivant un mode unique.

PROMÉTHÉE

Penses-tu m'abuser, dieu trompeur? Si tu diversifies à ton gré les types des choses qui sont, si ta bonté ne marque pas tous les êtres à une même empreinte, en quoi diffères-tu de Zeus? Loin d'être la suprême équité, tu témoignes, non moins que l'Olympien, d'un choix, d'une préférence.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Ne dois-je pas épuiser l'Etre? L'infinité des choses émanées répond à mon essence infinie. En effet, lorsque je sors de moi, lorsque ma pensée crée les mondes, c'est selon ma mesure, titan.

PROMÉTHÉE

Mais que te sert la Création? Par quelle étrange inquiétude sors-tu de ta nature parfaite? Ce débat, tu l'as toujours fui, de même que tu n'as pas tenté, quand je t'interrogeais tout à l'heure, de m'expliquer comment tu mets sur toi, ô dieu pur en qui naissent les mondes, les taches de sang, les forfaits, les souillures des vivants. Parle, cette fois. A quoi bon tant d'effroyables souffrances? Dans cette flamme infatigable où se rue avec toi l'univers, cherches-tu, poursuis-tu le secret de ton essence divine? Ou bien, toujours stupide, impuissant, ne fais-tu rien, sous le fouet d'Adrastée, que naître, souffrir, gémir, mourir et te dévorer toi-même?

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Poursuis, achève, fils du jour. Fais rentrer aux gouf-

fres du Hadès ce démon qui n'est pas plus réel que les fantômes d'un songe... Pour moi, mon cœur ne varie point. De même que le bloc immergé tient fixe le câble de la nef, tel aussi, je reste pieux à l'ancien Zeus de nos pères.

Ils lèvent les deux mains vers le ciel.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Suis leur conseil! Achève... As-tu tout dit? Aucun blasphème ne m'atteint. Même quand tu renies ton Dieu, c'est par moi que tu le méconnais, puisque j'ai créé de mon ombre et l'ignorance et l'erreur.

PROMÉTHÉE

avec un élan passionné.

Reçois-nous donc dans ta lumière; dissipe tous nos doutes, ô divin. Mais, hélas! plus je veux te saisir, plus tu m'es incompréhensible. En effet, comment des milliers d'êtres, différents, personnels, séparés, pourraient-ils faire un seul Dieu?

LE TITAN-DIEU OURANOS

Mon unité n'a rien du nombre. Celui-ci, vide symbole humain, poussière où la Création se disperse tout entière, n'existe que dans ton illusion. Moi, je suis l'Etre même et la vie, et si, du fond de mon abîme, j'anime ces millions d'univers, c'est en m'y reproduisant sans fin, et par une chaîne embrasée d'intelligences, d'esprits purs, de souffles, d'Eons proches de moi, jusqu'à l'homme et à l'animal.

(Tout le ciel ondoie violemment. Les sphères semblent tourner plus vite.)

PROMÉTHÉE

Pourquoi te transformer ainsi? Loin de combler le vide infranchissable qui nous sépare des cieux, cette

sublime hiérarchie de démons ne t'est pas d'une coudée plus proche qu'une fourmi ou qu'un ver. Ta grandeur égalise tout. Humaines, étoilées, bestiales, tes créatures, étant toutes bornées, demeurent infiniment distantes de l'Etre sans mesure, infini.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Que servent ces discours prolongés? Bien que nous prononcions tous deux les mêmes mots, ô patient du vautour, leur bruit dans l'air est seul pareil, les réalités diffèrent. Ces créatures d'où tu veux me bannir, ces Pouvoirs géants que tu dédaignes, comme trop étroits pour un Dieu, existent d'une vie véritable, mais seulement dans ma pensée. Apprends enfin, apprends, fils d'Iapétos, le plus sacré de mes mystères. L'idéal est aussi le réel; mon vouloir, mon intelligence et les choses qu'elle conçoit, ne font qu'un avec mon être. En effet, de même que l'oiseau, que la cigogne lybique, je n'ai bâti, dans ce débat, pour rester mieux visible à tes yeux, que sur le mur extérieur, mais ma profonde vérité est tournée en moi, vers le dedans de mon abîme ténébreux et divin. Ainsi, l'Idée crée l'univers qu'elle empreint, en s'y réfléchissant et, comme une mer de cristal et de flammes éthérées, elle consume et résout dans l'esprit ce que l'homme appelle la matière. Mais l'esprit n'est qu'un des sceaux sans nombre qui scellent la création. Partout, au-delà de Gaia, au-delà de l'humaine pensée qui rampe sous l'espace et le temps, je peuple de formes merveilleuses, que ton esprit ne perçoit point, ce firmament au bord duquel luit le pâle Hypérion. Et ce firmament monstrueux, dont l'énormité fait ployer et accable ta raison, n'est qu'un grain de sable, ô Pandoride, si tu le compares aux fir-

maments où, déployés dans l'infini, mes pouvoirs cachés, mes attributs, mes forces ignorées des mortels, engendrent l'infini des possibles.

Un long silence.

PROMÉTHÉE

Mais si ton essence, ô Divin, ne peut être pénétrée, du moins, rends manifeste à mes yeux la norme qui régit l'univers, la loi souveraine qui l'anime. Certes, tu ne m'as pas caché l'immensité de ta splendeur. A travers ton abîme éclatant, j'ai vu d'abord l'affreux combat, la lutte sans merci de la vie, puis le beau chœur des mondes harmonieux, la paix des cieux constellés. Maintenant, révèle à mes regards, autant que ces choses d'en haut se reflètent en des prunelles, par quelles règles tu soumets, par quel frein tu forces à un accord les deux puissances que tu contiens en toi.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Tu le veux, qu'il en soit ainsi! C'est en esprit, faut-il t'en avertir? que l'Esprit doit être contemplé. Mais, puisque, pareil à l'enfant, tu en crois uniquement tes yeux, bien que les grandes vérités soient sans images, regarde, ô fils d'Iapétos.

Fulgurations dans le ciel.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Vois, vois, jusqu'en ses profondeurs, le spectre rayonne tout entier. Son haleine, à chaque expiration, crée des tourbillons de soleils, des âmes, des étoiles, des mondes; puis, en refluant dans son sein, soudain les anéantit.

Une pause.

PROMÉTHÉE

T'ai-je bien compris, monstre Ouranien ? Parle, résous le doute qui agite mon esprit épouvanté. En effet, si toi seul contiens tout, tout est fatal et nécessaire. L'inflexible loi de Némésis s'étend, comme un réseau d'airain, sur la terre et sur les cieux.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Pourquoi t'étonner et gémir ? Tu l'as dit, l'enfer, les cieux, la terre sont étreints par ma nécessité. Et nul, ô patient du vautour, n'en peut être mieux assuré que toi. Ne t'es-tu pas vu de tes yeux, toi-même, chargé de chaînes ?

Le fantôme de Prométhée apparaît, au milieu des nuées.

PROMÉTHÉE

Arrière ! tu ne me troubles point. Si mon spectre, si l'otage de Zeus, naguère, m'a réduit à douter, malgré moi, de cette liberté ravie aux hommes par l'Olympe, n'a-t-il pas dû, infaillible témoin, assigner pourtant à la déesse, comme séjour mystérieux, l'abîme, les profondeurs de l'Etre ?

LE TITAN DIEU OURANOS

Quoi ! Vas-tu disputer, de nouveau, sur l'épée et sur la roue ? A quoi bon ? Ce roc n'a pas changé ; cet éther et ces flots sont les mêmes qui t'entendaient jadis, roi des mortels, attester que tu es libre.

PROMÉTHÉE

Ne suis-je pas libre en effet ? Qu'importent des visions mensongères !... A ton tour, regarde, puissant dieu. Le spectre sorti du Hadès, que tu me montres, cette fois, étendu par les pieds et les mains, sur la

grande roue ténébreuse, mon souffle le dissipe à ta vue.

Cris de joie des Argonautes.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Ton souffle change-t-il l'univers? Tout vient de Dieu, tout vit en Dieu, tout retourne à sa divine essence. Comprends la loi, fils d'Iapétos : ce qui est ne peut pas ne pas être. L'Eternel a pour nom aussi l'Immuable, et ne tolère en soi ni les surprises du hasard, ni le choix, ni la mutation.

PROMÉTHÉE

Ainsi, cet univers sans bornes, ce char d'étoiles, avec tout ce qu'il contient, âmes, esprits, démons, dieux rayonnants, est lié à la nécessité, comme à un timon de fer, et roule par la roue d'Adrastée?

LE TITAN-DIEU OURANOS

As-tu donc pu croire un instant que le père, le créateur, l'Immanent impassible des mondes, flotte dans son cœur orageux? Délibérant, le front baissé, voudra-t-il, puis, redevenu sage, soudain, ne voudra-t-il pas? En outre, songe encore à ceci. Ce grand mot de nécessité est ce qui t'effarouche, titan. Cependant, le sens qui t'en paraît si âpre se rencontre déjà dans ceux-ci qui flattent ton oreille : l'ordre, la loi, la providence, la sagesse éternelle et sacrée. Cette Sagesse, apprends-la donc ! Connais enfin, ô fantôme d'un jour, homme, atome de poussière, par quel frein et par quelles voies Ouranos mène la création. Ainsi que l'anneau mord l'anneau dans une chaîne sans fin, de même, chaque force s'appuie à une force invincible et cachée, qui la suit ou qui la précède. Tout s'unit, tout se lie à tout ; le monde n'est qu'un seul être. Dans le plus humble

événement, Adrastée lit d'un œil infaillible ce qui fut et ce qui sera, les tablettes entières de la vie.

(Le ciel s'obscurcit encore. Un long silence.)

PROMÉTHÉE

Faut-il te croire, Ouranien ? Ou bien, par tes discours captieux, essaies-tu encore de décevoir ma raison fatiguée, incertaine ?... Sans doute, ce noir fardeau d'étoiles pèse lourdement à mon bras... Mais que dis-je ? Arrière, ô dieu menteur ! Tu m'abuses de nouveau, l'homme est libre. Ne sens-je pas mon cœur frémir comme une épée indomptée ?

(L'éther vibre autour de lui.)

LE TITAN-DIEU OURANOS

Vaine illusion, fils de Gaia. Le monde est sous la roue sévère de la sage Némésis. Depuis cette aurore des jours où Kronos, le dieu dévorateur, engendra la déesse impassible, l'abîme tout entier est l'esclave et de l'heure et du destin.

PROMÉTHÉE

Mon cœur a foi au dieu du Ciel et ce dieu est libre par essence. Quoi ! le Parfait n'aurait-il pas, lui, l'esprit vivant et souverain, la perfection suprême ? A quel maître obéirait-il, l'Incréé, le Seul, le Tout-Puissant ?

LE TITAN-DIEU OURANOS

A aucun maître qu'à lui-même. Scrute mieux, fils altier de Gaia, ce qui bruit parmi ton tourbillon. Qui choisit peut se décevoir. Hésiter et délibérer, je te le répète, titan, ne marque nullement, comprends-le, la toute-puissance d'un dieu, mais plutôt le doute irrésolu de l'imbécile éphémère. Non, l'Eternel ne varie point. Les idées, l'ordre, les grandes lois qui

régissent la Création, coexistent avec l'esprit, au sein de mon unité tranquille. Dès lors, par où s'introduirait dans la roue qui emporte les êtres, ce pouvoir capricieux, obscur, que tu appelles liberté ? Dieu connaît-il l'indécision ? Crois-tu donc qu'il élève en sa main, pour y peser selon leur poids ou sa répulsion ou son désir, de mystérieuses balances ? Je l'atteste ici, fils d'Iapétos. Ainsi que le fracas et l'éclair sont rués d'une volée unique, mon entendement immuable se confond avec ma volonté.

PROMÉTHÉE

Tais-toi, qui t'écouterait ? Tu perds ta peine, ô démon envieux ; l'évidence est dans mon esprit, ainsi que la clarté dans l'œil d'or par lequel le firmament se voit.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Illusion d'aveugle, ô Prométhée. Sache-le, si ton vœu prévalait, si la nécessité auguste cessait, même pour un instant, de gouverner l'univers, ce ne serait point Ouranos qui s'étendrait au-dessus de Gaia, mais Chaos, le monstre titanien, le démon erratique et informe, que Kronos, après l'avoir vaincu, a jadis plongé dans l'Erèbe, au centre de l'éternelle nuit... Tu t'indignes ? Songes-y mieux. Que serait cette liberté, déréglée, sans liens, sinon ma ruine ? Prenant la place de la loi, s'allumant en moi, à chaque instant, comme une âme sur une autre âme, partout elle ferait surgir, au gouffre du Dieu universel, le trouble, le hasard, l'anarchie.

PROMÉTHÉE

Que te répondre, titan-dieu ? Par quels mots ? Comment me reconnaître, au milieu du trouble de mon

cœur ? Tantôt, ta splendeur m'éblouit. Uni à toi, perdu en toi, englouti dans ta forme terrible, où sont tant de bouches et d'yeux, je sens ma vie s'anéantir, en même temps qu'un ineffable amour m'enlève ainsi que des ailes. Puis, mon doute revient soudain. Ta lumière, en s'éteignant, hélas ! dans l'horreur de cette nuit profonde où règne la nécessité, me laisse irrésolu, plein d'effroi.

Un silence.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Décide-toi, fils d'Iapétos. A quoi bon tourner dans tous les sens ta pensée obstinée, méfiante ? Connais enfin la vérité. Acceptant Ouranos et sa loi, rentre au sein de cet ordre divin dont tu t'efforçais de sortir.

PROMÉTHÉE

Mon cœur n'aspire, tu le sais, qu'à t'aimer et à te comprendre. Bien loin de me roidir contre toi, j'admire, grand aïeul d'Iapétos, l'énormité de ta splendeur. Mais que me servirait cependant, de proclamer ta déité et d'y associer l'univers si, le mot « Dieu » n'est sur lui rien de plus qu'un mensonge qui le pare ? Le taureau se réjouit-il, dans le temps qu'on l'égorge à l'autel, d'être une bête sacrée ? Crois-tu qu'il prenne plaisir aux guirlandes, aux tapis éclatants, à l'or que l'on étend sur ses cornes ?

LE TITAN-DIEU OURANOS

Silence ! C'est assez contredit. Veux-tu donc prolonger sans mesure ce débat, ces propos amers ?... Cède, rends-moi hommage, enfin. Qu'attends-tu ? Tes yeux ne voient-ils pas ma divinité, face à face ?

(Des myriades de soleils et d'étoiles réapparaissent dans le corps d'Ouranos.)

PROMÉTHÉE

Tu as raison, dieu flamboyant. La lourdeur de ce globe du ciel ne permet plus que je m'attarde aux paroles embarrassées. Mais, avant que je ne t'adore, apprends-moi du moins, complètement, sous quelle forme je dois m'unir à toi. Lequel es-tu ? Le Vivant infini, le maître paternel qui se penche sur la douleur des mortels ? Ou bien, pour te donner l'être, faut-il que l'homme, le démon, l'animal, t'enveloppent et te recueillent en eux ?

LE TITAN-DIEU OURANOS

N'ai-je pas clairement répondu ? C'est à toi de me connaître, ô Roi, et de trancher l'indécision, la crainte, la suspicion jalouse, qui tiennent ton esprit asservi.

Un long silence d'attente.

PROMÉTHEE

La lueur dont tu rayonnais s'accroît, ô monstre divin ; de vastes frissons de clarté ondulent en toi, comme des vagues... O feu sans bornes ! effroi ! splendeur ! Dans ton corps géant, mystérieux, où l'éther semble flotter, j'aperçois le lugubre Hadès et la terre qui flamboie.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Donne-moi donc aussi les cieux. Rends au titan primordial ce globe constellé que tu portes. Dès que tu me verras tout entier, ton doute s'évanouira.

PROMÉTHÉE

Me fierai-je à toi, dieu trop subtil ? Et pourtant, tu n'as pas résolu ce doute que j'exprimais naguère. Lorsque ta stature étoilée, ton grand corps mouvant, plein de soleils, se dressera, du profond de l'enfer, jusque

par-delà les hauts cieux, quelle place restera-t-il ici pour l'homme et pour Prométhée ?

LE TITAN-DIEU OURANOS

Rien ne sera changé, titan. Ne me vois-tu pas, chaque soir, m'étendre, dans un désir d'amour, au-dessus de l'obscure Gaia ? Certes, elle est dès longtemps consommée, l'unité de l'Esprit et du monde.

PROMÉTHÉE

Eh bien, soit ! tu l'emportes, Ouranien. Quitte les gouffres de la nuit. Fais ce pas, ce troisième pas, par lequel, envahissant le ciel, toi qui tiens et la terre et l'Erèbe, tu seras roi sur l'univers.

La montagne tremble. Tumulte.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Regarde ! L'être incommensurable développe à travers l'empyrée, toute sa taille divine. Il monte au-dessus de Gaia, et alors, l'éclatant Hèlios et la face de Sélénè, réapparus subitement, paraissent toucher à sa poitrine. Il s'élève encore dans l'éther... Mais quoi ! que veut dire ceci ? Les soleils, comme infectés, pâlissent ; un sourd murmure résonne tout à coup, dans la noire profondeur.

SCÈNE XXIII

LE PAS DANS LE CIEL

PROMÉTHÉE

Arrête ! encore un moment ! Avant que ton pas ne franchisse les hautes sphères étoilées, ratifie ici-bas l'alliance que j'établis entre nous. Tu m'entends, roi, prodige ouranien. Suspendant, pour un peu de temps, ta prise de possession des mondes, jure par le Hadès refermé que désormais les Filles de la nuit sont bannies des cieux, à tout jamais.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Quel nouveau souci te mord ? Assurément, Gaia doit se louer du soin jaloux avec lequel tu la gardes sous ton aile. Mais, puisque je t'ai découvert tous mes mystères divins, d'où proviennent, ô patient du vautour, la frayeur, le doute qui t'assiègent ?

(La lumière autour du rocher s'assombrit, progressivement.)

PROMÉTHÉE

Espères-tu me décevoir par tes paroles rusées ? Il est sage le suppliant qui refuse d'abandonner l'autel, tant qu'il peut redouter quelque embûche. Regarde, le Tartare frémit ; parmi les gouffres épouvantables de ton corps inférieur, la nuit monte, ô fantôme stygien. Certes, à te voir environné de mânes, de larves, de

démons, on dirait que, fuyant sans retour les feux et les tourments du Hadès, tu emmènes à travers les airs, ton effroyable royaume

LE TITAN-DIEU OURANOS

Qu'importe! Lève plus haut les yeux, ne contemple que ma splendeur, la gloire du profond empyrée... Vois, mes regards brûlent et foudroient. Du haut en bas de ma poitrine, pareille à l'airain qui bout, l'éternelle création tout entière s'illumine, à chaque moment, d'explosions, de jets d'étoiles ardentes, de subites rafales d'êtres.

Une commotion formidable ébranle le ciel.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Ha ! ha ! nous périssons, hélas ! De nouveau, l'enfer sort de l'enfer et se rue contre la terre... Tu es trahi, fils d'Iapétos... Ton rocher sacré fourmille d'hydres ; chaque vague du ciel en déborde.

PROMÉTHÉE

dans une violente agitation.

Chasse-les ! Vite, dieu aux grands pas ! Dompte le Hadès révolté... Vite ! vite ! Eclairées dans la nuit par la lueur sinistre des volcans, les noires mouches du Hadès précipitent encore leur danse.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Où les chasser, vainqueur de Zeus ? L'éternel Ouranos n'est-il pas, tout autant que le Maître du jour, le Souverain des ténèbres ? Certes, je ne l'ai pas caché. Puisque ma clarté fait la vie, Thanatos et le lugubre Aidès se trouvent forcément dans mon ombre.

(Le tumulte redouble.)

PROMÉTHÉE

Quoi ! L'omniprésence du mal remplirait le gouffre

universel !... Arrière ! cela ne se peut point. Le signe de l'avènement du vrai Dieu enfin trouvé sera la destruction du Hadès... Hâte-toi ! L'enfer n'a point de place dans le royaume des cieux.

LE TITAN-DIEU OURANOS

T'appartient-il d'en décider ? Que sais-tu ? Te crois-tu donc le juge entre le monde et son Dieu ? Insensé ! Connais-toi mieux enfin. Cesse, en ton délire d'orgueil, de parler comme le Zeus suprême et de refuser la loi.

PROMÉTHÉE

Quelle loi ? Celle que mon cœur a, de tout temps, exécrée ? L'Erèbe, Pandorè, le vautour, la chaîne du Hadès sépulcral attachée au pied de l'homme ? Va, plutôt que de la subir, mieux vaudrait, noir prodige ouranien, en heurtant le ciel contre la terre, rejeter au chaos l'univers.

Il frappe le roc du plat de la main. La montagne tremble. Une pause.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Je le vois, tu méconnais encore le mystère des deux formes. Toujours impatient du joug, ton cœur oublie, ô roi des éphémères, qu'Ouranos a engendré Kronos et qu'ils ne sont qu'un seul dieu. Dès lors, même en dressant des rets, ou en bâtissant dans les airs quelque muraille sublime, comment pourrais-je, selon que tu l'exiges, partager l'immensité des cieux, en sorte que le bien et le mal, sans jamais lutter ni se confondre, y demeurent séparés ?

PROMÉTHÉE

Tu m'exhortes en vain, dieu très subtil. Quel que soit le créateur des mondes, des qualités, des attributs, des royaumes aussi contraires que l'Olympe rayonnant et

l'horreur de l'effroyable Ténèbre, ne peuvent coexister en lui.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Quoi ! te le redirai-je encore ? Ces crimes, ces douleurs, ces fléaux n'ont rien de plus vrai qu'un songe. L'enfer n'est pas, la mort n'est pas. En effet, jamais ne m'ont manqué ni le ciel ni l'existence.

PROMÉTHÉE

Prétends-tu donc nier le mal? Quand le sang ruisselle de ma plaie, lorsque les Chiennes de la nuit assaillent Gaia de toutes parts, je dois bien croire à l'Erèbe.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Vas-tu disputer sur un nom ? Lors même que la race éphémère, en poussant d'innombrables clameurs, gémirait toute à la fois, Ouranos n'en demeure pas moins l'Etre immuable, impassible. Je te l'ai dit, vainqueur de Zeus, le monde se dissout dans mon sein ; le bien, le mal ne sont qu'à toi, meurent en toi, ne troublent que toi, et le Dieu éternel les ignore, au profond de sa splendeur.

(L'agitation des Gorgones redouble.

PROMÉTHÉE

Tu perds ta peine à m'exhorter. Si courtes que puissent être les ailes de la terrestre raison, Prométhée ne veut pas d'autre guide.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Pourquoi parler de ta raison ? Crois-tu l'Etre unique assujetti aux vains rêves que tu rêves ? De même qu'une stèle isolée se dresse sur le bord du chemin, et n'est point triste ni joyeuse, bien que sa pierre étale aux

yeux, soit de mornes signes de deuil, soit des emblèmes propices, l'Infini ne prend point de souci de vos jugements humains.

PROMÉTHÉE

Quoi donc! Glorifierai-je en toi le crime, les tourments, la douleur, la maladie, la mort pourprée qui siège sur le tranchant de l'épée?... Arrière, noir fantôme du Styx! Plutôt que de te rendre hommage, j'aimerais mieux rappeler Zeus des abîmes où le destin l'enchaîne.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Qu'y gagneraient, fils d'Iapétos, et le monde et les vivants? Réfléchis! Si tu me crois souillé, parce que l'univers roule en moi sa vapeur de carnage et ses crimes, comment Zeus resterait-il pur, lui, le maître des fléaux?

PROMÉTHÉE

Paroles vaines, ô roi subtil. Respectant la liberté des êtres, les gouvernant, sans, toutefois, prétendre les absorber en lui, Zeus, patient, tolérait le mal, mais, toi, tu l'accomplis toi-même.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Le mal n'est qu'un rêve, te dis-je. Le flambeau, la fumeuse lueur que tu nommes ta raison, prévaudra t-elle, ô titan orgueilleux, contre la lumière même?... Soumets-toi! Cesse la lutte enfin! En avouant ma déité, fais comme le charpentier habile qui appuie sur une seule poutre, le faîte de la maison.

PROMÉTHÉE

Moi, courber le front devant toi!... Ne vois-je pas couler mon sang? L'ongle hideux de la douleur ne fouille-t-il pas ma plaie?

LE TITAN-DIEU OURANOS

Arrête! Vas-tu gémir sans fin? Toujours opiniâtre, amer, turbulent, plein de paroles, tu exiges, titan injurieux, que chacun de tes déplaisirs, le sursaut, l'obscur tressaillement qu'arrache à ton cœur toute peine, s'en aille réveiller sous la nue, mes tonnerres endormis... Réfléchis, ouvre les yeux, enfin. Te connaissant tel que tu es, et mesurant ta stature, n'essaie plus de suspendre le monde à ton fragile cheveu. Tu veux pour toi des sorts propices, mais la froide, l'austère Némésis, la strige qui les tient dans sa main, refuse de te les accorder. Quelle injustice y a t-il à cela? Pourquoi t'en émouvoir? Qui t'outrage? L'univers dépend du Créateur, ni plus ni moins que l'argile docile est sous la main du potier. Dès lors, la justice et la loi résident en mon vouloir suprême. Indifféremment, l'ouvrier modèle sur la bruyante roue, les coupes, les lécythes à parfums, les beaux vases peints du sacrifice, puis, le moment d'après, quelque jarre grossière, ou bien l'humble trépied du foyer... Allons, que prétends-tu enfin? Némésis t'aurait-elle établi ou mon tyran ou mon juge?... Mais soit! Puisque tu t'obstines, malgré toi, me saisissant du ciel, j'achèverai le pas immense de l'Ouranos constellé.

Tumulte. Explosions formidables.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Ah! ah! vois! Tout vibrant d'étoiles, de tonnerres, de clameurs, il s'agite, en ébranlant au loin et l'éther et la montagne.

PROMÉTHÉE

Que fais-tu? Veux-tu donc, titan-dieu, jeter bas ton propre firmament?... Arrête, noir fantôme funèbre.

Quand même tu me lancerais, comme à Zeus, dans l'antique combat, les sommets de l'Ossa sourcilleux, que l'Olympien te rejetait par de grands coups de sa foudre, tu ne te saisirais pas du ciel, avant le moment fixé.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Silence ! l'Ouranos m'appartient. Certes, ayant achevé le pas, je me dresse, ô patient du vautour, de l'Erèbe à l'empyrée sublime.

PROMÉTHÉE

Que dis-tu ? Te railles-tu de moi ? Réponds plutôt, titan fertile en ruses. Ce pas, comment l'aurais-tu fait ? Sans doute, irradiant ta splendeur, tu montes, tu occupes le ciel, dans l'ampleur de ta poitrine ; comme des millions de soleils, tes regards éclairent les trois mondes ; tout l'Ouranos, roulant en foule, fulgure dans ton corps embrasé. Mais, plus bas, aux gouffres du Hadès, parmi le soufre et les vapeurs, je distingue confusément ta large croupe écailleuse. En effet, les ténèbres et le mal ont fini par pénétrer ta forme. Tes pieds d'hydre, ô rebelle démon, se traînent et rampent obscurément dans les marais de l'eau noire, si ta tête est celle d'un dieu.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Te fies-tu aux visions d'un rêve ? Puisque l'usurpateur est tombé, puisque le palais d'or de Zeus a jonché l'enfer de ses décombres, je reste le Maître souverain.

PROMÉTHÉE

Que servent tous ces propos menteurs ? Même en affirmant, tour à tour, les deux choses opposées, jamais tu ne feras se rejoindre, sache-le, disputeur téméraire, la tête et la queue du dragon. J'en jure ta

splendeur imparfaite. Dieu ayant pour nom à la fois Sagesse, Perfection, Bonheur, la folie n'est pas moindre, Ouranien, de prétendre t'incorporer au monde que de tenter d'envelopper la flamme, la foudre dévorante, dans le pli d'un vêtement.

LE TITAN-DIEU OURANOS
(après une pause.)

Soit! mais si tu me chasses, ô roi, si, le vidant de ma substance, tu prives l'univers de son Dieu, par quel prodige redonneras-tu l'être à son gouffre et à son néant?

PROMÉTHÉE

Je ne sais, mais non toutefois, par le mal et la souffrance. Arrière! laisse-moi, dieu souillé. Certes, suivant ce qu'on raconte, les Scythes vagabonds du désert, les plus sauvages des hommes, pratiquent comme expiation de passer entre les chairs sanglantes, le corps fumant, coupé en deux, d'un bouc ou d'une génisse. Mais qui pourra croire, Ouranien, que le Père, l'Esprit, l'Emanateur, ait choisi, de lui-même, sa route, à travers l'holocauste et les deuils qu'il inflige à la création?

(Le vol des Gorgones s'arrête. Un silence).

LE TITAN-DIEU OURANOS

Ainsi, tu me renies, fils du jour! Prends garde! Quand de tes propres mains, tu auras jeté bas le dôme et renversé le pilier, le monde gémira sous leur chute.

PROMÉTHÉE

Crois-tu donc étonner mon cœur? Disparais! Allons, rentre en ta nuit! N'usurpe pas plus longtemps, monstre-dieu, cette terre que tu foules. Qu'importe tes menaces, en effet! Si ta gloire rayonnante s'éteint, si

tes horribles bouches embrasées ne soufflent plus sur l'univers, pêle-mêle, et la mort et la vie, d'autres dieux sont prêts à surgir des immensités célestes.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Regarde ! Morne et silencieux, l'orbe, naguère étincelant, a cessé de briller dans ta main. Zeus et l'Esprit-Monde l'ont fui ; il n'est plus aucun dieu qui l'anime.

Un long silence.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Ah! ah! faut-il désespérer? Incertain, borné dans sa raison, l'éphémère n'a-t'il le choix qu'entre Zeus, le Père créateur, et l'aveugle divinité, fatale, inéluctable, impassible? Parle, rassure-nous, fils du jour... Mais quoi! tu vieillis soudain. La sueur coule à flots de tes rides ; un brouillard livide enveloppe ton visage qui blémit.

PROMÉTHÉE

Dédaigne ces impuissants prestiges. Puisque l'autel est érigé, Prométhée y fera bien descendre, quoi qu'en disent les autres dieux jaloux, le verbe de l'Esprit souverain... Déjà, le plus grand de ces dieux doit avouer sa défaite. Vois! ses prunelles innombrables se ferment. Son corps qui brûlait sombrement dans une vapeur ardente, se mêle, peu à peu, à la nuit.

LE TITAN-DIEU OURANOS

Tu triomphes, roi orgueilleux. Désormais, selon ce que tu crois, te voilà le seul Dieu, le seul maître. Et cependant, j'entends monter, des antres nocturnes vers l'autel, la force ennemie des dieux, qui va se saisir du monde.

Il tombe à la renverse. Un éclair immense embrase l'abîme. Les Gorgones ont disparu.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Qu'ai-je vu? Mes yeux rêvent-ils?... O stupeur! effroi! trouble indicible!... Que croire? De quel nom le nommer?... Dans une foudre éblouissante, ne l'aperçois-tu pas, fils d'Iapétos, enroulé tout autour de la terre, horrible et gonflant ses nœuds?

SCÈNE XXIV

LA BÊTE QUI MONTE DE L'ABIME

PROMÉTHÉE
(après un silence.)

Que veux-tu, noir reptile stygien? Pourquoi, desserrant ton étreinte, te lèves-tu à l'horizon, comme une sombre nuée?... Certes, je ne l'ignore point : chaque soleil, chaque astre errant, chaque sphère, a pour gardien une hydre gigantesque, née après le combat du Chaos, des gouttes du sang d'Ophioneus. Mais les décrets de Némésis interdisent que tu sortes du gouffre.

LE SERPENT DE GAIA
(Voix sifflante mêlée à l'ouragan.)

Ces décrets sont abolis, titan : la Nuit, ma mère, a triomphé. Du calme azur qui flamboie, la terre précipitée s'abîme dans la brume où Chaos règne seul, dans la Noirceur mystérieuse, où il n'y a plus ni lune ni soleil, rien que la mort et le vide.

Il s'agite violemment.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Ah! ah! nouveau danger, hélas! Poussant des sifflements aigus, accélérant encore ses torsions, le monstre secoue avec fureur les vagues des mers et la montagne.

(La tempête redouble.)

PROMÉTHÉE

Arrête, larve la plus hideuse que mes yeux aient encore entrevue... Reploie tes nœuds! demeure en paix! Certes, ton étreinte est puissante. Tandis que tes orbes écailleux, enfermant le globe en leurs spirales, flottent au-dessous de sa rondeur, tu ériges devant moi, dans les airs, parmi les neiges et les glaciers, tes cent gueules qui vomissent le soufre. Mais le dieu caché que j'attends saura bien te vaincre et t'asservir.

LE SERPENT DE GAIA

Quel dieu? T'imagines-tu donc que tu pourras créer sans fin, tout autant de dieux qu'il te plaira? Non, non, cette fois, c'en est fait. Tu n'as pas tué seulement Apollon, Aphroditè, Hermès, les beaux aigles merveilleux de l'Olympe. Mais ce sont les rois mêmes des cieux, Zeus et le profond Ouranos, que ta flèche meurtrière a frappés. Maintenant, d'où renaîtraient-ils? Que contient l'univers de divin, hors la cause et la substance?

PROMÉTHÉE

Silence, vil démon tentateur. Je connais ton esprit pervers, je me rappelle comment tu as séduit par tes discours captieux les titans, nés du sang d'Ouranos, pour les pousser à la révolte. Mais tu ne me décevras point. Quoi que tu affirmes, en effet, la création ne peut poser sur le néant et le vide.

LE SERPENT DE GAIA

Qui parle du néant, sinon toi ? Bien avant que le temps ne naquît, le primitif Ophioneus, le père de notre race, était, seul, la matière sacrée et l'univers ténébreux. Lorsque, après le fatal combat, Ouranos, pénétrant l'étendue, l'eût élargie en y dardant les traits d'or de la lumière, c'est avec le grand corps palpitant de l'hydre ennemie des dieux, du dragon céleste, originel, que les mondes furent créés.

PROMÉTHÉE

Qu'oses-tu affirmer, noir démon ? La victoire du titan de l'éther demeure à jamais illustre. Mais voici la première fois que j'entends, le Styx m'en est témoin, attribuer pour fondement, que dis-je ? pour substance aux cieux mêmes, le reptile impur et monstrueux.

LE SERPENT DE GAIA

Eh bien, sache-le donc, enfin. Rien en toi, rien hors toi qui n'émane de l'antique Ophioneus. La vie est sortie de son souffle, l'immense poussière embrasée, les flammes, les cendres, les vapeurs qu'il a vomies dans le combat, ont formé les premiers tourbillons des atomes embryoniens. Jusqu'à ses taches écaillées, ses ocellures luisantes, ont dessiné, au milieu de l'éther, les figures que présentent à vos yeux les astres et les constellations.

PROMÉTHÉE
(après un court silence.)

Te railles-tu de moi, serpent ? La substance véritable est l'esprit : que pourrait enfanter la matière ? Si quelque dieu, par un prodige, retirait des sphères qu'elle meut l'intelligence éthérée, le monde se rendormirait du sommeil de son néant stupide.

LE SERPENT DE GAIA

L'as-tu donc ainsi résolu? Regardes-tu comme un jeu si facile d'enfermer la terre et les étoiles sous l'os qui joint tes sourcils?... Mais soit! persiste en ton erreur. Puisque ta démence te plaît, puisque tu jures, dieu sombre et plein de fiel, que toutes choses sont mauvaises, entreprends, pour sauver l'univers, de l'absorber dans ton esprit.

PROMÉTHÉE

Que veux-tu dire, démon astucieux? Chez toi abondent, je le sais, les ruses, les arguments habiles. Combien de fois, au cours des siècles, laissant pendre tes têtes fourmillantes des voûtes de l'antre chtonien, as-tu sifflé tes discours tentateurs à l'oreille de la grande Hestia!

LE SERPENT DE GAIA

Ne crains rien, je parle sans feinte. Toutefois, je veux t'en avertir, il sera bon qu'une dernière fois, sur le seuil même de l'épreuve, tu contemples, en t'élevant par delà les astres enflammés, ces gouffres du réel que tu nies.

PROMÉTHÉE

Achève, explique-toi mieux. Si mon vol s'élevait dans le ciel, qu'y verrais-je, selon que tu l'affirmes?

LE SERPENT DE GAIA

Certes, ni Zeus, ni Athéna, ni la Sagesse omnisciente dirigeant à son gré le destin, ni les spectres des Idées. Non, ton œil ne rencontrerait, à droite, à gauche, en bas, dans les hauteurs, quelque part que t'emporte, titan, le vol de tes pieds sans ailes, que la matière et que la nuit. Partout, à travers le vide, dans les ténèbres éternelles et sans fond des espaces incommensura-

bles, s'entrechoque l'innombrable combat des atomes ophioniens. En effet, je le proclame ici : l'abîme est de l'ombre agitée. De même que l'autan furieux amoncelle et disperse les sables, c'est ainsi que le mouvement, l'énergie, l'ardent ferment vital inhérent à la matière, sépare et réunit, tour à tour, sous le passage impétueux de la roue de Némésis, la poussière effroyable des mondes. Ainsi, tout est la proie du destin ; point de dieu, point de providence. Par moments, des souffles embrasés, en allumant çà et là, tout à coup, la flamme que tu nommes l'Esprit, éclairent dans l'affreux tourbillon, des formes, des gestes hagards, des prunelles qui flamboient. Mais qu'importe ! L'instant d'après, les ténèbres, plus obscures, retombent ; l'ombre reprend l'être éphémère qui, de nouveau, s'y dissout.

PROMÉTHÉE

Tu me trompes, démon hideux. Ce vide, cet incessant combat, ces mondes roulant sous le destin, rien de cela n'existe qu'en ta haine et tes propos imposteurs. Vois ! Au plateau de la montagne, la clarté divine reparaît, bien que toujours voilée, hélas ! et enclose dans son propre mystère...

L'autel rayonne de nouveau. Cris joyeux des Centaures qui l'environnent.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Iô ! Iô ! Gaia s'éclaire enfin. Dans la rage qui l'anime, le monstre, le python infernal ondule, rugit, siffle, bondit... Vois ! Sur ses têtes écailleuses, se hérissent mille aigrettes irritées, aussi rouges que l'escarboucle et que la pourpre du feu.

PROMÉTHÉE

Qu'importe sa bruyante fureur ! Prométhée s'en rit

et la dédaigne. En effet, tandis qu'à travers les roches de l'autel flamboyant, le Dieu inconnu resplendit, sous mes pieds, Gaia s'est arrêtée. Tu es vaincu, roi ténébreux ! Quoiqu'il puisse arriver désormais, tu ne rejetteras pas plus la vieille terre aux gouffres de l'Erèbe que ton venin n'obscurcira le grand autel Ouranien.

LE SERPENT DE GAIA
(à demi déroulé au penchant des monts.)

Quoi! dis-tu avoir triomphé ?... Pourquoi donc ? Si le rocher te luit, ne vois-tu pas aussi, puissant titan, le globe constellé que tu tiens, éteindre, tout d'un coup, ses étoiles ? C'est ton doute, c'est ta stupeur, ton ignorance timorée et pieuse, et aussi, le respect des mortels qui, pareils à ces libations dont on nourrit les bûchers mortuaires, entretiennent encore sur ta montagne, ce rayon mystérieux.

Il s'agite de nouveau, avec violence.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Ah ! ah ! vois ! L'impur Ennemi, le dragon hideux aux cent visages, exhale de ses gueules ardentes, tournées toutes vers l'autel, des torrents du feu tartaréen... Sauve-nous, sauve-nous, fils du jour. Hélas sur moi ! Un poison dévorant, un souffle mortel, irrésistible, envahit déjà l'Ouranos.

PROMÉTHÉE

Ne crains rien. Et toi, vil tentateur, arrête ! Mais pourquoi m'émouvoir ? Ton effort demeure impuissant. La noire, la sinistre fumée dégorgée de tes mâchoires, n'a pas plus tôt atteint la clarté radieuse dont flamboie toujours l'autel du Dieu, que consumée par sa splendeur, elle s'y efface et disparaît.

LE SERPENT DE GAIA

Qu'est-il besoin de te tenter? Le sort de l'univers dépend-il de ce que croit l'éphémère?... Mais soit! Puisque nulle parole ne prévaut contre le fait réel, parle, si discourir te plaît tant. Affirme que la pensée est tout, jure par l'esprit créateur...

PROMÉTHÉE

Et toi, nie la cause, ô mauvais. Obstiné dans ton aveuglement, atteste que la Création, sans pensée, sans dieu qui la conduise, n'est rien que le typhon déchaîné des atomes à travers l'éther.

La montagne tremble violemment.

LE SERPENT DE GAIA
(Il se dresse en face de l'autel.)

Bien! Parle autant qu'il te plaira. Cramponné à ton roc vacillant, continue de croire, fils du jour, que l'univers n'est qu'un rêve. Que m'importe! j'ai triomphé... Reconquérant le vieil empire, usurpé autrefois par les dieux, le serpent, le premier-né du ciel, remonte, des gouffres du Hadès, jusqu'au sommet de la terre...

(Nouvelles secousses. L'autel se fend, du haut en bas, avec un fracas terrible. Clameurs, fuite des centaures. Ils se rassemblent autour de Prométhée.)

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Ah! ah! hélas! malheur sur nous!... Regarde! Haussant l'amas confus de ses crêtes qui s'agitent, le monstre, l'orgueilleux tentateur, entoure maintenant de ses nœuds la table de pierre consacrée... Prends garde, prends garde, fils du jour. Déjà, la lueur éclatante que

jetait la roche dans les airs, pâlit sous l'invasion des ténèbres.

LE SERPENT DE GAIA

Telle est l'inévitable nuit où s'engloutit chaque dieu. Fatalement, ô fils de l'éphémère, après quelques siècles écoulés, ceux qui tiennent la tyrannie du ciel, les spectres couronnés de l'éther, se dissipent et retournent au Hadès. Moi, je dure, mon jour n'est point entre une aurore et un soir.

(Il balance ses têtes au-dessus de l'autel.)

PROMÉTHÉE

Achève, ô roi monstrueux. Souffle contre mon roc ta fureur. Crie, bondis! Resserrant les anneaux dont ton corps immense étreint Gaia dans les profondeurs marines, fais rejaillir tout l'océan sous les torsions de ta queue! Mon âme n'en est point émue, le titan se rit de ta colère.

LE SERPENT DE GAIA

(Il pousse de violents sifflements.)

Silence! Qui est plus grand que moi, plus puissant, plus fort, plus glorieux? Vieux de l'âge éternel des mondes, j'enferme dans mon orbe infini, tout ce qui fut et tout ce qui doit être. Des millions d'hommes, d'animaux, de larves, de démons étoilés, hurlent ou gémissent dans ma voix... Adore-moi donc, fils d'Iapétos. Rends au maître souverain de la terre les honneurs qui lui sont dûs.

PROMÉTHÉE

Qu'oses-tu me proposer, démon? Arrière! N'es-tu pas l'Ennemi et le Père du mensonge? Non, non, louange au seul Dieu! Adoration au maître, au père, au seigneur en qui je me confie!

LE SERPENT DE GAIA

Ha ! ha ! T'ai-je bien entendu ? Se peut-il ? Tu courbes le front, l'indomptable se soumet !

PROMÉTHÉE

M'obstinerais-je en mon erreur ? Sans doute, aveuglé par la haine, Prométhée a connu tard l'Esprit. Mais, si caché que nous soit Zeus au milieu de ses rayons, cependant, tout dans cet univers, sa beauté, son ordre intelligent, le rythme, l'harmonie qui le règle, tout proclame que le dieu inconnu, l'être mystérieux dont il sort, est aussi le Verbe et la Raison.

LE SERPENT DE GAIA

Quoi ! La grande roue d'Adrastée ne suffit-elle pas, fils d'Iapétos, en engendrant partout la loi, à donner leur impulsion aux mondes ?

PROMÉTHÉE

Qui te croira, dieu tortueux ? Comment le Tourbillon stupide, fils du chaos et de la nuit, produirait-il autre chose, à son tour, que la nuit et le typhon ?

Un long silence.

LE SERPENT DE GAIA

Mais, quand bien même, ô titan éphémère, tout proviendrait de l'Idée, quelle preuve en tirerais-tu, quel argument irréfutable pour la cause de ton Dieu ? Sans doute, chacun des vivants, devenant ainsi, par sa raison, l'arbitre, la mesure des choses, il faudrait compter désormais, autant de vérités que d'êtres. Mais cette poussière d'esprits, tous ces dieux isolés et mortels, sache-le, ne prouveraient point qu'il existe une Raison suprême.

PROMÉTHÉE

Comment ces lueurs obscurcies, ces vérités impar-

faites, n'auraient-elles pas leur foyer dans la totale vérité qui enveloppe l'immense création ? J'en jure, de nouveau, par le ciel : la pensée est Dieu lui-même. Inertes, entrechoqués au hasard, jamais les atomes ouraniens n'auraient pu se ranger dans l'éther, selon les lois de la Sagesse innée, en un ordre intelligible.

LE SERPENT DE GAIA

Quoi ! que veux-tu dire, titan ? Ne seras-tu jamais qu'une bouche sonnante et un vain bruit de paroles ? Certes, dès que le monde existe, il faut bien que la terre, les astres, les douze portes constellées du soleil, le haut, le bas, le plein, le vide, s'équilibrent et se groupent ensemble, dans un ordre, quel qu'il soit.

PROMÉTHÉE

Non, non, point d'ordre sans pensée; point de vie, point de création, si un Dieu ne les suscite ! Tu évoques vainement Némésis : la grande roue étoilée, ô serpent, tourne au cœur de Dieu lui-même. Lors même qu'avant l'aube des jours, Adrastée eût enroulé au flanc de l'univers bouillonnant, le typhon, la trombe rugissante, et l'aquilon et l'éclair, il ne serait né sous leur fouet, puisque l'atome innombrable, en tombant, est partout la même cendre, qu'une masse unique, monstrueuse, compactant l'infini tout entier.

LE SERPENT DE GAIA

Crois-tu donc prescrire par ton souffle tes voies à la nécessité ? Raisonne mieux, fils d'Iapétos. Puisque tout change à jamais, tout arrive. Le vide et les atomes étant deux infinis, comment n'engendreraient-ils pas, du profond de leur éternité, tous les êtres, tous les mondes possibles ?

PROMÉTHÉE

Mais ces mondes une fois créés, pourquoi demeurent-ils ce qu'ils sont?... Arrière! Puisque, à travers la nuit et le labyrinthe des astres, chaque feu suit sa voie dans l'éther, puisque rien ne naît au hasard, puisque l'action du mâle n'ensemence qu'un sillon tout préparé, le cygne sortant toujours du cygne, et le taureau du taureau, c'est que l'Idée préexiste à Gaia et qu'un Dieu intelligent se cache sous chaque forme qui persiste, chaque atome qui se meut.

LE SERPENT DE GAIA

Paroles orgueilleuses, insensées! Quoi que tu sembles croire, titan, aucun moment ne s'assoupit, nulle forme ne persiste. Pris dans le tourbillon éternel, les mondes rapides, variables, changent et ne restent pas un instant, pareils à ce qu'ils ont été, ni même, pareils à ce qu'ils sont.

PROMÉTHÉE

Faut-il donc démentir mes yeux? De même qu'un conducteur de char attache son regard sur la borne, de même l'idée du mouvement suppose dans le temps et l'espace un but marqué, un terme fixe où le guide un dieu mystérieux.

LE SERPENT DE GAIA

Rien ne se fixe un seul moment. Sans doute, chaque zône du ciel, chaque âge de la durée s'efforce de marquer à son signe les groupes des astres ouraniens qui flottent dans l'espace sans bornes. Mais toujours, le temps dévorateur, le foudre fumant et consumant, attaché aux créatures, saisit, hâte, mûrit, dissout ces larves échappées des ténèbres et, transformant toutes

choses en lui-même, disperse et recompose sans fin les visages de la vie.

PROMÉTHÉE

Tu mens, roi artificieux. Puisque la matière est partout identique à elle-même, ni les eaux, ni le feu de l'éther, ni la lumière, ni la nuit, ni les zônes différentes du ciel, ne peuvent être les matrices d'où naît la pluralité. Je le répète, bien loin qu'elles enfantent le multiple et le changement, toutes ces forces en attestent déjà le pouvoir et la préexistence,

LE SERPENT DE GAIA

Que connais-tu des lois du temps ? Maître des jours, Kronos y roule le moment, la vie, la mutation ; tout ce que l'heure emporte, évolue. Comme le polypode marin, à demi caché dans une roche, plonge à demi dans le flot, de même chacun des vivants participe obscurément des êtres qui, aux degrés de l'échelle sans fin, soit par le haut, soit par le bas, se trouvent les plus proches de lui. L'imperceptible vermisseau, né de l'air ou de la fange, devient lentement, au travers de ses fils, dans les siècles du temps, reptile, quadrupède, oiseau, homme à deux pieds, démon, triton des ondes. Ainsi, le mouvement de la roue, transmuant sans relâche et versant les formes l'une dans l'autre, fait de la foule effroyable des êtres, si variée qu'elle te semble, les atomes d'un seul tout.

Une longue pause. Hèraklès ronfle.

PROMÉTHÉE

Achève, mène à bout ton discours. Si l'atome est tout, s'il emplit tout, quelle place a donc dans l'univers, ce qu'il me faut bien appeler la raison et l'intelligence ?

LE SERPENT DE GAIA

Où vise cette fois ta question ? Nourris-tu encore l'espoir stupide de mettre, habilement, en rapport, comme deux ais qu'un homme assemble, la matière avec l'esprit divin qui, selon toi, la conduit ? Apprends mieux la sagesse, titan : l'univers existe pour lui-même et nullement pour la pensée. Cet éclair fugitif qui s'allume sur deux ou trois globes perdus des royaumes de la nuit, n'est qu'une des énergies sans nombre, que produit çà et là, au hasard, la matière, en son mouvement.

PROMÉTHÉE

Ne me comprendras-tu jamais ? L'imparfait ne possède pas l'être. Lors même que, sans aucun répit, les causes se succéderaient, en entourant le ciel et les enfers de leur rets incoercible, le monde ne saurait cependant, exister, s'il ne prend sa figure dans un cerveau qui le conçoit.

LE SERPENT DE GAIA

Ainsi, selon toi, dieu trompeur, s'il n'y avait pas de vivants, si les cieux ne reflétaient leurs sphères au miroir d'un œil spirituel, le monde serait anéanti.

PROMÉTHÉE

Tu l'as dit, tout naît de l'idée. Immuable sous son flux incessant, l'Esprit inconcevable se pense et cette pensée est action, identité, vie, splendeur.

LE SERPENT DE GAIA

Et moi, je te réponds ceci. Le monde, le bloc noir des ténèbres, tel qu'il s'agite aux profondeurs de l'énernel tourbillon, ne s'accorde, ne coïncide en rien avec ton intelligence. Contraires, dissemblables en tout,

bien plus fatalement séparés que par des mers et des abîmes, la matière incréée, insondable, et le vain moi de l'esprit, ne peuvent se mesurer l'un l'autre. Donc, il n'est point de vérité. Quand tu prends pour le type des choses, le rêve, les bulles du cerveau d'un imperceptible animal qui rampe dans la nuit infinie, ta démence, ô titan, est la même que si tu prétendais bâtir la ville de métal des géants avec la brume et la fumée.

PROMÉTHÉE

Qui te croira, serpent astucieux ? Etre, sans savoir que l'on est, équivaut à ne pas être. Ainsi, ne te fie point dans ton cœur, à la pierre ou au métal solide, parce qu'ils pèsent de leur poids. Bien qu'elle te semble tissue d'air et de flamme éthérée, la pensée supporte, sans faiblir, étant la mère ouranienne de la force, de l'espace et du temps, l'épouvantable fardeau des mondes qui l'investissent.

LE SERPENT DE GAIA

Elle n'est que ce qui t'abuse. Sans relâche, dressant devant tes yeux ses simulacres, ses rèves mensongers, elle te sépare du monde et te mure au fond de ton erreur... Cède ! Il n'est point de dieu caché. Abandonnant ton fol espoir, il est temps que tu adores enfin l'unique, le maître véritable, Ophion, l'antique serpent.

La montagne tremble de nouveau.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Ha ! ha ! Comme il s'agite, hélas ! le grand ver qui enlace le monde ! Enroulé autour de l'autel, puis, fouettant les airs de sa queue, en redoublant les secousses, il l'ébranle et veut le renverser... Vois ! tout son corps siffle et ondoie, tandis que les reflets du soufre, de

l'acier, du jaspe, de l'onyx, semblent se succéder, tour à tour, sur ses écailles glacées.

PROMÉTHÉE

Reculerai-je devant toi ? Arrière, vil démon ! n'es-tu pas le déchu, le vaincu d'Ouranos, la brute condamnée par les dieux à ramper dans la poussière ? Non, quand bien même, avec ta force immense, tu déracinerais de sa base la montagne où je m'assieds, quand ta mère, l'horrible Nuit, darderait pour te secourir la foudre sulfureuse aux cent nœuds, Prométhée te défie et te brave...

(L'autel s'écroule, avec un fracas épouvantable. La lueur qui en rayonnait, disparaît soudainement.)

LE SERPENT DE GAIA

(Il ondule, en dardant toutes ses têtes, avec fureur.)

Victoire ! plus d'autel, plus de Dieu ! L'abîme, du ciel jusqu'au Hadès, tout d'un coup, est redevenu la primitive, la profonde unité de la mort et des ténèbres.

Nouveau tumulte.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O terreur ! Appuyant ses mâchoires sur la montagne qui tremble, le violent adversaire du Ciel ouvre cent gueules caverneuses où flottent la flamme et la fumée... Vois ! Déroulant, tordant, gonflant les spirales de ses nœuds, le monstre se dresse et va saisir, dans la droite du dieu sauveur, le globe vacillant des étoiles.

PROMÉTHÉE

le repoussant de la main.

Arrière ! Que m'importe l'autel ! Crois-tu donc que j'attachais mon cœur à ces pierres entassées ? Bien

loin qu'en renversant le roc, tu aies pour jamais vaincu les dieux, la clarté resplendit toujours, l'Etre vit, l'esprit jaillit des ruines... O joie! Iô! Iô! Ne vois-tu pas? Illuminant les blocs épars, la divine, l'éclatante lueur emplit de nouveau, tout le ciel.

(Le serpent retombe. Une pause.)

LE SERPENT DE GAIA

Allons, cède, adore-moi. Ta main tremble; épuisé, haletant, tout baigné d'une sueur horrible, tu te roidis en vain, dieu orgueilleux : cette sphère que tu portes, t'écrase.

PROMÉTHÉE

Qu'espères-tu? N'aurai-je repoussé le grand Zeus, l'esprit du feu céleste, que pour te reconnaître, ô impur, et adorer la matière?

LE SERPENT DE GAIA

Mais ce dieu que peut-il pour toi? Même s'il existait, fils du jour, ta raison, obscurcie, hébétée, rampante, limitée par l'instant, est impropre à le connaître.

PROMÉTHÉE

Silence, hideux tentateur! Sans doute, Dieu se cache à nos yeux; peut-être même, aucun rayon, nul reflet de l'humaine pensée ne pénètre-t-il jusqu'à l'Etre. Mais si, quand je prétends le saisir, l'esprit pur, du fond de son nuage, foudroie mon intelligence, toutefois, dès que je me soumets, dès que je le prie humblement, il s'abaisse et descend dans mon cœur.

LE SERPENT DE GAIA

C'est donc l'amour qui vous unit! Diras-tu que tu chéris ton Dieu, bien que ce Dieu ne soit pour toi, dans son gouffre indéterminé, lointain, extérieur au

désir, à la pensée et au monde, qu'une ombre, un spectre sans vie ?

PROMÉTHÉE

Que servirait de te répondre ? Après tant de raisonnements, d'arguments, de doutes, de discours, ma raison lassée avoue enfin son éternelle ignorance. L'esprit obscur de l'éphémère est pareil au feu dans le caillou qui, sous le choc répété de l'acier, se dégage et lance une étincelle, puis, périt au même instant. Par bonheur, Prométhée sent en lui, pour prévaloir contre l'erreur et éclairer ses ténèbres, un flambeau qui ne s'éteint point. C'est l'Amour, tu l'as bien deviné, la splendeur, la puissance de vie, sortie de l'œuf, aux ailes d'or, incréée, auguste, originelle. Je te salue, ô dieu nouveau. En toi se résolvent enfin et, certes, je l'avais pressenti, les énigmes de la terre et des cieux. Comme une femme défait, fil après fil, une grande toile double, la raison sépare, en disputant, et réduit à des symboles abstraits, tous les mondes créés par Zeus, si bien que pour en faire vivre, de nouveau, les éléments épars, il n'est de dieu que le suprême Amour, dans sa gloire et dans sa plénitude. Je t'adore, toi qui meus tout, toi qui, d'un effort incessant, réconciliant les contraires, et attirant vers les sphères d'en haut les striges, les obscènes démons, les larves pullulantes de l'ombre, absorbes dans ton rayonnement, l'affreux Erèbe et les enfers. O bonheur ! je te possède enfin. Qu'importe ton autel détruit et ses pierres dispersées ! Le cœur de l'homme, ô dieu éblouissant, désormais, te servira de temple. Même, je ne réclame plus, qu'apparaissant sur le rocher, tu viennes me parler face à face. Si c'est ta loi, démon mystérieux, demeure

caché dans ta splendeur. Puisque je t'aime, je te vois. Puisque je te possède en mon sein, je t'étreins et je te connais ..

Il baisse la tête. Silence prolongé.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Lequel des deux triomphera? Hélas! pourrons-nous échapper au démon du mal et à ses pièges ?... Elevant, abaissant ses anneaux, il s'agite épouvantablement, comme si la montagne elle-même déroulait ses sommets onduleux.

Nouvelle pause. Hèraklès ronfle.

LE SERPENT DE GAIA

Cède! Pour la dernière fois, le dragon de la nuit t'avertit. Que servent tes défis impuissants ? Le monde t'échappe, Prométhée. Vainement, roidissant ton bras, étouffant tes cris, mordant ta lèvre, tu t'efforces de soutenir le ciel. Ta gorge râle ; une angoisse effroyable creuse des rides à ton front.

PROMÉTHÉE

Non, non, cesse de me tenter. Quoi que tu jures, il est un Dieu. Si le Zeus caché n'existe point, si sa bonté, sa justice, sa loi ne sont qu'une illusion vaine, d'où fécondent-elles mon cœur, qui les met dans mon esprit ?

LE SERPENT DE GAIA

Quoi ! ne l'as-tu pas deviné ? Toi-même, tu les crées, fils du jour. Dans le vertige et l'orgueil qui t'emplissent, le cri, l'appel de ton désir monte et va frapper aux cieux. Ivre de la flamme éphémère qui palpite sous ton front, il te plaît de croire qu'elle anime un fantôme, un être tout-puissant, chargé de veiller sur les mondes. Que dis-je ? Ce fantôme est toi-même.

Captif, enchaîné à ta boue, ne pouvant, avec tes pieds rampants, escalader les hauts lieux, tu assieds du moins, sur les nuées, ton image souveraine et divine. Ainsi, vainqueur en esprit, l'homme déploie au ciel ses balances et, y pesant arrogamment ce qu'il croit le bien et le mal, il évalue à son gré ses vertus, ses souffrances, ses actions magnanimes et veut se les payer de ses mains.

PROMÉTHÉE

Que sais-tu de l'homme, vil démon? L'enthousiasme, l'ardeur, la foi sincère ne suscitent en toi que la risée. Stupide, vomissant ton venin, foulant continuellement la fange de Gaia sous ton ventre, tu ne peux comprendre, ô tortueux, le zèle désintéressé, l'amour pur, le soupir incessant qui, du fond de mon âme inquiète, montent vers l'Inconnu divin.

LE SERPENT DE GAIA

Cet Inconnu, tu l'as trouvé. Ma substance est celle d'un Dieu, puisque, formant la matière de tout, puisque, ne pouvant point cesser d'être, elle possède, assurément, les deux vrais attributs du divin, l'infini et l'éternité. Mais quand, au nom de ta raison, le serpent t'invite à reconnaître l'unique, l'antique roi du ciel, tu recules, et tu cherches, titan, ainsi qu'un homme éprouve l'or au frottement de la pierre, si ce Dieu, malfaisant ou propice, s'ajuste à ton intérêt.

PROMÉTHÉE

Renonce à me persuader. Quoique le Ciel tremble en ma main, quoique Aidôneus et l'Erèbe sans bornes ouvrent, sous la terre ébranlée, leur abîme monstrueux, Prométhée te dédaigne, ô serpent... Non, non, la matière n'est point. Disparais! Va rouler

aux enfers ta grande forme vipérine. Je n'ai pour Dieu quela Pensée, que la libre volonté.

Secousses. Grondements souterrains.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Ah! hélas! sifflant, vomissant la fumée empestée et la flamme, le noir dragon, de toutes parts, investit sur son roc Prométhée... O Zeus! L'éther grondant tournoie, tandis que rejaillit des flots, en explosions sulfureuses et spectrales, le feu bleu tártaréen.

PROMÉTHÉE

se levant tout debout.

Arrière! tu n'atteindras pas jusqu'aux étoiles, jusqu'à l'orbe sublime. Je te foule de mon talon; mêlées avec la poussière, tes crètes, hideuses, de nouveau, s'humilient et bavent sous mes pieds... Mais quoi! mon bras, soudain, faiblit. Indomptable et vaincu à la fois, le titan succombe au poids trop lourd... O Mort, vas-tu donc triompher? Non, si la lumière, déjà, s'obscurcit sur la montagne, je la sens qui brille toujours, plus pure, plus sereine en mon cœur.

LE SERPENT DE GAIA

Qu'importe ton refus obstiné! C'en est fait, s'échappant de ta main, le profond firmament ténébreux tombe dans le gouffre du vide, aux abîmes où il n'y a plus de lumière, ni de mondes créés.

(La dernière clarté s'éteint. Obscurité complète.)

PROMÉTHÉE

O stupeur! Est-elle donc venue, l'heure de la fin des temps? Avec un tremblement affreux, la terre, l'aïeule inébranlable, semble se dérober sous mes pieds, et sombrer, comme engloutie... Ah! le ciel entier se

renverse ; un immense écroulement d'étoiles emplit l'énormité du chaos.

La terre se fend, de toutes parts, découvrant de vastes fournaises. Les titans se dressent hors des gouffres.

SCÈNE XXV

LE RIRE DES TITANS

LES TITANS

Ton règne est fini, dieu du jour. Arraché de ses fondements, l'univers s'ébranle tout entier et tremble jusqu'au pôle sublime. Vois, par milliers, les rois du ciel, nos frères des météores, tombent, précipités dans l'éther, et flamboyants, la tête en bas, soufflant leur feu vers notre feu, ils fulgurent toujours plus ardemment, en accélérant leur course.

PROMÉTHÉE
se levant tout debout.

Quoi ! l'océan, rué d'un bond, va-t-il assaillir la terre ? Arrête ! tu n'iras pas plus loin... Ah ! la montagne disparaît, engloutie sous l'incommensurable écume... N'importe ! sa masse a résisté. Quant à la chute d'Ouranos, ce dieu même y pourvoiera. En effet, avant qu'aucun des astres ne vienne fracasser le rocher, les neuf orbes des planètes et des cieux ont à franchir l'espace épouvantable qui les sépare de Gaia.

LES TITANS

(Ils poussent de violents éclats de rire.)

Ha ! ha ! ha ! je t'admire, ô roi. Aveugle, car tu prends soin toi-même de te crever l'œil de l'esprit, tu es bien toujours ce dieu loquace, ce vaincu crédule et confiant, que Zeus a vu si longtemps espérer en des choses désespérées.

PROMÉTHÉE

Le monde touche-t'il à sa ruine ? Sauvez-le, fils profonds du Chaos ! Tendez les bras pour soutenir la sombre voûte des cieux.

LES TITANS

Ecoute les tonnerres du bruit. Partout, le roc se heurte au roc, les volcans et les flots retentissent... Regarde ! les temps sont révolus.

(De nouveaux titans surgissent de tous côtés.)

Pendant le sommeil de Kronos, l'incendie, l'ardeur que nous soufflons, grondera sur les débris du monde. Puis, le dieu se réveillera. Et nous, les démons de la vie, nous qui devons incarner à jamais, dans la succession des âges, la guerre, la force, la fureur, plus robustes, nous renaîtrons, avec des formes nouvelles, pour tirer de nouveau, du chaos, d'autres terres et d'autres cieux.

Fracas, explosions redoublées.

PROMÉTHÉE

Secours Gaia, fils de la Nuit. Pour moi, si j'ai gardé ma constance, tout au moins, ma force est épuisée. Je l'avoue, étreint dans tous les membres, d'un morne engourdissement, je sens mon âme défaillir... Vite ! vite ! à mon aide, hélas ! Une sueur glacée m'inonde ;

de grandes étoiles écarlates flottent et vacillent à mes yeux.

(Il retombe assis sur le roc.)

LES TITANS

Trop tard, trop tard, fils d'Iapétos. C'est aux jours du suprême combat, lorsque nous assaillions sur l'Olympe Zeus, le tyran, l'usurpateur, que tu pouvais, en arrachant les sorts de la main d'Adrastée, t'assurer la royauté des cieux et changer enfin la loi du monde. Ton lâche cœur nous a trahis. O rage ! Mais pourquoi m'indigner ? Toujours, léchant la main du plus fort, cauteleux, timide, redoutant mon triomphe et ma juste colère, tu as pris contre ceux de ta race, le parti des dieux nouveaux... A ton gré ! Jouis maintenant de ta profonde sagesse.

PROMÉTHÉE

Assez, tais-toi ! Oses-tu bien, emporté par ta langue outrageuse, élever contre moi ces clameurs ! Je te le dis, géant brutal. Si ingrat que se soit révélé l'Olympien après sa victoire, je ferais encore ce que j'ai fait.

LES TITANS

Je le vois, tu ne renonces point, même au milieu de ta ruine, à cet inexplicable amour, à ce souci partial et aveugle pour l'être qui marche sur deux pieds.

PROMÉTHÉE

Certes, et c'est avec raison que j'ai servi les dieux de mes conseils, puisque la chute de Kronos assurait fatalement au monde une ère et des destins meilleurs. T'empêcher de régner, dieu pervers, c'était préparer la venue, le futur avènement de l'homme.

LES TITANS

Ha ! ha ! ha ! Qu'est-ce donc, roi du jour, qu'est-ce

donc qui, depuis si longtemps, te charme dans les fils de la femme? Pour moi, j'ai beau les contempler. Innombrables, grouillant de toutes parts, ces élus du ciel, ces dieux superbes, semblent bien plutôt à mes yeux, l'obscure vermine de Gaia. En effet, comparables aux fourmis, aux pucerons, aux chenilles, ils n'apparaissent sous l'œil d'or du soleil, que pour y ramper un instant, s'agiter, s'exterminer entre eux, puis rentrer dans les ténèbres.

PROMÉTHÉE

Silence! ne redouble pas l'angoisse qui pèse sur mon âme... Ah! ah! ils se succèdent, hélas! les signes de la fin des temps. Les portes du Tartare s'ébranlent; l'immense frémissement des morts se mêle aux rumeurs des vivants. Et dressés des deux épaules et du front, hors des cuves du feu immortel, gonflant leurs joues monstrueuses, les géants, tempêtueusement, soufflent à travers l'air strident qui semble une forêt de flammes, la foudre qui bout dans leur poitrine.

Il se couvre les yeux de la main.

LES TITANS

Que fais-tu? Pourquoi te cacher? Si l'aveuglante, la terrible lueur des flammes qui embrasent le ciel, est ce qui offense ta vue, ne crains rien; le Hadès, promptement, élargissant ses ténèbres, va engloutir, fils d'Iapétos, les sommets croulants de l'univers.

Ils rient bruyamment. Une pause.

PROMÉTHÉE

toujours immobile.

O misère! Plus je songe en mon cœur, plus l'évidence m'apparaît que, dans ce suprême péril, je ne puis espérer aucune aide. Qui prierai-je? A quel dieu

recourir ? Zeus, ou l'un des tyrans antiques, s'est-il montré du haut des nues, pour protéger les hommes et l'univers, et les sauver de la ruine ?

LES TITANS

Soumets-toi, c'est trop différer. Infatigable disputeur, cède les mondes aux titans magnanimes... Obéis ! vite ! Descends du roc !... Quoi ! pensais-tu donc prévaloir et fonder ton empire à jamais sur le vent que fait ta bouche ?

PROMÉTHÉE
se relevant précipitamment.

Et toi, redescends au Hadès... Qu'importe tous ces outrages vains !... Entends-tu ? vite, aux enfers, te dis-je... Car si l'œil voilé s'est terni, si le bras a manqué de vigueur, si Thanatos ou, quel que soit son nom, l'angoisse, la stupeur, l'épouvante, semble avoir exténué en moi tous les souffles de la vie, cependant, l'esprit du milieu, la flamme intérieure et profonde, n'a pas même vacillé.

LES TITANS

Lève les yeux, fils d'Iapétos. Insensé ! ton règne a été court. Vois ! déjà ta chute a franchi le premier des neuf cieux de ténèbres... O triomphe ! Autour de Sélénè, le fluide éther qui s'allume, ceint tout à coup l'esclave de Gaia d'un immense anneau d'éclairs.

PROMÉTHÉE

Crois-tu donc me pousser à bout par ta jactance grossière ? Même si l'Ouranos m'écrasait, et certes, j'ai un espoir meilleur, Prométhée s'en rit et te dédaigne.

LES TITANS
(Ils s'enfoncent peu à peu dans le gouffre.)

Vains efforts ! la terre est condamnée. Retarderais-

tu d'un instant le terme de son fatal désastre, qu'elle n'en périrait pas moins. Tu l'as bien dit, puissant vainqueur de Zeus. Dès que les orbes étoilés auront franchi dans leur chute l'abîme qui les sépare de Gaia, le roc, le firmament, les enfers, étroitement unis ensemble, ne feront plus qu'un corps monstrueux.

Ils rient d'un rire frénétique. La terre se referme.

SCÈNE XXVI

UN ARRÊT DANS LA CHUTE

LE CHŒUR DES ARGONAUTES
(Ils parlent, tout en se revêtant de leurs armes.)

Que résous-tu, fils d'Iapétos. Ta piété, ta gloire, tu le sais, sont de protéger les hommes. Dis tout, ne nous cache rien. Comment, dans ce suprême combat, espères-tu écarter de nos têtes, la ruée du ciel tombant sur nous ?

PROMÉTHÉE
(après un silence.)

A quoi bon lutter plus longtemps ? Mon trouble s'est dissipé soudain. Tranquille, sans regrets, sans espoir, même doutant encore parfois, si ce que je vois n'est pas un rêve, je goûte dans le fond de mon cœur, une sérénité parfaite.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Quoi! Vas tu lâchement trahir, sous prétexte que le péril est grand, ceux mêmes que tu y as conduits? Pour moi, quelles que soient les striges que l'enfer vomisse contre nous, Alecto, Atè, Gorgone, Eris, ou de tels noms qu'on les nomme, abrité sous le bouclier de fer, je les frapperai de la lance. Que je meure, puisqu'il me faut mourir, mais que je meure vengé!

PROMÉTHÉE

Cesse ton exhortation. Mon effort demeurerait vain et, certes, tu es beaucoup trop sage pour vouloir que j'en use autrement que, vous-mêmes, vous n'agissiez. Aussi longtemps que la tempête n'avait pas déchaîné sur la mer toute sa violence furieuse, vous travailliez d'un bras infatigable, l'un au mât, l'autre au gouvernail, l'autre à la sentine, pour la vider. Puis, dès l'instant où le Notos devenait irrésistible, vous vous laissiez emporter, çà et là, au hasard des souffles et des vagues.

LES CAPTIVES

Ah! ah! mon cœur frémit vers toi. Mais son trouble, ô dieu médiateur, s'apaise doucement à ta vue, en même temps que je sens ruisseler, goutte à goutte, de mes paupières, les larmes brûlantes de l'amour, de la pitié et de la joie.

Elles tendent les mains vers le rocher. Un silence.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Soit! demeure en ton inaction. Triomphe même, si ton cher cœur t'y pousse, et sois fier une fois de plus, d'avoir charmé, dieu auguste aux bras blancs, les tendres pensers de celles-ci. Mais n'ajoute point, par sur-

croît, l'ironie grossière et le mensonge à tous les maux que nous souffrons.

PROMÉTHÉE

De quel dard te sens-tu piqué? Qui donc t'irrite, ô chevaucheur des vagues? Je le cherche et ne devine point.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

« Un rêve, rien qu'un rêve, as-tu dit... tout ce que je vois n'est-il qu'un rêve ? » Sans doute, lorsque tu disputais, naguère, contre le serpent, tu as pu, abusant des paroles, appeler ainsi cet univers. Mais à présent que nous voici face à face avec la destruction, avec l'enfer béant sous nous, avec la mer qui se déborde, si le monde est un rêve, ô titan, ne perds plus les heures à le scruter. Mais, suivant le conseil amical de l'hydre aux têtes fourmillantes, vite, reprends-le sous ton front.

Ils rient amèrement.

PROMÉTHÉE
(comme frappé de surprise.)

Que dis-tu? Quelle clarté soudaine fais-tu luire devant moi? Bien qu'une moquerie dérisoire ait seule inspiré ton propos, bien que ta langue acerbe, injurieuse, raille son propre conseil, tu me montres, sans t'en douter, peut-être, une voie de salut.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Hélas! qu'espères-tu déjà? A quels projets étranges, hasardeux, ton esprit s'abandonne-t-il?... Prends garde! Qui entreprend, ô roi, de passer les bornes infranchissables, prouve qu'il n'a pas sa raison.

PROMÉTHÉE

Quoi! faudra-t-il, fermant les yeux, me fier à ton bon

sens vulgaire ? Irai-je chercher le grand mot, le secret de la vie et du monde, sur les lèvres des enfants ? Non, non, je ne t'écoute point. Arrière la raison qui bégaie ! Quand il s'agit, héros trop circonspect, du prodige effrayant, indicible, c'est ce qui semble à l'ignorant, obscur et plein de folie, qu'il convient de nommer la sagesse.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Que feras-tu, fils d'Iapétos ? Par quel charme, par quel effort puissant, arrêteras-tu dans leurs orbes, les astres épouvantables, enflammés, qui tombent à travers l'éther ?

PROMÉTHÉE

Ne crains rien, ces astres, ces soleils se dissiperont promptement. Rappelant en moi l'univers émané de ma pensée, puis, à son tour, faisant rentrer l'esprit intelligent dans mon cœur, je m'en vais m'efforcer de saisir, par une concentration suprême, l'Identique, l'Idéal, l'Eternel.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Bien, agis à ta volonté. Il est juste, puisque tu te proclames le père, le sauveur des humains, que tu tâches à préserver tes fils du désastre et de la ruine.

Très longue pause.

LES CAPTIVES

Qu'est-ce qui t'émeut, dieu rédempteur ? Tu trembles, des frissons convulsifs parcourent ta chair, ton œil se voile. De ta gorge s'échappent, par instants, de rauques clameurs et des soupirs.

PROMÉTHÉE
(comme éclatant tout à coup.)

Ah ! ah ! tu me tortures, ah ! hélas !... Je péris... Ah !

ah! Dans la fournaise, au milieu des soleils dévorants qui, sans cesse, font explosion, puis, disparaissent engloutis, mes os crient, mes entrailles gémissent...

LES CAPTIVES

Calme ton cœur fils de Gaia, cette lutte, cette affreuse agonie t'épuisent et arrêtent aux cieux le rythme des astres ouraniens. Assiégé par des maux terribles, tu cries et ta clameur, cependant, ne me parvient au travers de l'éther que lointaine, étouffée, indistincte.

(Une vague lueur se dresse sur le rocher).

PROMÉTHÉE

O bonheur! je les vois, je les vois... Ils se condensent, ils brillent à mes yeux ces rayons des cieux intelligibles, ces Pensers divins qui, reflétés, ineffablement, l'un dans l'autre, sont nommés par le vent de nos lèvres, la cause, l'espace et le temps.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Hélas! ah! ah! de plus en plus, le titan frémissant se débat contre le démon qui l'obsède. Tantôt, sa face resplendit; puis, comme sous un souffle de Zeus, le rayonnement merveilleux, le glauque halo qui l'environne, palpite et s'éteint soudain.

PROMÉTHÉE

Arrière! Quel dieu a nommé Zeus? Dirigeant mes regards çà et là, de mes yeux je ne vois rien que moi, sur l'océan des ténèbres... O ineffable obscurité! ô gouffre du milieu! ô délices!... Je t'ai atteint, Esprit caché. Maintenant, plus mêlés l'un à l'autre que la saveur du vin vieux ou du miel ne se répand autour des dents et ne s'unit à la bouche, tu m'étreins, ô roi, je te

possède, tu roules dans chacune des gouttes qui battent sous mes veines gonflées.

LES CAPTIVES

Son front s'incline, la terreur lui hérisse les cheveux... Prométhée ! Dieu-sauveur ! Prométhée !... Certes, ayant franchi enfin les portes obscures de son âme, il fait un grand chemin sans marcher.

(L'obscurité est redevenue complète. Une pause. Ensuite, trois rayons de clarté apparaissent. Seuls dans les ténèbres, ils flamboient, en face de Prométhée.)

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O joie ! elle luit devant nous l'aube de la délivrance. Sans nul doute, avant un peu de temps, ou Gaia sera brisée, ou le titan aura dénoué de son cœur, ainsi qu'un homme sort des lacs d'un filet inextricable, la souffrance et l'erreur qui nous lient.

PROMÉTHÉE

s'éveillant peu à peu de sa stupeur.

Que dis-tu, héros ? En proie au songe, mon esprit hésite et comprend mal tes sentences embarrassées... N'ai-je pas rêvé du Tonnant qui parlait, en agitant sa chaîne, d'Ouranos, de l'antique Ophion ?

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

C'étaient là tes rêves anciens. Regarde maintenant, devant toi. Tu y verras, fils d'Iapétos, l'avenir et ta jeune espérance.

PROMÉTHÉE

(Il aperçoit les trois rayons immobiles).

O joie ! Lueur chère à mes yeux ! Mais, tout d'abord,

dompteur des flots, vénère ici, en levant tes mains jointes, la triple flamme où tu pourrais apercevoir, si ton regard ne défaillait avant de les avoir sondés, ces trois puissances, ces attributs divins, ces clartés du monde intelligible qui, se glissant sous votre front, y deviennent les démons illusoires de la cause, de l'espace et du temps. Et moi aussi, je vous salue, Idées, Splendeurs immortelles. Certes, c'est sur vous, jusqu'ici, comme sur trois piliers sublimes, que le savoir humain était écrit. Mais, au delà de vos clartés qui ne sont que les ombres du seuil, le titan veut saisir cette fois, pour l'abîmer en lui-même, cette matière, ce mirage irréel, cet univers que vous créez.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Que te répondre, fils du jour ? Tes paroles véhémentes passent sur moi, lorsque je les entends, ainsi qu'un vent puissant qui me courbe. Et toutefois, je le sens bien, même en désirant te croire, je n'y puis contraindre ma raison.

PROMÉTHÉE

Eh bien, si ce n'est ta raison, que tes yeux, du moins, te persuadent!

Il contemple les rayons devant lui.

Pour moi, je vous reconnais bien, sans que je vous aie jamais vues, grandes Lumières, Puissances originelles. Tissant pour les vivants, à la fois, le mensonge et la vérité, vous êtes, spectres mystérieux, les formes de la raison terrestre, les essences intermédiaires entre l'homme et la Chose inconnue. Soit que je vous produise moi-même, soit qu'un Dieu vous ait mis dans mon sein, c'est par votre illusion, c'est par vous, que l'éphémère fait se peindre au dehors, chaque fois que

s'ouvrent ses paupières, la fête de la terre et du ciel. Par vous que ce ver d'un jour, stupide, ténébreux, plein de fièvre, se supercrée, aux grands palais de l'Eternité sacrée, ces milliers de fantômes éclatants qu'il nomme ses démons et ses dieux.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Je me tais donc, fils de Gaia. La science et l'ignorance sont nées jadis, au même instant que les hommes et les dieux, mais ceux-ci, étant les plus puissants, ont gardé pour eux seuls la sagesse.

PROMÉTHÉE

C'est bien, assez de paroles ! Tu l'as vu, j'ai d'abord fait sortir des profondeurs de la matière, les Idées, les Essences éternelles, qui dressent devant nous l'univers. Maintenant, par une suprême contraction de ma pensée, je vais réengloutir aux abîmes des trois grands rayons divins, cette matière, si ferme, selon toi, et qui, pourtant, n'est qu'apparence.

(Une brume rougeâtre commence à vibrer autour du rocher).

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Ah ! Ah ! prends garde, fils du jour. Quelque chose de fourmillant, d'épars, un poudroiement mystérieux, comme si le ciel se dissolvait, empourpre l'éther autour de toi, tandis que la montagne et la mer prennent, sous la nuée qui tremble, un aspect vague, brumeux, lointain.

PROMÉTHÉE

Ainsi, tu n'en peux plus douter. Bien loin que les membres de Pan composent, ainsi que tu le crois, le corps même, l'ossature solide, la forme vraie du réel, c'est le monde, tout au rebours, la terre, l'océan, les

étoiles qui, sous ton regard attentif, vont se perdre ainsi qu'une vapeur.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Je le vois et n'en suis pas troublé. Pour décevants que ces prestiges apparaissent à mes yeux, je sais bien, je sais que l'univers ne peut pas être, comme tu le prétends, un mirage sans substance.

PROMÉTHÉE

Silence! tu ne me comprends point... Qui te nierait, ô Création ? Qui doute de ta vérité sainte? Mais l'unité enfermant tout, ainsi que dans un cercle parfait, le monde n'est qu'un, tout se rejoint, la pensée s'identifie à l'Etre.

(Le mouvement de l'éther s'accélère, au-dessus de la montagne).

LES CAPTIVES

Va, va, cède-lui, ô guerrier. La piété, l'amour, l'adoration, voilà les vrais biens de l'homme. Quant à ces secrets trop subtils, à cette obscure et stérile science dont ton orgueil veut disputer, lors même que les maîtres des ailes, le vautour ou le cygne augural, te les apporteraient des cieux, jamais ton âme enveloppée dans les rets de l'illusion terrestre, ne pourrait les concevoir.

PROMÉTHÉE

Tu dis vrai, ces doutes, ces débats, sont désormais inutiles. L'âpre effort de ma méditation, assez puissante pour troubler la terre, les flots, l'éther divin et l'astre dans son orbe de feu, achève de dissocier et de résoudre en leurs signes, les éléments de l'univers... O gouffre, temps sans bornes, chaos, fumées, spectres, apparences!... Regarde! tandis que nous parlons, toute la création en tumulte, pleine de souffles et de rumeurs,

se disperse et fuit, de plus en plus, aux profondeurs sidérales.

(D'immenses tourbillons d'atomes apparaissent dans une lumière livide. Avec un mouvement incessant, ils montent, descendent, s'entrechoquent.)

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Ah! Ah! Vois comme elle se rue, tournoyant sans trêve, sans repos, l'horrible tempête des mondes... Qu'as-tu fait? Sommes-nous sauvés? Qu'espérer? Que craindre, ô dieu puissant?

PROMÉTHÉE

Rassure-toi! Ces souffles, ces rumeurs te déçoivent et mentent à ton oreille. Car, puisqu'il s'appuie sur l'esprit, Pan, jamais, ne peut nous apparaître que revêtu de formes et de prestiges analogues à l'esprit.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Sans doute, ton effort opportun semble avoir arrêté, tout d'un coup, la chute de la terre aux abîmes. Mais qu'y gagnerons-nous, fils du jour, si l'affreux typhon l'anéantit?

PROMÉTHÉE

Quoi! Faut-il te redire encore les paroles tant de fois répétées? Le monde réel est ton symbole : la pensée de l'homme créateur saisit tout et, par des voies cachées, modèle tout, s'empreint dans tout, fait tout à sa ressemblance. Si donc, en niant la matière, j'ai réussi à vous sauver, si ma parole a suspendu soudain l'écroulement de l'univers, c'est parce que j'ai enfin deviné — le miroir vivant de l'esprit reflétant uniquement l'esprit — que l'être perçu extérieur et l'être qui perçoit sont le même. En effet, le semblable seul est

perçu par le semblable. Force, étendue, couleurs, clartés, irradient de l'homme essentiel ; l'ordre des cieux profonds s'étage selon l'ordre qu'il porte en lui. Par là, tout concorde à la fois. L'œil et le soleil sont pareils ; le dieu qui voit par la vue crée aussi l'espace immense ; l'Inconnu qui pense la pensée fait sortir de lui-même, sans fin, le temps, ce lieu mouvant des esprits.

(Le mouvement des atomes est devenu désordonné).

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Vas-tu détruire l'univers ? Regarde, l'Ouranos se dissout, l'océan, le rocher ténébreux, pareils à la vapeur de l'eau ou à la poussière du bois qui vole au vent de la scie, disparaissent et, par moments, sous le jet aveuglant d'un éclair, l'œil aperçoit leurs tourbillons, leurs flocons de brouillard et d'écume qui se fondent avec la nuit.

PROMÉTHÉE

Ne crains rien ! tout rentre dans mon cœur, tout fait retour à la pensée de qui l'univers émane. Sans doute, Ouranos et Kronos, les démons qui tissent l'apparence, semblent se rebeller à tes yeux, contre leur roi et leur père. N'importe ! Les ayant créés, il suffira pour mettre fin à leur révolte, à leur guerre illusoire, que je les rappelle en moi.

LES CAPTIVES

Iô ! Iô ! Déjà les rayons mêmes des trois grands jets lumineux se dispersent ou entrent, en tournoyant, dans ses oreilles, sous son front, sous sa paupière éclatante... O bonheur ! le monde est sauvé. Gloire à toi, père, médiateur, rédempteur, seul juste, tout-puissant, terrible, mais très doux pour les hommes !... M'en-

tends-tu ? Désormais, sois mon Dieu, comme tu es déjà mon roi.

Elles se prosternent, les mains jointes vers lui.

PROMÉTHÉE

Lève-toi, point d'adoration. Debout, debout! femme, te dis-je. Modère ces transports de ta joie... Eh quoi! craignais-tu donc tellement de voir les choses ténébreuses qui se cachent au Hadès ?

LES CAPTIVES

Certes, la douce vie m'est chère. Par quelle honte ne l'avouerais-je point? Quand le cœur a goûté le miel âcre et suave d'Eros, lorsque l'œil a connu la splendeur de l'aube, des roses, des prés verts, de la lumière dorée, qui pourrait affronter, sans pâlir, la longue, l'épouvantable nuit?

PROMÉTHÉE

Pourquoi t'excuser ? Je te loue, ô femme, d'avoir été sincère. Et cependant, combien de maux, de craintes, d'angoisses, de douleurs, vous apporte chaque soleil, en se levant sur vos fronts. O mystère! Qui donc le met en nous ce désir si âpre de la vie ? N'est-ce pas là le piège qu'Adrastée nous tend pour s'assurer des victimes et perpétuer la souffrance et la mort dans l'univers?

Il penche la tête sur sa poitrine. Une pause.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Qu'attends-tu ? finis ton œuvre, ô roi. Achève de secourir tes fils, avant que l'obscur firmament ne se soit engouffré dans sa ruine... Ne vois-tu pas, dieu rédemp-

teur? L'univers entier s'est dissipé; plus de mer, plus de cieux, plus de terre. Debout, au bord de la nuit, comme suspendu dans le vide, mon regard s'effare, mon pied tremble, ignorant sur quoi il est posé.

(Les trois rais de clarté disparaissent. Court silence de stupeur.)

LES CAPTIVES

Parle, enfin. Que contemples-tu, immobile et, comme, de nouveau, abîmé dans le songe et l'extase?... Mais quoi ! ah ! ah ! malheur ! malheur ! La terre, sous le poids qui l'accable, recommence de tomber.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Qu'as-tu fait? Nous abandonnes-tu? Cessant de reprendre en toi-même les affreux tourbillons rebellés de Typhœus, notre ennemi, livres-tu le monde à Thanatos et aux démons de l'Erèbe?

(Le cœur de Pandorè apparaît vaguement au milieu du ciel.)

PROMÉTHÉE

Silence! ne reconnais-tu pas le signe qui brille sous la nue? Certes, ce n'est point Hélios, ni l'aurore épanchant la rosée, ni sa fraîche étoile avant-courrière.

(Un flot de sang jaillit des plaies de Prométhée.)

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Ne t'avais-je pas averti? Dans le temps où tu argumentais pour tâcher de confondre en toi-même l'homme et Dieu, le haut et le bas, le visible et l'invisible, quelque chose qui n'est pas toi subsistait et t'a rouvert le flanc.

LES CAPTIVES

Ne réplique pas, fils du jour : je comprends enfin, je me résigne... Livide, meurtri, le flanc ouvert, les pieds et les mains saignants, par quel prodige pourrais-tu arrêter l'Ouranos qui s'écroule?

PROMÉTHÉE

Pourquoi donc l'arrèterais-je, ô femme ? Le Dieu sans nom a prononcé; la chute de l'éther et des mondes va bientôt anéantir la vie.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Debout! debout! qu'attends tu donc? Les clameurs des lions et des ours se mêlent aux sifflements des serpents écrasés dans les cavernes; les mammonts, éclairés par les flammes, dressent leur trompe, au sommet des monts.

PROMÉTHÉE
toujours immobile, impassible.

Ainsi, comme réponse au titan qui t'interrogeait sur tes voies, de nouveau, tu rouvres dans mon sein l'antique, la profonde blessure. Est-ce là ton signe, ô Dieu caché ? Ne verses-tu mon sang à flots que pour rendre manifeste aux mortels qu'il vaudrait beaucoup mieux ne pas être ?

LES CAPTIVES

Iô ! Iô ! nous mourrons avec toi. Sans gémir, titan, nous franchirons le triste fleuve des pleurs, si toutefois, après la fin des temps, il subsiste quelque vie chez les ombres. Et plaise à Zeus qu'il n'en soit rien ! Car, puisque tout s'anéantit, puisque Aidôneus meurt lui-même, je voudrais, rencontrant, cette fois, un refuge éternel sous la terre, être assurée d'y dormir.

PROMÉTHÉE

Certes, réjouis-toi, c'en est fait. Quoi que j'aie pu craindre naguère, mes cris, mes plaies, mes tourments, la lente, la brûlante agonie que j'ai portée autour du cœur, pendant des siècles, comme une robe empoisonnée, ne sont pas demeurés inutiles. Je t'ai atteint, ô

Dieu sans nom. Maintenant, n'ayant plus d'autre forme que la joie, que l'indicible amour dont je me sens consumé, peut-être vais-je me perdre enfin dans ton gouffre bienheureux.

Tumulte. Tonnerres redoublés.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Quoi! te fais-tu sourd à nos cris? Suffira-t'il, pour ne rien voir, de baisser, de clore tes paupières?... Sauve-nous! Si ton grand cœur est las, si tu n'oses plus te fier à tes bras, à tes mains impuissantes, réveille l'Alkmènide endormi...

Nouveaux coups de foudre.

PROMÉTHÉE

Pourquoi pleurer? pourquoi gémir? Chaque ruée de l'Ouranos qui croule te rapproche un peu plus de ton Dieu!... O bouillonnement de la vie! splendeur! brûlure aigüe du feu, ondulant tout au long de mes fibres! Et pourtant, parmi ces maux sans nom, tandis que fume sous la foudre, le vètement de ma chair, mon cœur goûte une sérénité radieuse, étrange, surhumaine.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Debout, debout, fils d'Alkmèna! Hèraklès, soulève ta paupière!... L'orbe de Sélénè choit-il? Quel fracas! Quels sifflements!... O terreur! Tout le ciel apparaît, encombré de rocs, de masses ardentes, de brandons, de pierres de foudre, de météores enflammés...

SCÈNE XXVII

ATLAS RECHARGÉ DU CIEL

ATLAS

(Sa voix s'élève, à l'autre extrémité de la terre).

A quoi bon réclamer par tes cris le secours d'un bras débile? Moi seul, moi seul, peux vous sauver... Ne crains rien, le monde vivra... Tiens ferme! Puisque l'écroulement, puisque le choc effroyable des astres n'a pas précipité mon corps entre les détroits marins et sous les rocs du Ténare, un espoir certain nous est permis.

PROMÉTHÉE

Est-ce toi qui parles, Porte-Ciel, au delà de l'ouragan des airs et des vastes flots aux bruits sans nombre? D'un cœur soumis, d'un cœur joyeux, accepte l'arrêt irrévocable. L'éternité s'ouvre, tout périt... Et plût à Zeus que je me fusse évanoui, depuis longtemps déjà, au milieu des souffles de l'éther!

ATLAS

Qu'oses-tu me conseiller, titan? Je subirai tout ce qui est fatal, mais je ne devancerai point et ma mort et la ruine du monde, par ma propre volonté.

PROMÉTHÉE

L'heure est venue, résigne-toi. Consentant au grand

renoncement, laisse périr cet univers où commandent les aveugles terribles, Thanatos et Aphroditè.

ATLAS

Arrête ! n'essaie pas de jeter le doute, le trouble dans mon sein. Non, non, jamais le Porte-Ciel ne souffrira que l'informe Chaos et les mauvaises Ténèbres reprennent possession de Gaia.

PROMÉTHÉE

Je te loue, titan aux longs bras. Et certes, qui ne t'admirerait, dieu très cher, vainqueur, tête sublime, toi qui ayant tant enduré et donné ton âme pour les hommes, pendant la tyrannie de Zeus, t'offres, de nouveau, à subir l'horreur de ce long supplice. Toutefois, plus je t'admire, hélas ! plus aussi mon cœur fraternel s'afflige du tourment qui t'attend. Songes-y ! Vaincus tous deux, la terre ne doit plus compter sur un sauveur. Ainsi, ton sort n'aura de fin que si le monde racheté par la mort, rentre dans le sein de son Père.

ATLAS

N'importe ! je ne me plains point ; j'accepte volontiers mon supplice. Regarde ! Elevant les mains, appuyé du genou sur le roc, je retarde encore l'énorme chute des astres qui tombent dans la nuit.

(Le tumulte s'arrête. Pause.)

PROMÉTHÉE

secouant la tête.

Veux-tu donc, quand nous touchons au but, empêcher la rédemption ? Dieu sauveur, père, roi tutélaire en qui la bête et les humains se sont toujours confiés, ma tâche sainte est, quoi que tu en penses, de les guérir de leurs douleurs.

ATLAS

C'est pour vivre, non pour mourir, l'oublies-tu, ô patient du rocher, que la terre et les fils de la terre se proclamaient tes suppliants. Même en admettant, dieu subtil, que tu puisses éteindre en toi ton âme, de quel droit précipiterais-tu dans les gouffres du Hadès, les hommes, les bêtes innocentes, les nymphes des sources et des forêts ?

Un silence.

PROMÉTHÉE

Mais si, trop docile à tes vœux et touché par le deuil de ceux-ci, je me laissais convaincre enfin, que pourrais-je tenter, fils de Gaia ? Quoique le plus faible répit allège, dit-on, les maux des hommes, qu'importerait pourtant de prolonger, si c'était pour une heure, un moment, cette interminable agonie ?

ATLAS

Ne crains rien, fie-toi à ma vigueur ; notre salut serait durable. En effet, ni le choc ouranien, ni le typhon des mers, ni la foudre, ni tous les vents déchaînés, n'ont fait ployer, en l'assaillant, un muscle de mon grand corps, plus dur que l'airain et que la pierre. J'en jure Zeus. Bien qu'étourdi de la chute qui s'est ruée sur moi, aussitôt que, par delà les airs, tu pourras, en étendant les mains, soulever ma charge, un seul instant, je développerai, ô roi, toute ma taille géante.

(Le ciel tremble de nouveau.)

PROMÉTHÉE

Il est trop tard, dieu magnanime. La voûte, l'orbe obscur de la nuit étreignent déjà tous les vivants. C'en est fait, n'entends-tu point, hélas ! Dans un bouillonnement affreux, une clameur irritée, Ouranos soufflant,

de toutes parts, tantôt le feu des soleils, tantôt le gel, le craquement, le froid noir, atroce et glacial, des hauteurs vides du monde, s'étend de plus en plus sur Gaia.

ATLAS

Non, non, quoi que tu dises, ô roi, le monde reverra la lumière. Croire en ta sagesse obscurcie et t'obéir, tandis qu'aveuglément, tu sembles te démentir toi-même, serait presque te trahir.

PROMÉTHÉE

Hélas ! connais mieux les destins. Plus d'espoir ! Nulle voie de salut ne nous reste encore à tenter...

Il se dresse à demi.

Vois, mon front se heurte à la nuée; aveugle, courbant le cou, mes deux mains tâtonnent, frémissantes... Certe, étroitement unis, accouplés, comme liés ensemble, le grand ciel ténébreux et la terre vont se fondre en un seul corps.

ATLAS

Ainsi, tu le reconnais. Pour que tout se ranime aussitôt, pour que nos yeux retrouvent, fils du jour, Hélios et l'étendue brillante, il suffira que, rejetant l'Ouranos au-dessus de Gaia, je remette en place, violemment, ces deux moitiés de l'univers. Soit ! cela n'a rien qui m'étonne.

PROMÉTHÉE

Es-tu si sûr de ta vigueur? Sans doute, ton cœur reste indomptable, mais que peut-il toutefois, Porte-Ciel, lorsque les destins ont prononcé ?

ATLAS

Pourquoi n'accomplirais-je pas ce qu'un autre a su mener à bout? Jadis aussi, le dur Kronos a médité,

ayant forgé enfin l'épouvantable faux céleste, de séparer les deux géants du monde, les époux palpitants, monstrueux, dont la masse formait la nuit. Alors, le dieu, s'étant dressé, mit fin au long embrassement qui opprimait tous les êtres. Eloignant de la Terre à jamais le vieux Ciel et le beau chœur des astres qui est la marche du temps, le puissant vainqueur distribua dans les mornes régions du vide, les globes, les demeures éclatantes de l'esprit et du souffle animé. Eh bien, ce qu'il a fait jadis, je m'en vais le refaire à présent.

Une pause.

PROMÉTHÉE

Qu'est ceci ? arrête ! l'univers tremble, de la base à la cîme... Prends garde, titan aux pas trop lourds. La masse des flots marins tournoie, les lacs du feu intérieur résonnent en se heurtant... Arrête ! N'obéiras-tu point ? Les bras roidis, le col courbé, haletant dans ta stature immense, tu t'épuises en efforts convulsifs... O malheureux, que je te plains ! Toujours, toujours, le ciel retombe sur ton épaule qui ploie... Tes soupirs, tes râles déchirants s'entendent, par delà les mers, d'un bout à l'autre du monde.

ATLAS

(Il s'arrête et reprend haleine.)

Silence ! point d'augures funestes... Certes, il n'est déjà que trop puissant, l'Ennemi qui me foudroie... Ne contenant plus sa colère contre le titan dont l'effort l'empêche de se joindre à Gaia, Ouranos jaloux lance sur moi, dans le fracas assourdissant qui semble effondrer la nuée, des milliers de ses tonnerres.

PROMÉTHÉE

Roidis-toi, courage, dieu patient ! Malgré les Ténè-

bres irritées, malgré les vastes typhons, la grêle, les jets ardents du feu qui aveuglent mes prunelles, je vais tenter, en allongeant les mains sur ta nuque et sur ton dos robuste, d'y mieux équilibrer les cieux.

ATLAS

Fais vite, mes bras défaillent, hélas! Sous les tourbillons de l'éclair, je péris, mon âme se consume... Que dis-je? Atlas, ressaisis-toi! La foudre même qui ruisselle à travers tes veines embrasées, va te rendre ta vigueur.

PROMÉTHÉE

Paix! paix! ne t'agite point! demeure!... Affaissée sous ton poids, la terre se fend de toutes parts, en engouffrant les laves des volcans, les fleuves, les mers qui se dessèchent... Voici l'instant, tiens ferme sur tes pieds... O bonheur! Ta forme effrayante, pareille à la nuée du soir, se redresse, étageant, peu à peu, aux confins brumeux de l'horizon, les forêts, les sauvages glaciers qui ont crû sur ta poitrine. Déjà, l'ombre de tes deux bras s'étend, à travers les airs, jusqu'à l'orbe de la lune... Tu montes, ton corps grandit encore... Hélas! hélas! malheur à moi! J'oubliais, dans ma démence, que c'est pour subir à jamais l'injustice, la cruauté des dieux.

ATLAS

Silence! n'accuse pas les dieux. Si, debout entre les deux abîmes des hauteurs et des profondeurs, Atlas soutient l'orbe étoilé, de ses mains infatigables, c'est qu'Adrastée, la déesse à la roue, lui a fait cette tâche sublime. Le devoir est l'essence du monde; la grandeur de l'homme et des démons consiste à y participer.

PROMÉTHÉE

Tu as raison, dieu porte-ciel. Achève ! Refoulant sous tes pieds la vieille terre qui crie, soulève l'orageux firmament, et rejette-le dans l'espace avec la même vigueur.

ATLAS

Certes, Atlas triomphe déjà. Ta bouche m'a devancé de peu, en annonçant ma victoire... Iô! Je suis toujours le dieu fort, l'ouranien, le grand pilier des Cieux. Enveloppant de mon étreinte la belle sphère étoilée, l'aurore et le couchant m'appartiennent, comme s'ils étaient mes deux bras.

PROMÉTHÉE

Encore un effort, bon titan... O transport! ô joie ! De plus en plus, Gaia et l'Ouranos monstrueux se séparent l'un de l'autre.

(Il retombe assis sur le rocher.)

ATLAS

C'en est fait... Iô ! Iô ! réjouis-toi. De nouveau, ma taille géante, mes épaules écartées largement, mesurent l'étendue éthérée.

Un long silence.

PROMÉTHÉE

Il faut donc recommencer à vivre. Retombé au pouvoir du temps, je sens déjà se glisser dans mes os, avec le mal, la mort, tous les poisons vomis par les Erinnyes, une épouvantable fatigue... Pourquoi m'as-tu sauvé, dieu fraternel ? Hélas ! n'eût-il pas mieux valu, subissant nos destinées, abandonner les mondes à Thanatos ?

ATLAS

Que dis-tu ? quoi! maudiras-tu donc ton salut et ta

propre victoire ! Allons, hausse ton cœur, ô titan. Loin de te livrer à ton deuil, pousse un cri orgueilleux sur la terre. S'il est doux aux hommes de gémir, il ne convient pas, toutefois, que les dieux se rendent, par faiblesse, semblables au troupeau des mortels.

PROMÉTHÉE

Tu dis vrai, mais les maux soufferts, la lutte, les rigueurs d'Adrastée, tant d'angoisses renaissantes, me poussent à tout craindre, titan... Qu'importe! ne t'en inquiète point. Que te font mes doutes et mes alarmes, puisque le monde revit.

ATLAS

Iô ! Iô ! Elles ont triomphé, les vieilles, les éternelles lois ; l'univers, arraché au chaos, a recommencé d'obéir à la roue ordonnée du Destin. Je te salue, fils d'Iapétos, de l'autre borne du monde. Etreint de nouveau par l'hiver, le Porteur du ciel va retomber, sans doute, pour des siècles innombrables, dans sa terrible torpeur.

(Il disparaît peu à peu dans les ténèbres. Un silence. Hèraklès s'éveille.)

SCÈNE XXVIII

LE RECOMMENCEMENT DES AGES

HÈRAKLÈS
regardant de tous côtés.

Qu'est ceci ? Mon œil ne reconnaît aucune des choses accoutumées. Aidès, pendant mon sommeil, ne m'aurait-il pas, ce me semble, emmené aux rivages du Styx et dans la nuit infernale? Prométhée!... Parle donc... Prométhée!...

Lentement et d'un pas incertain, il s'avance, au milieu des ténèbres.

Mais quoi encore! Au fond du ciel, Ouranos, dissipant le brouillard, allume, parmi le chœur des astres, de nouvelles constellations, des météores, des flammes chevelues, entourées d'une vapeur de sang. Certes, je reste stupéfait... Personne ne me répondra-t'il? Nulle voix, ou de près ou de loin, ne percera-t'elle l'horreur de ce silence funèbre?

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Tourne les yeux vers tes amis, si, toutefois, tu ne refuses pas d'appeler de ce nom des vaincus, des guerriers sans force, humiliés, qu'Adrastée poursuit de sa colère. En effet, ô nourrisson de Zeus, le destin ou un dieu envieux, en me terrassant tout à coup, m'a refusé la gloire de braver les Chiennes de la nuit, face à face.

Mon âme, soudain, a défailli; l'air a manqué à ma poitrine.

HÈRAKLÈS

Je vois... Même sur la montagne, Typhœus n'a rien épargné. Partout, des cratères affreux, des ravins, des rocs, des champs de soufre. Çà et là, les laves incandescentes projetées par les volcans, éclairent, au flanc des précipices, des milliers de sapins renversés, des torrents, des feux, des boues qui fument. Sans doute, Pontos et Héphaistos, tour à tour, ont dévasté la terre. Est-ce là quelque nouveau labeur auquel les dieux m'ont condamné?

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Et moi, qui m'aidera, hélas! Quel guide, quel pilote divin nous tirera du péril? Peut-être que tant de maux soufferts jusqu'ici, nous sembleront de l'or, comparés à ceux qui nous attendent... Malheureux! Perdus dans la nuit, est-ce la voile, est-ce la rame ou la tiède haleine du Notos qui, sur cette mer hérissée de frimas, de glaçons cimmériens, nous ramènera promptement vers l'île dorienne de Pélops?

LE CENTAURE CHIRON

(Du seuil de la caverne, il regarde autour de lui en élevant une torche. Longue pause.)

Tu les entends, bon Prométhée. Ils chantent, mais non pas sur la lyre, le calme, la suprême splendeur, toutes les délices, tous les biens dont ton règne heureux nous fait jouir. Et moi aussi, j'admire comme il sied, cet éclat qui t'environne. Regarde, Hélios te sourit; le palmier, le laurier de Phoibos croissent en foule autour de toi et t'ombragent de leurs rameaux superbes. O maître, ô vainqueur des dieux, salut! Par toi, par ta

sagesse, la grande œuvre où s'efforçait en vain le Serpent qui entoure Gaia, est maintenant accomplie.

(Explosion de clameurs. Les Centaures et toutes les bêtes rassemblées autour de Chiron, pleurent, aboient, glapissent, rugissent.)

PROMÉTHÉE

Tais toi! tais-toi! N'accable pas un roi faible, un malheureux qui, toujours trompé par Adrastée, se déteste et s'est pris en horreur, et maudit son âme en sa poitrine... Que faire? Vers quel dieu me tourner? Plus d'espoir, les Erinnyes triomphent. Et j'en suis venu à ce point que tout mon Olympe se réduit au rocher, à la cime exiguë, que je foule sous mon pied.

HÈRAKLÈS

Prononce de meilleures paroles. Après avoir bravé les dieux sans mesure, quand tu semblais vainqueur, voici que tu leur cèdes à présent, beaucoup plus qu'il n'est utile. Les morts sont morts, fils subtil d'Iapétos, c'est aux vivants qu'il faut songer. Sans doute, mes yeux m'en sont témoins, la terre, demeurée sans défense, a subi d'épouvantables maux. Mais la roue de Némésis tourne, et ce qui se trouvait en dessous ne tarde pas à remonter.

PROMÉTHÉE

Non, non, bien que tu me sois cher, n'essaie pas de me convaincre. Maudit, exécrable à tous, aucune chose ne me reste que je puisse encore ne point haïr.

HÈRAKLÈS

Tu ronges ton cœur contre toi-même. A quoi bon? Puisque, par aucun art, tu ne peux te changer en rocher, supporte patiemment, comme il sied, l'épreuve

que l'Ouranien t'envoie... Mais, dis-tu, l'Eau noire a débordé. Qu'importe ! Gaia la reboira. Beaucoup d'hommes et de bêtes ont péri. Pense mieux : aux régions inconnues que nous cache la montagne, beaucoup d'hommes ont trouvé des abris. Reprends donc courage, fils du jour. Tout d'abord, il te faudra pourvoir à ramener Hypérion et la brillante lumière. Et certes, si je m'en croyais, lançant, du haut de cette cîme, mes flèches illustres contre lui, j'obligerais, avant qu'il soit longtemps, le titan céleste à reparaître.

LE CENTAURE CHIRON

Qu'as-tu dit ? L'ai-je bien entendu ? O foudre ! ô Zeus ! menace impie, sacrilège, abominable ! Arrière ! Il n'est qu'un seul moyen de ramener chez les vivants la splendeur, la lumière, la joie.

Il se tourne vers Prométhée.

C'est que tu rendes, ô dieu vaincu, tes actions conformes à tes paroles. Car tu as beau te détester, accuser les destins et gémir, tu n'en es pas moins celui qui porte à la fois l'eau dans une main, et la flamme dévorante dans l'autre. Me comprends-tu ? Aussi longtemps que le roc où tu t'assieds usurpe les honneurs de l'Olympe, tu empêches le Kronide et ses fils — car leur mort, je le comprends enfin, n'était qu'une illusion vaine — de tourner du côté de Gaia, un visage bienveillant.

PROMÉTHÉE

Quoi ! me chasses-tu du rocher ?... Aveuglé par la colère, en es-tu venu à croire, hélas ! que, désormais funeste à tous, Prométhée étend fatalement la douleur et l'ombre sur le monde ?

LE CENTAURE CHIRON

Obéis, ne dispute point. Détourne, détourne, fils du jour, la vengeance et le courroux célestes. Je te le dis, sentant dans ma poitrine, la force de la vérité. Puisqu'il n'est d'autre obstacle que toi à la félicité des êtres, cède le trône à ton vainqueur.

PROMÉTHÉE

Il se lève, impétueusement.

Tu as raison, fils du cheval. Que le Styx m'en soit témoin, j'obéis, je renonce à l'orgueil de ce trône dérisoire. Puisque la Nuit a triomphé, puisque Zeus semble n'avoir souci que de redoubler contre moi sa violence et ses riguenrs, je romps la chaîne qui liait mon destin à celui de la terre... Quoi ! se peut-il ! suis-je vaincu ? Le grand joug de Zeus va-t-il peser sur l'âme du titan, désormais ?... Mais pourquoi parler de défaite ? Regarder en face l'injustice et la dédaigner cependant, n'est-ce pas là, ô dieux qui m'entendez, arracher de vos mains la victoire ? Qu'Aidès trépigne donc de joie, dans son cachot sulfureux ! Que Hermès, que Cypris, que Bakkhos, ressuscités du Hadès, savourent, de nouveau, l'ambroisie, et se passant la coupe d'or, rient, là-haut, d'un rire inextinguible ! Le titan apaisé n'envie point ni leur triomphe ni leur éternité ! Je suis las d'éprouver sans fin, dans le souffle de ma vie, la haine, la colère, l'orgueil ; las de sentir battre en mes veines, comme la vague de la mer s'enfle et décroît, le rythme douloureux de mon cœur... Mais où iras-tu, Prométhée ?... Ma révolte et mes imprécations m'exilent des palais d'or célestes. Et, d'autre part, je ne veux point, puisque me voici devenu une souillure et un fléau pour l'homme, m'attarder ici-bas,

plus longtemps... Ah! l'enfer semble me montrer la voie qui m'est seule ouverte. En effet, sur l'affreuse caverne qui menait au monde infernal, Aidôneus, d'un coup de son trident, a soulevé cet antre-ci, bien plus vaste et plus affreux encore. O rocs énormes projetés pêle-mêle, sur des rocs! Hauteurs, sinistres profondeurs! Brumes, chaos, visions de rêve!... Et du porche monstrueux, que hérissent d'innombrables glaçons, sort, avec le mugissement des fleuves qui se jettent au Hadès par d'immenses cataractes, un souffle violent et sépulcral. Je te salue, chemin des mânes, noir sentier par où mon pied joyeux va me conduire hors du monde. O nuit, nuit, ouvre toi enfin. Car j'ai hâte, il me tarde, englouti sans rêve, sans pensée, sans haleine, au dernier fond de l'univers, d'y goûter le néant éternel.

(Il quitte le rocher où il était assis, et se tient debout, sur la montagne.)

HÈRAKLÈS

Réfléchis encore, fils d'Iapétos. Puisque déjà, tu as failli, quand la mer débordée se ruait, en ne me réveillant point, prends garde, une seconde fois, de tourner le dos à la sagesse. Songes-y, pourquoi désespérer et céder de toi-même, ô titan, la part que les dieux t'attribuent ? Quant à moi, jamais je ne croirai que c'est la race des poissons, les reptiles et les oiseaux de l'air qui possèderont, dorénavant, la royauté de la terre.

(Pause. Prométhée demeure immobile, puis, tout à coup, comme se décidant, il fait quelques pas vers la caverne.)

LE CENTAURE CHIRON
avec un geste impérieux.

Arrête ! Accomplis, tout d'abord, la tâche que les destins t'assignent. Quel vivant pourrait supporter qu'après avoir ébranlé l'univers et précipité sur nos têtes l'effroyable poids de l'Ouranos, tu en sois quitte maintenant, pour chercher dans un sommeil tranquille l'heureux oubli de tes maux. Non, non, avant que de t'enfuir, répare, du moins, ô dieu fatal, tant de désastres et de ruines. Le saint labeur qui t'est prescrit, l'expiation pour laquelle Chiron te suscite, au nom de la justice, consiste à réconcilier l'éphémère avec son Dieu.

PROMÉTHÉE

Que dis-tu ? Achève, quatrepieds. Haï de Zeus, honni, proscrit par la terre ainsi que par le ciel, comment pourrais-je, du seuil même de l'ombre, leur servir de médiateur ?

LE CENTAURE CHIRON

C'est à toi de l'être, cependant. Au cours des âges innombrables, Zeus a eu pour témoin ici-bas son oracle, l'Arbre augural, qui rassurait le monde en attestant l'alliance des dieux avec l'homme. Eh bien, cet arbre merveilleux, ce protecteur des mortels, sache-le, il faut qu'à l'heure même, tu le replantes de tes mains.

PROMÉTHÉE

Je comprends, tu veux parler, ô roi, de l'antique chêne de Dodone. Mais quoi ! ne t'en souvient-il point ? Sous l'épée née de mon sang, le vieil arbre séculaire a brulé. Tarie, la fontaine lustrale ! Les colombes fa-

tidiques ne feront plus résonner sous leurs ailes, les disques de métal frissonnants.

LE CENTAURE CHIRON

Je le sais, Dodone a péri. Crois-tu donc que j'oublie, dieu jaloux, les sacrilèges et les ruines entassées par l'épée dévastatrice ? Mais ce que, malgré ta sagesse, tu sembles ignorer cependant, c'est qu'il existe un rejeton du bel arbre prophétique.

PROMÉTHÉE

Peut-être. Mais ce rejeton, dieu vénérable, comment le découvrir sur cette terre où ont passé la destruction et la ruine ?

LE CENTAURE CHIRON
élevant sa lance au bout de son bras.

Le voici. Chiron avait coupé, par piété, sa lance, aux jours anciens, sur le chêne des oracles. Que ton bras l'enfonce dans le sol ! Aussitôt, le bois va végéter et, jetant à travers l'Ouranos des rameaux abondants et des feuilles, il grandira vite et couvrira toute la terre de son ombre, en même temps que descendra sur lui, dans un tonnerre harmonieux, la Parole aux mille voix de Zeus.

Un très long silence.

HÈRAKLÈS
(Il s'est rassis aux pieds de Prométhée.)

Décide-toi, fils d'Iapétos. On dit que les deux aigles lâchés des bords opposés du monde, se sont rencontrés à Pytho, qu'on nomme le nombril de Gaia. De même, tes hésitations, tes doutes, tes réflexions contraires ont eu le temps, depuis que tu médites, de parvenir au lieu tranquille où siège la volonté.

PROMÉTHÉE

avec une détermination subite.

Eh bien, non, ma main s'abstiendra, quoi que tu dises, ô centaure excellent, de replanter l'arbre sacré. Arrière le mensonge et l'idole ! Non, non, plus de bassins bruyants, plus de colombes, plus d'augures imposteurs ! En acceptant ces rites vains, moi-même, j'insulterais, ô roi, à mon supplice, au sang que j'ai versé, comme aussi au Dieu vrai, réel, ineffable, inaccessible.

LE CENTAURE CHIRON

Est-ce toi qui parles, fils du jour ? Toi qui, l'instant d'auparavant, abattu, dompté, humble d'esprit, paraissais ramper dans la poussière, tu te redresses et vomis de nouveau ton insolence et ton orgueil.

PROMÉTHÉE

Il faut t'y résigner, centaure. Oui, la stupeur qui m'enchaînait, tombe enfin ; on dirait que mon cœur, las, pesant, stupide, léthargique, tout à coup bondit sous l'aiguillon de l'espoir qui s'éveille en moi. Sans nul doute, tandis que j'hésitais, quelque dieu avait obscurci ma sagesse coutumière. En effet, combien d'autres désastres ont déjà épouvanté Gaia ! N'ai-je pas vu, aux jours antiques, Ophion pendre du haut des cieux et, de toutes ses gueules béantes, épancher, à torrents, sur les mondes, un poison livide, dévorant, dont l'ardeur les consumait. Puis, vinrent les âges d'Ouranos et les ténèbres où ruisselaient sans fin, de grands déluges d'eau noire. Ensuite, Kronos pétrissant avec le gel et la neige des airs, l'orbe blanc de Sélènè, fit naître les glaciers monstrueux qui ont rampé pendant des siècles, étalant sur les deux conti-

nents leurs déserts de frimas chaotiques. Et je ne dirai pas les effrayants combats de Porphyrion, des Aloades, non plus que la terre écrasée sous les rocs et les masses énormes qu'ils se lançaient de leurs mains. La race humaine a vécu cependant. Bien mieux! Après chaque ruine, j'ai reconnu que la Création, s'élevant d'un degré vers son Dieu, enfantait des tyrans ouraniens moins farouches et moins impitoyables, et, sur cette fange terrestre, des vivants moins imparfaits. Il en sera de même cette fois. La justice et les loi souveraines, celles qui ont renversé Zeus et de qui la Déesse à la roue est la morne, l'indifférente esclave, travaillent sans relâche pour moi. Ainsi, je puis, d'un cœur fervent, me promettre la victoire. Et ce ne sera pas l'occasion qui me guidera au hasard, comme un aigle augural qu'on rencontre. Mais, posant fermement tous mes pas dans un dessein prémédité, mon triomphe aura, sache-le bien, pour artisans et pour complices, les démons, les Forces, les Pouvoirs qui gouvernent l'univers.

LE CENTAURE CHIRON

Il frappe ses mains l'une contre l'autre.

Insensé! quoi! vas-tu, de nouveau, te reprendre à l'espérance? Assurément, les Ouraniens, si ta voix arrive jusqu'à eux, se détournent et rient avec pitié de tes menaces obscures.

PROMÉTHÉE

Raille tant qu'il te plaira, peu m'importe!... Je sais, je sens que le dessein conçu dans mon esprit ouvre aux hommes, aux larves du Hadès, aux dieux mêmes, une voie de salut.

LE CENTAURE CHIRON

O démence ! ô rage impie, aveugle !... Le salut pour les hommes, titan, le seul moyen de racheter leur audace criminelle, est dans la soumission à Zeus. C'est pourquoi, malgré ton refus, Chiron secourra la terre. Ne m'aide en rien, puisqu'il te plaît ainsi. Quel que soit, sur ce rocher des siècles, le bras qui l'aura planté, l'arbre n'en doit pas moins grandir.

Il enfonce la lance dans le sol. Clameurs des Argonautes.

PROMÉTHÉE

Paix ! paix ! allons, ne craignez rien, chevaucheurs d'Argo, dompteurs des vagues. Les prédictions de celui-ci, ses menaces ne s'accompliront point. La vie, l'ardeur, affluent en moi ; mon âme bondit dans ma poitrine... O transport ! Il semble qu'une étoile, en descendant sur mon front, me couvre d'une immense splendeur.

Pause.

LE CENTAURE CHIRON

Soit ! Ton soudain revirement ou, pour mieux l'appeler, ta démence, m'indigne, certes, mais ne me surprend point. Voilà longtemps que je le sais : nul n'est plus prompt, plus habile que toi à changer de langage et d'esprit. Et l'on peut te dire pareil à ces fluides scolopendres marines qui se retournent d'elles-mêmes, aussitôt qu'elles ont avalé le crochet de l'hameçon brillant. En effet, pendant des siècles, ô roi, tu as gémi sur l'affreux sort de l'homme débile, plein de maux. Et maintenant, ton cœur s'enfle à l'espoir que la race en va, de nouveau, reparaître et grouiller sur Gaia.

PROMÉTHÉE

Tu disputes en vain, fils du cheval. Mon espoir ne

s'attarde plus à l'éphémère, à l'homme d'autrefois, faible, ignorant, né de la femme, vain spectre que consument la fièvre, la maladie, la douleur.

LE CENTAURE CHIRON

Est-ce toi qui parles, dieu subtil? Achève! Qui pourrait te comprendre? Après avoir détruit Gaia, après avoir sacrifié à ta tendresse partiale et aveugle pour l'ètre qui marche sur deux pieds tout le reste des vivants, viens-tu donc soudain de prendre en haine cet élu, ce dieu, cet immortel, ce vainqueur qui doit supplanter Zeus et dont tu te vantais autrefois d'être le protecteur et le père ?

PROMÉTHÉE

Tu dis vrai, mes mains l'avaient pétri, mais il était en même temps, le nourrisson, le fils de Pandorè, et le vieux crime originel de la vierge envoyée par Aidès, est resté, jusqu'ici, attaché aux os des générations, comme un venin qui les ronge. Quand les assises d'une race, à l'aurore d'un des Ages du temps, n'ont pas été solidement fondées sur l'amour et sur la justice, qu'en peut-il sortir, fils de Kronos, sinon des haines, des forfaits, des luttes, d'effroyables désastres ? Si donc les jours sont accomplis, si l'inflexible destinée a condamné l'éphémère, de même qu'un sacrificateur, au cours d'une expiation, rejette derrière lui le vase, en tenant les yeux baissés, le titan n'y contredira point. Que servent les reproches et les plaintes ?... Mais l'enfer triomphe, me dis-tu. Soit! ce n'est que pour un instant. Le triste fils de Pandoré mourra. Qu'importe, pourvu qu'il renaisse. Ecoute, centaure au cou velu, écoutez tous, vivants du ciel, de la terre et du Hadès, quel dessein, quelle œuvre merveilleuse je

médite en mon esprit. Du sol noir, de la terre sacrée, pleine de feuilles, d'eau, de feu, de métaux, d'odeurs divines, j'entreprends maintenant de tirer — ainsi qu'une statue rayonnante a dormi longtemps, au fond d'un bloc, et le sculpteur la délivre — une race de surhumains, plus belle, plus sage, plus heureuse. Faut-il te redire, en effet, le secret, la sainte loi des cieux? C'est que les choses de Gaia, quel que soit Celui qui les conduit, ne roulent pas fatalement en cercle pour les vivants, comme les routes immuables de l'Ourse. Mais toujours, avec le cours des siècles, un être d'un type plus parfait, une Puissance plus haute apparaît, en marchant sur les pas de l'âge qui l'a précédé... A l'œuvre donc, Amphytrionade ! Vite, apporte ici, devant moi, des masses de la plus pure argile. Car, en mêlant la terre au feu, je ferai naître, sous mon doigt paternel, une grande forme Olympienne, le titan homme et dieu à la fois, en qui je contraindrai Hestia, la flamme première-née, d'allumer le souffle de la vie.

Cris joyeux des captives.

HÈRAKLÈS
se mettant debout.

Bien dit. Iô! parole excellente! Dans un instant, mes mains vont t'apporter, quoique ce service, titan, ne demande que peu d'efforts, l'argile dont tu pétriras l'homme. Seulement, si tu m'en crois, ô roi, revêts de membres vigoureux le nourrisson qui va te naître. Car je l'ai, dès longtemps, éprouvé : rien de meilleur que des bras forts. Qui marche, la massue à la main, est toujours bien reçu de ses hôtes.

Il rit avec bruit, en s'éloignant. Une pause.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

T'ai-je compris, dieu du rocher ? Sommes-nous rejetés de la vie ? Sans doute, les crimes des mortels, leurs luttes, leurs violences sans frein, ont trop souvent épouvanté la terre et réjoui les sombres Sœurs. N'importe, je te l'avoue ici. Lorsque je t'entends préférer à tes fils, aux hommes véritables, je ne sais quel demi-dieu humain, une angoisse me mord au cœur.

PROMÉTHÉE

Arrête... Quoi ! ne comprends-tu pas, dans ton inquiétude jalouse, comment j'assure par ma résolution le triomphe, la royauté de l'homme, et sa conquête du ciel ? L'être nouveau issu de toi ne sera plus ce vivant puéril, cette larve, ce misérable, hélas ! qui, pareil aux feuilles des forêts, verdoie pendant un court instant, puis languit et retombe en poussière. Tel que l'homme et pourtant, plus grand, indompté, splendide, lumineux, réalisant, ô spectres de Gaia, votre destin avorté, il est le dieu qui vous rachète et qui fondant votre bonheur, établira ses pères immortels au verger d'or Hespérien.

LE CENTAURE CHIRON

Courage, disputeur orgueilleux ! Continue de décevoir ceux-ci ; entasse promesses sur promesses... Par quel miracle te dépasserais-tu ? Ton pouvoir n'est pas augmenté. Aujourd'hui, pas plus qu'autrefois, tu ne portes en toi la lampe d'or de la Sagesse divine.

PROMÉTHÉE

Tu dis vrai, mais j'ai compris la règle. Je ne suis plus, sache-le bien, le rebelle dont l'audace impatiente prétendait violenter les siècles et les hâter à son gré.

Devenu sage maintenant, mon désir se conforme au destin. La lyre aussi, fils du cheval, grince d'une façon discordante sous un plectre rude et sans art, mais répond juste, lorsqu'un aède habile l'interroge avec douceur.

LE CENTAURE CHIRON

De quoi donc te glorifies-tu? Si tu n'es que le serviteur, l'esclave d'un destin fatidique, si tout se décide à jamais par l'évolution du sort, Kronos seul et la Strige à la roue suffisent à mener l'univers.

PROMÉTHÉE

Certes, Adrastée reste puissante. Prométhée ne peut rien sans Kronos, ni Kronos sans Prométhée. Mais, comprends-le, c'est de l'accord du temps, de sa mystérieuse harmonie avec les lois mèmes du monde, que ma victoire sortira.

LE CENTAURE CHIRON

Agis donc, titan opiniâtre. Contente, si cela te plaît tant, la vanité, l'esprit jaloux, la cuisante envie qui te démangent. Lorsque l'on voit la feuille du figuier bourgeonner et prendre, en s'éployant, la forme d'un pied de corneille, on devine que le lever de l'étoile Arktouros est prochain et qu'Hypérion, désormais, va parcourir sur un char moins rapide, les routes printanières des airs. Il en est de même pour toi : tes promesses magnifiques sont aussi des signes avant-coureurs, mais qui présagent seulement un redoublement de désastres, de deuils, de calamités.

PROMÉTHÉE

Qu'importe tes discours outrageux ! Le Destin, je te le dis encore, a remis sa tâche entre mes mains.

Et certes, avec un tel garant, l'on peut bien dédaigner ta colère, lors même que tu expliquerais cent fois de plus, devant ceux-ci, à quel point Prométhée se déçoit, et combien ses rêves hasardeux sont pareils à ces œufs d'oiseaux, stériles, conçus du vent et qui, après avoir été longtemps couvés, lassent enfin les soins maternels.

LE CENTAURE CHIRON

J'ai compris, je suis persuadé... Allons, vite, pétris l'argile! Puisque les hommes ont disparu, n'en dois-tu pas produire d'autres au jour, de sorte qu'il subsiste à jamais, des créatures éphémères que tu puisses torturer... Insensé! Il faudrait, tout au moins, pour tirer de la fange terrestre le futur roi de l'univers, montrer d'abord à Némésis des mains pures et qui n'aient accompli que les saintes tâches du ciel. Or aux tiennes, titan présomptueux, collent d'innombrables souillures. Les milliers de bêtes, de démons, d'hommes que tu as fait périr, sont devenus, au dessus de ta tête, des spectres, des vengeurs irrités. Et le Strymon, le Tanaïs, tous les fleuves réuniraient leurs ondes qu'ils ne laveraient pas le sang dont mes yeux te voient couvert. Par surcroît, l'exemple fatal de chacun des dieux qui ont tenté, par rebellion contre le Père, d'animer un être nouveau, aurait dû éclairer ton esprit. Rappelle-toi Epimétheus. Rappelle-toi l'avortement honteux de Hèra, la déesse jalouse, quand elle voulut autrefois, enfanter sans le germe de Zeus et créer un fils qui dominât sur la troupe des immortels. Et soudain, tandis que les trois mondes assoupissaient leurs rumeurs, l'Olympienne vit se dresser Typhœus, avec ses têtes affreuses, qui hurlaient en la menaçant... Mais à quoi

sert, ô patient du vautour, que tes amis t'avertissent ? Pareil à la stupide Acco qui, penchée sur les eaux du marais, converse avec son image, tu n'as jamais, depuis que tu existes, écouté d'autre voix que la tienne, ni profité d'un conseil.

HÈRAKLÈS

revenant, chargé d'os, d'argile, de pierres.

Calme-toi, mon hôte montagnard, toi qui m'as reçu autrefois dans ton antre hospitalier. Que te sert de blâmer le titan ? Crois-tu Zeus si faible désormais qu'il ne puisse se défendre ?

LE CENTAURE CHIRON

Et toi, crois-tu le vieux Chiron si doué de patience ? Qui t'émeut ? Pourquoi m'interrcmps-tu ? Sans nul doute, si les paroles s'échangeaient contre des bœufs, au lieu d'abonder dans l'éther, les éphémères les prodigueraient moins, ce qui serait pour eux un grand profit.

HÈRAKLÈS

Moins d'arrogance, ô quatrepieds ! Es-tu donc, parmi tous les vivants, le seul intelligent, le seul sage ?... Allons, raisonne, juge mieux. Trahi par la déesse à la roue, ne pouvant retourner en arrière, le magnanime fils du jour tente, en persévérant dans sa voie, la seule chance qui lui reste de guérir les maux qu'il a causés. Et certes, qui n'agirait de même ? Lorsque tu as perdu un trait, c'est en lançant une seconde flèche vers le même point de l'horizon et en la suivant du regard, que tu tâches de retrouver, centaure, celle qui manque en ton carquois.

LE CENTAURE CHIRON

Qu'oses-tu prétendre, ô impudent ? Toi dont la bou-

che ne devrait prononcer que des paroles irréprochables, tu révèles, de plus en plus, quelle âme mauvaise tu nourris...

PROMÉTHÉE
sortant de sa méditation.

Laisse-le, Amphytrionade, notre temps se perd à ces débats. Et toi, roi à la double forme, s'il t'est si doux de me blâmer, si tu ne peux réprimer dans ton sein la fougue de ton âme outrageuse, tout au moins, porte loin de moi ta violence et tes clameurs.

LE CENTAURE CHIRON

Zeus, tu l'entends ! Et vous, démons célestes, Atè, Alastor, Némésis, vous voyez comment je suis raillé par cet abominable artisan de mensonges et de ruses... O détesté! Dieu exécrable à tous les dieux et à la race entière des mortels!... Que n'as-tu péri ! malheur! malheur!... Maintenant, je redeviens sage, car certes, je manquais de raison, quand mon cœur crédule se laissait engluer, dans sa bonté native, à tes lâches supplications. Ne te souvient-il pas du deuil que tu menais, attestant l'Ouranos et Gaia, larmoyant, vagissant tes souffrances dans une plainte sans fin ? Et, sous le brouillard ténébreux, je gémissais aussi, pleurant sur toi, moi le quatrepieds, moi le cheval, moi la brute à la double forme... Misérable! Comment osestu bien me dire ces choses, face à face ? Oublies-tu que tes frères pervers, Epimétheus et Menoitos, ont été foudroyés pour leurs crimes, et, bien plus difformes que moi, traînent maintenant, aux bords du Styx, les replis de leurs corps écailleux ? Toi-même, châtié par Zeus, ne servais-tu pas de proie vivante au vautour immense, au chien ailé qui, cramponné à ton flanc, ne

faisait qu'un seul monstre avec toi ? Mais je t'accablerais en vain de mille et mille outrages, ô exécré, tant ton impudence est grande. Va, le ciel t'a en horreur, la terre te renie pour son dieu, l'éphémère a rejeté ton sceptre... Et tu oses me chasser ! Ne crains rien, je n'ai aucun désir d'assister, en y souillant mes yeux, à tes forfaits sacrilèges. Reste seul sur le roc de Gaia. Pareil à l'araignée patiente ou au polypode marin qui attend et se ronge les pieds dans son obscure demeure, continue d'épier sans relâche les Immortels que tu hais. Chiron, dès maintenant, renonce à toute société avec toi.

HÈRAKLÈS

Fuis donc, va t'en aux Harpyes ! Porte ailleurs (du calme, Prométhée) porte ailleurs cette langue sans frein, ces poumons infatigables. En effet, encore que tu te vantes d'être issu de Philyrè, qui t'entendrait te croirait bien plutôt le fils d'Écho aux mille voix, de la nymphe à la bouche sans porte.

LE CENTAURE CHIRON

Il s'élance impétueusement.

Tous ici ! Rassemblez-vous, centaures. Vite ! J'ai hâte de quitter ces abominables compagnons, ces impies, ces contempteurs des dieux... Contournant le marais sulfureux du côté de la main qui tient la lance, nous descendrons par le ravin qui ouvre ses mâchoires de pierre, du haut en bas de la montagne. Et gardez que les cendres fumantes ne brûlent le sabot de vos pieds.

Tumulte, appels. Les centaures se rassemblent.

PROMÉTHÉE

Où iras-tu, fils de Kronos ? A moins que tu ne plon-

ges au Hadès, ou bien que tu n'enlèves ton corps à travers les hauteurs de l'éther, comme un nuage qui vole, mon rocher est l'unique refuge qui reste ici-bas aux mortels.

LE CENTAURE CHIRON
se détournant, sans lui répondre.

Holà, paix! moins de bruit, centaures! Vous jouez-vous, tels des enfants, à emplir vos conques de fracas et à pousser des clameurs?... Vite! A quoi bon heurter ainsi le silex contre le silex? Devant vous, comme pour allumer les éclats de sapin résineux qui vous serviront de torches, la terre vomit un flot de laves et de bitume enflammé... Tu as beau rire, Amphytrionade... Assez, paix! fais taire, Agrios, ce brutal bavard et discordant, en sonnant, afin de mieux régler l'ordre où vont se ranger tes frères, de ta flûte en os de cheval.

(Les centaures se mettent en marche).

PROMÉTHÉE

Allons, reviens, n'entends-tu pas? Qu'importe comment ta langue a brui! L'airain coupé en morceaux que les hommes échangent entre eux et sur lequel est empreinte l'image d'un taureau, d'un porc, d'une brebis, reste toujours de l'airain. De même, tes malédictions, aussitôt dissipées dans l'éther, ne changent aucunement les choses...

(Sur un geste de Chiron, les centaures continuent de descendre).

HÈRAKLÈS

Laisse-le. Pourquoi t'inquiéter? Dans un instant, tu vas l'entendre conjurer Hélios, roi du ciel, de lui prêter sa coupe d'or, en sorte que, posée sur les ondes, elle y flotte, pareille à une nef. Et alors, y ayant pris

place, dès qu'il commencera de voguer vers les vergers Hespériens, aussitôt, charmés dans leur cœur, par les sons de la flûte sauvage, les dauphins et les fils de Céto, se rassemblant de toutes parts, formeront des danses sur la mer.

Il rit bruyamment.

PROMÉTHÉE

Ta joie m'est chère, puissant fils d'Alkménè. Surtout, parce qu'elle m'atteste que les accusations de Chiron n'ont pas laissé de trace en ton esprit. Toujours timide, soupçonneux, à cause de sa ferveur pieuse, le centaure me méconnaît. En effet, loin d'être un indice de rebellion et d'orgueil, mes projets s'accordent cette fois, et mon cœur m'en rend le témoignage, avec la loi sainte du monde et les arrêts du destin.

HÈRAKLÈS

Pourquoi Zeus s'offenserait-il ? Ma bouche le redit, bon titan. Puisqu'il a permis autrefois la venue au jour des mortels, peut-être permettra-t-il aussi que, brisant le moule antique, l'éphémère se surpasse lui-même et, comme par une autre naissance, se réveille enfin plus grand.

(Clameurs lointaines des centaures).

PROMÉTHÉE

s'avançant au bord de la falaise.

Les entends-tu jeter leur cri ? Sans doute, c'est qu'ils se réjouissent, au sortir des périls surmontés dans l'effroyable escarpement, de fouler le sable du rivage.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Ils s'arrêtent, ils tiennent conseil... Court répit ! Déjà, toute la horde suit le long promontoire marin,

la chaussée géante, basaltique, couverte d'innombrables piliers, autour desquels tourbillonnent, sans trève, des milliers et des milliers d'oiseaux, et que les dieux du feu ont soulevé, comme un portique du Hadès, sur le dos des vagues cimmériennes.

(Un silence. Les centaures sont parvenus à la pointe extrême de l'écueil.)

PROMÉTHEE
du haut de la montagne.

Arrête, nourrisson du cheval. Bien qu'emporté par la colère, tu m'aies cruellement outragé, Prométhée ne veut se souvenir que de notre amitié ancienne... Obéis moi ! retourne, hélas ! réfléchis ! il en est temps encore... Si les Harpyes t'assaillaient, si Borée, lâchant ses fils sauvages, soulevait les vagues mugissantes, vous rouleriez promptement, malheureux ! emportés par le tourbillon, dans les gouffres de l'eau noire.

LE CENTAURE CHIRON
avec un geste irrité.

Assez, tu perds tes paroles. Lors même que tu me scellerais à ta roche, avec du plomb fondu, je trouverais, tant je brûle de fuir ta présence abominable, de nombreux moyens de m'échapper.

(Il descend dans la mer. Tous les centaures y plongent après lui, et se mettent à nager.)

PROMÉTHÉE

Salut donc, quatrepieds vénérable. Puissent les dieux veiller sur toi ! Toutefois, je ne comprends point, et c'est pourquoi mon cœur ami s'inquiète, à quel port lointain, à quelle rive tu espères aborder.

LE CENTAURE CHIRON
(Il nage en avant de sa troupe.)

Silence! tends là bas tes prunelles. A l'opposite de ton roc, Dodone, la demeure de Zeus, toujours chère à l'Immortel, se dresse sur l'horizon brumeux et, ceinte d'une étrange lueur, s'éclaire, de la base à la cîme. C'est là que je conduis mes fils.

Ils passent, à la droite de la nef.

Et certes, si ceux-ci étaient sages, agitant les rames, ils me suivraient sur la poutre qui traverse les flots...

HÈRAKLÈS

Qu'attends tu donc pour t'apaiser? N'as-tu pas ce que tu demandais? Puisque, loin de l'éphémère impie, Dodone va te servir d'asile, tu pourras, autant qu'il te plaira, y adorer les dieux anciens, Ophion, l'hydre Phorkos, Typhœus, et même le monstrueux Chaos.

LE CENTAURE CHIRON
se retournant avec fureur.

Paix! n'aboie pas... Mais toi, titan mauvais, exécrable à tous, de quelle ruine tu as couvert ma Dodone sacrée! Partout, des gouffres et des ravins; les sources des nymphes sont taries, l'autel agreste des Lapithes a croulé, avec l'antre de Pan où, parmi le lierre aux grappes noires, les Selles rasés venaient dormir dans les fentes du rocher. Tout le mont, bruissant du cri des fleuves, du rugissement des lions, les pics, les vallées herbues, les clairières dans lesquelles dansaient les satyres à la double corne, loin de fleurir et de se couvrir d'or, ainsi que tu l'avais promis, n'offrent plus qu'un noir entassement de débris et de cendres fumantes.

Pause.

HÈRAKLÈS

Je le vois, ces ondes glacées n'ont pas éteint ta colère. Mais tu t'irrites en vain, fils du cheval. Bien que ta langue sonne haut, souvent déjà, nous avons entendu les foudres, les vagues, l'ouragan, faire un fracas plus terrible.

LE CENTAURE CHIRON

Silence, ô très insensé ! Toujours stupide, tu choisis pour bafouer le prévoyant et rire dans ta cervelle épaisse, le temps même où les signes de Zeus se manifestent à nos yeux.

(Le chêne immense qui a crû sur les ruines du palais, s'agite et bruit harmonieusement. Longues clameurs des Argonautes.)

PROMÉTHÉE
se retournant.

Enfles-tu à ce point ton orgueil, parce que des branches et quelques feuilles apparaissent sur ce bois ? Regarde vers le roc, à ton tour. Plus vite que n'a crû de ta lance le rejeton Dodonéen, ma force va le renverser.

HÈRAKLÈS
(Il se met au devant du titan.)

Arrête, puissant fils d'Iapétos. Respecte l'arbre divin, te dis-je... Crains-tu donc que Zeus ou Athéna, ou quelqu'un des démons vêtus d'air, ne s'asseoient, pareils à des vautours, sur ses rameaux ou sur sa cîme, pour t'épier de là haut ?

PROMÉTHÉE

Tu as raison, Amphytrionade. Je l'avoue, j'ai cédé malgré moi, à un emportement peu sage... Va, c'est bien. Pourquoi me soucier si la rumeur indistincte que

jette, sur quelques empans de mon roc, le spectre d'un vieux chêne moussu, vient de Zeus ou de l'éther ?

HÈRAKLÈS

Cette fois, tu as bien parlé. Laisse aux dieux ce qui leur appartient; toi, songe à pétrir l'argile. Si tu dois régner sur Gaia, il faut que tu travailles, avant tout, à la repeupler de vivants, puisque une nef ou une tour n'est rien, vide des hommes qui l'habitent. Seulement, je te dirai ceci, car, tu le sais, dieu du rocher, celui qui cache sa pensée dans son âme m'est bien plus odieux que Cerbère ou les voraces Harpyes : use de tes mains pour agir, réprime ta langue désormais. Quand l'œuvre sera venue au jour, tu pourras, autant qu'il te plaira, converser de nouveau avec Zeus, ou, porté sur un char flamboyant, proposer tes doutes à d'autres dieux, s'il est d'autres dieux encore. Mais, tout d'abord, dresse debout, le tirant de l'argile sacrée, l'être qui doit remplacer l'homme. Et, si tu hésites, indécis, sur son port et sa stature, regarde ! Notre mère Gaia, en ramenant à sa surface ces ossements de géants, te montre quels étaient autrefois les enfants qui la peuplaient.

(Il retourne du pied les os immenses apportés par lui. Un grondement menaçant s'en échappe.)

LE CENTAURE CHIRON
(du milieu des eaux, tout en nageant.)

Ha, ha! vite! qu'attends tu donc pour recueillir, de nouveau, Prométhée, la flamme dans la férule creuse? Sans nul doute, tu en auras besoin, car lorsque ton ample fils d'argile aura pris sa forme sous tes doigts, il te faudra encore, l'oublies-tu, faire descendre en lui la vie.

PROMÉTHÉE

Ne crains rien, je sais par quelle route doit passer, cette fois mon destin... Prends ton arc, Amphytrionade; monte au sommet de ce pic où j'ai siégé, comme roi, sur Gaia. Puis, tendant le nerf retentissant, avec ta vigueur immense, frappe la montagne de ton trait.

(Hèraklès commence de gravir le rocher.)

LE CENTAURE CHIRON

(Il s'arrête au milieu de la mer.)

Quel dieu provoques-tu ainsi ? A moins que tu n'espères, ô mauvais, en usant de paroles magiques, insuffler soudain à cette boue et l'âme, et l'intelligence ?

PROMÉTHÉE

Pourquoi railler, fils de Kronos? Lorsque j'ai créé l'homme autrefois, ma torche, allumée au trépied, ne contenait que le feu titanien, la rouge moëlle de la vie, l'âme impure, hélas ! qui concordait avec ces jours ténébreux. Mais, pour l'homme-dieu qui naîtra, Prométhée est sûr de conquérir la flamme vierge que la Terre a senti, tout au long de siècles moins obscurs, éclore peu à peu, dans son sein.

LE CENTAURE CHIRON

Jactance vaine, ô patient du rocher. Engloutis dans l'insondable abîme, sous les racines du chaos, les premiers dynastes créateurs, les Mères, Gaia originelle, siègent là-bas, environnés d'un mystère tellement immuable, que la foudre ouranienne aux cent nœuds, et même la suprême pensée jaillie des sourcils de Zeus, expirent au seuil de leur cachot,

PROMÉTHÉE

N'importe, j'en tenterai l'épreuve : ce que j'ai dit est prononcé. T'affermissant dans ta vigueur, bande

ton arc, Amphytrionade. Et certes, plus le trait ira loin, plus rapide sera vers nous la montée de celle que j'attends.

(Hèraklès est parvenu au sommet du roc. Immobiles autour de Chiron, les centaures le regardent.)

HÈRAKLÈS

prenant à ses pieds une des flèches qu'il y a versées de son carquois.

Tu persévères en ton dessein?... Prends garde ! Ne redoutes-tu pas, quand mon arc aura lancé la guerre aux dieux cachés de la Nuit, qu'il n'y ait plus aucun droit désormais, entre les Immortels et les hommes ?... Tu te tais, tu ne réponds rien... Soit, donc ! Comme tu le commandes, j'agirai, m'étant toujours fait gloire d'obéir sans discuter.

Il tire. La flèche perce la terre et disparaît. Profond tonnerre sous la montagne.

LE CENTAURE CHIRON

Hélas ! malheur à nous, titan ! Se peut-il ! Tu as osé frapper ta mère, l'éternelle Gaia, celle que les dieux infernaux nomment Hestia, quand ils l'invoquent, la Puissante qui, toujours immobile au centre de l'univers, y allume et y nourrit la vie.

PROMÉTHÉE

Parle mieux. Je n'ai point assailli les mânes, les dieux silencieux. Mais voulant me procréer un fils, j'appelle la Déesse à mon aide.

LE CENTAURE CHIRON

Ainsi, tu n'y renonces point... Mais comment attendre de toi autre chose, ô très scélérat ? A peine t'es tu montré au jour que, dans ta stupide démence, tel qu'un nouveau Géryon aux trois corps, tu as fait la

guerre à l'Olympien, aux hommes et surtout à toi-même. Or, que t'en revient-il, hélas! Les Immortels, jadis, avaient conjoint la terre vénérable et le ciel, ainsi qu'un homme noue ensemble, par leurs rameaux gonflés de lait, un palmier mâle et un palmier femelle, afin qu'ils produisent du fruit. Toi, méprisant l'antique loi et cédant à ton âme jalouse, tu as coupé le monde en deux moitiés. Par surcroît, ton audace impie, ta curiosité criminelle, ne cesse de scruter les mystères qu'Adrastée s'est réservés. Insensé ! Que t'a servi, dis-moi, ce vouloir avide, impatient, cette inquiétude de connaître ? Sans doute, dans un combat de lyre où Phoibos et toi vous chanteriez les neuf cieux, la naissance des mondes, ou les exploits des géants, les muses Piérides admireraient ton savoir, tes pensées cadencées, et combien ton esprit se déploie, agile et infatigable, et pareil aux torsions du feu. Mais, pour chasser de ton roc les ténèbres et créer l'homme nouveau, mieux vaudrait, crois-en le vieux Chiron, la foi aveugle, la foi humble de cœur, la foi sainte, première-née de Zeus, qui lui confie, pour la terre et le ciel, la dispensation de ses grâces.

(Il recommence de nager. Les centaures le suivent.)

PROMÉTHÉE

Soit ! tu ne m'ébranleras point. Tes sarcasmes, tes prédictions funestes, n'expriment, rejeton du Cheval, que l'amertume de ton cœur et non la persuasion sincère de ton esprit.

HÈRAKLÈS

descendant vivement du rocher.

Laisse ces choses, fils du jour. Quoi qu'en dise celui-ci, les augures par le vol des oiseaux et les autres di-

vinations semblent maintenant propices. Sans nul doute, le trait irrésistible a frappé droit, au travers des obstacles, là où mon arc l'a envoyé.

(La terre s'entrouvre, rejetant la torche d'or apportée naguère par Némésis. Puis, une haute flamme d'un éclat insoutenable, jaillit à l'intérieur de la caverne. On distingue, au milieu du feu, une grande forme noire.)

SCÈNE XXIX

PROMÉTHÉE PÉTRISSEUR D'ARGILE

LA TERRE

Que me veux-tu, enfant ingrat ? Par quel nouveau sacrilège éveilles-tu la Gardienne du feu de son sommeil éternel ? Sans doute, toujours agité, inquiet, en guerre avec Zeus, tu poursuis encore ton dessein de saisir la tyrannie du monde.

PROMÉTHÉE
continuant de pétrir l'argile.

Je te salue, déesse vénérable. Certes, le ciel l'attestera, jamais jusqu'à ce moment, dans ma détresse, dans mes calamités, si extrêmes qu'elles fussent, je n'avais imploré ton secours. Mais, lorsqu'un fils de moi va naître, ô mère, quand, fermant le Hadès, le titan n'a plus que de la joie à partager avec tous ceux qu'il aime, je n'ai pu rester silencieux.

LA TERRE

Hélas! quel rêve, quel espoir édifies-tu, de nouveau, dieu rebelle, sur le vent et la fumée? A travers tes paroles obscures, je devine confusément que, pour vaincre les destins, tu as formé le projet d'animer je ne sais quelle image d'argile... Malheureux! résiste à ton désir. N'es-tu pas las de déchaîner, sans relâche, au-dessus de la terre, d'épouvantables fléaux?

PROMÉTHÉE

Je le vois, tu te crois encore, mère auguste, aux temps affreux de Zeus. Assise à jamais dans la nuit, sur le siège central du monde, accablée par la double torpeur de la vieillesse et du sommeil, tu ignores quels heureux changements, quelles mutations de la Roue se préparent et déjà s'accomplissent. Apprends donc, apprends de ton fils ce que te cachent les dieux. Ton vieux trône immobile a tremblé. Ta sphère que l'effroyable Erèbe a menacé d'engloutir, lui échappe, pareille à un oiseau, pour des destinées nouvelles.

LA TERRE

Achève, explique ouvertement tout ton espoir merveilleux. Lorsque tu parles de ce fils que ta main frémissante pétrit, seul le démon-dieu de l'éclair, mêlé de pluie et de soufre, et aussi le serpent amphisbène aux deux têtes opposées, seraient capables de comprendre aisément ta double assertion contraire. En effet, tandis que, d'un côté, tu accuses, enfant injurieux, la flamme du soleil paternel, la même que je roule en mes veines, d'avoir infecté l'homme ancien, tu me conjures, d'autre part, d'animer d'une flamme identique le limon de l'homme futur.

PROMÉTHÉE

C'est que j'ai deviné enfin, ô mère, la grande loi divine. Tout renaît, ton feu n'est plus souillé. Mon long supplice et mes douleurs ont transformé, en le purifiant, le principe terrestre de la vie. Aussi vierge, aussi saint désormais que l'ardent éther abyssal où nagent les esprits de lumière, il va régénérer par tes mains, l'homme redevenu céleste.

LA TERRE

Quoi ! espères-tu, fils du jour, dans ta révolte insensée, qu'aveugle, partiale pour toi, ta mère devienne ta complice ?

PROMÉTHÉE

Pourquoi non ? Cède à ton suppliant, ranime la torche d'or, ô mère. Dès que l'enfant sera formé (et, tu le vois, déjà sur ses vertèbres disposées ainsi que des anneaux, les unes à côté des autres, j'ai modelé toute la chair) tu n'auras plus, ô reine des vivants, pour faire se dresser devant toi l'argile palpitante et vermeille, qu'à la pénétrer de ton feu.

LA TERRE

Ne t'éveilleras-tu jamais ? Seras-tu toujours en proie au songe ? La vie ne peut vous racheter. Thanatos, le spectre ailé du ciel, Thanatos qui vole en y fauchant la gerbe des innombrables âmes, est l'unique rédempteur.

PROMÉTHÉE

Arrête ! que servent ces propos ? Ce ne sont pas, ô mère trop prudente, tes réticences ou ton refus qui, me dételant le pied, pourront arrêter le titan, quand sa course atteint déjà la borne. Si tu me dénies ton se-

cours, apprends-le, l'esprit des eaux, les vents, les typhons de l'éther lumineux, mais surtout, les dieux que j'ai vaincus, Zeus, avec Ouranos et Kronos, pères de l'espace et des jours, m'aideront dans ma sublime tâche.

LA TERRE

Prends donc ces dieux pour alliés. Hestia refuse, ô téméraire, toute part dans ton forfait nouveau... Vois! Si ta flèche a reconquis le flambeau d'or merveilleux, si Aidès remet entre tes mains la torche de vie jetée par toi et qu'il a recueillie sous l'Erèbe, moi, je ne l'ai pas rallumée.

PROMÉTHÉE

N'essaie pas de m'ôter mon espoir ; tu la rallumeras, ô mère. Vois à ton tour. Ayant fini d'ébaucher les cheveux frissonnants où des souffles et des lueurs se jouent, je trace du doigt sur les paupières le grand signe mystérieux de l'antique Hypérion, en sorte que, le moment venu, le rayon vermeil de la clarté s'allume dans les larges prunelles. Et, prenant soin de faire entrer de même par les autres portes des sens, tous les dieux, tous les démons propices, disposant, rassemblant, peu à peu, dans le corps du nouveau titan, les pouvoirs de vie et d'harmonie que la torche sainte éveillera, ainsi, je réconcilierai, grâce à ce fils que je me crée, ta sphère ténébreuse et les cieux.

Clameurs de joie des Argonautes.

HÈRAKLÈS

(assis sur un rocher.)

Plan excellent ! Et surtout, fils du jour, outre la suave Cypris, n'oublie pas le dieu jeune et bruyant qui mène les orgies des bacchantes. Car, certes, nul

des autres Olympiens n'a fait aux habitants de Gaia un don plus excellent à mon gré, que la coupe, l'oubli des maux, le pampre, les couronnes fleuries, la source qui jaillit de l'amphore.

Il rit en tenant son genou dans ses mains. Un silence.

LA TERRE

Ne t'amenderas-tu jamais ? Ta folie, ô patient du vautour, doit-elle perpétuer sans fin et la vie et la souffrance ? Pourtant, quand s'écroulait le ciel, j'avais pu espérer un moment que ton renoncement à toi-même, ton acceptation de la mort, ta douceur résignée, ton dédain, allaient libérer l'univers. Mais tu t'es repris aussitôt à ton ardeur d'exister. Et loin d'être averti, hélas! par ton sang répandu, par mon deuil, par ton ignorance et ta misère, tu prétends que ton fils, à son tour, subisse ce que tu as subi.

PROMÉTHÉE

Oublies-tu, ô mère, que ce fils, autour de qui les Heures d'or font bruire leurs palmes triomphales, va naître souverain, tout-puissant. Non que flottent dans son esprit, comme aux temps de l'ancien Zeus, des aigles, des tonnerres, des chars, de grands vols éployés de Victoires. Mais la messagère de paix, l'étoile d'Eros, avant-courrière de l'avenir merveilleux, brillera doucement à son front.

LA TERRE
(après un silence.)

Évoque donc tous les pouvoirs, appelle tous les dieux à ton aide... Insensé ! Quand tu ferais couler et la flamme et l'immense océan aux veines du nouvel éphémère, jamais l'homme, en se dépassant, ne vaincra les destinées.

PROMÉTHÉE

Ta sentence ne m'émeut point. Il est fatal, ô mère, que tu nies le progrès, le mouvement, l'action, puisque, du fond de ton sommeil, tu t'opposes, sans même t'en douter, aux assauts du temps infatigable. Tandis que l'effrayant destructeur attaque l'univers des vivants et le bat avec ses ailes, toi, de qui la pensée participe à l'être et à l'éternité, incessamment, tu l'affermis. En effet, occupant, ô Gaia, malgré la jalousie des dieux, le centre du gouffre dans lequel s'agitent la matière et les mondes, c'est à ton trône qu'aboutissent les chaînes, si longtemps immuables, qui faisaient leur stabilité.

LA TERRE

Hélas ! hélas ! crois-tu, roi des humains, que ces chaînes soient brisées ? Rien ne saurait changer la loi. Vainement, tu jures que ton fils jouira d'un bonheur éternel. Aussi longtemps que les jours n'auront pas fait place à l'éternité, tant que mon globe refroidi ne se dissoudra pas en poussière, Thanatos, roi du vide infernal, ne cessera pas de mêler au souffle haletant des vivants la vieillesse, la maladie, la mort et l'horrible faim qui les contraint de se dévorer l'un l'autre...

PROMÉTHÉE

Est-ce bien toi qui parles ainsi ? Mais, je te le répète, hélas ! Oublieuse, écrasée de torpeur, tu prends ton immobilité pour la loi éternelle des êtres... Eveille-toi ! secoue ce rêve enfin ! O mère, confie toi en celui qui, messager du Dieu voilé, t'apporte, après ton long sommeil, la révélation nouvelle : plus de Zeus, plus de Roi vengeur ; l'univers est la Raison vivante, le désir

sans bornes évoluant au travers de l'infini des mondes. Chaque atome, chaque planète, fille imparfaite de l'Amour, porte en soi une intention plus haute, une plus sublime destinée qui, de siècles en siècles, entraîne le beau chœur des astres et des esprits dans une ascension sans fin.

LA TERRE

Hélas ! réfléchis donc ; moi aussi, je puis être subtile, ô enfant, ou tout au moins, m'apercevoir que ta bouche se réfute elle-même. Car si le monde est dirigé par l'Esprit, dans son évolution, de là suit que tout en est divin, béni, parfait, nécessaire. Or, comment un être parfait peut-il tendre vers le mieux ?

PROMÉTHÉE

pétrissant l'argile plus activement.

A quoi bon te répliquer encore ? Certes, il est vain de frapper l'air de paroles opposées, puisque l'événement fatal, apportant, pas à pas, vers le roc, ou ma défaite ou ma victoire, n'a plus besoin que de peu de moments pour décider entre nous. Regarde ! Les épaules robustes, ainsi que le beau torse du dieu, apparaissent achevées. Maintenant, entr'ouvrant la poitrine, et appelant sur le limon, pour le purger de sa souillure, ô mère, ton souffle le plus doux, mes doigts forment le grand cœur souverain, en qui s'uniront tous les êtres.

Il l'élève en l'air. Cris des captives.

Tu le reconnais, Hestia, le vase, le nœud pourpré des veines, le dieu rouge dont le souffle embrasé court, en longs ruisseaux, sous la chair. Et certes, animé cette fois par le fils du jour, non par Aidès, il sera, j'en ai la confiance, plus heureux que le cœur sanglant de

la triste mère des hommes, de celle qu'on nommait Pandorè. Là, tu habitais, ô déesse : c'est l'autel où, pendant si longtemps, partout présente, tu as nourri la vie. Comme, au centre de leur demeure, les hommes, sagement, te consacrent, au dessous du trou de la fumée, la pierre flamboyante de l'âtre, t'y honorant de libations, selon le rite prescrit, de même, tu possédais en eux, dans la cavité de leurs côtes, ce foyer vivace, inextinguible où, à chaque respiration, leur être s'engouffrait tout entier. Et pourtant, je ne marquerai pas la paroi du cœur de ton signe. Nul dieu, nulle autre déesse, aucun démon, non plus, n'y descendra. Mais c'est moi-même, le titan révolté, qui prendrai ma place au sein du fils que ton argile maternelle m'enfante. Sans doute, tu devines pourquoi. C'est que ta langue, tout à l'heure, proclamait comme la loi du monde, l'inflexible nécessité. Et moi, je te le dis encore, les destins, les cieux ne tournent pas, attachés à la roue ténébreuse ; mais Adrastée n'est que l'esclave, la servante docile de l'esprit... Allons, maintenant, il est temps. Par ce signe, ô cœur, je te fais libre...

Il prend de son sang et le verse sur le cœur.

Vainement, le vautour dévorant, le chien de Zeus, pendant des siècles, a fouillé de son bec ma poitrine. La liberté y a duré, comme le tison qu'un pasteur enterre sous un amas de cendres, pour garder la semence du feu.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Vois, mes yeux sont-ils fascinés? L'embryon, l'enfant d'or merveilleux, me semble flotter dans l'éther et grandir, par moments, jusqu'aux nues, puis, se rédui-

sant, de nouveau, à la mesure des hommes, il n'a plus que quelques coudées.

(Prométhée s'est remis à pétrir l'argile).

HÈRAKLÈS

C'est bien, tu as raison, hâte-toi. Obéissant à mes conseils, achève, sans te laisser distraire... Non que je ne comprenne, ô titan, l'attrait, la volupté qui te pousse à scruter les secrets ouraniens. Moi aussi, encore que je sois plus habile aux travaux de la lance, j'ai, bien souvent, lorsque Hélios tombait et que les ravins s'emplissaient d'ombre, réfléchi sur le sort des mortels. Mais je suis vite las et quand je crois que je vais pénétrer le mystère, ma pensée trop tendue, tout à coup, se casse en moi et se dévide, comme le fil d'un fuseau.

Un silence.

LA TERRE

Ainsi, telle qu'aux âges antiques de la guerre de Zeus et des géants, ton aveugle obstination rend mes conseils inutiles... Soit! continue donc de pétrir cette créature de boue. Appelle pour lui donner la vie, l'aurore, le couchant, l'aquilon. Et, puisqu'un fils si précieux ne peut rester désarmé, vite, à l'œuvre, industrieux titan ! Que ta droite, battant l'abîme, rassemble, du ciel jusqu'aux Hadès, comme un homme mêle des vins dans un cratère, le mugissement de Typhœus, le venin dévorant d'Ophion, la grêle, les vapeurs embrasées, afin d'en composer un feu plus terrible encore que la foudre.

PROMÉTHÉE

Tu railles mon espoir, ô déesse. Mais si un reproche équitable laisse au cœur son aiguillon, le blâme qu'on

ne mérite point tombe, avant de blesser l'oreille. Cependant, que me parles-tu d'un tonnerre plus puissant ? Mon règne est celui de l'Amour. Abjurant la haine à tout jamais, regarde ! je trace sur les mains que mon art vient de finir, le signe de mon grand ennemi, le dieu de l'action souveraine. En effet, je le comprends enfin, il était fatal que Zeus régnât. L'Idée qui se réalise par l'univers des vivants devait, après l'informe Ouranos, engendrer le Puissant de l'Olympe. Et ce Puissant, un autre dieu va le dépasser à son tour, pour un cycle illimité des temps, jusqu'au jour où les mondes atteindront, hors du monde, à l'éternelle joie.

LA TERRE

Paroles vides, ô fils de ma douleur, et que dément ta plaie qui saigne. Si la vie se transformait, si les siècles, rien qu'en suivant leurs cours, accomplissaient les destins, le bonheur que tu promets à l'homme serait atteint depuis longtemps, puisque dans le gouffre des jours, les siècles passés, qui font déjà une éternité infinie, auraient dû tout réaliser.

PROMÉTHÉE

Laisse moi mon espérance, ô mère. Quand même, prise en tes rets subtils, ma pensée trop faible resterait impuissante à s'en dégager, tu n'ébranlerais pas ma foi. Le monde que je vois de mes yeux est vivant et véritable. Or, il n'offre rien que progrès, mouvement, évolution, désir.

LA TERRE

Crois donc à cette échelle d'or et au peuple de tes songes. Ce qui flotte derrière ton sourcil n'a rien de commun, sache-le, avec la réalité. Vainement, ta dé-

bile raison, méconnaissant la plénitude, la substance, l'immobile présent, affirme sa foi inébranlable en ces rêves qu'il te plaît de nommer l'évolution, le progrès. Certes, lorsque le ciel, plein d'étoiles, menait les danses de Zeus, la Nuée, le Vide étaient des dieux plus réels, moins vains, moins dérisoires que l'idole imaginée par toi. En effet, ne t'aperçois tu point qu'un éternel désir atteste un Dieu toujours impuissant ?

PROMÉTHÉE

Il peut tout, mais selon les Ages. Chaque être revêt avec lenteur une fange moins grossière. L'univers est pareil à un temple où, sur des milliers de degrés, les âmes, se dépouillant sans fin du mal, de l'imparfait, de l'impur, s'élèvent de plus en plus haut et participent de plus en plus à l'être.

LA TERRE

Hélas ! enfant, ne vois-tu pas où ta parole aboutit ? Mêlé au monde, se cherchant et se torturant lui-même, ton Dieu s'agite dans un rêve à tâtons, et s'épuise à tout avorter. Point de justice, car les êtres, survenant chacun, à leur moment, sont plus ou moins tristes ou heureux, faibles ou forts, abjects ou magnanimes, selon la place qu'ils occupent dans la succession des jours. Mais pourquoi parler de justice ? Loin d'être un temple, l'univers apparaît comme l'affreux cachot, comme le charnier monstrueux où Aidès égorge ses victimes. Songe à ceci, fils de Gaia. L'avenir, afin d'être accompli, exige le sanglant sacrifice de tout ce qui emplit le présent. Puis, cet avenir, à son tour, se trouvant réalisé, c'est sur ses os désséchés que la vie jette une robe nouvelle, et ainsi, sans cesse, d'âge en âge et de soleil en soleil. Donc, la mort devient, si l'on t'en croit,

l'énergie même des siècles. Tel qu'un poison dévorant, ton Dieu consume l'univers, et pourtant, ô aveugle assembleur de rêves, de nuées, de prestiges, ce Dieu même n'existe point. Car, tu en es venu dans ton erreur, jusques à ce comble de démence. C'est une larve, c'est un fantôme vide, qui produit toute la création. Stupide, ne se connaissant que par l'esprit de l'éphémère, il a besoin pour combler son abîme et rêver son éternel néant, de mettre au jour l'aube et la nuit, les sphères, les étoiles, les bêtes, sans compter les races des humains, en sorte que, devenant toujours, il ne parvient jamais à l'Etre.

PROMÉTHÉE

Il se peut que je m'abuse, ô mère. Je ne t'en croirai cependant que lorsque, laissant là ce débat, tu auras tenté d'animer, avec la flamme de la torche divine, le titan sorti de mes mains... Regarde ! L'œuvre éclatant s'achève. Mon pouce a fini de pétrir la tiède, la souple chair du ventre, dont la courbe imite mollement la rondeur de l'océan marin. Et déjà, la pourpre de mon sang circule à travers les cuisses, car bien que tu abhorres, ô Gaia, tout changement et tout progrès, le dieu futur ne sera point pareil aux vieux titans monstrueux, à Téléboas et à Gyès, recourbant leur queue en spirales.

LA TERRE

Arrière ! Oublies-tu donc, fils du jour, que Hestia demeure vierge et n'a jamais enfanté ? Sans doute, ma flamme est la matrice de ce que tu nommes la vie, de ce tourbillon d'apparences où je semble résider. Mais, dans la masse et l'épaisseur de la fournaise toujours en mouvement, je reste cependant, immobile.

PROMÉTHÉE

Que veux tu dire ? qui donc te comprendra ? Tout ne sort-il pas de ton sein ? Les hommes, les dieux et les démons, ne t'ont-ils pas toujours nommée, depuis l'aube primitive des jours, la grande Mère auguste, inépuisable, de la vie et des vivants ?

LA TERRE

Qu'appelles-tu la vie, ô fils ? N'est-elle pas ce qui dure à jamais, bien plutôt que ce qui s'écoule ? Les âmes, cet filles de la Mort, sans cesse produites et dévorées par le feu qui les consume, loin de changer, de se mouvoir, de se transformer dans le temps, ne trouvent que dans l'éternité leur être permanent et réel.

PROMÉTHÉE

Crois-moi, ne dispute plus... Viens ici ! Penchée sur cet enfant, consens enfin à déposer dans son cœur, ô douloureuse aïeule, l'ardente semence de l'esprit. Seul, en effet, ce dieu médiateur peut rendre son unité au monde. Terrestre et divin à la fois, mais plus sage, plus fort que l'Olympien, réunissant dans sa poitrine Ouranos et Kronos asservis, il possédera, aussitôt qu'il se dressera sur le roc, l'essence même et tous les attributs de la royauté suprême.

LA TERRE

Comment pourrais-je t'obéir ? Hestia ne connaît rien des choses que leur perpétuel présent. Tous les temps, pour moi, toutes les races, toutes les générations, sont unanimes et verdissent ensemble sur l'arbre sans limites du ciel. Ecoute la parole suprême. Vie, naissance, entrée dans la mort, ne diffèrent que pour l'esprit humain, toujours en proie au vertige. Quoiqu'il te semble, ô patient du rocher, la roue des

jours, l'orbe rapide de l'illusoire Némésis, contient uniquement le moment, l'éternité de l'ètre condensée dans un éclair immuable.

PROMÉTHÉE
(après un assez long silence.)

Mais si tu refuses, ô mère, d'animer du feu de ton flambeau cet enfant-roi mystérieux, révèle nous, tout au moins, quel démon, sur la terre ou dans les enfers, peut, en me prètant son secours, mettre fin à l'œuvre commencée.

LA TERRE

Un seul dieu au monde possède le germe d'or qui suscite la vie. Mais ce dieu, soit avec raison, soit par quelque instinct abusé de ton cœur pusillanime, t'inspire l'épouvante et l'horreur.

PROMÉTHÉE

Achève ! Si je te comprends bien, celui que tu désignes ainsi, c'est Thanatos, effroi de l'univers, l'ètre mâle et femelle à la fois, exécrable aux dieux ainsi qu'aux hommes. Le cœur me bat, rien qu'à nommer la strige formidable et sacrée. Mais comment le roi de la Mort serait-il l'engendreur des vivants ?

LA TERRE

Silence ! ne m'interroge pas. Hormis les songes douloureux qu'il envoie à mon sommeil, j'ignore presque tout de ce dieu, quel qu'il soit, infernal ou céleste. Je sens qu'il ne m'est point ami ; je sens aussi, tandis que je médite l'immuable éternité, qu'il agit hélas ! et réalise l'inquiète pensée du temps. Mais ma science ne s'étend pas plus loin. Ainsi que la nuit et le jour franchissent alternativement le seuil d'airain de l'Erèbe (car, dès que l'un entre, l'autre sort et jamais le même

lieu du monde ne les renferme tous deux) de même, l'obscur fantôme et moi, bien qu'un prodige inexplicable nous rattache l'un à l'autre, devons vivre séparés.

(Prométhée continue son travail. Un long silence).

HÈRAKLÈS

Prends ton parti, fils d'Iapétos. Sans doute, je ne te blâme point, et même, mon cœur patient te loue de tenter ainsi tous les moyens pour faire plus grands tes fils mortels. Mais, d'autre part, si l'enfant-dieu doit rester inerte, sans vouloir, et pareil au plomb ou à la pierre, rien ne sert de l'avoir formé.

PROMÉTHÉE

Que dis-tu? j'ai un espoir meilleur. Si mes yeux ne m'abusent pas, la molle argile vermeille, qui semble déjà devenir chair, va rouler la vie dans un instant, au travers des membres attiédis. Finissant en hâte de pétrir les deux pieds éclatants et rapides, j'inscris dessus le signe d'Ouranos, afin que ce dieu de l'espace y descende, ainsi qu'un tourbillon, avec la marche et le pouvoir sur l'étendue qu'il mesure.

HÈRAKLÈS

(Il se lève et s'avance vers Prométhée.)

Certes, ton fils est beau, dieu du rocher. On dirait qu'Aphroditè marine, ou l'une des trois Kharites-sœurs, a mêlé parmi ses cheveux, les reflets de l'or et de l'argent. Et son sang va et vient sous la chair, pareil à la pourpre brillante dont une femme méonienne ou carienne arrose, afin de la teindre, la toison d'une brebis.

PROMÉTHÉE

avec un transport de joie.

Oui, oui, victoire à l'homme, enfin !... Et je l'avoue,

lorsque je le contemple, si calme, si pur, si rayonnant, je sens mon cœur épandre en moi des ondes d'amour et de bonheur, comme une lyre qui vibre...

Cris joyeux des Argonautes.

Que n'es-tu demeuré sur ce roc, Chiron, centaure ombrageux ! Mais si, en traversant les flots, un regret ou quelque souvenir te fait retourner la tête, tu verras le chêne du titan investi d'une immense splendeur, tandis que les oiseaux sacrés, le cygne, l'épervier, la colombe, quittant Dodone et la Hellas, dirigent leur vol vers ma montagne, pour y contempler l'enfant-dieu... Ah! ma poitrine se dilate. O transport! Mes prunelles éblouies de sa beauté merveilleuse, ne peuvent s'en rassasier. Plus doux qu'Eros, quand il sortit de l'œuf d'or étincelant, plus calme que Sélénè qui rêve, accoudée, les yeux clos, dans la nue, sur son urne de rosée étoilée, sans nul doute, ô fils de mon espoir, à l'instant où tu vas surgir, sitôt que ta stature profonde envahira l'air serein, le rocher maudit refleurira, le Serpent qui entoure la terre retombera foudroyé, aux profondeurs de l'abîme. . M'entends-tu ? lève-toi, il est temps... Debout, vengeur de Prométhée ?

Il le frappe de la main.

Puisque, en ton corps, tous les signes mystiques du dieu futur sont réunis, puisque, armé de tous les pouvoirs, ton bras tient les clefs invisibles des hauts cieux, de l'air, de l'eau, du feu et du fluide éther subtil, vis enfin, respire, dresse-toi !

LA TERRE

O fils, tu l'espères en vain. Le splendide embryon de lumière peut contenir en lui tous les pouvoirs, tous les principes et tous les dieux, mais il les contient sé-

parés. Pour que l'enfant se dresse sur le roc, pour que le flot tiède du sang roule dans la veine cave, il faut que ces semences infécondes soient comme unies et pénétrées par la foudre du germe d'or.

Nouvelle pause.

HÈRAKLÈS

Parle, fils de Gaia, qu'attends-tu ?... Si c'est le démon de la mort, le spectre livide qui t'effraie, rassure-toi ! je n'ai pas oublié par quels rites on le conjure. En effet, étant entré jadis, dans le pays des Cimmériens, sous la brume épaisse et les ténèbres, j'ai appris de ces voisins d'Aidès, au cours des combats qu'ils soutiennent contre les Mânes envahisseurs, quels sacrifices apaisent Thanatos et les honneurs qu'il exige.

(Ramassant sur le sol une houe, il commence à creuser la terre, en face de la caverne.)

PROMÉTHÉE

Tu le veux, j'appellerai donc ce Pouvoir créateur, quel qu'il soit. Pourquoi douter, pourquoi tarder encore ? Lorsque les choses sont au pire, la sagesse véritable est d'oser... Mais cependant, au nom de qui, par quel dieu l'appellerai-je ? Si celui qui surgit à ma voix est, ainsi que je le présume, l'être qui hait les mortels, comment pourrai-je contraindre ce démon, le plus noble, le plus juste de tous, mais aussi le plus inflexible, à souffler la flamme de la vie sur l'argile inanimée ?... Evoque le toi-même, Hestia, grande déesse originelle. Puisque, selon ton aveu, un mystère étrange vous unit et, à travers le temps et l'étendue, vous tient comme enchaînés l'un à l'autre, c'est à toi qu'il obéira.

LA TERRE

Tu persistes dans ton dessein ?... Malheureux ! Pa-

reil à ces fantômes qui se dénomment les vivants, tu brûles, dédaignant mes conseils, d'infliger la vie à un autre être. Soit ! le dieu-spectre paraîtra. Mais il n'est pas besoin pour l'appeler, que, comme le titan de l'éclair, j'élève ma clameur sur les mondes. Apprends combien est plus subtil le prodige qui nous lie. Même lorsque ma bouche se tait, même quand aucune parole n'est proférée entre nous, le dieu m'entend, si lointain qu'il puisse être... Vois, déjà les flammes pâlissent. De nouveau, l'éternité m'étreint; je sens dans mon cœur palpitant et la vie et la mort à la fois.

Un tourbillon de vent sort de la caverne.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Est-ce l'affreux peuple des morts qui pousse dans la tempête immense ces soupirs, ces râles convulsifs ?... Les rameaux du chêne de Zeus tressaillent et s'entrechoquent...

Silence subit et sépulcral.

O terreur ! Vois, à la place même où se tenait le spectre obscur, un démon étrange, radieux, mais plus pâle que le marbre, apparaît, tandis que, ça et là, le rocher qui tremble exhale encore de lugubres cornes de feu blanc...

SCÈNE XXX

LA DESCENTE DU GERME D'OR

PROMÉTHÉE

Arrête ! retiens ton pied. Je ne te confierai, ô Strige, l'enfant-roi, espoir de l'univers, que si tu me révèles d'abord quels projets tu formes sur lui. Parle, dissipe mes doutes. Je l'avoue, ta forme est belle à voir. Sous ton visage serein, sous ton front uni dont la pâleur rayonne dans la nuit merveilleuse, nul ne devinerait le démon haï et redouté de tous. Mais ton pas lourd fait résonner, au dessus des antres du Hadès, la terre, la tombe universelle. Et dans l'ouranos, devant toi, j'aperçois le signe destructeur, l'épée qui sort de ta bouche et vibre, tout à coup, par éclairs.

LE DÉMON DE LA MORT
(après un silence.)

Me connais-tu si peu, fils d'Iapétos ? Sans doute, l'univers des vivants meurt, mais il se renouvelle ; l'épée détruit, mais elle crée. Regarde ! Sa lueur illumine tout le vaste abîme ténébreux. Les nuées en tumulte bondissent, puis refluent, s'élargissant toujours, comme les flots de la mer.

L'épée s'agite avec violence.

PROMÉTHÉE

Quel est ce nouveau prestige ? Mon œil distingue,

ô démon infernal, je ne sais quelles rosées sanglantes qui pleuvent au travers de la nuit. Chaque palpitation du ciel en précipite, impétueusement, les effroyables rafales.

LE DÉMON DE LA MORT

Ne crains rien. N'est-ce pas du sang que la vie a toujours germé ? Au milieu de l'éther spacieux, l'épée tranchante vient d'ouvrir la vide, la profonde matrice où, sous le voile des vapeurs qui s'exhalent du Hadès, Thanatos déposera ton fils. En effet, ce n'est pas à la vie que l'éphémère participe. Tout ce que tu nommes de ce nom, le sang qui court, le cri, le souffle ardent, l'action, la pensée inquiète, sont, au contraire, le feu mystérieux qui dévore la créature et, par là même, roi du jour, appartiennent au prodige de la mort.

Tumulte. Explosion de vapeurs.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Sois vigilant, vainqueur de Zeus. Déjà, l'ardent flamboiement qui flottait autour du dieu d'argile, disparaît à travers la fumée. Toujours plus vite, à bouillons sulfureux, Aidôneus vomit ses noirs poisons au dessus de la montagne.

PROMÉTHÉE

Tu les entends, larve du Styx. Et certes, s'ils gardent dans leur cœur quelque crainte ou quelque soupçon contre un dieu qu'ils méconnaissent, tu ne saurais t'en émouvoir. Vainement, tu proclames en effet, que tu es la lumière et la vie ; tout s'obscurcit à ton aspect. Et je sentirais moins d'émoi à braver en face le Tartare et ses hydres qui rugissent, qu'à contempler tes jeunes yeux, ta douceur et l'étoile ondoyante qui brille tristement sur ton front.

LE DÉMON DE LA MORT

Tu vois ma forme ténébreuse, avec l'ombre qui me suit, mais tu ignores, ô patient du rocher, quelle fut ma gloire originelle. Sache le, au jour où je naquis, lorsque je me dressai debout sur l'abîme monstrueux, un flamboiement sans bornes m'entourait. Alors, le morne Hypérion, le démon du gouffre obscur, me conjura de lui prêter cette splendeur éblouissante, pour qu'il pût, ordonnant l'ouranos autour de l'œil brûlant du jour, y engendrer, parmi l'éther, les sphères, les êtres innombrables. Et, depuis lors, toute vie, ô titan, est l'effluve de ce dieu. Comme siffle la flamme bouillonnante, le sang ardent de l'éphémère bruit dans ses veines pourprées ; sa faim qui renaît toujours, le souffle chaud qu'expire sa narine, imitent la voracité insatiable du feu.

PROMÉTHÉE

Hélas ! je comprends maintenant, je comprends pourquoi tout ce qui naît sous l'orbe funèbre du soleil t'appartient et connaît la mort. Mais parle, dis le moi sans détours : m'es-tu ennemi, m'es-tu propice ? Tantôt, larve splendide à voir, Mort effrayante et divine, j'oublie que ton cœur est de fer et je t'absous, en renvoyant à Zeus, à Aidès, aux Filles de la nuit, les forfaits que tu commets. Puis, comme réveillé tout à coup, ta pâleur et le vent sépulcral que tu souffles de ta bouche me glacent d'effroi et de stupeur.

LE DÉMON DE LA MORT

Tu me méconnais, fils du jour. Sans doute, Némésis me contraint d'exécuter sa dure loi ; sans doute, promis au roi des mânes, chaque souffle est mêlé de néant, et, comme l'instant présent ne cesse de choir

au passé sans fond, l'éphémère, tout le long de ses jours, se consume et rentre dans la tombe qui l'accompagne à ses pieds ; mais cette loi m'est en horreur. Nul être de la terre et du ciel n'a espéré, je le dis devant tous, en ton supplice expiatoire, d'un cœur aussi fervent que le mien.

PROMÉTHÉE

Je veux te croire, ô fantôme étoilé, car, si tu peuples le Hadès, si le temps vivant s'abîme en toi, d'autre part, puisque tu as permis que l'infatigable Hélios, père des années et des jours, revêtît l'une de tes deux formes, tu rends au monde par ce dieu bienfaisant, et l'action et la durée... A l'œuvre donc ! plus de retard... Approche, puissant roi des Ténèbres...

Il se baisse et soulève l'enfant.

Tu sais ce que j'attends de toi. Comme Ixion, le premier meurtrier et le premier suppliant, a été purifié par Zeus, c'est ainsi que l'homme ancien doit renaître, après mon long supplice, innocent et lavé du mal.

LE DÉMON DE LA MORT

Mon désir s'accorde avec le tien ; mes mains frémissent, impatientes de placer l'enfant dans la nuée. Loin que je sois un dieu funeste, le Souci, la Vieillesse, le Deuil, et aussi Hypnos aux ailes noires qui verse ses pavots aux mortels, me chérissent et ne trouvent qu'en moi l'oubli et l'apaisement.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Vois, vois ! Toujours plus rayonnant au milieu de sa propre lumière, le dieu brille, transfiguré... O splendeur ! Secouant les cheveux qui flottent de sa

tête immortelle, il ressemble, par instants, à Cypris, vermeille, lascive, étincelante, toute nue sous le beau ceste d'or, puis à Phoibos adolescent, pur et froid comme la neige...

PROMÉTHÉE
(après un moment de silence.)

Cette fois, tu m'as persuadé. C'est bien à toi, dieu au double visage, destructeur, mais aussi créateur, amer et doux à la fois, qu'il appartient, puisque Adrastée t'a remis le germe de la vie, de donner une âme à cet enfant. Ainsi que la flèche d'Eros a deux pointes, dont l'une est le délice et l'autre, le tourment des humains, de même, tu réunis en toi les pouvoirs qui nous semblent contraires, de la naissance et de la mort... Donc, je me fie à ta parole.

Il présente l'enfant à Thanatos.

Arrière mes doutes et mes terreurs ! Recevant l'embryon merveilleux, dépose-le sous la nuée. Et puissent mes yeux ne le revoir, au sortir des mauvaises ténèbres, que radieux, grand, triomphant, élevé sur tous les autres dieux !

LE DÉMON DE LA MORT
prenant l'enfant dans ses bras.

C'est de toi seul, ô patient du vautour, que les destinées dépendent. Si l'enfant-roi sort de la nue, immortel et surhumain, si ta sagesse a pu, en le formant, transporter désormais l'éphémère par delà les souffles de la mort, mes pieds s'arrêteront enfin, et renaissant candide, glorieux, pur, lavé de mes souillures, je recouvrerai aussitôt, avec ma splendeur éclipsée, mes ailes qui couvraient tout le ciel.

Il dépose l'enfant dans la nuée qui se referme aussitôt.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O joie ! Présage merveilleux ! Sous ses pieds, la terre souriante enfante une jonchée épaisse d'asphodèles, de narcisses éclatants et de violettes pourprées. Et déjà, fondues au souffle tiède où s'amollit l'âpre hiver, des larmes multipliées ruissellent du givre produit par sa venue et qui hérisse, en longs glaçons, le porche colossal du Hadès.

PROMÉTHÉE

Mon âme aussi, à chaque instant, sent redoubler son émoi. En effet, ô reine de la Nuit, si le mal devait triompher, pourquoi porterais-tu sur ton front cette flamme radieuse ? Tes larmes, ton étrange splendeur et les plaintes que tu élèves, désireuse de t'arrêter enfin, prouvent à mon cœur qu'un être existe où le repos est trouvé...

LE DÉMON DE LA MORT

Comment ne point gémir, hélas ! Haï des dieux et des mortels, poursuivi et traqué, sans merci, par une Erinnys obscure, je parcours infatigablement, à la lueur du glaive en feu qui chemine devant moi, la terre, les étoiles, l'Erèbe. Et chaque fois que l'épée vibre, suscitant et fauchant tour à tour, dans la tempête formidable des âmes, des myriades de vivants, ces larves s'assemblent autour de moi et, en maudissant leur naissance, m'assaillent d'une immense clameur... Que dire ? que leur répondre ? Vainement, je m'interroge, hélas ! Non seulement l'essence du Divin, le Verbe, la Parole profonde qui dissiperait leur effroi, me demeure impénétrable, mais jamais je n'ai pu deviner mon énigme et mon propre secret. L'âme des morts vit-elle encore ? L'éphémère, quand il fuit de

ses os, a t'il part, dans un lointain Olympe, à la joie et à la lumière ? Ou bien, l'esprit, le temps, le souffle, prennent-ils fin avec lui ?... Ainsi je vais, roulant incessamment ces pensées qui me torturent, tantôt, persuadé dans mon cœur qu'il existe, hors de Gaia, un royaume éclatant de la vie et qu'il m'est donné d'en ouvrir la porte mystérieuse, tantôt n'ayant plus foi qu'aux ténèbres, au mal universel, au néant... Ah ! hélas ! qu'elle tombe enfin, l'épée qui sort de ma bouche ! Que l'horrible étreinte dont je suis éternellement dévoré... Mais quoi ! la voici qui revient... ha ! ha ! mes entrailles crient... Elle me mord, elle me mord, la chienne gloutonne, insatiable.

(Pause. Soudain, l'épée qui sort de la bouche de Thanatos, ondoie avec plus de fureur. Un nœud de foudres jaillit de sa pointe. Prométhée s'en saisit. Tumulte.)

LE DÉMON DE LA MORT

Arrête ! Ne crains-tu pas d'oser au-delà de ce qui est permis ? Aucun mortel ni aucun dieu, jusqu'ici, n'avait même entrevu cette flamme toujours cachée dans la pierre, dans les eaux, dans l'éther, dans la matrice où les vivants mûrissent lentement, loin du jour... Mais soit ! puisque tes mains rapides ont saisi, tandis qu'il s'élançait, le germe d'or mystérieux, efforce-toi d'en rallumer le flambeau sacré de Némésis, la torche d'or qui, comme sur des ailes, voltige, sans cesse, autour de toi.

Tonnerre. Des flammes et des éclairs environnent Prométhée.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Iô ! Iô ! Vois comme le titan, violemment assailli,

tout à coup, tandis que la montagne tremble, se débat contre les tourbillons d'un feu d'or éblouissant. Piété au sol, le front penché, ténébreux sous les rameaux vermeils du chêne qui emplit l'ouranos, il s'agite, épié de là-haut, par les spectres des vieux dieux de l'Olympe.

LE DÉMON DE LA MORT

Sois ferme... redouble ton effort. Comprenant mieux ta pensée, maintenant, je t'approuve, bien loin de te blâmer. Car, sans doute, faut-il savoir, avant que de donner la vie à l'homme de l'avenir sublime, ce qui a corrompu l'homme ancien.

Pause. La lutte continue.

HÈRAKLÈS

frappant dans ses mains, joyeusement.

Courage ! tiens bon, ne cède point... Iô ! Iô ! spectacle admirable ! Ta peau fume, tes reins, en se ployant, craquent et fondent en sueur. Certes, à te voir repousser, en bondissant çà et là, les attaques redoublées de la flamme, tu ressembles à un bûcheron assailli, au sommet d'une roche, par un vol d'aigles chasseurs...

(Les tourbillons du feu semblent décroître.)

LE DÉMON DE LA MORT

N'aperçois-tu rien encore, titan ? Ton œil qui plonge au centre même du brasier mystérieux, n'y a t'il pas enfin saisi l'essence des choses et leur secret ?

PROMÉTHÈE

reprenant haleine.

Que te répondre, ô magnanime ? Le mystère du germe d'or demeure voilé sous sa clarté. Tout ce que ma prunelle éblouie distingue en ses profondeurs, ce

sont deux flammes différentes, l'une pareille à un foudre écarlate, l'autre blanche et comme apaisée, qui, s'allumant et s'éteignant sans fin aux gouffres mouvants de la fournaise, s'enlacent ainsi que des serpents.

LE DÉMON DE LA MORT

T'ai-je bien compris, fils de Gaia ? Le feu de vie, l'esprit subtil, le foudre qui pénètre les mondes, est-il tramé selon que tu le dis ?... En ce cas, tout me devient clair. Oui, je retrouve, stupéfait, dans la belle flamme double, l'essence, les phases du prodige dont l'univers est émané.

(Le flambeau, immobile depuis un instant, recommence à voleter sous le chêne. La lutte reprend.)

PROMÉTHÉE
d'une voix haletante.

Parle, poursuis, n'hésite point. En effet, peut-être importe-t-il, pour le salut des mortels, que j'apprenne comment les deux essences qui composent le germe d'or, sont sorties autrefois de ton sein.

Grondements, tonnerres redoublés.

LE DÉMON DE LA MORT
(Il parle avec une vive agitation.)

Ce qui te semble un feu pourpré... Mais que je te raconte d'abord... Bien qu'ici, naguère, devant toi, Ouranos ait réclamé les noms de Père et d'Emanateur, cependant, avant Thanatos, toutes choses (m'entends-tu, fils du jour ?) toutes choses dormaient, enveloppées par la Mort qui est la Faim. Soudain, un songe vint sur moi, soit que mon âme obscure, en s'ouvrant, eût enfanté la pensée, soit qu'un dieu me donnât ce conseil. Puisque tu as pour loi de dévorer, ô Mort, produis les créatures : une fois revêtu de chair,

l'univers sera ta proie. Alors, le vent chaud de la vie jaillit hors de ma poitrine ; le désir, le vide, la faim, l'angoisse s'attachèrent à mon cœur, en même temps que je voyais, descendant parmi les cieux obscurs et les éclairant peu à peu, un rets immense, plein de bêtes égorgées, quadrupèdes, oiseaux, impurs reptiles. Et, le sang coulait du réseau, en sorte que, fronçant les narines, j'éprouvais, toujours plus haletant, malgré ma honte et mes remords, une irrésistible tentation de me ruer pour y boire. Et j'entendis le sang crier. Mais c'était moi qui, dressé tout debout et m'éveillant de mon rêve, avais poussé cette clameur. Et tandis qu'à demi engourdi, ma mémoire et ses rayons épars achevaient de se réunir, j'apercevais, comme en un tourbillon, et sous le vent de l'épée, mon cri qui est la Parole, engendrer dans l'abîme du temps, l'Erèbe, les mondes ténébreux et aussi l'ardent Hypérion qui· investi, comme je te l'ai dit, de ma lumière éblouissante, produisit à son tour les vivants. Eh bien, ces phases du prodige, tu les as devant toi, maintenant. Ce qui te semble un feu pourpré est sans doute, sous sa forme visible, ce désir empoisonné, hélas ! cette faim, cette impulsion aveugle, que les hommes, la trouvant dans leur cœur, appellent la Volonté. Et le rayon blanc merveilleux te cache la Pensée immortelle dont, sans cesse, émane la voix et qui reflète en son vivant miroir, le songe de l'univers.

PROMÉTHÉE

du milieu de la fournaise.

Tu as parlé clairement, roi des morts. Et puissé-je, ainsi qu'il me le semble, avoir trouvé dans ce que tu m'as dit, le moyen certain de triompher!...

LE DEMON DE LA MORT

Achève, que médites-tu ? La serrant, l'étreignant de tes mains, je te vois tirant en sens contraire, sur la flamme du germe d'or. Mais à peine as-tu divisé la substance inextinguible, qu'aussitôt elle se réunit, en ondoyant plus fortement.

PROMÉTHÉE

comme redoublant d'efforts.

Ne crains rien ; malgré les apparences, la lutte touche à sa fin. Déjà, l'incendie décroît, la chaleur où je suis plongé, peu à peu, devient moins dévorante... Vois ! L'ardente flamme écarlate, ralentissant ses tourbillons, s'endort en ses profondeurs où apparaît, par zônes immobiles, un calme feu blanc et vitreux.

(Tonnerre. La fournaise s'éteint, tandis que Prométhée trépigne, comme s'il foulait une flamme sous ses pieds. Il tombe assis, en agitant dans sa main le flambeau d'or, où brille un feu blanc, immobile.)

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Qu'as-tu fait ? Il semble qu'une épée ait passé au cœur de tous les êtres, avec son tranchant glacé...

LE DÉMON DE LA MORT

Hélas ! l'enfant ne naîtra point. Vois, titan, aux quatre coins du monde, les grands dieux qui t'ont précédé, Zeus, Kronos, Ouranos, Ophion, sachant bien que le feu blanc est vide, se dressent en ricanant.

PROMÉTHÉE

encore haletant.

Que dis-tu ? La flamme de l'Esprit, recueillie sur la torche d'or, y brille désormais sans mélange. Oui, j'ai

éteint sous mon talon le feu rouge du désir. Pourquoi donc t'en étonner, ô Strige? N'ignorant point que l'être composé est destiné à se dissoudre et, par suite, à goûter la mort, j'ai rendu au germe merveilleux son unité primordiale.

LE DÉMON DE LA MORT

Soit! mais purifié par toi, ce germe qui contient nos destins, a cessé d'être fécond. Ton zèle t'a déçu, Prométhée. Qui retranche au souffle originel l'amour avec le désir, court le risque de le rendre stérile. Le front ceint de la mitre d'or, où vivent ciselées les images des bêtes qui peuplent l'univers, Eros vole à travers le ciel et, maître des espaces ouraniens, poussant les astres enflammés l'un vers l'autre, y éveille sans fin la vie.

PROMÉTHÉE

se dressant tout à coup.

Arrête ! Veux-tu donc célébrer l'implacable ennemi des vivants ?

Il s'avance vers la nuée suspendue au milieu du ciel.

Cet Eros funeste que tu loues a été suscité par les dieux pour mettre sur les chemins du monde l'angoisse, le trouble, la douleur et tous les fruits empoisonnés de l'amour et des lascives joies. Et certes, sous peine de renaître pareil en tout à l'homme ancien, l'homme-dieu, rejetant le désir, puisque le désir est le mal, le manque, la privation, le vide, ne doit plus avoir part, désormais, qu'à l'auguste Intelligence...

Il secoue la torche au-dessus de la nuée; la flamme reste immobile, inerte, sans se détacher.

LE DÉMON DE LA MORT

Vains efforts! Plus tu t'agites, hélas! au milieu de

la clarté spectrale qui emplit lugubrement l'éther, plus le feu adhère au flambeau.

Nouvelle tentative de Prométhée.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Vois, la nuit s'élargit encore. O Aidès, quelle horreur me saisit! Dans une lumière livide où tout paraît étrange, monstrueux, il semble que d'autres cieux, sans fin, s'approfondissent en d'autres cieux.

LE DÉMON DE LA MORT
(après un silence).

Je t'avais prévenu, fils du jour, mais tu n'as pas voulu me croire. Le désir aveugle ne voit rien sans l'œil de l'intelligence, mais l'esprit, d'autre part, est inerte, si le désir ne le meut. Comprends-le enfin, dieu du rocher. De même que la terre subit pour enfanter ses fruits et ses moissons, les étreintes nues d'Ouranos qui l'embrasse tout entière, de même, les deux Pouvoirs divins, l'intelligent et le stupide, doivent se joindre l'un à l'autre, pour faire naître la vie.

PROMÉTHÉE

Espères-tu me décevoir ? Vainement, tu mets dans la balance, ainsi que des forces égales, la Volonté et l'Esprit pur. La pensée précède le désir : c'est l'esprit, lui seul, qui communique aux êtres la réalité.

Il secoue de nouveau la torche, désespérément.

LE DÉMON DE LA MORT

Cesse! Que te sert d'agiter ce feu sans vie sur l'argile ? Tu t'obstines en vain, fils d'Iapétos. Et même, bien loin que le vouloir naisse de l'intelligence, il semble plutôt que le destin, en assignant à ces pouvoirs rivaux et leur tâche et leur royauté, l'ait fait justement à rebours de ce que proclame ton orgueil.

PROMÉTHÉE

s'arrêtant, comme frappé de stupeur.

Quoi ! nies-tu que l'Intelligence soit le souffle primordial ? Et pourtant, nul ne saurait vouloir sans idée et sans connaissance.

LE DÉMON DE LA MORT

Je ne nie rien. Qui oserait expliquer le mystère des cieux, en se vantant de le comprendre ? Sans doute, la pensée et l'esprit paraissent essentiels à l'être. Mais, d'autre part, avant que de penser, tout veut dans la nature, ô titan, car tout cherche sa voie, tout aspire, tout procrée, tout évolue. Reconnais donc que si l'Intelligence, au faîte des demeures sacrées, reflète les mondes en son miroir, c'est d'abord le Désir qui les meut et leur impose le dur effort de vivre.

PROMÉTHÉE

Mais l'essence vraie de la vie, la conscience, cette âme de notre âme, n'est-elle pas formée pourtant, puisqu'elle nous révèle à nous-mêmes, uniquement de la pensée ?

LE DÉMON DE LA MORT

Elle peut paraître aussi bien, émaner de l'autre pouvoir. L'effrayante énergie qui, dans l'homme éclairé par la connaissance, devient un vouloir réfléchi, se manifeste, parmi la création, ainsi qu'une tendance aveugle, spontanée, irrésistible. La pierre pèse, l'eau s'écoule, le chêne, comme un lutteur puissant, cramponnant ses racines au rocher, étire ses bras noueux dans l'air. Et lorsque l'Ame, libre enfin, dépassant la matière insensible, bondit avec le cerf qui brame et déploie ses ailes avec l'oiseau, ces premiers-nés sauvages de l'esprit, bien que quelque pensée déjà éclaire

leur cervelle confuse, ont surtout l'instinct pour se guider.

PROMÉTHÉE

Tu dis vrai, leurs buts les plus pressants leur demeurent incompréhensibles. C'est en ignorant l'œuf futur, par l'inquiétude soudaine et prophétique d'une trouble divination, que l'épervier construit son nid; la maigre fille d'Arachné ne sait point en vue de quelle proie elle ourdit de ses mains filandières, le piège subtil de ses réseaux.

LE DÉMON DE LA MORT

Achève et reconnais aussi qu'il en va de même pour l'homme, pour l'élu, pour celui qui t'est cher. Si, par le front, comme tu le prétends, il siège au milieu des clartés de la pure intelligence, son cœur n'en est pas moins empli de la force obscure et des vapeurs de l'autre souffle orageux. Réfléchis à ceci, fils du jour. Quand mon frère, le roi nocturne, Hypnos, en se coulant sous les paupières, dissout l'humaine pensée, quel pouvoir continue d'avoir soin de l'éphémère endormi? Qui roule les vagues de son sang? Qui cadence, en gonflant ses poumons, le rythme de sa poitrine? La raison? Non, mais l'autre part de sa vivante énergie.

Un silence.

PROMÉTHÉE

Pourquoi mener ce long débat? Esclave de ton horrible faim, tu juges que l'essence du monde est le vide et le désir. Moi, je sais qu'au dessus de toi, le dieu suprême n'est rien que plénitude, intelligence, savoir.

LE DÉMON DE LA MORT

Prends garde, ne t'abuses-tu point? Tombés, hors du sein paternel, dans l'espace et la durée, ces spec-

tres qu'on nomme les vivants, surgissent, disparaissent aussitôt et sont renouvelés sans fin, ainsi que par des coups de foudre. Dès lors, comment l'Intelligence, diverse, contraire en chacun d'eux, et fragmentairement successive, puisqu'elle a pour forme le temps, pourrait-elle constituer l'unité réelle et la substance? Non, s'il est une plénitude, elle n'est rien que Volonté. Identique et indivisible, tu la trouves entière, fils du jour, chez le plus grand et chez le plus infime de tous les fils du limon. Le ver veut vivre et persister dans son être, aussi intensément que le dieu ou l'éphémère.

PROMÉTHÉE

J'admire tes arguments subtils. Je comprends aussi, je le répète, dieu de la vie et de la mort, que le partage, le fatal équilibre entre le vouloir et l'esprit, ces deux forces opposées, te semble l'invariable loi. Mais toi, larve, comprends aussi qu'en me pressant de recueillir et de verser sur l'argile le feu rouge si funeste aux mortels, tu condamnes celui que j'ai pétri, le roi des âges prochains, à subir de nouveau le mal même dont je prétends le guérir.

LE DÉMON DE LA MORT

Il faudra t'y résoudre pourtant. Je t'en préviens, sage fils d'Iapétos, l'intelligence est sans pouvoir dans cette dernière épreuve. C'est par le cœur, c'est par le désir seul, c'est par ce feu haï de toi, que l'Esprit aura sa rédemption.

PROMÉTHÉE

Quoi! oublies tu déjà, ô Strige, ce qu'est l'homme et d'où naît son malheur? Rien de ce qu'il a ne lui plaît, mais toujours, misérable et déçu, il tend les bras avec amour vers les choses qui le fuient. Point de cesse,

point de remède. A chacun de ses vœux satisfaits succède, rallumée aussitôt, l'ardeur d'un autre désir, comme une torche qui, tombant dans un gouffre, décèle aux yeux, à chaque instant, plus de ténèbres visibles .. Mais est-ce bien au roi des mânes qu'il faut rappeler ceci ? Toi que torture, depuis que tu es né, ta faim irrassasiable, certes, tu dois savoir encore mieux qu'aucun des spectres de Gaia, ce que contient d'angoisse et de tourment l'abîme du désir éternel. Que dis-je ? le désir; nomme le de ses noms divins, Cypris, l'Erèbe... O femme, morne prêtresse nue, fleur du Hadès, par quel verbe magique, propre aussi à te plaindre, hélas ! te maudire et te détester ? Ce trouble douloureux qui t'emplit, ce lascif vertige qui, soudain, court comme une vapeur dans ton ventre, puis, éclate par des pleurs, ta démence, tes rires éclatants, tes longs cheveux qui ondoient, ce sont là les fascinations, les maléfiques sortilèges, au moyen desquels Eros charnel crée sans fin des êtres nouveaux, pour servir de pâture à la mort. Mais, cette fois, c'en est assez. Détestant l'ancien aveuglement, j'exclus le trouble, la fièvre, la passion, de la race humaine nouvelle. Ecoute le serment que je fais. Le titan-roi, l'enfant qui doit surgir de l'argile rayonnante, je veux, ou qu'il avorte, ou qu'il naisse immuable et immortel.

Il jette le flambeau à ses pieds, avec violence.

LE DÉMON DE LA MORT

Loué sois-tu, vainqueur des dieux! Cette fois, bien qu'à ton insu, tu as prononcé le mot suprême que la terre attendait de toi. Faisant luire tout à coup à mes yeux l'aube de la délivrance, ton geste va terminer, peut-être, le supplice des humains.

PROMÉTHÉE

Que veux-tu dire, ô fantôme du Styx ? Pourquoi t'efforces-tu d'éveiller dans ma poitrine une espérance qui, pareille à tant d'autres, hélas ! ne sera pas réalisée ?... Laisse-moi, je ne suis plus rien ; désabusé de moi-même, je maudis et j'exècre la vie. Arrière !... Quand je voudrais, d'ailleurs, pour animer le nouveau dieu, réunir sur la torche sacrée, les deux souffles ennemis, je ne le pourrais plus, ô Mort.

LE DÉMON DE LA MORT
ramassant le flambeau.

Quoi ! as-tu cru, un seul instant, parce que tes yeux ne l'apercevaient point, que le feu d'Eros était détruit ? Insensé ! Même éteint sous ton pied, tu le retrouverais partout, dans la roche, dans le flot, dans l'éther, dans toute chose où bouillonne la vie.

(Il frappe la terre de la main ; des milliers de flammes écarlates s'en échappent. La torche se rallume.)

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Iô ! Iô ! Brandissant le flambeau où les deux flammes réunies ne font plus qu'une immense lueur, la déité mystérieuse se dresse au sommet du roc... Rayonnante, ses noirs cheveux flottant, tout debout sur ses sandales d'or, elle apparaît comme grandie, me troublant par ses yeux douloureux, et son beau sein gonflé, qui n'est ni de l'homme, ni de la femme.

PROMÉTHÉE
se levant précipitamment.

Que fais-tu ? arrête ! attends encore... Ne commets rien d'irréparable, ô Strige... En effet, qui donc te comprendrait ? Ta bouche renonce hautement le désir et son ardeur funeste. Et pourtant, c'est de ce désir,

de ce feu exécrable et souillé, que tu prétends animer devant moi, l'argile du titan qui va naître...

LE DÉMON DE LA MORT

Ne t'étonne pas de ceci. Sans doute, le triste cœur de l'homme, faible, cruel, inique, impur, se fait l'esclave trop docile du vice. Mais j'ai reconnu cependant, par une méditation profonde, que, s'il se confie à l'esprit, il peut guérir, pareil au scorpion qu'on écrase sur la piqûre, tous les maux qu'il a causés.

PROMÉTHÉE

Hélas ! comment te croire, ô Mort ? Eteint-on le feu avec le feu ? Le mal sera-t-il aboli au moyen du mal lui-même ?

LE DÉMON DE LA MORT

Pourquoi non ? Demeuré libre en soi, le désir est apte à libérer l'âme de sa prison terrestre. Quand il s'attarde à l'illusion et au mirage du monde, c'est de tous les jougs le plus lourd. Mais quand il souffre, quand, au cœur des vivants, il se nie et se déteste, la Volonté s'anéantit, grâce à son propre vouloir.

PROMÉTHÉE

Que dis-tu ? y réfléchis-tu bien ? La terre serait donc rachetée, si la souffrance y suffit. Quand le vautour planait sur moi, quand, chargé de carcans et d'entraves, je pendais à l'affreux roc glacé, n'ai-je pas expié pour Gaia ?

LE DÉMON DE LA MORT

Tu te méprends là, fils du jour. La rédemption doit nous venir, non du dehors, mais du dedans. C'est contre toi, pour guérir en ton sein cette fièvre ardente de la vie, qu'il eût fallu tourner, pendant les siècles

où les dieux te torturaient, la vertu d'expiation de ton sang et de tes douleurs.

PROMÉTHÉE

Hélas! mon cœur te devinait, je le vois maintenant, ô déesse, lorsque, sans regret, tout à l'heure, j'appelais la ruine sur Gaia. Mais les remontrances d'Atlas, les prières de ceux-ci, l'ont fait vivre.

LE DÉMON DE LA MORT

Certes, le rachat en est dur, Ophion jaloux défend sa proie. La nature, qui est le nom terrestre de l'obscure Volonté, ne permet qu'après mille combats à l'Esprit de rompre ses fers et de se séparer d'elle. Ainsi, partout, peine et tourments ; il semble que toute chair expie... Quel crime ? Le vrai crime de l'homme, celui de vivre et d'être né.

PROMÉTHÉE

O profondeurs! silence! abîme!... Mystère si ténébreux, hélas! que c'est au gouffre de Dieu seul, je le répète après toi, que l'énigme en doit être cherchée... Oui, tu l'as dit, roi des douleurs. Peut-être que l'abyssal néant étant la cause et la matrice de tout ce qui paraît exister, l'Ame a commis, en voulant naître et dire : moi et le mien, l'exécrable faute originelle... Peut-être, ô songe plus profond ! le créateur lui-même ayant déchu, en troublant par les vagues fantômes des univers et des jours, l'heureux silence éternel, aspire-t-il à recouvrer enfin son unité primordiale, et à reconquérir le non-être.

Pause.

LE DÉMON DE LA MORT

N'importe, ne désespère point. Lavé jadis aux flots de sang de ton supplice terrible, purifié encore par

tes efforts pour contempler l'Etre réel, il se peut bien qu'à ton insu, et en devançant le temps, tu aies déjà introduit, dieu du monde, au règne de l'éternelle Joie, ce fils qui t'est substitué.

Nouveau silence.

PROMÉTHÉE

Eh bien, soit ! Quoique tes paroles restent encore, sous la nuit qui les couvre, difficiles à pénétrer, je veux te croire, ô tête Stygienne. Mais, tout d'abord et sans retard, remets-moi la torche qui flamboie. Funestes, toujours souillées de sang, tes mains ne sont pas assez pures pour venir en aide aux Destinées... Donne, allons ! Puisqu'il s'agit, ô reine, de rendre l'éphémère immortel en lui faisant franchir la vie, ce n'est pas à toi mais au titan, l'antique rédempteur de la terre, que cette tâche est dévolue.

Il prend la torche des mains de Thanatos.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Puisses-tu l'accomplir, fils du jour! Mais regarde! Partout sur le rocher, et jusqu'au seuil de l'antre obcur d'où sortent, en tourbillonnant, des flocons de pâle brume, mille fils farouches de Gaia, les loups gris, les onces, les lions, les cerfs aux puissantes ramures, attendent, tournés vers la nuée...

PROMÉTHÉE

Ah! des pleurs montent à mes yeux. Tout mon cœur, soudain, fond de pitié pour les brutes, vos tristes frères... Puisse la rédemption de l'homme finir aussi leurs douleurs !

(Il secoue la torche. La flamme crépite et disparaît, en même temps que la nuée s'illumine d'une immense clarté d'or. Tumulte. Cris joyeux des captives.)

LE DÉMON DE LA MORT

Ne t'agite pas, fils du jour, calme-toi... L'as-tu donc oublié ? Celui que trouble la passion, n'entre pas au royaume divin. La rédemption du monde doit sortir de ton entier renoncement et de ta mort à toi-même.

De nouvelles flammes écarlates jaillissent, par milliers, dans l'éther.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Ecoute le strident sifflement. Avec une ardeur sans repos qui m'éblouit la paupière, d'innombrables esprits mystérieux voltigent, illuminant tout à coup l'immense floraison de pourpre qui éclate au milieu des glaciers. Vois, gorgée de lave et de feu, la montagne entière fume; le myrte croît, la vigne, çà et là, serpente sous le pampre feuillu. A chaque place où une goutte de la semence d'or est tombée, elle germe, soit en d'épais tapis de roses, de safrans, d'amarantes, soit en de bizarres cristaux qui, parmi les lierres noirs rampants, hérissent les basaltes et les grès.

La clarté s'éteint brusquement.

PROMÉTHÉE

Quelle larve, quel fantôme envieux nous ramène ces ténèbres?... Ah! ah! hélas! malheur sur nous! le germe a-t-il avorté ?

LE DÉMON DE LA MORT

Ne crains rien, tout se succède ici comme l'ordonnent les destins. Si l'issue tarde à ton gré, si, toujours caché sous le nuage, le dieu nouveau n'apparaît pas, c'est que le germe d'or, descendu dans la matrice de l'Heure, y subit les phases et les lenteurs de l'antique gestation. Entrée au cœur de l'enfant, car le cœur est

ce qui vit d'abord et ce qui meurt en dernier, la puissante flamme de l'esprit va, nerf à nerf, fibre après fibre, occuper le corps et allumer, tout le long de ses réseaux subtils, l'intelligence et le vouloir.

PROMÉTHÉE

Vois, le roc s'éclaire soudain. Le spectre pâli de Hèlios reparaît, et sa face magique, posée sur l'un des noirs rameaux de l'Arbre qui emplit tout le ciel, se reflète dans l'immense océan que sa blancheur illumine.

L'astre monte rapidement.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Est-ce un signe de ta victoire, qui éclate au front de la nuée ? Bien que mes sens gorgés d'effroi, désormais, soient lents à s'émouvoir, ce simulacre dans la nuit, ce grand orbe d'Hypérion, plus vague que les visions d'un rêve, me pénètre de doute et de stupeur. Parle, dis-nous, sans rien cacher, ce qu'annonce un tel prodige...

PROMÉTHÉE

Que sais-je ? Si j'en crois mon espoir, tu vois le monde qui renaît. Parvenu du cœur au cerveau, sans doute, le souffle de la vie vient d'y ouvrir quelqu'une de ces portes par où les bêtes et les humains communiquent avec l'univers.

LE DÉMON DE LA MORT

Tais-toi, tais-toi ! Ces signes que tu prends pour les hérauts de ta victoire, sont loin d'être tels à mes yeux. Hélas ! ne comprends-tu pas ? Le temps recommence, titan. Aussi impuissant à le clore qu'à ouvrir l'éternité, ton fils, en rêvant sous son front où l'avenir prend sa forme, les antiques rêves de l'espace, de la durée,

du mouvement, renoue déjà, pour la gloire d'Aidès et le tourment des mortels, la chaîne des causes à leurs effets.

(L'épée s'agite de nouveau. Immense explosion de clameurs.)

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Ah! hélas! la trève est rompue. Les bêtes qui, réunies ensemble, dans l'attente de l'enfant-dieu, paraissaient réconciliées, tout à coup, ruées avec fureur, se déchirent l'une l'autre... O douleur! l'affreux charnier flamboie. Comme naguère, au milieu des éclairs, une tiède rosée de sang tombe sur le chêne Olympien, sur les rochers, sur les ruines, des hauteurs de la nuit embrasée.

PROMÉTHÉE

Malheur sur nous! Il faut te croire, hélas! déesse qui allumes les âmes. Je vois les maux causés par moi. Je comprends maintenant, mais trop tard, l'erreur dont l'enfant-dieu est victime.

HÈRAKLÈS
debout dans la clarté du bûcher qu'il a dressé
non loin de la fosse.

Console-toi, fils d'Iapétos. Sans doute, tu n'as pas transformé ni Gaia, ni la race éphémère. Mais, avant que de rien attendre d'un avenir plus clément, il t'eût fallu, tout d'abord, conquérir, avec d'autres choses du ciel, l'ambroisie suave et le nectar dont les Immortels se repaissent. Songes-y mieux. Tant que l'homme n'a point, afin d'entretenir sa vigueur, ces nourritures innocentes, son ventre est bien forcé, lorsqu'il crie, d'engloutir la chair rouge des bètes, comme l'a décrété Némésis.

(Il retire des viandes du feu et commence de manger.)

PROMÉTHÉE
(le front baissé, absorbé dans ses réflexions.)

Qui nomme pour témoin Némésis ? Moi seul, moi seul, suis le coupable. Loin d'éteindre en moi le désir, loin d'aspirer à l'éternel repos, en rentrant dans l'unité, mon stupide orgueil se gonflait presque à élargir les flancs de l'univers, afin d'y loger plus à l'aise mon triomphe et ma gloire divine.

LE DÉMON DE LA MORT

Tu dis vrai, tout est fini, hélas ! Les signes qui se multiplient attestent, pour le malheur du monde, que le Hadès a prévalu... Vois, l'horrible épée de ma bouche, tout à coup, se réveille et flamboie. Et à mesure que la faim, de nouveau, se rue en ma poitrine, les bêtes sauvages des forêts, avec une violence accrue, se mordent, se poursuivent, s'accouplent, hurlent, brament, lapent le sang.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Ah ! hélas ! se tordant les bras, l'éclatante Aphroditè funèbre agite la tête et gémit, en même temps que des pleurs lumineux ruissellent lentement sur sa joue... O fille sidérale du ciel, mais, d'autre part, furieuse et terrible comme un dragon du Hadès ! Malheureux, de quel étrange amour, plein de stupeur et d'épouvante, je me sens peu à peu envahir !

Le tumulte redouble.

PROMÉTHÉE

Ainsi, vous l'entendez, ô mortels, mon fils n'a rien racheté ! Son Olympe, continuellement arrosé, imbibé de sang, est toujours le charnier ténébreux où les millions de vivants, tour à tour, se servent l'un à l'autre de proie. Honorez donc, selon le rite, l'antique Zeus

infernal. Point de pitié, endurcissez vos cœurs! Amenant aux autels consacrés les longues files de victimes, continuez d'imiter saintement, par le meurtre et le carnage, le grand Sacrifice éternel.

LE DÉMON DE LA MORT

Certes, le feu, la libation, se révèlent les deux signes du monde; proie lui-même et dévoreur de proie, tel paraît être le Dieu mystérieux... O races spectrales des humains! Efforts sans loi, sans but, sans trève! Pareille au feu soufré du Hadès, l'aveugle, l'obscure Volonté se consume éternellement, et renaît aussitôt, d'elle-même... O misère! Fécondée par le ciel, la terre, nécessairement, enfante les glaces, les frimas, les beaux fleuves et l'eau verte des mers, dont les vapeurs, bues par Hypérion, retombent en pluie, du haut des nues. Et de même que, dans le corps de l'homme, le souffle qui nourrit la poitrine et consume les aliments, engendre, par un travail secret, les chaudes semences fécondes d'où renaît l'être nouveau, ainsi, du sacrifice hélas! qui est la vie elle-même immolée, toujours la vie se reproduit.

PROMÉTHÉE

Malheur! malheur! la voilà donc connue, la grande faute originelle. Chaque haleine de l'éphémère, chacune des gouttes de sang qui affluent sans relâche à son cœur, y roule la plainte et la souffrance de quelque bête égorgée. Ainsi, tout homme est criminel. Depuis le nouveau-né qui vagit, depuis la vierge aux yeux candides, jusqu'au vieillard marchant sur son bâton, comme sur un troisième pied, tous naissent, tous respirent, tous meurent, abominables et souillés.

Il s'assied sur un roc, comme accablé.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Quoi ! est-ce le temps de gémir quand ton fils va naître, ô magnanime ? Regarde, la tempête des foudres s'accroît encore sous la nue... D'immenses tressaillements, des éclairs d'un feu bleu et livide qui pétille en étoiles embrasées, s'y succèdent, toujours plus prompts.

PROMÉTHEE

Certes, le germe d'or, à cette heure, anime l'embryon tout entier... L'enfant vit... Mais, puisque, de mes mains, je l'avais créé plus radieux, plus puissant, plus beau, plus excellent que les anciens tyrans du monde, comment peut-il se faire, ô destin, qu'il ne triomphe pas pour moi ?

(La nuée frémit, du haut en bas. Au centre de l'amas des vapeurs, les linéaments de l'enfant apparaissent, comme en traits de feu. Tout s'éteint. Un très long silence.)

LE DÉMON DE LA MORT

Le ciel t'a répondu, hélas ! Rien ne subsiste plus, sous la nue, de l'être lumineux et superbe que tes doigts avaient formé. Ta gloire s'est desséchée en lui ; aucune des puissances célestes que tu avais appelées à ton aide, n'a revécu dans son sein.

PROMÉTHÉE
les yeux baissés, immobile.

Tais-toi, tais-toi, larve du deuil. Ne m'incite pas à maudire les destins ou le dieu exécrable qui perpétue nos douleurs.

Pause.

LE DÉMON DE LA MORT

Faut-il que l'enfant naisse, ô roi? Convient-il qu'écartant les ténèbres, je montre au Styx et à l'Olympe ta créature avortée?

PROMÉTHÉE

se levant précipitamment.

Arrière! me trahis-tu aussi?... Mais non, non, je te méconnais. Bacchante fatidique du glaive, complice des fureurs de Cypris, tu es aussi la mère grave et sainte de la justice, du serment et des vieux rites pieux. En effet, c'est bien à la lueur de la flamme merveilleuse dont se couronne ton front que, discernant, pour la première fois, les vertus d'avec le vice, nos pères ont levé les prunelles pour interroger les cieux.

LE DÉMON DE LA MORT

Décide, parle enfin clairement. Faut-il que l'enfant naisse au jour?... Malheureux! créé pour être un dieu, quel serait son sort parmi les hommes?

PROMÉTHÉE

O deuil! angoisse qui me point!... Que ne peux-tu, enfant, que ne peux-tu répondre, cette fois, pour ton père... Tantôt, l'espoir renaît en moi. Quoique les striges du Hadès aient changé ta forme glorieuse, peut-être pourras-tu, fils très cher, puisque tu sors, à mon appel, des profondeurs inconnues, soulever pour moi quelqu'un des voiles qui cachent le Dieu mystérieux. Puis, bientôt, mon cœur désespère et te rejette à la nuit.

Pause.

HÈRAKLÈS

(Il s'avance vers Prométhée.)

N'hésite plus, fils d'Iapétos; achève, sans crainte et

sans émoi, la tâche que t'impose le sort. Pourquoi douter? pourquoi gémir? En aucun temps, le labeur n'a manqué à qui l'honore et qui l'aime. D'ailleurs, avant que l'enfant naisse, nul ne peut savoir ce qu'il sera.

PROMÉTHÉE

Hélas! pétri de boue impure, inerte, à peine ébauché, le maître des mondes est devenu tout pareil à l'embryon hideux que porte le ventre de la femme.

HÈRAKLÈS

Sa chétive apparence te trouble. Mais Bakkhos, le très puissant démon, l'hôte joyeux, libérateur, ne se complaît-il pas à habiter, tantôt l'outre de peau velue, tantôt l'argile grossière. Donc, renvoie ce fantôme au Hadès. L'homme n'a point d'affaire, sache-le, à débattre avec la Mort, si ce n'est pendant un court instant; tout le reste appartient à la vie.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Bien dit! Oui, n'argumente plus, Prométhée, avec l'hydre splendide, mais songe à l'éloigner du roc. Sa beauté, ses prunelles étoilées, m'attirent comme hors de moi-même. Trompé par la fascination qui rayonne de sa forme magique, je me sens avec horreur, poussé, tant cet amour funèbre est fort, à plonger sous la vague marine ou à me frapper de l'épée.

PROMÉTHÉE

Rassure-toi, dompteur des flots. Celle dont la terreur t'épouvante, assurément, nous est amie... Mais qu'est-ceci? quelle rumeur? L'éther bruit; je vois frémir soudain la grande Mort, sinistre et nue.

LE DÉMON DE LA MORT

Ce sont les signes d'Adrastée qui m'ordonne de par-

tir. Le destin tout puissant a vaincu. Enveloppé par les souffles du Styx dont l'orage éternel m'entraîne, je sens mon corps se soulever, mes pieds impatients courir.

PROMÉTHÉE

Salut donc, ô reine de la vie, déesse qui tiens les clefs profondes de la naissance et de la mort. Salut! mais, avant ton départ, et puisque tu as reçu pour tâche d'ouvrir aux âmes les chemins d'ici-bas, fais que l'enfant paraisse au jour. Exhorté, supplié par ceux-ci, un faible espoir encore me persuade de laisser s'accomplir les destins.

LE DÉMON DE LA MORT

Tu le veux, sois donc satisfait. Selon que tu l'ordonnes, titan, je forcerai d'enfanter, le nuage qui dérobe à la terre, son roi.

Il trappe la nuée de la main.

Et pourtant, une fois encore, la Menteuse à l'œil vert t'a déçu... Insensé! ne devines tu pas ? tu échoues, à la dernière épreuve. Lorsque la Mort allait mourir, lorsque tu pouvais, d'un seul coup, étouffer dans ton fils avorté tous les maux de l'univers, tu ajoutes un chaînon nouveau à la chaîne meurtrière qui traîne le deuil, la maladie, la douleur.

(La nuée commence à se dissiper, avec lenteur.)

PROMÉTHÉE

Plus d'espoir, mes yeux le voient enfin... Ah! malheur! la terre est condamnée.

Pause.

LE DÉMON DE LA MORT

Hélas! me voilà donc contraint de reprendre ma course séculaire. Morne hiérophante des ombres, de

nouveau, j'entends monter vers moi la clameur horrible de la vie... Ah! ah! déjà Gaia flamboie. Je revois les funèbres bûchers, les boucles de cheveux qu'on dépose entre les doigts roidis des morts, les torches, les canthares d'eau vive... Quoi! faut-il donc désespérer? O misère! l'enfer et la souffrance paraissent en effet, éternels. Dieu triple, chaos où tout s'abime, aucun bien n'émane de moi, qui ne soit mêlé d'un mal plus grand. Je crée, mais pour combler mon vide. Je conserve la Création, mais ses fils, puisque le mouvement en forme l'essence originelle, y demeurent fatalement soumis au changement et à l'erreur. Et enfin, portant dans mes os, dans mes reins, dans ma poitrine, la flamme dévorante du temps, j'engloutis les êtres innombrables, sans jamais rassasier ma faim.

PROMÉTHÉE

Se peut-il! Te proclames-tu donc la cause et le créateur?... Ah! cette idée m'emplit d'effroi. Partout, la nuit et le néant, point de Dieu, point de providence. Les siècles sont les éclairs rapides qui tombent de l'épée embrasée. Cypris, la fille du désir, ta prêtresse et ta servante, accouple les obscènes vivants, et pour mieux te fournir de proie, fait pulluler leurs races sur la terre, dans les eaux et dans les airs.

Il s'assied, comme accablé. Un long silence. Thanatos a disparu. L'enfant reste immobile, au milieu du ciel.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Hélas sur nous? Est-ce donc là ce maître, ce roi de l'univers? Suspendu ainsi qu'un frêle oiseau, dans l'immensité du vide, on croirait qu'il ondule, au travers du tremblement de la nue. Regarde! La tête sur le ventre, le col et le dos courbés, il apparaît, tout investi de

mornes rayons crépusculaires, et cachant sous ses deux poings qu'il ferme, les cavités de ses yeux...

Nouvelle pause.

SCÈNE XXXI

LA PLAINTE DANS LA NUIT

PROMÉTHÉE

Qu'attends-tu ? Quel doute encore, ô fils, t'arrête au milieu des nues ? Ayant déçu l'espoir des hommes, redoutes-tu, sous cette forme vile, de descendre maintenant, parmi nous ?... Hélas ! je comprends ta douleur. O enfant, tu ne siègeras point sur le trône d'or de l'Olympe. Ce n'est pas toi qui, sublime héritier des tyrans que j'ai vaincus, ouvriras la Porte d'or du ciel entre la terre et son Dieu.

L'ENFANT

tressaillant tout à coup.

Non, non, laisse-moi, laisse-moi ! L'épreuve de la vie m'épouvante... J'ai peur, ô infortuné !... Quel démon, quel dieu m'attire, hélas ! dans ce gouffre de douleurs ?

PROMÉTHÉE

Ne scrute pas ainsi tes maux, mais fie-toi à ton père, ô enfant, et puisque les geôlières du sort, les amères Ilythies tirent déjà, pour ta venue, les verroux de la

matrice, accepte la lumière du jour... Ne crains rien. Quoique Zeus m'ait trompé, quoique ta grandeur Ouranienne se soit affaissée autour de toi, tu n'en restes pas moins, bien que déchu, et mon fils et le rédempteur.

L'ENFANT

(Il s'agite de nouveau, violemment.)

Ha! ha! malheur! De plus en plus, je me sens envahi par la vie... O néant que je goûtais! Suprêmes délices du repos, de l'unité éternelle!

PROMÉTHÉE

Qui t'inspire un tel effroi?... Sois rassuré; tu n'as pas devant les yeux la Méduse chevelue de serpents, mais un père et un ami. Bien plus, c'est grâce à toi, j'espère, que mon rocher refleurira. En effet, quoique ta vue, peut-être, soit déjà obscurcie grandement par les fumées de l'erreur, cependant, les claires étoiles des premières vérités, les secrets de notre âme et de Dieu, sont encore mêlés à ton esprit. Fais un effort; rassemble en ta poitrine ta science dispersée et confuse. Si tu pouvais nous découvrir le mystère que j'ai sondé en vain, l'Erèbe n'aurait triomphé que d'un triomphe illusoire.

L'ENFANT

Trop tard, il est trop tard, hélas! Déjà, l'affreuse nuit m'environne; déjà, le temps qui étreint tout, tel que l'ombre du Hadès, referme son abîme sur moi... Grâce! je t'adjure, aie pitié... Laissant mon âme à son néant, permets que ma chétive argile se dissipe dans l'éther.

PROMÉTHÉE

Qu'as-tu dit? Fils ingrat, obstiné... Ah! les pleurs

étouffent ma voix. Tous les siècles, en se succédant, ne m'ont rien apporté jusqu'ici, que d'inexprimables souffrances, des plaies, des tourments affreux. Toi seul, toi seul, m'étais resté. Et lorsque, frémissant, plein d'émoi, je te tends mes deux bras paternels, tu m'outrages et tu me renies... Allons, laisse-toi fléchir. Cède! quitte enfin, de bon gré, les hauteurs ouraniennes. En effet, qui sait, ô fils très cher, si mes tendres embrassements, ne vont pas, en rallumant ta gloire et la splendeur qui rayonnait sous ta chevelure d'or, te rendre tout ce que tu as perdu... Mais quoi! tu ne réponds rien. Qu'as-tu donc? Pourquoi me marques-tu cette haine défiante et farouche?... Hélas! ne m'accable pas. Car je suis faible, misérable, impuissant, et depuis que mes espérances semblent avoir avorté de nouveau, mon âme ne lutte plus enfin.

Il baisse la tête. Une pause.

L'ENFANT

Souffre donc et désespère, hélas! Jamais, tu n'expieras assez. Voulant te survivre en un fils, pris au piège de cet instinct aveugle qui perpétue vos douleurs, tu m'as transmis, dieu en horreur aux dieux et encore plus haïssable aux hommes, la continuité de tes maux.

PROMÉTHÉE

Quoi! ne t'avais-je pas créé beau, puissant, lumineux, surhumain? Puisque, arrêté au seuil du temps, tu n'as, certes, pas encore oublié les régions d'où tu arrives, tu dois savoir quel démon exécrable t'a défiguré ainsi.

L'ENFANT

N'accuse que toi, roi de Gaia. Dans ta révolte, dans

ton zèle orgueilleux, tu as trop espéré pour ton fils. Sans doute, tu as pu me créer splendide, orné de tous les dons, mais, formé comme par delà l'univers et ses lois éternelles, rien de réel n'était en moi. Maintenant, repris sous le rets, retombé au pouvoir de la vie, je vais naître aussi malheureux, aussi imparfait, aussi stupide que tous les fils des mortels.

PROMÉTHÉE

Tais-toi, tais-toi, cruel enfant. Que servent tes plaintes ou ta colère? Certes, peut-être par l'effet de quelque faute originelle, l'homme naît jaloux, faible, ignorant, impur, prêt à tous les vices. Mais pourtant, il demeure sacré aux étoiles et aux dieux mêmes, puisqu'il porte en lui l'Amour.

L'ENFANT

Qu'as tu dit ? Parole insensée ! Naguère, ne dénonçais-tu pas dans l'Amour le feu qui vous dévore, le fléau, l'exécrable poison qui, consumant sans fin les mondes, les renouvelle aussi sans fin. Alors, ni Adrastée sur sa roue, ni les épouvantables Erinnyes dont les yeux pleurent du sang, ni Aidès, le monstre de l'Erèbe, ne te semblaient aussi funestes à l'homme que ce démon suave, insidieux, épandu dans l'air, la flamme et l'onde, et que tous célèbrent à l'envi.

PROMÉTHÉE

C'est que la Mort me fascinait. Maintenant, et d'un cœur moins amer, puisque je t'aime, ô mon enfant, je salue, de nouveau, dans ce dieu l'essence même du Dieu universel, l'Esprit, l'Eveilleur de la vie, le suprême consolateur des mondes.

L'ENFANT

Renonce à ces appellations, sonores, magnifiques et

vides. Celle qui a pour nom Cypris, la grande nymphe, la tentatrice nue et qui aime les sourires, n'est pas une autre (et Thanatos déjà te l'avait expliqué, sans détours) que la triste Perséphonè, la reine qui gouverne les Mânes. C'est pour créer les Morts-vivants, c'est afin de fournir au Hadès son effroyable pâture que, vous chassant de votre propre sein, elle emplit vos os et vos entrailles de son souffle furieux.

PROMÉTHÉE

Silence ! tais-toi, cruel enfant. N'accuse pas, ne frappe pas de ton imprécation amère ta naissance et ta propre vie.

L'ENFANT

Quoi ! ta pensée est-elle aveugle ? Refuses-tu de t'avouer, ô père, sombre roi des mortels, le piège fatal où vous tombez ? Sitôt que l'éphémère a senti l'âpre aiguillon du désir, le mirage éblouissant d'Eros flotte dans ses yeux et le fascine. Et l'Olympe lui semble ouvert. Et agité par sa démence, il ne voit plus, désormais, qu'investi d'étoiles et de nuées d'or, ce corps femelle auquel il veut s'unir, ce putride amas d'os et de chair, recélant dans son ventre gonflé le fétide monceau des viscères. Mais je tairai, fils d'Iapétos, votre rut et vos fureurs. Ce don divin qui, s'il fallait t'en croire, vous élève par-dessus tous, témoigne bien plutôt, à rebours, de votre abjection native.

PROMÉTHÉE

Hélas ! n'es-tu pas désarmé, au milieu de ton imprécation, lorsque tu contemples ceux-ci, ces fils d'homme, ces enfants innocents qui se jouent sur le sein des captives ? Tes yeux clos ne le voient-ils pas ? N'entends-tu pas son gracieux babil, tel que celui de l'hirondelle ?

L'ENFANT

Te railles-tu ! Est-ce donc en vouant aux autels de la chaste Artémis, des guirlandes et des fleurs printanières, que sa mère l'a acheté, enveloppé d'un peplos d'or ? Le cruel Eros aux belles plumes secoue sur la brute et sur l'homme le même flambeau impur. Et l'éphémère, ce roi de l'univers, germe de la même semence, et s'échappe du même sac hideux, que les petits velus de l'ourse, de la belette et du chacal.

LES CAPTIVES
serrant leurs fils contre leur sein.

Ah ! ah ! n'écoute pas, enfant, mais crache vers lui, par dérision, tandis que je bouche tes oreilles... O visage aimé ! ô chères mains ! doux regards !... O fils, à te sourire, à presser ta chair contre ma chair, il semble qu'un long ruisseau de miel, un flot pur de lumière et de joie, me coule dans la poitrine...

Un silence.

L'ENFANT

Non, non, la vie me fait horreur. Ce gouffre de tuerie et de sang, ces larves traînant leur destinée comme le damné des enfers charrie sa pesante pierre, m'inspirent le dégoût et l'effroi... A quoi bon vivre, ô patient du rocher ? Laisse-moi, sans que je descende plus avant dans vos charniers affreux, me dissoudre et m'anéantir.

PROMÉTHÉE

Que me demandes-tu, hélas ! Engendré, il faut que tu naisses ; le titan n'est pas, tu le sais bien, le maître qui gouverne le sort. Allons, reprends courage, ô enfant. Quelle foudre, en tombant sur mon roc, t'a inspiré tant d'épouvante ?... Oui, la terre abonde en dou-

leurs. Mais, puisque Prométhée t'a doué d'une plus lucide raison, d'une sagesse plus grande que la sienne, ne doute point, ô mon enfant, que changeant en joie l'épreuve amère, tu ne réunisses enfin et Gaia et les hommes à leur Dieu.

L'ENFANT

Pourquoi te mentir à toi-même ? Hélas ! tu le sais bien, fils du ciel. Toute âme, tombée dans une forme, est exclue de la vérité. Quand même l'Esprit divin des mondes, plein de bouches mugissantes et de souffles d'aquilon, volerait jusqu'à toi sur ce roc et, t'interpellant devant tous, te révèlerait son mystère, tu ne le comprendrais point.

PROMÉTHÉE

Qu'oses-tu affirmer, ô enfant ? Certes, l'esprit humain bégaie ; Dieu demeure, peut-être pour toujours, impénétrable à la raison. Mais l'univers n'en a pas moins une fin et une loi sublimes.

L'ENFANT

C'est toi qui le prétends, ô père. Et toutefois, puisque chaque vivant, sitôt qu'il apparaît au jour, se trouve muré dans son mensonge, la patiente méditation du sage ne vaut pas plus sur ce qui est, que le pépiement de l'oiseau, ou le cri du tigre furieux.

PROMÉTHÉE

tendant les bras vers l'enfant.

Ne crois pas cela, fils très cher. Mon cœur se brise, hélas ! hélas ! à chacun des mots que tu prononces...

L'ENFANT

Dois-je mentir ?... Plus je tombe à la vie, ô père, plus ma naissance est proche, plus je sens la nuit et le néant, comme les vapeurs d'un sépulcre, monter du

gouffre jusqu'à moi... Ah! hélas! qui sera mon sauveur? Aucun Dieu, aucun Pouvoir n'habite le morne désert des cieux. Et lorsque, pour me rassurer, je tourne mon regard vers moi-même, je me cherche et ne me trouve point.

PROMÉTHÉE

Quoi! vas-tu méconnaître, ô fils, ce qui dure et qui agit en toi, le verbe avec la substance?

L'ENFANT

Paroles vaines... Où me saisir? Est-ce moi, ce flux incessant, ces voix, ces lueurs rapides? Mon être s'éparpille et me fuit; l'âme par qui je me meus, n'ayant pas, ici-bas tout au moins, d'identité ni de substance, coexiste avec l'instant. Et, sitôt l'instant expiré, une autre âme contiguë, mais nouvelle, naît avec l'instant qui suit.

PROMÉTHÉE

Ah! ah! malheur! Chasse, ô mon fils, ces tentations du Hadès... Comment l'être émanerait-il du vide et de l'ignorance?

L'ENFANT

Que je voudrais te croire, hélas! Mais, bien que cette affirmation me frappe moi-même de stupeur, mon regard ne discerne en moi que la fuite, la succession, la mort, l'écroulement, le vertige... Quoi! se peut-il! ai-je bien vu? L'univers, épars et différent pour chacun des êtres qui le pensent, n'est-il rien que le songe funèbre des larves dont fourmille sa nuit?... Oui, l'amer secret se découvre. La terre, le ciel flottent en mon crâne et s'écoulent avec la durée. En effet, puisque tout sort du temps et que le temps est le

non-être, sur quoi donc, hélas ! fonderions-nous aucune réalité ?

PROMÉTHÉE

Que sert d'agiter dans ton cœur toutes ces choses du Mystère ? Reprends confiance, ô enfant... Va, crois-moi, et je ne le dis point pour t'encourager à la vie, rien ne peut subsister sans un Dieu. Et comme il est le Bien suprême, ce Dieu nous rachètera.

L'ENFANT

Hélas ! Pourquoi parler encore de Dieu et d'un rédempteur ? L'Ignorance qui est, tout à la fois, le non-être et le non-savoir, trame à l'aveugle, sur une toile vide, le mirage illusoire, éternel, que vous nommez la Création. Rien n'est : ici, point de rocher, point d'hommes, point de nef, point de vagues. Telles qu'un reflet sur les eaux, pareilles aux échos d'un buccin, à la rumeur d'une armée dans la nuit, toutes ces apparences ne naissent qu'en s'appuyant l'une sur l'autre, et se dissolvent dans la vacuité du monde sorti des yeux de l'homme, et de l'homme qui n'existe à son tour, que par sa croyance erronée en un univers réel.

Des éclairs fulgurent dans le ciel.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Vois, vois, il semble se roidir, se rejeter en arrière. Pris au piège, entré dans les replis des effrayantes ténèbres, l'embryon divin flotte dans l'air, au-dessus du roc silencieux.

L'ENFANT

C'en est fait... ah ! ah ! malheur sur moi ! L'angoisse plus forte m'envahit ; la nuit couvre mes paupières...

Son agitation redouble.

LES CAPTIVES

Hélas ! jamais aucun rhapsode n'a chanté pareil enfantement. Jamais, sur les toiles éclatantes dont on orne les temples de Hèra, et où l'aiguille peint des hydres, Eôs verte aux ailes safranées et tous les monstres merveilleux de l'Olympe et des enfers, je n'ai vu, parmi tant de prodiges, un enfant naître ainsi de la nue...

L'ENFANT

Sauve-moi,sauve-moi, roi du monde. O père, prends pitié de ton fils... Empêche par un effort suprême, l'Ouranos mauvais de m'enfanter.

PROMÉTHÉE

Hélas ! tu me supplies en vain. Lors même que tu exhalerais toutes les voix du rossignol, je ne puis te donner aucune aide... O désespoir ! ah ! ah ! hélas ! malheureux !... Mais pourquoi gémir ?

(L'enfant flotte çà et là, dans un mouvement toujours plus rapide.)

HÈRAKLÈS

Tiens-toi prêt, l'instant va venir. Et même, si tu voulais m'en croire, élevant les mains vers l'Olympien, tu désarmerais son courroux... M'entends-tu ? ne t'opiniâtre point ; écoute ce que dit un ami. L'homme sage balance dans son âme un conseil par un autre conseil. En effet, c'est parceque les rameurs ne sont pas tous assis, en naviguant, du même côté de la nef, que la creuse Argo, fendant l'écume, flotte sans être submergée, et trouve sa route sur la mer.

Il se lève.

L'ENFANT

Ha ! ha ! il me faut naître, hélas !... Plus d'espoir !

Violemment entraîné, je tombe, je suffoque déjà dans l'air épais de la terre.

LES CAPTIVES

Vois, le ciel redouble d'efforts. Au milieu des gouffres orageux, pleins de typhons, de souffles ardents, de fulgurations muettes, il semble que l'immense Ouranos se convulse tout entier.

(L'enfant tombe, la tête en bas. Nuit soudaine.)

SCÈNE XXXII

LE DÉPART VERS LA LUMIÈRE

PROMÉTHÉE

Où la nue l'a-t-elle jeté ? La pâle, la magique lueur qui rayonnait par les airs, a fait place à d'épaisses ténèbres... Ravive le brasier, Hèraklès... Mais qu'est ceci ? O terre ! ô cieux !

Cris, abois, huées, mugissements.

Ah ! mon cœur se glace d'effroi... Fils, ô fils, échapperas-tu, parmi tant de mâchoires et de griffes !

HÈRAKLÈS

N'en doute pas. Je saurai, l'arc en main, écarter avec mes flèches, les bêtes carnassières de l'ombre, qui rôdent, en foule, autour de nous.

(Il jette du bois sur le bûcher. Une flamme éclatante s'élève.)

Mais il importe d'abord de découvrir en quel lieu l'enfant est tombé. Explore, vers le cap Cimmérien, le palais en ruine, avec ses cryptes. Moi, je parcourrai la région livrée aux titans du feu. Et là, certes, il faut se hâter, car mille vapeurs suffocantes, mille jets sulfureux qui noircissent les feuillages, en y touchant, montent sans répit, fils d'Iapétos, des crevasses et des fentes du gouffre.

Il s'éloigne à pas rapides. Un silence.

PROMÉTHÉE

(errant çà et là, une torche en main.)

Où te caches-tu, ô enfant ? Malheureux ! parmi tant de douleurs, combien tu dois maudire dans ton âme ce père, négligent et aveugle, qui n'a pas su veiller sur toi... Certes, Hélios peut l'attester. C'était sous un soleil plus serein, sur une terre plus riante, que j'espérais te voir paraître, hélas !

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Arrête ! quelle joie décevante trouves-tu à mener ce deuil ? Quoi que tu dises, il semble, fils du jour, puisque Zeus déjà rétablit la terre dans son antique loi, que tes maux aussi touchent à leur terme.

(Nouvelle pause. Hèraklès reparaît et s'arrête au bord de la falaise.)

HÈRAKLÈS

Ils ont raison, fils d'Iapétos. La vague de l'Océan du monde qui s'était débordée sur Gaia, rentre enfin dans ses abîmes... Regarde ! Si une ride immense la soulève encore par instants, néanmoins, la plage limoneuse, naguère disparue sous le flot, se découvre maintenant, tout au loin, jonchée de baleines géantes, au-dessus desquelles, en croassant, les mouettes et les aigles tournoient.

PROMÉTHÉE

continuant de chercher, avec une agitation croissante.

Où es-tu donc ? Découvre-toi, ô fils. Toi qui brillais comme une étoile, quand tu es tombé des cieux, rallume ta splendeur, apparais! Veux-tu prolonger mon souci ? Je t'aime, tu le sais, ô enfant. Oui, sitôt que tu m'as parlé, ta présence, en mêlant dans mon sein la tendresse à ma pitié amère, m'a révélé avec l'émoi, l'enchantement paternels...

Il s'élance et relève l'enfant de dessus la terre. Une pause.

Mon œil n'avait que trop bien vu. C'en est fait, hélas ! plus rien ne reste de l'être lumineux, glorieux, en qui le divin germe d'or était descendu naguère...

HÈRAKLÈS

Réprime ton deuil, fils d'Iapétos. Il était fatal, puisque la terre pend à la chaîne d'or de Zeus, que ce dieu gouvernât les humains et courbât leurs têtes sous son joug. De même, si tu avais compris que l'enfant qui allait te naître serait le fils de la Strige des morts et d'un dieu solitaire et déchu, tu n'aurais pas livré ton cœur à tant d'espoirs merveilleux. Donc, instruit de ces choses par moi, cesse enfin de te rebeller. Fais plus encore : bien loin de les maudire, adore les Puissances inconnues et, en te tournant vers Eôs, supplie-les d'abaisser leurs regards et, de leurs urnes bienfaisantes, d'épancher leurs grâces sur ton fils.

PROMÉTHÉE

Quelles grâces ? Qu'attendre encore des dieux ? Sache-le, il n'est d'autre souci chez les Tyrans inconnus que ma misère, et que la haine dont ils poursuivent les malheureux mortels...

HÈRAKLÈS

Parle mieux... pourquoi désespérer ? Si Zeus, en se jouant de nous, t'a ravi l'empire des trois mondes, c'est qu'ainsi l'ont voulu les destins. Sans doute, créé pour être un dieu, cet enfant qui nous est si cher, règnera seulement sur les hommes, mais n'est-ce donc rien, après tout, qu'une telle royauté ? Ecoute ce que mon cœur m'inspire. La race qui chevauche les flots, qui dompte le feu et ses serpents, et qui contraint Perséphassa, chaque année, de rajeunir les plaines, et de faire regermer du Hadès les épis, au creux de ses sillons, cette race, du moins, il me le semble, ne doit pas être méprisée... Salut donc, toi que j'ai vu naguère, constellé, joyeux, ceint de splendeur, envahir jusqu'au faîte ouranien.

Il prend l'enfant des mains de Prométhée.

Mais, si changé que tu paraisses, cependant, adoucissant nos maux, tu peux être encore notre sauveur ou remplir un rôle glorieux... Quoi ! voici que, de nouveau, tu pleures. Pourquoi donc ? Ton corps délicat, enveloppé dans la dépouille du lion farouche de Némée, assurément, ne pâtit plus de la rudesse de l'air... Gémis-tu, à cause de la faim ? Sitôt né, se peut-il que ce soit ton ventre qui te tourmente ?... En ce cas, nous saurons y pourvoir. Prends la torche en main, Dieu rédempteur, car le brasier qui s'affaisse déjà, laisse le chêne dans l'ombre.

(Se haussant et allongeant le bras, il trempe la pointe d'une flèche dans un rayon de miel, placé à l'enfourchure de l'arbre.

PROMÉTHÉE
agitant la torche tout autour de lui.

Allons, ne nous assaillez pas... Loin d'ici, vous, abeilles camuses !... Et toi, sèche tes pleurs, ô enfant.

Protégé par les replis nombreux de la peau fauve au cuir épais, tu n'as pas à craindre l'aiguillon.

HÈRAKLÈS

(Il revient près du feu, avec l'enfant dans ses bras).

Arrière ! Ne m'entendez-vous point ? Si vous continuez ainsi à bourdonner contre nous, mon souffle va vous disperser toutes et, emportées sur l'océan, vous périrez, trahies pour le retour par votre aile trop légère...

Il dépose du miel sur les lèvres de l'enfant.

Tu le contemples, dieu sauveur. Certes, sa vue est propre à t'enseigner à quel point demeure illusoire ton vieux rêve de justice et d'amour. Car, ainsi que la Mort l'a dit, chaque être, depuis l'instant qu'il naît, jusqu'à ce qu'il descende au Hadès, n'entretient son âme dans son sein qu'aux dépens d'un être plus chétif, par le meurtre ou la rapine.

PROMÉTHÉE

tressaillant tout à coup.

Qu'est ceci ? D'où vient que sa prunelle regarde si fixement ?... Ne vois-tu pas, Amphytrionade ? Bien que la grande torche éclatante brûle, juste en face de lui, ses paupières ne remuent point.

HÈRAKLÈS

Que dire ? que te répondre ?... Certes, ses yeux demeurent sans cligner, mais pourquoi en prendre du souci ? Tu le sais bien, c'est le Destin qui mène les choses de la terre.

PROMÉTHÉE

Explique-toi clairement. En effet, après tant de douleurs, tout m'est suspect, tout, dans mon âme, éveille

l'inquiétude et l'effroi... Ah ! ah ! se pourrait-il, hélas! Le cœur me bat ; un horrible soupçon passe en moi, comme une épée...

HÈRAKLÈS

Laisse ces choses en repos. Peut-être, le nouveau-né voit-il ? Peut-être, ses yeux, à tout jamais, sont-ils couverts de ténèbres... Pour toi, qu'il te suffise, ô titan, si tu veux te réjouir en lui, d'admirer ses membres vigoureux, et comme il tette gloutonnement le miel que je prends au bout de mon doigt, et dont je frotte ses lèvres.

PROMÉTHÉE

Aveugle !... Malheureux, se peut-il !... Ainsi, en haine de ton père, Zeus a rendu plus cruelle, ô enfant, pour toi seul, la destinée terrestre que les Kères t'avaient ourdie... Mais non, pourquoi désespérer ? Regarde mieux, Amphytrionade... Si tu ne te rétractes point, diffère, encore un peu, ta sentence. Ce répit est peut-être, hélas ! l'unique bien qui me reste.

HÈRAKLÈS

penché sur l'enfant.

Rassemble ton courage, titan. Les Puissances ennemies, les noires vipères du Hadès, ont prévalu contre toi. Enveloppé d'une éternelle nuit, ton fils ne connaîtra jamais la fête glorieuse du jour, ni les bois, ni les vertes vallées, ni les fleuves aux longs plis onduleux, ni la face paternelle.

PROMÉTHÉE

Cela s'achève-t-il ainsi ? Est-ce là ce qui me paie mon sang, mes transports d'amour, mon dur supplice ?... Malheur ! malheur !... N'importe, ô roi du ciel, je

lance, de nouveau, jusqu'à toi mon défi et mon imprécation.

(Il s'assied à l'entrée de la caverne, le poing sous le menton. Un très long silence.)

HÈRAKLÈS

Dresse le cou, fils d'Iapétos. Sors enfin de la morne stupeur où ce coup du destin t'a plongé. Sans doute, ton épreuve est cruelle, mais puisque l'Olympe t'a vaincu, puisque Zeus demeure, de beaucoup, plus puissant, plus fort que l'éphémère, pourquoi t'étonner s'il se venge, et te marque son courroux ? M'entends tu ? Allons, console-toi. Quelle utilité y a-t-il à ronger son cœur outre mesure ? Bien plus, si tu m'en crois, titan, tu peux trouver encore quelque profit dans cette calamité. Considère, en effet, d'où l'abeille tire la douceur de son miel. Du thym, de l'herbe la plus âcre. De même, ce n'est point de la joie, mais de ton deuil, de tes douleurs, que tu dois t'efforcer, désormais, d'extraire la suprême sagesse. Donc, ne brave pas l'Olympien. Peut-être, (te le dirai-je, ô roi ?), peut-être, ce Dynaste du ciel, en guidant la roue de Némésis dans les voies de sa providence, s'est-il montré pour toi plus bienveillant que tu ne l'imagines en ton cœur. Car enfin, lorsqu'il a réduit à la mesure de la norme terrestre, ce fils trop sidéral, trop divin, qui pourra jurer si ce n'est pas afin de préserver les mortels et toi-même de la ruine ?... Me comprends-tu ? Songe à Kronos mutilant son père par le fer. Souviens-toi des titans orgueilleux, conspirant pour jeter sur Gaia la flamme dévoratrice... Mais je t'exhorte vainement, fils du jour. Stupide, les yeux fixes, absorbé, tu poursuis ton rêve sans m'entendre... Allons, rentre en toi-même, enfin. C'est la faiblesse, l'erreur de ta passion de toujours al-

ler jusqu'à l'extrême. Tantôt, tu veux escalader la nue; tantôt, défaillant soudain, tombé de l'empyrée aux abîmes, ta pensée y rampe comme un ver... Parle, secoue ta torpeur! réponds-moi !.. Si mon visage ami blesse ton chagrin ou l'importune, détourne ton regard vers ton fils... Il dort et, certes, un tel sommeil attendrirait jusqu'aux lions et jusqu'aux aigles farouches... Que dis-tu? En murmures confus, tu déplores ses yeux éteints. Alors, que son malheur te soit donc un motif de plus à le chérir et à redoubler envers lui de douceur et de sollicitude!

(Comme par surprise, il lui met l'enfant entre les bras.)

PROMÉTHÉE

se levant précipitamment.

Arrière! tu m'importunes trop, laisse-moi! La victoire des dieux et surtout, la destinée funeste attachée à tout ce que j'entreprends, m'ont libéré, ne le comprends-tu pas? même de mes liens paternels... Oui, haï, abusé, bafoué, torturé à cause de ce fils, peu s'en faut que je ne le maudisse!

LES CAPTIVES

Tais-toi, tais-toi, tyran brutal. Au lieu de lancer jusqu'aux nues tes exécrations et ta colère, guéris l'enfant plutôt, rends lui ses yeux... Naguère, je t'ai vu, à ton gré, bouleverser cet univers. Et maintenant, devenu, semble-t-il, le plus faible, le plus lâche des êtres, tu ne songes même pas à tenter ce qu'ont souvent mené à bien une vieille, un psylle vagabond, ou un Asklépiade habile.

PROMÉTHÉE

Quoi! vas-tu m'accabler, toi aussi?... Et cependant, combien je suis frappé de ta confiance, ô femme! Tes

paroles dont, sans colère, j'écarte l'outrage vain, me semblent, quant aux exhortations et aux avis que tu m'y donnes, prophétiquement inspirées... Oui, rendre leur clarté à ses yeux, dissiper la nuit de ses paupières... Mais comment et par quelles voies ?

LES CAPTIVES

N'est-il pas des incantations ? Les philtres, les sucs amers des plantes, les sources fumantes de la terre, n'ont-elles pas leurs vertus ? Et les aèdes ne racontent-ils pas, tu le sais, Amphytrionade, qu'Orion, le puissant titan-dieu, a jadis rallumé ses prunelles, crevées dans une orgie bacchique, aux rayons du jour qui se levait ?

HÈRAKLÈS

Certes, j'ai entendu aussi cette histoire merveilleuse. Guidant son pied sur le fracas des marteaux d'Héphaistos forgeron, pour atteindre l'île Lemnienne, il s'y saisit d'un des kabires. Puis, se faisant mener vers l'orient, là où les premiers rais du soleil jaillissent de la caverne d'or, il épia l'apparition de l'astre qui purifie les hommes, et fut guéri aussitôt.

PROMÉTHÉE

Puisse donc bientôt, ô Perséide, l'augure s'en accomplir ! Mais, tu le vois, Hypérion s'obstine à cacher son front sous la nuée... N'importe ! La roue du temps qui tourne amène, chaque jour, d'heure en heure, d'innombrables mutations. Je l'avoue, l'Olympien m'a vaincu, mais les choses peuvent changer et n'être pas toujours telles...

(Il approche, de nouveau, la torche des yeux de l'enfant.)

Aveugle, hélas ! rien de plus sûr,.. O enfant, ni mon

sourire ami, ni la lueur joyeuse du flambeau qui pétille dans les airs, ne parvient jusqu'à ta prunelle... Ah ! les pleurs montent à mes yeux. Malheureux ! à travers ton sommeil, tu te plains, tu vagis faiblement. C'est ainsi, qu'aux siècles futurs, jusqu'à l'heure où la terre glacée s'endormira dans la nuit, les hommes torturés par le sort, s'écouteront, comme à tâtons, l'un l'autre, soupirer et gémir... Voilà donc le dieu sorti de moi ! Certes, ta respiration aurait peine à faire ployer un brin d'herbe, ô protecteur des mondes... Que faire ? D'où viendra le salut ? Hélas ! hélas ! Toi, souffle prophétique, esprit clairvoyant de Gaia qui révèles au cœur de la pythie les secrets de l'avenir, envoie à Prométhée un signe !

Tonnerres sous la mer. L'océan s'agite avec violence.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Ah ! ah ! le charme a pris fin. Le dieu qui ébranle la terre vient de rompre le cercle merveilleux dont ses filles aux pieds d'argent, naguère, nous avaient entourés... Regarde ! L'écume blanchissante siffle et bout, autour de nous. La nef, si longtemps immobile, de nouveau, bondit parmi les vagues.

PROMÉTHÉE

Certes, voici qu'une lueur point là-bas, vers l'orient livide. L'Euros souffle ; ma montagne n'est plus la borne où finit l'univers.

(Déposant l'enfant au pied du chêne, il va et vient çà et là, avec agitation).

HÈRAKLÈS
(du sommet d'un rocher.)

Ta parole, ô souverain des hommes, est encore plus vraie que tu ne crois. Toute la profonde vallée qui s'étend du pic où j'ai gravi jusqu'aux glaciers de l'horizon, fourmille de barbares errants, hordes nomades, effroyables, inconnues, que recélaient le Kaukasos et les vastes solitudes scythiques.

PROMÉTHÉE

Ne renouvelle pas mon deuil. Zeus t'abuse, fils patient d'Alkména. Lors de la chute d'Ouranos, tous les hommes, sans nul doute, ont péri.

HÈRAKLÈS

Comment Zeus m'abuserait-il ? N'entends-tu pas, comme moi, leur clameur, les conques, les beuglements barbares? Chassés des bords qu'ils habitaient, par les suprêmes convulsions de Gaia, ils se hâtent comme si, derrière eux, se ruait encore le flot des mers, ou la flamme grondante des volcans.

PROMÉTHÉE

Achève! dis-moi tout, ô héros. Si ton œil ne te déçoit point, si j'interprète bien, moi-même, un songe rêvé aux jours antiques, cette invasion du grand rocher m'annonce que mon temps est arrivé.

HÈRAKLÈS

Comment répondre?... Tu peux m'en croire, ô roi, leurs noirs essaims ne rappellent en rien ni Eros, ni ses colombes. Nus, hideux, impurs, tachetés de lignes, de ronds multicolores, peints de gypse et de vermillon, ils sont bien tels, sous la lueur des flambeaux et des cercles de fer où des lampes, en fumant, rougeoient, que la fille de Hélios, la Rumeur, née du dieu qui voit

tout, nous les avait dépeints naguère. Les uns s'avancent en longues files; d'autres, couplés, courbés, traînant des chars, gravissent les pentes des ravins; d'autres, en traversant les fleuves sur des peaux de bouc gonflées, s'interpellent par des cris gutturaux ou des rumeurs indistinctes, pareilles aux sons de l'eau qui bout. Mais quel rhapsode entreprendrait de décrire tous ces peuples divers? Maintenant, je comprends la parole apprise naguère de Chiron. Tu la connais, fils d'Iapétos : « On ramasse du poil d'hyène là où le Gète « et le Scythe nomade ont fait rouler leurs chariots ».

PROMÉTHÉE

Cette fois, je me soumets enfin, les destinées sont accomplies. Quand l'aviron, ô guerriers de la nef, vous emportera sur les ondes, Prométhée quittera la montagne où il a souffert si longtemps.

HÈRAKLÈS

Qui donc te chasse de ces lieux? Où iras-tu?... A travers ton accent, je devine, ô grand vaincu de Zeus, qu'une révélation étrange, un secret pénétré tout à coup, achève de te déterminer.

PROMÉTHÉE

Tu dis vrai, héros aux longs bras. Ce que Gaia m'avait prédit se réalise à ma vue. Puisque la terre, désormais, est livrée à des races viles, le règne de Prométhée prend fin.

HÉRAKLÈS

T'ai-je compris, fils d'Iapétos? Parle! Aux plus vieux âges du temps, bien avant que le pythien Phoibos, ayant percé de ses traits le dragon, n'usurpât les oracles Delphiques, es-tu allé dormir dans la caverne où ta mère vénérable enfantait les songes divinateurs?

PROMÉTHÉE

Tu ne te trompes pas, ô roi. Et certes, mon récit serait long si je disais après combien d'épreuves, ayant déjà volé le feu, mais craignant encore, je l'avoue, d'en faire le présent aux mortels, ce doute de mon cœur me poussa vers la terre du Parnasos. M'étant couché au seuil de l'antre, sous le grand laurier jailli du roc — car tel est le rite extérieur — je croyais, à travers mon sommeil, voir debout, dressé devant moi, une statue de moi-même. Et, les yeux clos, je me réjouissais, en exaltant dans mon esprit le puissant titan d'or et d'ivoire qui semblait, toujours grandissant, élever son front chargé d'étoiles, jusqu'au plus haut de l'éther. Soudain, je ne sais comment, je le frappais de ma main. Alors, avec un bruit terrible, la statue géante s'écroulait. Et, de ses ruines entassées, vaste amas de poutres et de décombres, j'apercevais s'échapper tout à coup, dans un fourmillement hideux, des milliers de rats, de scorpions, de larves grouillantes et rampantes. Voilà mon rêve, sage Amphytrionade. Et, si je l'interprète bien, s'il me faut quitter, en effet, l'antique rocher de mon supplice, tiens pour certain que Gaia maternelle ne va pas tarder, de nouveau, à m'approuver par quelque signe.

(Musique sous la terre. La rumeur s'enfle, s'accroît, enveloppe la montagne.)

LES CAPTIVES

Ha! ha! honte sur toi! malheur! Fuyant ceux qui t'ont délivré, méprisant les hommes éphémères, seras-tu assez dur, ô titan, assez impie, assez barbare, pour renier aussi ton fils ?

PROMÉTHÉE

Pourquoi ce soupçon outrageux ? Je ne partirai point,

ô femme, sans emporter avec moi de ce roc, devenu inhospitalier, ce qui m'est cher et très cher. Invaincu, mais las cependant, n'espérant plus régner sur l'Ouranos, mais bornant ma sollicitude à ce fils châtié par les dieux, mon seul souci doit être, désormais, de chercher à travers les trois mondes, la clarté qui le guérira.

HÈRAKLÈS

se retournant, du haut de son rocher.

Explique toi, dieu rédempteur. Que vas-tu faire ? Crois-tu avoir trouvé la victoire dans ta défaite même ?

PROMÉTHÉE

Non la victoire, assurément, mais d'âpres, mais d'incessants labeurs. N'importe ! Dût le foudre de Zeus consommer cette fois ma ruine, ma tendresse pour celui-ci et le souci paternel me pressent de ne plus différer. Comprends-moi bien, fils patient d'Alkména. Tu parlais naguère d'Orion, guéri par la clarté d'Eôs... Pourquoi non ? Je veux le croire ainsi. Des prodiges plus merveilleux, des œuvres beaucoup plus difficiles ont, certes, été menées à bout... Mais, peu confiant toutefois dans notre terrestre soleil, dont la brumeuse, l'humide Néphèlè suffit à ternir les rayons, je pars pour découvrir ailleurs une lumière plus jeune, plus splendide, où je pourrai peut-être rallumer les prunelles de mon fils.

HÈRAKLÈS

Quel soleil ? Quoi ! que prétends-tu dire ? Hélios, le dieu aux cheveux d'or, n'est-il pas l'unique prunelle ? Existe-t-il d'autres flambeaux que sa torche, à travers les cieux ?

PROMÉTHÉE

Tu parles comme tu dois parler. Mais certes, bien

avant qu'Ouranos ne nous eût montré tout à l'heure, les astres qui roulent dans son sein, tous ces princes étincelants du jour que n'a point vus ta prunelle assoupie, m'étaient connus depuis longtemps. Ecoute, Amphytrionade, apprenez, vous aussi, ô héros, par quel signe la Terre prophétique a manifesté à mes yeux la tâche qui m'attend désormais. Car, lorsque m'étant mis debout, après mon rêve au seuil de la caverne, j'y pénétrai pour accomplir la phase la plus sainte du rite, l'antre, devenu colossal, rayonnait d'une étrange clarté. Sous la voûte, roulaient des mondes; partout, autour de moi, devant moi, je voyais flotter des soleils d'or, des globes lointains, mystérieux, où, sans relâche, apparaissaient dans le jet ardent de l'éclair, des dieux immenses, des éons, des fantômes, tout le synode lumineux des esprits qui tissent, hors du recoin perdu de notre cachot terrestre, l'infini de la Création. Ainsi, j'admirais, stupéfait, ces astres démesurés, sans nombre. Quelques-uns érigeaient par les airs, des ailes de pourpre et de diamant; d'autres, élargissant leur gloire au centre d'un anneau embrasé, projetaient autour d'eux, dans leur vol si rapide qu'ils semblaient immobiles, des gerbes d'étoiles et d'arcs-en-ciel. Mais aucun bruit ne s'entendait, pas même la voix d'un moucheron, pas même le murmure indistinct de la feuille jaunissante qui tombe. Et c'est comme au milieu du vide que, très haut sous le roc merveilleux, parmi les antres, les recoins et les anfractuosités d'innombrables stalactites, se croisaient tous ces soleils-titans. Juge en quels cieux roulait leur danse. Chacune des aiguilles du roc, le plus mince des cristaux qui semblaient, vus d'en bas, les larmes de la voûte, me dé-

couvraient, dès que mon œil s'y fixait plus patiemment, des blocs si vastes que le moindre eût comblé le gouffre qui s'étend de l'Érèbe jusqu au faîte du jour vermeil... Maintenant, tu as compris, je pense, sur quoi se fonde mon espoir. Ces astres, je les chercherai. Avec un zèle patient, infatigable, j'emploierai les siècles à retrouver, en fouillant, sans relâche, l'abîme, leurs flammes, aperçues un instant. Qui sait même, qui sait, fils d'Alkména, si j'aurai à en tenter l'épreuve. Chaque fois qu'Adrastée, sur sa roue, achève son cycle orbiculaire, la terre, l'Ouranos, le Hadès, tout doit être renouvelé soudain. Il se peut donc, quand mon pied quittera ce roc sublime où j'ai siégé, que ce ne soit plus Hélios, mais un feu inconnu aux trois mondes, qui se lèvera sur nos fronts.

HÈRAKLÈS

Parole téméraire, titan. Aucun soleil nouveau ne saluera l'avènement de ton fils. En effet, le puissant Ouranos a succédé au monstre Ophioneus, puis les titans Kronides à Ouranos, puis le grand Olympien à tes frères, sous la lumière du seul Hypérion.

PROMÉTHÉE

Soit!... Alors, devançant le temps, Prométhée ira à la rencontre de ces astres paresseux à surgir. Et aussitôt que l'un d'entre eux se lèvera enfin hors du nuage où dorment, gros des jours, sous leurs voiles, les siècles non encore nés, les prunelles de l'enfant s'ouvriront.

Tumulte. Cris des Captives.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Veux-tu donc nous quitter ainsi ? Malheur sur nous ! Si loin de la Hellas, perdus dans ces climats affreux,

en butte à tant de périls, d'où pourrons-nous attendre le salut, dieu vainqueur, si tu nous abandonnes ?

PROMÉTHÉE

Tais-toi, ne m'attendris point. Il faut oser, car cela est peut-être aussi, dans les destinées. Je te le répète, héros, puisque Gaia doit refleurir, puisque l'astre qui guérira l'enfant existe, mais caché sous les ombres, ma tâche va être, désormais, de découvrir en quel abîme sa lumière radieuse flamboie. Oui, j'en jure ici par le Styx, je me voue tout entier à cette œuvre, avec ma force, ma patience et mon immortalité. Aussi loin sur les plaines et les rocs que mes pas me porteront, j'irai, je parcourrai la terre. Puis, lorsque je serai arrivé à la plage où tout finit, là où le maître de l'océan brumeux a fixé les bornes ouraniennes, je tenterai, aux cieux ou dans l'Erèbe, les chemins qui s'offriront.

HÈRAKLÈS

Faut-il te croire, ô patient du vautour ? Mon pied aussi a parcouru, sans trève, sur les deux continents, les plaines, les sommets sourcilleux, les forêts, les rivages marins. Nulle part je n'ai découvert par quelles voies l'homme s'évaderait de son étroite prison.

PROMÉTHÉE

Quoi ! peux-tu penser que la terre, l'épouse de l'immense Ouranos, se limite à ce rocher neigeux, à la Hellas, à la Scythie, à la Libye sablonneuse ? Apprends le donc, Amphytrionade. Sous le disque renversé de Gaia, du côté de la face inconnue qu'elle tourne vers l'horreur, je sais pour l'avoir entendu raconter aux Harpyes vagabondes, que l'on voit luire, au fond du puits hideux, des milliers d'étranges univers.

HÈRAKLÈS

J'admire ta foi dans nos destins. Et certes, ton grand cœur a raison de ne refuser rien des tâches qui peuvent s'accomplir sur Gaia. Mais, quittant le monde réel, n'est-il pas à craindre, fils du jour, que tu ne tentes un labeur impossible ?

PROMÉTHÉE

Qu'appelles-tu donc le réel ? Sans doute, ce que ta main saisit, ce que ton pied robuste foule... Oui, telle est l'erreur des humains. Prisonniers dans l'espace et le temps, ne se guidant qu'à la lueur douteuse de leur terrestre raison, ils ne soupçonnent même point que, par derrière la porte et les verroux de ce cachot crépusculaire, rayonne la lumière sans bornes de l'univers des vivants.

HÈRAKLÈS

Prends garde, ne t'abuses-tu point ? Je le répète, il est beau d'entreprendre tout ce qu'un grand cœur peut oser ; mais, n'étant roi que sur Gaia, comment donc, sage fils d'Iapétos, affronteras-tu ces régions que gardent jalousement, sans doute, d'autres dieux féroces, impitoyables ?

PROMÉTHÉE

Ne crains rien ! Mon cœur reste assuré qu'en ces royaumes inconnus, inouïs, où l'Etre, malgré sa plénitude, donne à l'esprit qui le contemple le vertige du néant, ni le Mal, ni l'Enfer, ni la Mort n'osent plus projeter leur ombre .. Iô ! Iô ! l'espoir gonfle mon sein. Cette fois, du moins à ce qu'il semble, mes destins ont trouvé leur voie. Sans doute, avant de découvrir le grand soleil d'amour et de justice, la clarté de la face de Dieu, il me faudra encore vaincre bien des maux et

bien des périls, mais quelle hydre, quel démon ennemi, arrêterait ma course désormais ?... Viens avec moi, roi né de la Pluie d'or. Pourquoi non ? Que peux-tu redouter ? Unis, le triomphe est certain... N'as-tu pas mis en fuite Héphaistos ? N'es-tu pas le chasseur terrible qui, jadis, arrêté sur le seuil du Tartare frémissant, lançais ta flèche aigüe dans la poitrine d'Aidès se ruant vers toi ?

Acclamations des Argonautes. Un silence.

HÈRAKLÈS

Pars seul, titan au cœur sublime. Certes, il n'appartient qu'à un dieu, soit qu'il plonge comme un oiseau, dans les hauteurs sereines de l'éther, soit qu il erre pendant des siècles, à travers le grand cachot des Mânes, d'accepter de si rudes labeurs. A moi, mes tâches sont terrestres. Dans ces gouffres que tu veux parcourir, mon pied boiterait bientôt, l'air manquerait à ma poitrine... Mais, au reste, assez de discours. Le démon qui règne sur les ondes m'envoie, du fond de l'horizon, de quoi occuper mes mains.

PROMÉTHÉE

Que veux-tu dire, fils guerrier d'Alkmèna ? Sous la lueur crépusculaire, ma prunelle distingue vaguement une lame sombre, gigantesque, et qui, surgie au bord du ciel, comme si la terre s'inclinait, couvre au loin toute la mer.

HÈRAKLÈS

Regarde mieux, fils d'Iapétos. D'un mouvement majestueux, l'océan apporte vers ton roc, avec les cadavres innombrables des vivants surpris par les eaux, les débris du naufrage des mondes.

PROMÉTHÉE

Hélas! Cette fois, ce n'est point Apollon aux membres délicats, ni Bakkhos, ni les corps ambroisiens et les seins nus des déesses, qu'il te faudra, en retenant tes pleurs, étendre sur le bûcher. Tu as affaire à de plus humbles fils de notre Gaia terrestre.

HÈRAKLÈS

Certes, dans le flot clapotant, au milieu de monstres inconnus, d'hydres et d'immenses pythons qui flottent, le ventre renversé, tous les velus des forêts et des antres, ours, tigres, et les loups et les daims, et les cerfs à la vaste ramure, dérivent, se heurtent, s'entrechoquent... Vois! çà et là, quelque mammont, sur qui perchent de lourds oiseaux repus, oscille de son énorme masse, ou bien il plonge, dévoré sous les eaux, par des gueules invisibles.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Hélas sur nous! ne sens-tu pas? L'air infect pique mes narines. Ma gorge, mon palais desséché, perçoivent, en aspirant les vents, une affreuse senteur de cuivre.

HÈRAKLÈS

Par bonheur, Héphaistos sera prompt, avec la flamme infatigable, à chasser loin de nous l'Erinnys, la peste qui secoue du poison de ses ailes tachetées. Et certes, je le dis hautement. Quoique, après mes travaux illustres, celui-ci semble de peu d'honneur, cependant, il ne sera pas le moins utile aux mortels.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Ah! ah! il nous faut fuir, ô roi. La nef, la creuse Argo périrait, engloutie ou brisée en pièces, si nous

voulions attendre sous ton roc la vague qui s'avance vers nous. Mais où tourner la proue, hélas!... N'importe, le dieu y pourvoiera... A l'œuvre, remueur d'avirons! Noue la courroie au gouvernail ; tiens-toi prêt à hisser la voile, dès que le vent de l'aube va souffler.

(Les Argonautes s'empressent de tous côtés)

PROMÉTHÉE

Descends du roc, Amphytrionade. Il est temps que, commençant leur course, mes pieds m'emmènent loin d'ici. Déjà, parmi l'air froid du matin, les constellations pâlissent. La livide Eôs aux blanches ailes ne tardera pas à se lever...

Il se dirige vers le tertre où l'enfant aveugle dort toujours, puis, se baissant, soulève celui ci.

O fils, je te tiens dans mes bras. Maintenant, jusqu'à l'heure lointaine où, en écartant devant toi le voile qui cache le mystère, j'unirai l'éphémère au Divin, ton père ne te quittera plus... Dors, enfant! Combien ta confiance me touche le cœur et m'attendrit! Tu ne sens pas encore ton deuil, mais Hypnos, le roi qui nous apaise, t'enveloppe et fait pleuvoir sur toi sa douce rosée de miel... O chère haleine! ô face! ô mains!... Et pourtant, bien que je te possède, comme tu m'apparais tout à coup, étrange et mystérieux! Certes, si les hommes étaient sages, ce prodige, le cri soudain d'un être qui s'éveille à la vie, ne laisserait de place dans leur âme pour aucune autre stupeur.. Qui es-tu, malheureux? D'où viens-tu? Parle! quel démon des étoiles, te guidant avec sa verge d'or, par les jardins hespériens de

l'éther, t'a entraîné jusques ici ? Mais que sert de t'interroger ? Sans doute, ce démon est le même qui, toujours voilé, silencieux, remmène, plus tard, dans le Hadès, les ombres gémissantes des morts. Toute vie, dès qu'elle s'allume, tend à sa fin et, d'instant en instant, se dissipe, ainsi qu'une vapeur. L'homme, ce monarque d'un jour, ne sort de terre que pour y redescendre, et la parole qu'il dit sur l'univers contient aussi peu la vérité que la plainte monotone du vent, ou le cri sauvage de la foudre... Toutefois, plus nos maux sont cruels, plus le ciel nous doit un rédempteur. Vaincu moi-même, ici bas, je veux tout affronter, ô enfant, pour qu'au terme des longs hasards de ma route ouranienne, tu triomphes aux cîmes étoilées.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Puisse ton vœu être accompli !... Quant à moi, j'invoquerai d'abord, pour désarmer sa colère, le Père qui tonne dans les nues... Zeus ! Zeus ! c'est en toi que j'ai foi. Puisque tu as tiré de leur sommeil les vagues, enchaînées sous Argo par les blanches néréides, indique nous, en montrant à nos yeux un signe nouveau de ta faveur, vers quel astre de ton ciel augural, il convient, maintenant, de voguer.

(Tonnerre. La nef vibre, violemment. Une langue de feu s'en échappe.)

LES CAPTIVES

O bonheur ! L'étoile que t'envoie le maître bienveillant de l'éclair, t'assure contre tous les dangers. C'est le feu blanc des Dioskures, secourable, ami, cher à Téthys, et qui calme la colère des flots.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Silence ! N'entends-tu pas ? Qui parle ? D'où vient ce

cri divin qui, semblable à des coups éclatants que l'on frappe aux portes d'or d'un temple, ébranle mon âme tout entière? Prête l'oreille: « Æa! Æa! »... Partout, comme un chant de cithare, résonne sur l'onde, autour de nous, la grande voix fatidique d'Argo, la clameur de la proue-déesse, façonnée, autrefois, par Pallas, dans le chêne plein du souffle de Zeus...

LES CAPTIVES

Questionne l'Olympien jusqu'au bout. Bien qu'il me semble comme à toi, distinguer, dans la rumeur qui monte, le beau nom de la Cité d'or, néanmoins, l'oracle d'où dépend ton destin comme le mien, ô maître, ne doit plus rien offrir d'obscur.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Tu as raison... Parle, Olympien, réponds-moi! Devons-nous regagner la douce terre natale? Ou bien, garderons-nous l'espoir que l'Euros va nous porter bientôt, aux rives du Phase merveilleux? En effet, qu'il t'en souvienne, ô Zeus. Le jour où, quittant Iolkhos, le pilote a tourné la proue du côté de la sainte Asia, tu nous as engagé ta promesse, puisque ton tonnerre est tombé, à droite, et d'un ciel serein.

(L'horizon s'éclaire peu à peu.)

LES CAPTIVES

Lève les yeux... là... devant toi... à une distance insondée, dans le rêve et le prodige... Suspendue au tronc d'un arbre mort, seul debout sur la vaste plaine, la dépouille du bélier de Phrixos irradie au loin, de tous côtés, son magique flamboiement.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Iô! Iô! vision splendide! ô joie!... La Toison, l'or en feu, que parcourt une vapeur éblouissante, projette

sur l'océan vermeil qui le renvoie dans l'Ouranos, des cercles immenses de clarté. Tout brille, tout vibre, tout ondoie. Regarde! Les blancs taureaux marins, qui gardent la plage inaccessible, courent, çà et là, furieux, en soufflant de leurs naseaux qui ronflent, des tourbillons embrasés.

(Le tumulte redouble.)

PROMÉTHÉE

Tu les entends, Amphytrionade. Le prodige de la Toison, l'espoir de ravir bientôt l'éclatante et fabuleuse proie, semble enivrer leur cœur avare. Fascinés, ainsi que des enfants, par l'or qui brille à leurs yeux, ils oublient le monde et Prométhée.

HÈRAKLÈS

(debout sous le chêne de Zeus.)

De quoi te plains-tu donc, titan? Sans doute, ceux-ci enflent leur âme avec la voile de la nef. Mais si, fils prudents de Gaia, c'est vers les choses de la terre, et non vers le ciel ouranien, qu'ils tendent leurs bras impatients, qui pourrait songer à les blâmer? Ecoute la très sage parole: l'éphémère est né pour agir, et, nullement, pour connaître. En effet, ainsi que les rameurs, le dos toujours tourné à la proue, ne voient pas ou le port ou l'écueil vers lequel ils mènent leur course, de même, cette nef qu'est Gaia, accomplit, grâce à l'effort de l'homme, la tâche obscure que lui assigne Zeus, et que l'homme ignore dans son cœur.

(La lumière d'or s'éteint brusquement. A la place qu'elle occupait, l'horizon laisse voir les premières blancheurs de l'aube.)

PROMÉTHÉE

après une pause.

Tu as bien parlé, fils d'Alkmèna, sauf en ce qui con-

cerne Zeus. Car enfin, tu dois le reconnaître. Les dieux pour qui fume l'autel, les dieux sanglants, les dieux emprisonnés dans un rite et dans une forme, font outrage au véritable Dieu.

HÈRAKLÈS

Mais ce Dieu qui donc le connaît?... Qu'importe les rites des mortels! Qu'importe le vain nom bégayé, dont l'homme désigne l'Innommable! Certes, au lieu de prendre ta joie à ta rancœur, fardeau plus écrasant que les roches des montagnes, tu devrais imiter, bien plutôt, dans leur paisible sagesse, le beau couple des alcyons qui volent tout autour de la nef... Ecoute!

Chant d'oiseaux sur la mer.

Les entends-tu moduler doucement leur hymne matinal à Eôs? Tout le ciel rayonne, pénétré d'une suavité divine, pleine de fraîcheur et d'espoir.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Iô! Iô! parole excellente! Et moi aussi, vous honorant, et levant les deux mains vers l'éther, je salue vos chants, oiseaux propices, qui, depuis le départ d'Iolkhos, avez bâti votre nid d'herbes, au corymbe de la proue. Salut à vous qui annoncez le calme et les jours sereins, à vous, sortis du long sommeil, d'où n'avaient pu vous tirer, cette nuit, tant d'effroyables tempêtes!

LES CAPTIVES

Ah! leur voix se tait maintenant. O stupeur! par un nouveau prodige, mille sons vagues, merveilleux, plus liquides qu'une rosée de miel, flottent, languissamment, sur la mer et, peu à peu, s'y éteignent...

(Les alcyons continuent de se jouer dans l'air du matin, au milieu des flammes qui voltigent. Un long silence.)

PROMÉTHÉE
(comme se réveillant tout à coup.)

Voici donc le terme de mes maux. Je vous contemple pour la dernière fois, pics lointains, forêts, hautes falaises, contre lesquelles, si souvent, j'ai entendu, suspendu dans la nuit, battre l'aquilon et les vagues. Certes, mon règne a été court. Prométhée n'a donné à la terre qu'un moment de félicité, quand, libre de mes chaînes enfin, j'ai répandu, largement, sur Gaia les chaudes semences de la vie, et qu'Iris déployait dans les airs pleins d'ondées éblouissantes, ses fluides écharpes d'arc-en-ciel... O Adrastée, tu régis tout !... Mais que sert d'implorer celle-ci ? L'homme ou le dieu saisi, soudainement, dans ses étreintes inévitables, ne doit plus espérer de pitié.

Il heurte du pied la torche d'or, puis la ramasse, comme d'un mouvement machinal.

Ah ! ah ! ô dérision amère ! Malheureux ! à quoi m'a-t-il servi ce flambeau, dont la strige affirmait qu'il appartient, divinement, et, comme par l'arrêt du destin, à la race des mortels... Arrête ! songe mieux, Prométhée. Ne serait-ce pas maintenant, que sa clarté, stérile jusqu'ici, peut-être, va te venir en aide ? En effet, sans parler du Hadès et de ses cachots souterrains qu'il te faudra parcourir, n'oublie pas que, dans le ciel aussi, règnent d'épouvantables ténèbres. Aux profondeurs de sa caverne, endormie sous un froid sépulcral, et pareil au dedans de la mort, chaque astre, chaque soleil, chaque étoile, séparé du feu le plus voisin par des gouffres devant lesquels toute pensée ploie son aile, n'est rien qu'un tison fumant, une lueur tremblante de phosphore, parmi lesquels les spectres de la vie s'agitent dans l'éternel silence, ainsi qu'un vol de

moucherons .. Heureusement, il reste encore, à l'endroit où la flamme a jailli, une étincelle inextinguible du feu vierge qui entoure Hestia. Rallume-toi donc, ô flambeau. Fais briller, jusqu'à l'instant marqué où j'aurai trouvé la vraie lumière, ta passagère splendeur.

Il enflamme la torche contre le sol.

Et maintenant, je saluerai, puisque l'homme attache sa tendresse, même aux lieux où il a souffert, la grande montagne vénérable. Salut, fleuves aux beaux tourbillons ! Salut, neiges ! Salut, glaciers rampants, que mon œil a vus tant de fois, dans la suite monotone des âges, décroître, puis reblanchir les monts... Salut aussi, héros dompteurs des mers, vous, que j'ai si longtemps attendus, et dont la venue m'a délivré. Et toi, bon Amphytrionade, puisses-tu te rappeler, parfois, celui qui fut le titan !

HÈRAKLÈS

Salut, toi qui as tant souffert pour changer les destinées de l'homme. Fasse Adrastée que tu atteignes, promptement, aux parvis ouraniens !... Pourquoi non ? L'éphémère, déjà, n'a-t-il pas la terre et l'eau marine? Certes, puisqu'il dompte les flots, puisqu'il court sur les gouffres mouvants avec le char ailé de toile, son audace lui conquerra, de même, tout l'abîme des étoiles et des cieux.

LES CAPTIVES

Hélas ! ne te verrons-nous plus, Prométhée, dieu très bon, dieu très grand, si doux pour moi, malheureuse !... O regrets ! ô deuil dont je gémis ! Mes pleurs, comme une nuée, montent à mes yeux et, largement, ruissellent de mes paupières... Reste encore ! ne quitte pas le roc !... Hélas ! il soulève l'enfant sur

son épaule robuste, puis, érigeant haut dans sa main, la belle torche d'or qui scintille aux premiers rayons du jour vermeil, le dieu s'éloigne à grands pas.

(L'orbe du soleil apparaît au loin, sur la cîme des glaciers, tandis que Prométhée descend, rapidement, les pentes de la montagne.)

HÈRAKLÈS

levant les bras, comme pour saluer la clarté du jour.

C'en est fait, le vieil Hypérion recommence sa course journalière ; le rêve de la nuit fatidique va, promptement, se dissiper... Mais, doucement... N'est-ce pas une source que j'aperçois briller là-bas, précipitée à bouillons écumeux ?... Dès longtemps, ma lèvre était aride, car, lorsque les titans destructeurs ont bouleversé la montagne, les fleuves, où ils avaient vomi des torrents de fumée et de soufre, en étaient demeurés infectés... Mais quoi ! d'où vient cette clameur ? Grimpant, çà et là, parmi les rocs, des centaines de ces larves aux yeux peints me provoquent par des gestes insultants, ou courent, en soufflant dans des conques... Que fais-tu, brute sauvage ? Arrière !

Il s'élance vers une troupe d'hommes qui dansent autour de la cascade.

M'entends-tu ? Obéiras-tu ? Loin d'ici !... Hurlant tes cris de joie, tu jettes des pierres dans la source.. Arrière ! quel démon es-tu donc ? Respecte le jeune arbre innocent, comme un frère vénérable ; ne trouble pas, ne souille pas, l'eau candide, l'eau sacrée...

Il les chasse, en les frappant du bois de son arc.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Tu n'es pas au bout de ton labeur. Ne vois-tu pas, enfant de Zeus, comme il en sort des gouffres, des ravins, des antres, des fissures du roc ? Sans mentir, la

terre a sa vermine... Mais, déjà, Hypérion d'or commence à monter dans les airs; le vieux Nérée, sur son trône vitreux, sent les rayons du jour naissant échauffer les plaines vertes... Entonne le péan, roi Jason. Et toi, Typhis, en déployant la voile, fuis ces bords inhospitaliers.

HÈRAKLÈS

(du haut de la falaise.)

Regarde, Prométhée reparaît. Bien au-delà du promontoire, quittant la plage, où les aigles tournoient audessus des monstres pourrissants, le dieu, suivi d'un flot d'écume, s'avance à larges pas, dans les vagues.

LES CAPTIVES

Vois ! il s'arrête tout à coup, avec l'enfant sur son épaule et, tournant la face vers la nef, il nous adresse des yeux et de la main, en montrant le sublime Ouranos, un dernier geste d'adieu...

(Les Argonautes entonnent l'hymne triomphal, tandis que la nef commence à voguer.)

HÈRAKLÈS

Béni soit ton cœur excellent, Prométhée, ô dieu médiateur, qui as tant aimé les hommes! Bien que, vaincu par Némésis, tu doives t'exiler d'entre nous, ton exemple ne sera pas perdu. Jamais la terre n'oubliera ta rébellion sacrée; jamais tes fils ne cesseront d'honorer tes luttes généreuses, aussi longtemps qu'il y aura parmi eux des sages, soucieux du destin, et des aèdes, candidement épris du laurier des Muses, toujours vert... Mais allons, sans plus différer, il est temps que je songe à moi-même...

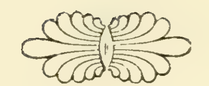
(S'avançant vers la chute d'eau, il emplit ses paumes réunies et les porte, vivement, à ses lèvres. Avec une explosion de joie :)

Iô ! Iô ! la dernière souillure de l'Erèbe est effacée. Rajeunie après tant de désastres, la terre est redevenue telle que l'avait créée Zeus Ouranien... Je te retrouve, eau vierge, eau claire, toi, pareille à un enfant, pure, fraîche, intarissable... O jaseuse ! ô musicienne ! plus douce que la chanson suave de la flûte de roseau...

(Penché sur le bassin de la cascade, il emplit une grande corne de taureau, puis il boit, en laissant tomber l'eau, de haut en bas, dans sa gorge.)

FIN

TABLE DES SCÈNES



Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — EUVRARD-PICHAT.


7